







Université du Québec  
à Rimouski

## **Du masque au visage, du silence à la parole**

Pèlerinage performatif de l'homme ému  
comme trait d'union de l'identité-ipséité.

Mémoire présenté

dans le cadre du programme de maîtrise en étude des pratiques psychosociales  
en vue de l'obtention du grade de maître ès arts

PAR

© **JEAN HUMPICH**

**Janvier 2019**



**Composition du jury :**

**Pascal Galvani, président du jury, Université du Québec à Rimouski**

**Luis Gomez-Gonzalez, directeur de recherche, Université du Québec à Rimouski**

**Eve Berger, examinatrice externe, Université Fernando Pessoa**

Dépôt initial le 11 septembre 2018

Dépôt final le 15 janvier 2019



UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À RIMOUSKI  
Service de la bibliothèque

Avertissement

La diffusion de ce mémoire ou de cette thèse se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire « *Autorisation de reproduire et de diffuser un rapport, un mémoire ou une thèse* ». En signant ce formulaire, l'auteur concède à l'Université du Québec à Rimouski une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de son travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, l'auteur autorise l'Université du Québec à Rimouski à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de son travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de la part de l'auteur à ses droits moraux ni à ses droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, l'auteur conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont il possède un exemplaire.



Celui qui percera le secret de sa musique sera délivré des misères qui hantent ce monde.

(Beethoven)

Le mot « Nature » voulant dire « essence », mais aussi réalité « sensible », celle-ci désigne la réalité sensible dans ce qu'elle peut avoir d'essentiel. Cela change tout.

(P. Vergely)

L'intelligence n'est pas affaire de diplôme. Elle peut aller avec, mais ce n'est pas son élément premier. L'intelligence est la force, solitaire, d'extraire du chaos de sa propre vie la poignée de lumière suffisante pour éclairer un peu plus loin que soi, vers l'autre là-bas, comme nous égaré dans le noir. (C. Bobin)

À mon père,

À deux êtres si chers à mon  
cœur et qui sont aussi mes filles,

À ma famille de sang,  
À celle de cœur,

## REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier un certain nombre de personnes et de lieux sans qui ce travail n'aurait ni débuté ni abouti.

Merci à Jeanne-Marie Rugira qui est la première personne à avoir évoqué la possibilité de faire cette maîtrise. Que ce travail t'exprime ma gratitude envers ton accompagnement et ta présence indéfectibles dans ma trajectoire de vie, de chercheur, d'enseignant, de résident canadien et d'homme en démarche.

Merci à Luis Gomez Gonzalez. Ma rencontre avec toi, ton travail, ta manière d'accompagner, de te tenir à la bordure de mes possibles et des tiens, constitue une expérience inspirante à plusieurs égards. Ta présence performe comme la méthodologie que tu as mise en place. Je me sens privilégié d'avoir plongé dans cet univers de recherche et d'humanité. Que mon travail honore ton audace et soutienne ta pensée visionnaire. J'espère une collaboration pour des publications futures sur ce cadre de recherche créatif et transformateur. Je remercie Pascal Galvani d'avoir accepté de présider mon jury d'évaluation.

Je remercie chacun des professeurs intervenants dans ce programme de maîtrise en étude des pratiques psychosociales. Diane, Jeanne-Marie, Mire-Ô, Pascal, Danielle, Jean-Philippe et Gabrielle : la diversité de vos apports liée à vos personnalités et à vos parcours assumés a créé une ouverture propice à ce travail et attisé mon désir de travailler à vos côtés.

Je pense évidemment à l'ensemble de mes complices de route, à ma cohorte de maîtrise. Merci à chacun de vous pour votre regard bienveillant durant ces trois années. Une 'mention sourire' pour Annie, Jean-Philippe, Martine, Andrée, Chantal. Jacinthe, nos petits déjeuners resteront un souvenir touchant de mon parcours.

Ce travail est la continuité de ma thèse de doctorat produite dans le cadre du CERAP. Il rend compte d'une continuité ininterrompue depuis trente ans, celle de mon ancrage dans l'œuvre initiée par Danis Bois accompagné de son équipe. Cette œuvre ne peut se vivre, se poursuivre sans lien. Merci à toi, Danis, à vous tous, compagnons européens et de démarche dans le paradigme du sensible. Depuis le continent nord-américain, ce travail, fruit de l'idem et de l'ipséité s'est construit avec vous ; humblement, il vous tend la main.

Je remercie avec une affection particulière Eve Berger pour sa présence providentielle et sa bienveillance dans mon parcours universitaire et dans ma vie.

Marie Deraîche, tu m'as offert d'être la correctrice de ce manuscrit avec générosité. Ce qui inscrit une deuxième fois ta présence dans ma vie de chercheur. Cette alliance s'inscrit dans celle plus large de ma famille d'adoption québécoise et que je salue ici. Gratitude et joie pour nos complicités, nos méditations familiales. Me sentir aimé par vous cinq, Patrice, Noémi, Mathieu, Marie et Sophie est une expérience bienveillante et soignante pour le père et l'immigré que je suis.

Merci à Chiara pour ta traduction du résumé en anglais et ton enthousiasme à la faire.

Je remercie de tout cœur Linda et Jocelyne, magiciennes dans la guidance administrative de cette maîtrise, sans qui rien de ce qui est là ne pourrait se faire. Votre gentillesse et votre accompagnement m'émeuvent vraiment.

Ma reconnaissance envers mon quatuor de co-création et de co-développement est profonde. Un grand merci à toi, Brigitte, à toi Véronique, ainsi qu'à Sophie. Nos liens débordent cette conjoncture... que l'aventure continue entre nous !

Sophie, ma douce présence, je suis si fier de nous, de notre manière de nous soutenir et de nous élever par-delà nos parcours respectifs. Ta présence est une grâce, ton regard un baume, ton amour une joie constante dans ma vie. Nous terminons quasiment ensemble nos processus de recherche. Je suis curieux de nos pas futurs dans l'incarnation d'un art de nous émouvoir dans le vivre en couple. Je t'aime.

Ma gratitude à toi, Serge, fidèle compagnon de route, présent depuis le top départ de ce trajet débuté ensemble sur la Côte-Nord. Ta présence m'est précieuse à plein d'égards.

À mon avis, une recherche de cette nature ne peut s'envisager sans un soutien somatopsychique. Je n'y serais pas arrivé sans vous, Jacques, Agnès, Brigitte, Sophie. Et toi, Martine, ta présence dans mes deux derniers mois s'est révélée providentielle ! Merci pour votre amour, votre disponibilité, vos compétences à mettre le chercheur au plus proche de sa vie intérieure, de ses défis de croissance et de sa santé.

Merci à mes compagnons de route de la communauté rimouskoise, au collectif des Aboiteaux. Votre présence depuis huit ans m'a permis tant de traversées, de dépassements et de créations. Cette maîtrise est un peu la votre aussi, celle de notre équipe de formation au département de psychosociologie de l'UQAR.

Enfin, ma pensée se dirige vers la généreuse mise à disposition de lieux extraordinaires pour penser, créer, méditer, écrire mon mémoire et me ressourcer. Je remercie chaleureusement Nancy pour la maison à Natashquan, Guylaine et Daniel pour le chalet au bord du Lac Raquette, Mariella pour ta maison à Égine, André et Huguette pour votre complicité à qui je deviens, Patrice et Marie pour ce lieu familial sous les pommiers de Saint-Antoine-de-Tilly.

Puis-je oublier le Québec et Rimouski? Merci à ce grand territoire, à la Province de Québec, à Rimouski, à ses habitants, à sa flore, sa faune, à leurs histoires. Dès mon premier voyage à Rimouski, mon âme a su que j'allais y vivre. Je me sens privilégié d'être là. Chanceux de pouvoir évoluer dans cette nature, de respirer cet air, de me promener le long du fleuve, d'écrire ces mots, assis à la table des « baguettes en l'air », avec la vue sur le fleuve. L'accordage est parfait avec l'étendue de cette recherche et mon émerveillement des découvertes qu'elle initie en moi.

Que ce travail m'ouvre le chemin vers ma résidence permanente au Québec !



## AVANT-PROPOS





## RÉSUMÉ

Cette recherche est un chemin exploratoire lié à mon identité plurielle dans la diversité de mes pratiques psychosociales. Je pars avec l'hypothèse que *l'émouvoir* tel qu'élaboré dans ma thèse de doctorat est une voie de passage dans la quête de sens et l'assumance de ma singularité. Ce projet explore la notion-carrefour (Barbier) d'identité-ipséité à travers mes manières plurielles de m'exposer tout au long de mon processus : pratiques du sensible<sup>1</sup>, écriture, photographie, prise de son et de parole, création musicale et montage audiovisuel sous la forme de capsule YouTube<sup>2</sup>.

Ma recherche est guidée par une méthodologie propre à l'écriture performative (Gomez Gonzalez) associée aux éléments susnommés. Cette écriture fait ce qu'elle énonce par le jeu d'une double promesse : ne pas quitter un axe défini dès le début de la recherche et rester dans l'altérité avec un lecteur toujours présent, cet autre que je cherche.

Je réalise d'abord dix montages audiovisuels. Six d'entre eux s'imposent comme autant de haltes au sein d'un *pèlerinage performatif*. Un épisode de santé, survenu dans le dernier mois de ma rédaction, se révèle comme élément majeur au service d'un dévoilement et de retrouvailles inespérés. Puis, devant mes créations, dialoguant avec certains auteurs, mon journal de chercheur et ma thèse, je deviens *co-auteur* et *narrateur oral* d'un deuxième voyage.

Dans une toile audiovisuelle de 56 minutes, je rassemble toutes mes créations audiovisuelles et donne la parole à cet autrui en moi (Bois) encore balbutiant dans son renouvellement. Cette création est une synthèse, une systématisation et une première ébauche compréhensive de ma singularité et de ses renversements identitaires.

Pour finir, une analogie aux 12 notes de la *gamme tempérée*<sup>3</sup> (*de l'homme ému*) permet la théorisation et la schématisation d'un art de s'émouvoir dans le « vivre-ensemble » (Barbier). Douze points déclinent une praxis originale dans l'assumance de la pleine présence (Bois; Midal) au trait d'union liant identité-mêmeté et identité-ipséité (Ricœur).

Mots clés : écriture performative, émouvoir, homme ému, identité-ipséité, pratiques artistiques, pleine présence, sensible.

---

<sup>1</sup> Activités corporelles introspectives développées tel qu'envisagé par la psychopédagogie perceptive.

<sup>2</sup> Capsule YouTube signifie que le lecteur pourra consulter et visionner chacune des créations audiovisuelles sur internet en activant (cliquant) le code d'accès placé dans un encart prévu à cet effet dans le mémoire.

<sup>3</sup> Terme utilisé en musique ; une gamme tempérée est faite de douze demi-tons parfaitement équilibrés dans leur écart.



## ABSTRACT

This research is an exploratory path throughout my plural identity, appearing in my diverse psychosociologic practices. I began with the hypothesis that the concept of “émouvoir” (being moved) as developed here could be of some help in the pursue of meaning and acceptance of who I singularly am. This project hence explores the notion of identity-ipseity (Barbier) through the several tools that I used to display myself all along this process: practices of the Sensory awareness (“Sensible”, Bois), writing, photography, recording of sound and word, musical creation and audio-visual digital editing into Youtube videos.

The method guiding my research is the “performative writing” (Gomez Gonzalez) associated with the above-named elements. This type of writing “does what it states”, thanks to its double ambition: not leaving its initial direction and staying in alterity with the reader, with this “other within me” that one is looking for.

I started with the making of ten audio-visual digital edits. Six of them appeared right away as moments of observation and contemplation along my journey. A health problem occurring during my last month of writing then became a major element leading to a disclosure and an unexpected meeting with several parts of me. Eventually standing in front of my creations and interacting with some authors, my researcher’s journal and my doctoral thesis, I grew into being the co-author and oral narrator of a second journey.

In a fifty-six minutes long audio-visual web, I gathered all my audio-visual creations and let this “other within me” speak (Bois). An “other” who is still stammering in its renewal. This ultimate creation is the synthesis, the systematization and the first comprehensive draft of my singularity and its identity turmoil.

Finally, an analogy in twelve notes of the moderate range (of the “moved-man”) allows the theorization and the schematization of a new ability: the art of being moved while living together in social fellowship (Barbier). These twelve notes display an original praxis in the *responsibility* of the Full Presence (Bois, Midal), right at the junction between identity-sameness and identity-ipseity (Ricœur).

Key words: performative writing, being moved, moved-man, identity-ipseity, artistic practices, Full Presence, Sensory awareness/*Sensible*



## TABLE DES MATIERES

<b>REMERCIEMENTS</b> .....	<b>ix</b>
<b>AVANT-PROPOS</b> .....	<b>xiii</b>
<b>RÉSUMÉ</b> .....	<b>xv</b>
<b>ABSTRACT</b> .....	<b>xvii</b>
<b>TABLE DES MATIÈRES</b> .....	<b>xix</b>
<b>LISTE DES FIGURES</b> .....	<b>xxv</b>
<b>LISTE DES TOILES PERFORMATIVES</b> .....	<b>xxvii</b>
<b>INTRODUCTION</b> .....	<b>1</b>
<b>CHAPITRE 1 EN-QUÊTE POUR TROUVER « MON » AXE</b> .....	<b>7</b>
1. Deviens qui tu es ! .....	7
1.1 Une réponse à une question qui ne se posait pas .....	7
1.2 Trouver l'axe ...d'abord, c'est quoi un axe? .....	8
1.2.1 Précisions sémantiques sur la notion d'expérience .....	9
1.2.2 Intentionnalité comme boussole de la conscience dans le bégaiement du sens .....	10
1.2.3 L'ante-début : au bout de la route de Natashquan .....	10
1.2.4 Établir le contact avec la blessure originelle : à la recherche de mon axe .....	11
1.2.5 Natashquan : premier voyage-pèlerinage et toile performative n° 1 .....	12
2. Herméneutique instaurative .....	12
2.1 Mon cinquante-septième anniversaire .....	13
2.2 Collage collectif : MA VIE CHAOTIQUE, ma bien-aimée.....	14
2.3 Fatigue et Élégance : deuxième voyage-pèlerinage et toile performative N° 2 .....	16
3. Formulation de l'axe.....	17

<b>CHAPITRE 2 PROBLÉMATISATION.....</b>	<b>19</b>
2.1 Me sentir vivre : une inscription ontologique en duo.....	20
2.1.1 Altérité et identification? .....	20
2.1.2 La question identitaire : toi mon frère! .....	21
2.1.3 L'importance des liens aimé-aimant, dedans-dehors et égo-exo .....	22
2.1.4 Enquête sur l'homme ému .....	23
2.1.5 Et si tu t'appliquais la formule pour en faire une Praxis et une Poïésis? .....	24
2.2 Besoin d'un espace de création : livrer un autre message.....	25
2.2.1 De l'autorisation noétique à l'exploration poétique : la sonorité de l'émouvoir? .....	25
2.2.2 La musique pour me délivrer des misères qui hantent mon être et ce monde.....	26
2.2.3 La plainte de la flûte, la plainte du Ney : Toile performative n°3 .....	27
2.2.4 Me délivrer des misères de mon être et de ce monde : ouvrir les yeux! .....	30
2.3 Le rapport à l'expérience : la prendre sur le vif, en faire une toile performative.....	32
2.4 Synthèse et une intuition comme hypothèse de départ .....	33
2.4.1 L'émouvoir : le mystérieux trait d'union entre mon identité et mon ipséité? .....	33
2.4.2 L'homme ému : une Praxis et une Poïésis au cœur de mes pratiques .....	33
2.4.3 Si près, tout autre : de l'écart et de la rencontre.....	34
2.5 Vers ma question de recherche : première formulation .....	35
2.6 Objectifs de recherche.....	36
2.7 Lac Raquette, deuxième voyage-pèlerinage.....	36
2.7.1 Le souffle de l'émouvoir : Toile performative n° 4 .....	36
2.7.2 Création mystérieuse et mon deuxième voyage-pèlerinage.....	36
<b>CHAPITRE 3 DIALOGUES ÉPISTÉMOLOGIQUES, MÉTHODOLOGIQUES ET THÉORIQUES.....</b>	<b>41</b>
3.1 Préambule.....	42
3.1.1 Un concept-clé : Identité-mêmeté et identité-ipséité .....	42
3.1.2 Poser une intentionnalité de production et d'interprétation de données .....	44
3.1.3 En guise d'introduction : deux vécus stimulants .....	46
3.4 Posture et attitude : incarner l'entraide pour sortir de la dualité .....	48
3.4.1 Prendre acte de mes pas .....	48
3.4.2 Fidélité à un processus : l'épistémologie et la méthodologie comme moyens et non comme contraintes.....	51

3.4.3	Premier temps: émergence d'une problématique en rapport à ma tentative de synthèse méthodologique et épistémologique .....	54
3.4.4	Deuxième temps : un nuancier pour penser mes territoires épistémologiques et méthodologiques.....	57
3.5	Une recherche compréhensive avec une posture à la première personne radicale .....	60
3.5.1	Un paradigme qualitatif et compréhensif .....	60
3.5.2	<i>Le praticien-chercheur ému</i> : les nuances de l'affectivité en recherche .....	63
3.5.3	Une recherche intuitive.....	65
3.5.4	Une aventure en congruence .....	65
3.5.5	L'auto et l'hétéro formation : la force de l'entraide comme éloge de la communauté apprenante .....	66
3.5.6	Une maïeutique à quatre temps : trajet/projet/sujet/objet.....	70
3.5.7	La recherche-action existentielle (R-A-E).....	72
3.5.8	Le chercheur-créditeur .....	74
3.5.9	Écrire et lire aux éclats : briser les habitudes .....	76
3.5.10	L'atelier : un espace de création plurielle.....	79
3.6	Une Praxis et une Poïésis : oser la métaphore, le symbole, l'irrationnel.....	80
3.7	L'écriture performative : un courant de sens par-delà les territoires.....	82
3.7.1	L'écriture performative : ça commence par un coup de foudre ! .....	82
3.7.2	Faire de l'anecdotique l'occasion d'une révolution .....	83
3.7.3	Dire « oui » au génie intérieur en le laisser écrire et s'écrire .....	85
3.7.4	Dans un ton heuristique avec des nuances herméneutiques .....	86
3.7.5	Un praticien-interprète au sein de sa communauté.....	87
3.7.6	L'antre de l'écriture performative .....	90
3.7.7	Le mouvement de la tornade : fragments de sens dans le visage du monde ...	94

#### **CHAPITRE 4 PREMIER MOUVEMENT HERMÉNEUTIQUE : LA CRÉATION ARTISTIQUE POUR APPROCHER CERTAINS FRAGMENTS SIGNIFIANTS DE MON HISTOIRE .....**

4.1	Un balayage sémantique nécessaire.....	100
4.1.1	Centrage sur une notion-carrefour : identité-ipséité .....	101
4.1.2	Le caractère de la personne peut se définir à la lisière entre <i>ipse</i> et <i>idem</i> .....	103
4.1.3	Me défaire du masque du « on » .....	104
4.1.4	Le Je indispensable à la compréhension de soi .....	104
4.1.5	Le récit de soi : narrateur et personnage se fondent en un Je .....	105
4.1.6	L'occasion d'une reprise de l'héritage à notre égard .....	106
4.1.7	Le récit de soi : un temps raconté.....	107
4.2	Un lendemain pas comme les autres.....	108
4.2.1	Commencer avec un appui théorique pour ma visite de l'inhumanité .....	108
4.2.2	Se souvenir pour advenir : toile performative n° 5.....	109

4.2.3	La question de l'idem et de l'ipséité : inhérente à l'humanité? .....	110
4.2.3	Quatre petits bouts de pain : Toile performative n° 6 .....	115
4.3	Je suis un sujet en formation, épistémologiquement en évolution sur une trame sensible.....	122
4.3.1	Corps dévoilés : corps du chercheur, corps du texte et de la recherche.....	122
4.3.2	L'architecture de ma recherche : en isomorphisme avec les nouvelles manières d'accéder à la réalité du corps?.....	124
4.3.3	Endoscopie de ma trajectoire : une perspective méthodologique empruntée à la continuité tissulaire.....	125
4.3.4	Pour tisser une vie nouvelle : la Grâce de travailler .....	126
4.3.5	Voyager c'est Me Former : qu'est-ce à dire?.....	127
4.3.6	Enrichissement du concept de 'travail intérieur' : phénoménologie pratique du vivant.....	129
4.3.7	Sentir .....	130
4.3.8	Reconnaître l'allure de ma démarche : assumer une rythmicité .....	131
4.3.9	La poésie anatomique du vivant : une révolution-évolution.....	133
4.3.10	Visiter mes cavernes intérieures : sur les traces de mon âme? .....	136
4.3.11	Offrir un visage à une pratique de soi : le rapport au corps comme un agir en recherche .....	138
4.3.12	Syros Corpos: toile performative n°7 .....	139
4.4	Le fascinant fascia : l'accès au sensible du vivant surprend et m'éprend ! .....	140
4.4.1	Voyages Nomades : Toile performative n°8.....	143
4.5	Voyage dans le paradigme de la recherche-crédation .....	143
4.6	Ça commence par une erreur d'attribution.....	144
4.7	Les instruments de l'orient : l'appel spirituel.....	145
4.7.1	Retour sur mon parcours d'instrumentiste et actualisation de mon identité d'artiste.....	146
4.7.2	Intervention d'enseignement dans un cours de recherche-crédation .....	146
4.7.3	La culture inhérente à la dimension esthétique : à la source du 'sentir' .....	149
4.7.4	Un tissage entre plusieurs épistémologies : quelles motivations? .....	151
4.8	Tenter de me situer dans le champ de la recherche-crédation.....	152
4.8.1	Préciser le point de vue à partir duquel je saisis l'objet de recherche .....	153
4.8.2	Une épistémologie accordée au champ du métier intime?.....	154
4.9	Une énigmatique identité : le métier de père.....	156
4.9.1	Un espace identitaire polarisé par des sentiments contradictoires.....	156
4.9.2	Une réalité subjective agissante dans ma pratique d'accompagnement et d'enseignement .....	157
4.9.3	Un schème révélateur d'une quête .....	158

4.9.4	La petite Sarah : Toile performative n° 9 .....	159
<b>CHAPITRE 5 DEUXIÈME MOUVEMENT HERMÉNEUTIQUE : VOYAGE</b>		
<b>SOUS LA PEAU DES FRAGMENTS RÉVÉLÉS .....</b>		
5.1	Je passe de l'identité d'artiste en recherche à celle de chercheur-artiste.....	163
5.1.1	Reprendre pour aller plus loin .....	164
5.1.2	Que l'intensité d'une sensibilité puisse vivre dans mon écriture. ....	165
5.2	Rencontrer l'autre moi-même par l'écriture performative .....	170
5.2.1	Dans la peau du chroniqueur de mon pèlerinage.....	171
5.2.2	Dernier moment ressource pour préparer l'ému.....	172
5.2.3	La légende du praticien-chercheur ému : toile performative n° 10 .....	175
5.3	Prendre parole : me le dire avant de l'écrire.....	175
5.3.1	Première halte : « se souvenir pour advenir » et « La petite Sarah » .....	176
5.3.2	Deuxième halte : Deux séances de fasciathérapie.....	191
5.3.3	Troisième halte : « Voyages nomades » et « Syros corpos » .....	208
5.3.4	Quatrième halte : « Fatigue et élégance » .....	221
5.3.5	Cinquième halte : « Quatre petits bouts de pain ».....	249
5.3.6	Sixième halte : « La plainte du Ney » .....	262
5.3.7	Septième halte : « Le souffle de l'émouvoir » .....	274
<b>CHAPITRE 6 SYSTÉMATISATION .....</b>		
6.1	Le belvédère du sens : première synthèse sur fond de 'résurrection' .....	290
6.1.1	Le temps du rassemblement identitaire : Cinquante-six minutes pour vivre ma 'résurrection' .....	290
6.1.2	Toile performative n° 10: « Le belvédère du sens ».....	292
6.2	Revenir sur le montage .....	292
6.3	Le pèlerinage performatif : un voyage pluriel qui fait sauter mes mécanismes .....	294
6.3	Extraire les thématiques d'une œuvre à plusieurs niveaux.....	295
6.3.1	Un accordage somatopsychique sensible et interpersonnel avant de m'engager .....	295
<b>CHAPITRE 7 MODÉLISATION : QUE M'APPREND MA DÉMARCHE?.....</b>		
7.1	Comprendre le sens de l'expérience du monde depuis mon expérience singulière...297	297
7.1.1	La métaphore théorisante et pratique chez Honoré .....	297
7.1.2	Rappel de l'axe et de la question de recherche.....	299
7.2.1	Reconnaître l'homme comme un être complexe, un fragment des archives du monde, c'est admettre qu'il est une fibre résonant sur la toile de l'humanité.....	301

7.2.2	S'engager dans la pleine présence permet d'accueillir tous les états d'âme et de chair chez soi et pour le monde.....	305
7.2.3	Explorer la praxis de la création c'est une voie pour révéler nos mondes. ....	309
7.2.4	Accéder à nos espaces de vulnérabilité et de fragilité c'est déjà en prendre soin.....	311
7.2.5	Pour se bâtir une identité, reconnaître la mêmeté dans le ET et l'ipséité dans le TU.....	313
7.2.6	Prendre la parole c'est apprendre à dire pour se laisser dire.....	316
7.2.7	Mieux nous choisir c'est accueillir notre double visage et écouter notre double voix.....	318
7.2.8	Accueillir nos écarts c'est « s'inmouvoir » de cet autre soi-même. ....	319
7.2.9	Vivre c'est une décision d'habiter la phrase au complet. ....	320
7.2.10	Pratiquer un art de l'émouvoir dans l'immobilité du sens c'est s'installer au carrefour du sentir et de l'agir. ....	322
7.2.11	Oser l'écriture performative c'est oser un genre textuel en recherche .....	325
7.2.12	Habiter le trait d'union de l'identité-ipséité c'est passer du duel au duo, d'une rive à l'autre. ....	326
7.3	Les figures de ma modélisation.....	327
7.3.1	Illustration de la pratique de la tempérance de l'homme ému .....	328
7.3.2	La mise en jeu de la mémoire : un outil et un processus en recherche .....	329
7.3.4	L'art de l'émouvoir : la valeur ajoutée de la pratique performative .....	342
7.3.5	Fécondité des approches et des pratiques au service de mon identité-ipséité .....	345
	<b>CONCLUSION DE LA RECHERCHE.....</b>	<b>349</b>
	Retour sur la problématique, la question de recherche et les objectifs .....	350
	Les quatre niveaux de pertinence à postériori .....	354
	Limites et perspective.....	360
	Glossaire a l'attention du lecteur.....	361
	<b>BIBLIOGRAPHIE .....</b>	<b>367</b>

## LISTE DES FIGURES

Figure 1 Collage : ma vie chaotique, ma bien-aimée .....	16
Figure 2 Une tenue dans l'univers de ma recherche qualitative et compréhensive (Humpich, 2015, p. 163).....	53
Figure 3: Problématique comme espace dialogique .....	54
Figure 4 : Mes territoires épistémologiques et méthodologiques - Un nuancier de tons pour exprimer la diversité de mes ancrages.....	59
Figure 5 : Le praticien-chercheur ému : Ton d'une présence en recherche qualitative (Humpich, 2015, p. 153).....	64
Figure 6 : La force du dialogue entre les compétences et les parcours .....	68
Figure 7 : Maïeutique du chercheur et dynamique heuristique issue de la pratique.....	71
Figure 8 : Prendre soin de l'œuvre (à partir de Laurier et Lavoie, 2006) .....	75
Figure 9: Faisceau de l'écriture performative.....	83
Figure 10 : La tornade analogique - Processus de recherche en écriture performative (à partir de Gomez Gonzalez, 2016; 2017).....	98
Figure 11: Douze notes-repères pour une pratique de la tempérance de l'homme ému.....	329
Figure 12 : Combinaisons des mémoires participant à la construction de notre histoire ...	331
Figure 13 Catégorisation de la mémoire humaine .....	333
Figure 14 : Deux modalités de travail mnésique en approche autobiographique .....	335
Figure 15 : Altération des dynamiques mnésiques lors de l'activité performative et mémoire de travail .....	339
Figure 16 : L'art de s'émouvoir : évolution de mes conduites psychosociales .....	345
Figure 17 : Émergence de la fonction de l'homme ému sur le mode du Sensible : Une reliance entre différents régimes d'activité du Vivre .....	346

Figure 18 : Fécondité des approches et des pratiques au service de mon identité-  
ipséité ..... 347

## LISTE DES TOILES PERFORMATIVES

Toile performative n°1 : Natashquan.....	12
Toile performative n°2 : Fatigue et élégance.....	16
Toile performative n°3 : La plainte du Ney.....	27
Toile performative n°4 : Le souffle de l'émouvoir.....	36
Toile performative n°5 : Se souvenir pour advenir .....	109
Toile performative n°6 : Quatre petits bouts de pain.....	115
Toile performative n°7 : Syros Corpus.....	139
Toile performative n°8 : Voyages nomades .....	143
Toile performative n°9 : La petite Sarah .....	159
Toile performative n°10 : La légende du praticien-chercheur ému.....	175
Toile performative n°11 : Le belvédère du sens.....	292



## INTRODUCTION

Dans un souci de faciliter le lecteur dans sa rencontre avec ce travail et le dialogue avec son auteur, j'ai à cœur de mettre en garde son attention et sa disposition sur plusieurs points.

Ma rédaction est l'expression de ma recherche et non un écrit produit après un processus dont il serait le témoignage construit à *posteriori*. C'est le propre de l'écriture performative, d'une écriture qui fait ce qu'elle énonce laissant derrière elle la trace du chemin parcouru dans l'authenticité de sa constitution. La recherche et sa rédaction sont conçues comme deux entités fusionnées constituant le mémoire.

Le second point est l'usage du temps présent et de la première personne du singulier. Le Je tout au long de la rédaction marque l'engagement intime de l'auteur qui se prend lui-même par la main, courageusement et dans une tentative de transparence, d'instant en instant. Ce qui n'exclut pas des séquences avec l'usage du passé lié à des souvenirs, l'usage de la première personne du pluriel pour évoquer d'autres acteurs présents dans mon processus. Ce style d'écriture disparaît dans le tout dernier chapitre (le lecteur comprendra la raison de ce changement).

Le troisième point concerne le style d'écriture. Il est majoritairement poétique, métaphorique et analogique. Il comprend des formes descriptives de type phénoménologique. Ce procédé me permet d'être au plus proche de l'être, du vivant, de ma profondeur et de mes vécus au sein d'une expérience que je cherche à décrypter, chemin faisant, sans m'attacher à l'enfermer dans une signification rationnelle et ce, jusqu'au dernier chapitre, et encore...pas totalement.

Mon mémoire contient la présence de plusieurs documents audiovisuels consultables sous la forme de liens codés alpha numérisés. La version papier de ce manuscrit est accompagnée d'un support numérique contenant ces éléments. Ce procédé permet au lecteur de visionner des capsules YouTube au moment précis où elles apparaissent dans le cours de la rédaction et qui sont des créations personnelles. Il pourrait donc les visionner à nouveau s'il le désirait. Ces éléments ne sont pas là pour illustrer un propos ou une réflexion, ils *sont* le propos de la recherche au même titre que le *processus de rédaction* dans lequel ils sont insérés. Pour les consulter, il suffit au lecteur lisant mon mémoire sous la forme électronique de cliquer sur la bande codée pour que le document apparaisse au bout de quelques secondes dans l'application YouTube.

Le projet et la conception de cette recherche sont fondés sur une méthodologie qualitative issue de la recherche phénoménologique, herméneutique, intuitive et créative. L'ensemble est traversé par une méthodologie nommée « *recherche en écriture performative* » (Gomez Gonzalez). Cette manière de concevoir, de conduire et de rédiger la recherche écarte ce mémoire de la forme la plus courante utilisée pour des travaux de recherche scientifique. Par exemple, le lecteur familier de cette culture ne trouvera pas la pertinence de la recherche (quatre niveaux) là où il l'attend c'est-à-dire dans le chapitre intitulé problématisation. De même, la table des matières ne comporte pas de chapitre de cadre théorique à proprement parler. Cela et les éléments mentionnés précédemment pourrait surprendre le lecteur et lui demander un effort d'adaptation dont j'ai conscience. Par avance, je l'en remercie.

Pour finir, mon appartenance à une culture plurielle au plan théorique, méthodologique et praxique, en plus de mon propre style d'écriture m'amènent à utiliser un vocabulaire spécialisé ou 'original'. Cela peut mettre le lecteur devant des impasses de sens. Un glossaire placé à la fin du manuscrit prévoit cette éventualité. Le signe «<sup>g</sup>» placé après un mot ou une expression indiquera au lecteur qu'il trouvera dans le glossaire les éléments nécessaires à sa compréhension.

## Un plan de route pour cheminer dans cette aventure

Ces éléments étant posés, voici le plan de route d'une aventure à venir pour aider le lecteur à cheminer avec moi dans une expérience dans laquelle je le considère comme co-chercheur dès les premiers instants où il pose son regard sur mes mots, sur mes créations.

La recherche débute par la mise en évidence d'un **axe** intentionnel qui métaphoriquement se présente comme mon bâton de pèlerin jusqu'à la fin de mon parcours. Oui, il est une forme de pèlerinage, une quête à plusieurs égards : quête de rapatriement depuis un sentiment de dispersion identitaire multifactoriel, quête d'élucidation de mon identité et de la singularité qui la colore (ipséité), quête d'assumance de l'artiste, etc. Il faut trouver l'axe, le laisser émerger, le formuler en puisant dans mes profondeurs inconnues. C'est l'objet du **premier chapitre**. Dès cette étape initiale, le lecteur se voit devenir spectateur-auditeur d'une première « toile performative » (formule qui sera explicitée et qui prend la forme d'une capsule YouTube).

Le **second chapitre** se consacre à la problématique de la recherche. Je trouve et reconnais mes insatisfactions, détermine des écarts et formule une hypothèse de départ. Le lecteur se rendra compte que cette maîtrise est la continuité de ma thèse de doctorat sur le thème de l'affectivité à travers la venue d'un personnage, l'homme ému. Il apprendra que je suis Français, mais aussi un peu Grec, Polonais et Québécois, enseignant, chercheur et formateur, sportif et musicien, amoureux et père. Bref, une identité plurielle qui trouve en fin de chapitre la formulation d'une question principale et de trois objectifs de recherche nommés aussi précisément que possible à cette étape-ci de mon parcours.

Dans le **chapitre 3**, je m'installe dans un dialogue épistémologique, méthodologique et théorique. Je le trouve passionnant au regard de mon parcours en recherche depuis dix huit ans. La visée de cette étape est de clarifier la posture et l'attitude de chercheur la plus féconde dans un ensemble complexe c'est-à-dire, riche de possibles. Elle est aussi une introspection la plus sincère possible sur les avenues méthodologiques empruntées, certaines ornières rencontrées, et sur les sensibilités épistémologiques qui les guident.

Quelle est l'évolution de mon identité de chercheur et de formateur en recherche? Comment la méthodologie propre à l'écriture performative s'inscrit dans le champ d'étude des pratiques psychosociales tel que je le comprends depuis ma présence de formateur dans le département de psychosociologie de l'UQAR et d'étudiant dans cette maîtrise?

Le **chapitre 4** amorce un premier mouvement herméneutique dans lequel j'approche certains fragments signifiants de mon parcours de vie. Je me mets dans la peau d'un artiste chercheur et réalise des créations audiovisuelles avec lesquelles s'installe un premier degré de dialogue. Elles concernent les thématiques évoquées, les contextes et l'expérience de leur réalisation, et pour certains, la résonance au premier visionnement. J'entre dans le vif de mon existence, de mes appartenances, de mes passions, de mes peines et de mes joies. Le lecteur découvrira que pour créer ces éléments audiovisuels, j'ai pris la route et me suis mis sur la trace de mes mouvements migratoires des trente dernières années comme celle des personnes dont je suis l'héritier (mon père et sa famille).

Dans le **chapitre 5**, l'artiste chercheur *devient chercheur artiste*. Je reviens sur six des capsules YouTube réalisées pour en faire une narration orale, micro devant moi, avec mes ouvrages d'auteurs et ma thèse de doctorat. J'ai besoin d'alliés dans ce deuxième mouvement herméneutique. S'ajoute à cela, un dialogue-témoignage sur l'épisode de santé survenu dans le fil de mon processus de rédaction. Il comprend deux soins en fasciathérapie qui ont contribué à une forme de « résurrection ».

Je dois brièvement préciser deux étapes. *La première* consiste à laisser mon ordinateur au repos pour entrer dans une pratique narrative que j'ai nommée « pèlerinage performatif ». Ma prise de parole se cherche, elle se veut libre de toute pression d'analyse. Elle se donne dans un moment de grande vulnérabilité. La visée est d'entendre ma voix dire mes résonances à travers les sept haltes d'un voyage en forme de réitération puisqu'il s'agit d'une *reprise* par résonance sur six de mes créations à l'exception de la narration sur les deux soins. Le lecteur n'a pas accès à cette partie de la recherche mais il le connaît maintenant et c'est essentiel.

La *deuxième étape* consiste à *retranscrire* cet ‘auto-entretien’ en gardant la liberté de *l’enrichir de tout ce qui émerge, chemin faisant*. C’est ce à quoi le lecteur a accès dans ce chapitre. Il ne sera pas étonné de voir des citations d’auteur ou de courts extraits de ma thèse. Ces éléments s’incrustent dans la retranscription de plus de huit heures d’auto-entretien avec cet autre moi-même en train de se dévoiler, à son rythme. Je précise que les citations n’ont pas été ajoutées au moment de la retranscription et qu’elles ont été nommées en cours de route et au gré du désir de l’orateur de les citer. Il s’agit d’une des caractéristiques de la méthodologie : faire avec ce qui arrive.

Le **chapitre 6** présente ma systématisation c’est-à-dire la tentative de dégager du sens dans un ensemble cohérent des relations signifiantes de tous les fragments, en apparence éclatés, qui ont été dévoilés jusqu’ici. La toile performative « le belvédère du sens » incarne cet effort de rapatriement d’un premier sens. C’est le moment d’une pré-conceptualisation. Elle dure 56 minutes et permet au lecteur comme à son auteur de prendre la mesure d’une complexité vivante, autobiographique et historique, de la richesse du processus à l’œuvre et de la puissance intuitive qui l’a guidée. Cette forme audiovisuelle me raconte, me dévoile, définit des contours et des perspectives inédits.

Concrètement, dans un mouvement intuitif, je place les dix toiles performatives dans mon logiciel de montage. J’y ajoute une bande sonore particulière, celle de ma prise de parole survenue à l’aube du huit août 2018. Je précise que je n’ai pas cherché à organiser ou à séquencer son ajustement sur la bande vidéo prête pour l’accueillir (qui contenait déjà des séquences parlées ou instrumentales). Le lecteur appréciera le résultat, à sa manière.

Le **chapitre 7** amorce la fin du parcours. Il témoigne de mon effort d’intelligibilité et de communicabilité à l’issue de ma démarche. Le discours au *Je* se retire, pour tendre vers l’universalité. J’extraits du sens de mon expérience et je rends compte de mes apprentissages pour ma communauté de chercheurs du champ de l’étude en pratiques psychosociales ainsi que pour tout autre public potentiel. Des points majeurs ressortent en lien avec ma question initiale et d’autres révélations méritent mon attention et celle du lecteur. Plusieurs schémas ou figures modélisent ma compréhension. Se décline une gamme

en six notes, celle de *la tempérance de l'homme ému* ainsi qu'une ouverture compréhensive sur le travail mnésique singulier à l'œuvre dans cette démarche performative plurielle. Un tableau situe l'évolutivité de ma compréhension et de ma pratique de l'émouvoir en lien avec le paradigme du sensible. Une dernière figure schématise des liens transformateurs de l'émouvoir vu comme une praxis du trait d'union entre identité-ipséité-mêmeté, la notion-carrefour phare de cette recherche.

La **conclusion** est l'occasion de revenir sur mon hypothèse de départ, ma question et mes objectifs de recherche. Dans cet exercice final, je dégage des pertinences de recherche à postériori. Ce pas m'en permet un autre : celui d'un regard prospectif sur l'art de l'émouvoir comme manière d'incarner le trait d'union de mon identité-ipséité. J'identifie des projets professionnels et personnels émergeant de ce travail sans omettre de mentionner quelques-unes des limites de mon travail.

# CHAPITRE 1

## EN-QUETE POUR TROUVER « MON » AXE

*Mais si je rentre vivant il ne se  
posera pour moi qu'un problème :  
que peut-on, que faut-il dire aux  
hommes?*

Saint-Exupéry (1999)<sup>4</sup>

### 1. DEVIENS QUI TU ES !

#### 1.1 UNE REPOSE A UNE QUESTION QUI NE SE POSAIT PAS

Je suis français. Précisément, je suis né en Alsace. Originaire des plaines entre la Forêt Noire et les collines des Vosges dans l'est de la France, je m'appelle Jean Humpich. Hum? Quoi? Origines? De par mon père, j'ai dans mes os, l'histoire d'une triple appartenance au moins, polonaise, allemande et française. Qu'est-ce à dire? Mon village natal a changé sept fois d'appartenance nationale durant les quatre derniers siècles : Kingsheim est un village à l'histoire tissée entre l'Allemagne et l'Autriche, la France et la Suisse<sup>5</sup> (littérature grise). Est-ce de cela que me vient l'appétit du monde et des transitions culturelles? Je me laisse faire par mes origines. Eau-riz-gin... bizarre d'écrire comme cela aujourd'hui. Eau, bateau en partance, eau, comme eau de peau, identité passagère à saisir le temps de mon passage sur ces terres étrangères. *Il me faut dire aux hommes en me le disant*

---

<sup>4</sup> Antoine de SAINT EXUPERY: Lettre au Général X in Œuvres complètes, Tome 2, bibliothèque de La Pléiade, éditions Gallimard, 1999, pages 330-333.

<sup>5</sup> Mon beau-frère, membre de la Société d'histoire du village de Kingsheim, m'a appris les originalités historiques de mon village natal.

*à moi, ce qui fait homme sur cette terre.* Débilité et orgueil? Qu'ai-je à transmettre? Pourquoi dire? Que dire? Je suis une question qui ne se pose pas, mais qui s'habitue à son insistance. Je me vis dans un espace à la fois précaire et puissant. Celui d'une proximité ontologique à l'incertitude et à l'apparaître. J'aimerais être une réponse à une question que je ne connais pas encore.

Je suis né jumeau...un deuxième venu de façon inattendue, car en 1960, l'échographie n'existait pas encore ou, du moins, n'était pas pratiquée dans ma région. Ma mère, comme son gynécologue et mon père, ne s'attendait pas à mon arrivée dans ce monde, dix minutes après celle de mon frère. Quelques pratiques symboliques et une émergence fondatrice lors d'une séance de fasciathérapie m'ont intimement conforté sur ce fait. Je relie l'expérience charnelle de ma présence dans cette vie à l'origine de ma quête identitaire et au sentiment mainte fois visité d'être une ipséité volée au contretemps de la circonstance. En amont de l'anecdote de ma naissance, cent fois évoquée lors de repas de famille ou entre les amis, la suite n'a pu mettre en défaut une autre réalité : je suis le fruit du désir de la Vie elle-même. J'ai été un bébé prématuré qui n'était pas attendu ni désiré. Une fois passé l'effroi de cet inattendu, j'ai été aimé. En regardant mon parcours jusqu'à ce jour, cette empreinte originelle de ma venue au monde et de son consentement radical colore pas mal de mes transitions de vie, de mes débuts et fins de cycle : j'apparais par surprise dans des contextes où ma place est à conquérir, bien que toujours dans un climat initial à la fois bienveillant et attirant.

## **1.2 TROUVER L'AXE ...D'ABORD, C'EST QUOI UN AXE?**

À ce stade précoce de mon parcours d'écriture, j'ai besoin de me préciser les conditions d'une guidance pour l'ensemble de mon parcours. Elles prennent la forme d'un axe qui dit bien ce dont il est question : tout tournera autour de lui. Ma pensée, mes actions, mes perceptions, mes hésitations, mes impasses, mes révélations, mes compréhensions, mes intuitions. L'axe est une forme de refuge dans le brouillard du sens, dans les émois rencontrés pour garder une forme d'intelligibilité dans une recherche qui me cherche. L'axe

est un sens permettant que le chemin se trace dans les trois acceptations de l'expression « faire sens ». Quelle est l'orientation ou la direction que je veux ou souhaite choisir et explorer? À partir de quelles sensations et perceptions je vais cheminer tout au long de cette aventure?

L'axe est une alliance avec une part de moi, et implicitement avec le lecteur, pour nous tenir dans l'ouvert, chemin faisant du parcours. Ouverts à l'imprévisible, au jaillissement de l'expérience où moi, sujet et objet de cette recherche, je me trouve avec lui dans la présence. L'axe est **l'intentionnalité** et **l'attentionnalité** de ma recherche, une main qui ne me lâche pas et que je vais tenir jusqu'au bout.

### 1.2.1 Précisions sémantiques sur la notion d'expérience

J'ai dit expérience. Avec Barberousse (1999), j'entends l'expérience comme un espace qui n'est pas seulement une bonne institutrice en me faisant connaître le monde : elle *agit sur moi* autant par ce qu'elle peut m'apprendre sur moi que par la façon dont elle me l'apprend. Dans son acceptation multi-référentielle, l'expérience constitue un univers complexe, voire chaotique, comme je visle collage<sup>6</sup> que le lecteur va découvrir sous peu. De quelle manière est-il possible, pour le lecteur et pour moi, de nous engager intimement comme sujets et comme témoins dans notre rapport aux choses sans leur attribuer une unité de sens ou de 'non-sens' *à priori*? Pour éviter un subjectivisme radical en se tenant au seul vécu interne et privé et pour nous offrir une voie d'objectivation de ce dernier, comme l'énonce Depraz,

[i]l convient au côté de sa propriété vécue immanente, de doter la conscience d'une propriété intentionnelle qui le relie au monde extérieur. La conscience est conscience de quelque chose, dit en substance Husserl [...]. (Depraz, 2011, p. 255),

---

<sup>6</sup> C'est pratique exploratoire consiste à faire une création à partir de découpages de fragments de journaux et de revues de toutes sortes. À l'arrivée, le chercheur découvre un assemblage qui symboliquement exprime une thématique ou plusieurs liées à sa recherche.

### 1.2.2 Intentionnalité comme boussole de la conscience dans le bégaiement du sens

Qu'est-ce que je cherche au juste? Spontanément, la réponse est Moi ! Je me cherche là où je ne me suis jamais attendu. *Je suis en quête d'un Moi unifié au sein d'une multitude de parcelles qui sont à coller les unes aux autres dans le fil de mon histoire* et des thématiques qui la façonnent. Je situe l'originalité du projet de l'étude des pratiques psychosociales dans le lien serré entre le sujet et l'objet de recherche; chacun à tour de rôle, tisserand et tissage réalisé. Faire des aller-retour entre un regard holographique (*holos, entier ; graphein, écrire*) et une plongée vers un détail, en apparence perdu dans le tout chaotique de ma vie, constitue *le premier geste ressource* pour ne pas me perdre. J'invite le lecteur là où je m'installe du début à la fin de mon parcours. Aller-retour; du grand-angle au zoom; de la trame sonore à la mise en tension d'une seule note. Faire vibrer la toile sur fond silencieux d'après l'expressivité audible. Dans le point d'appui, laisser au processus sa royauté générer la conscience du réel. Assumer la rythmicité évolutive du va-et-vient comme l'éros herméneutique de mon déploiement dans des transitions incessantes. L'image/collage que le lecteur<sup>7</sup> va découvrir et le son en échos sont des réfléchissements cycliques au diapason des thématiques majeures de ma vie et de son mythe à renouveler pour le tendre vers sa promesse : Devenir. Je suis une 'poussée de désir spinoziste' manifestée par les mouvements d'une écriture analogisante et d'une autre en signes sonores sur la portée invisible de l'organicité. Je veux incanter l'épiphanie dans son acception antérieure au christianisme, celle de ma raison d'être dans l'acte de sa magie – *épiphanes*.

### 1.2.3 L'ante-début : au bout de la route de Natashquan

Je tombe sur une citation de Schmitt; elle donne le ton de ma disposition à l'arrivée de mon voyage de six cents kilomètres. J'ai quitté Rimouski ce matin. Me voilà dans un autre univers propice et organiquement ajusté à la proposition de mon directeur de

---

<sup>7</sup> Pour ne pas alourdir le texte, je n'accorderai pas le mot au féminin, je n'ajouterai donc pas – trice – au terme « lecteur ». J'ai à cœur que chaque lectrice se sente présente et reconnue, bien que la généralisation de genre semble ne pas faire état de mon attention son égard.

recherche : m'engager dans un exercice symbolique, m'éloigner de la rive de la rationalité classique.

Ma conception du voyage avait changé : la destination importe moins que l'abandon. Partir, ce n'est pas chercher, c'est tout quitter, proches, voisins, habitudes, désirs, opinions, soi-même. Partir n'a d'autre but que de se livrer à l'inconnu, à l'imprévu, à l'infinité des possibles, voire même à l'impossible. Partir consiste à perdre ses repères, la maîtrise, l'illusion de savoir et à creuser en soi une disposition hospitalière qui permet à l'exceptionnel de surgir. Le véritable voyageur reste sans bagage et sans but. (Schmitt, 2005)

Je tente une recherche en mode performatif : Un 'Je' qui performe, caméra sur l'épaule, appareil photo ou enregistreur en bandoulière. Une main, une parole, un silence. J'écoute, je t'écoute et te parle. Je te narre en temps réel. Je me prends la main, la tire du néant, l'attire vers des voix célestes. Je ne suis pas de ce monde, mais dans ce monde. M'articuler dans l'entre-deux. En faire ma salle de jeu, ma salle d'un Je et d'un Nous en interrogation. Je dépose mes savoirs, m'agenouille, traversé par les faisceaux de lumières. Je suis une enquête sur la sensibilité humaine en quête d'un savoir-être citoyen et d'un savoir-vivre-ensemble. Souffle, flamme, silence et paroles. Je suis la marche vers la sortie du camp<sup>8</sup>, j'arrive dans ce monde par une écriture autobiographique. Je consens à la présence de l'autre dans mon intimité la plus profonde.

#### **1.2.4 Établir le contact avec la blessure originelle : à la recherche de mon axe**

Je t'incante, je t'appelle dans le silence et devant la phrase à venir. Viens à moi, comme le vent frais de cette journée bleue. Viens à moi comme tu le voudras. Comment concilier l'état de plénitude qui m'habite depuis ce matin, depuis la célébration d'hier et ses effets en moi ? Écarter les projections d'un « comment-faire » que je ne peux savoir avec la tête. Laisser encore la substance de ma matière envelopper le projet de l'abîme. Ne rien faire. Laisser venir à moi l'histoire écrite et enfuie. Ma blessure; quelle blessure?

---

<sup>8</sup> Le lecteur comprendra mieux le sens de ce terme plus loin. Il est lié à ma visite du camp concentrationnaire d'Auschwitz.

Lesquelles parmi toutes celles vécues et conscientisées, déversées ? Lesquelles parmi celles ignorées?

Je reviens à mon texte, à mes années, à mes moments et aux événements marquants de ma vie. Ils arrivent au galop. La métaphore du super marché monte à ma conscience. Je n'ai pas le temps de choisir. Je laisse le bras et la main de sa conscience me guider et prendre les souvenirs. Je les place dans une réflexion non réfléchie, mais réfléchissante d'un désir d'émergence. Blessure.

### 1.2.5 Natashquan : premier voyage-pèlerinage et toile performative n° 1

<https://youtu.be/cWDN8xvvuqU>

## 2. HERMENEUTIQUE INSTAURATIVE

L'herméneutique instaurative est l'interprétation libre, imaginaire de ce qui est présenté devant nous, sans jugement, dans l'évocation de la résonance : qu'est-ce qui se passe pour moi? Quelle est mon expérience de ce qui est là?

La vraie présence au réel nous est cachée par l'utilité et les besoins que prennent les choses au quotidien. L'art a, en revanche, la capacité d'interrompre toutes ces réactions trop connues que le réel suscite en nous et qui nous le dissimule. Il traverse toute l'épaisseur des représentations acquises, il nous oblige à retrouver un contact absolu. Ainsi, l'art restitue aux choses leur état de choses : il nous les fait découvrir, « il leur donne une sorte de présence pure que jusque-là nous n'avions pas soupçonnée. (Lavelle, 2004, p. 324)

Je me mets dans la peau du témoin de l'œuvre au sens de l'ouvrage ; œuvre au sens du processus et de la création achevée.

## 2.1 MON CINQUANTE-SEPTIEME ANNIVERSAIRE

Je suis devant mon collage. Émerge une transition de vie : j'ai dix-neuf ans, je quitte le village natal; le troisième étage du logement de service obtenu en raison des fonctions d'enseignement et la direction de l'école maternelle du centre. Enseignement. ÉCOLE maternelle. Scola et Mater...hétaire, éternelle - *Stabat Mater Dolorosa*; la mère qui se tenait debout; douloureuse... Cinquième et dernière des séquences autorisées. Je ne comprends pas avec ma raison, mais le placer ici a du sens. Un autre sens.



*"Et toi-même, ton cœur sera transpercé par une épée. Ainsi seront dévoilées les pensées secrètes d'un grand nombre." (Luc, II, 35).*

*Les tercets 3 à 7 présentent une contemplation des souffrances de la Vierge : "Qu'elle était triste, anéantie, la femme entre toutes bénie...". Les tercets 9 à 18 sont une prière qui demande à la Vierge de nous unir à sa souffrance : "Ô Mère, source de tendresse...". Les deux derniers tercets sont une prière au Christ : "Ô Christ, à l'heure de partir... »*

*(Source Expédia)*

Mon axe, de crucifixion...



<https://www.youtube.com/watch?v=xHQVtYzjLao>

J'écoute le Stabat Mater. Non ! C'est lui qui me regarde et me serre dans ses bras d'une certaine façon. Je me sens enlacé ; je me dépose et je prie... Ma vie au contact de la Vie. Baruch Spinoza, ta pensée me vient comme une prière :

Quand l'expérience m'eut appris que tous les évènements ordinaires de la vie sont vains et futiles, voyant que tout ce qui était pour moi cause ou objet de crainte ne contenait rien de bon ni de mauvais en soi, mais **dans la seule mesure où l'âme en était émue**, je me décidais en fin de compte à rechercher s'il n'existait pas un bien véritable et qui pu se communiquer, quelque chose enfin dont la découverte et l'acquisition me procurerait pour l'éternité la jouissance d'une joie suprême et incessante. (Cité par Lenoir, 2017, p. 32) (Je souligne)

## 2.2 COLLAGE COLLECTIF : MA VIE CHAOTIQUE, MA BIEN-AIMÉE...

Nous sommes le trois novembre 2017. Aujourd'hui, c'est mon anniversaire. Cinquante-sept ans. Je finis ma journée de cours en maîtrise. Bien des choses se sont passées pour moi. Une réconciliation intérieure et une actualisation d'un changement de rapport à un contexte de ma formation qui m'avait mis en état de choc deux séminaires

auparavant. Ce fût un rituel musical en cours pour ce passage peu banal pour moi. J'entre dans ma nouvelle année !

Mes deux amies et ma compagne ont préparé la soirée. L'ambiance est douce, chaleureuse et bienveillante. Notre quatuor est un espace privilégié pour me déposer, me sentir augmenté (rehaussé) dans l'autorisation à rêver le meilleur les uns pour les autres. Je goûte au privilège des liens et de la belle amitié. Mes amies ont préparé le matériel de collage. Le panneau en carton laqué noir est prêt à recevoir la 'prophétie', 'l'imaginaire', le terreau d'une herméneutique instaurative pour cette année qui devra clore mon cheminement de recherche.



Figure 1 Collage : ma vie chaotique, ma bien-aimée

### 2.3 FATIGUE ET ÉLEGANCE : DEUXIEME VOYAGE-PELERINAGE ET TOILE PERFORMATIVE N° 2

En écho à la co-création présentée ci-dessus, je réalise un montage audio-visuel.

<https://youtu.be/tgdaHh0eqwQ>

### 3. FORMULATION DE L'AXE

À l'arrivée d'un parcours initié par mon voyage à Natashquan, puis une autre aventure, celle de l'herméneutique instaurative que le lecteur a pu suivre dans la capsule « Fatigue et élégance », je peux formuler mon axe :

**Je me sens exilé dans le puzzle éclaté de mon existence. Je cherche la rencontre concrète de l'homme ému, sa fonction en moi, dans mes liens et dans le monde. Qui suis-je, traversé par mes pèlerinages?**



## CHAPITRE 2

### PROBLEMATISATION

#### Belvédère

Cher lecteur, chère lectrice<sup>9</sup>, je vous invite à un bref rendez-vous à chaque début de chapitre dans la souvenance de votre présence de co-acteur et de co-actrice de mon processus. Ce moment est l'occasion de faire le point sur le parcours, plus précisément, sur l'axe qui a été défini il y a peu. Afin qu'il tienne sa fonction et sa promesse, j'ai besoin d'en parler avec vous. J'utilise la métaphore du belvédère parce que ce temps est l'occasion d'un surplomb depuis lequel vous et moi, nous verrons le paysage, son évolution et ses changements, l'affirmation de son caractère.

Nous voici dans le chapitre de la problématisation. Je sors de mon périple précédent comme un nouveau-né encore un peu chétif, les yeux englués, la lumière du jour m'éblouit, je cherche mes marques. Je reviens de loin. J'arrive à peine. Qui suis-je dans le décor éclaté de ma diversité? De quoi est-elle composée? Qu'est-ce qui me dérange ou me hante? Où se trouve l'écart qui m'explique mon inconfort, mon insatisfaction et motive cette recherche? Je m'engage dans ce chapitre avec le vœu qu'il tienne sa promesse : arriver à une question de recherche et des objectifs qui se fassent l'écho bienveillant de ce qui me tenaille, m'interroge profondément, me tient en vie, me réveille la nuit.

---

<sup>9</sup> Chère lectrice, pour des raisons d'allègement dans le texte, je prends l'option de ne pas ajouter *lectrice*. Le terme lecteur sera dorénavant générique. Sentez-vous appelée chaque fois que la formule masculine semblera omettre votre présence.

## 2.1 ME SENTIR VIVRE : UNE INSCRIPTION ONTOLOGIQUE EN DUO

### 2.1.1 Altérité et identification?

Inlassablement, je cherche à m'éprouver au sens de me sentir exister et vivre. La formule épicurienne de Rousseau, « tout homme qui ne voudrait que vivre serait heureux », rend bien compte de ma posture existentielle non réfléchie mais bien réelle. Depuis une quinzaine d'années, l'hypothèse que cette soif se lie à la quête de mon identité ne me quitte pas. Que suis-je venu faire sur cette terre? Quelle place est la mienne au milieu des autres humains qui peuplent ce monde? En quoi suis-je différents des autres? Comment marquer où reconnaître ma différence? Il faut dire que ces interrogations me sont ontologiques et familiales. Je suis arrivé au monde « en duo ». Je suis ce qu'on appelle un jumeau monozygote. MONOZYGOTE<sup>10</sup>! Pas tout à fait considéré comme 'un' pendant une première partie de ma vie, mais plutôt comme la demie indifférenciée d'un sous-ensemble appelé « *les jumeaux* ».

Je regarde les photos de nous, bébés, à deux ans, à quinze ans et celles de l'an dernier. Me différencier de Luc me demande tout un effort. Le souvenir de l'anecdote mainte fois racontée de mes exclamations devant le miroir remonte à ma conscience : Oh! Regarde c'est Luc<sup>11</sup>...

J'apprends par l'expérience un paradoxe que les travaux de René Zazzo rationalisent. Bien que formant une paire sur le plan biologique, les jumeaux sont surtout un couple exemplaire, deux identités distinctes cohabitant dans le monde. N'est-ce pas cet auteur qui le premier avançait l'idée que c'est davantage le regard des autres qui forme la gémellité? La formule répandue : « même hérédité, même milieu et pourtant deux êtres différents » (Zazzo, 2009; Zazzo & Tournier, 1984) est loin d'être anecdotique dans mon histoire de vie et dans l'intérêt que je porte pour les émotions et l'affectivité. Est-ce dû au "fantasme de gémellité" inscrit au cœur de la relation que tout être humain entretient avec lui-même et

---

<sup>10</sup> *Mono* – un - ; *Zygote* – œuf ou « vrais jumeaux » (Source : Wikipédia).

<sup>11</sup> Prénom de mon frère jumeau.

avec ses semblables? Catherine Vincent, dans un article publié dans le journal *Le Monde* écrit :

Serge Tisseron, tintinophile averti, [...] s'est longuement penché sur l'art et la manière avec lesquels le dessinateur Hergé avait créé les personnages des Dupont-Dupont. "Tantôt le jumeau imaginé est un compagnon idéal et le fantasme est heureux; tantôt il est un rival mortel, et c'est un cauchemar... Pour les jumeaux réels, c'est un peu comme si ce fantasme était devenu réalité." Surtout, bien sûr, lorsqu'il s'agit de vrais jumeaux, et que tout le monde autour d'eux, à commencer par leurs parents, souligne et accentue leur troublante ressemblance.<sup>12</sup>

### 2.1.2 La question identitaire : toi mon frère!

Question lancinante formulée au chapitre 1, Qui suis-je? D'abord dans un évidence bio-zoï-graphique – *Bios* (l'organique) et *Zoïque* (*Zoï*, la vie, l'existence), *graphos* (écrit) -, je 'suis' un même, un identique, un pareil que l'autre. Dans mes compréhensifs les plus éloignés de la rationalité<sup>13</sup>, j'ai su comment j'ai pris soin de l'autre, de son cordon et du mien, collés et baignés dans le liquide amniotique. Sentiment océanique au sein d'un espace partagé, je suis fusionné à l'autre et au tout :

Toi, frère de sang, je connais le goût de ta présence, la chaleur de ta chair qui est mienne. Quel est ce cœur qui bat? Le tien ou le mien? Le nôtre? En cœur, nous avons veillé et à l'insu du monde sur nos existences, nos subsistances. Ce savoir des origines, en réciprocité, est fondu dans mon sentiment organique et existentiel. À vingt neuf et trente ans pour moi, puis à quarante et un ans pour toi, les naissances de nos enfants nous ont projetés contre toute attente dans ce lieu d'éternité porté par la vie. Nous la portions dans nos bras cette première de toutes les mères et de tous ces pères. De façon troublante, cette chair héritière déborde du goût organique de nos présences en ce monde avant même qu'il ne nous découvre deux. Puissance de la mémoire vivante. Elle trouble le sens de l'appartenance en lui redonnant son amplitude originelle. (Fragment de texte émergeant, note personnelle)

---

<sup>12</sup> Voir : [http://www.lemonde.fr/vous/article/2005/03/22/les-jumeaux-ne-font-pas-la-paire\\_630069\\_3238.html](http://www.lemonde.fr/vous/article/2005/03/22/les-jumeaux-ne-font-pas-la-paire_630069_3238.html)

<sup>13</sup> La conscience corporelle porte ses mystères et ses ouvertures sur des vécus intra-utérins. En effet, fait qui n'est pas rare en approche somatopsychique. Par ailleurs, lors d'une séance de fasciathérapie<sup>g</sup>, j'ai revécu le sentiment organique de ma naissance avec la conscience de l'effroi de ma mère qui ne s'attendait pas à ce deuxième enfant. Ce fait m'a été confirmé par mes deux parents.

La gestion des rôles et des places occupe une énergie affective non négligeable dans mon cadre familial où je suis très tôt perçu comme un enfant affectueux et affectif, recherchant le contact. Plus tard, je suis qualifié de personne émotive. J'ai longtemps réagis sur le mode émotionnel plutôt que sur un ton rationnel et réflexif. Ce trait a tissé la trame de ma vie, dans mes relations parentales lors de mon enfance, dans mes relations amicales et amoureuses, tout comme dans mon lien avec mes deux enfants. L'incidence de cette dimension se manifeste dès mes premières activités professionnelles, de façon évolutive et parfois critique au fil de mon parcours socio-professionnel. La thématique de l'affectivité m'est intrinsèque psychiquement, intellectuellement, affectivement, socialement et spirituellement. La thématique de l'émouvoir est au cœur de mon destin.

### **2.1.3 L'importance des liens aimé-aimant, dedans-dehors et égo-exo**

Très tôt, je suis une personne en quête de liens sous toutes ses formes. Mes activités et mes relations sont guidées par un besoin d'appartenance et de reliance. Paradoxalement, ces quinze dernières années, l'appel au retrait quotidien sous la forme de retraire contemplative devient pressant, oppressant quand je le renie. Être à l'écart est ce que je redoute par moment. Pourtant, j'ai besoin de l'enclave dans laquelle ma singularité ne peut se fondre dans le magma de l'espace partagé. Dans le consentement à l'ambiguïté d'être désirant et prisonnier du besoin de l'autre pour sa reconnaissance comme *idem*, de ma richesse et de la légitimité de ma différence comme *ipse*, je prends la mesure des enjeux émotionnels et sentimentaux d'un tel défi.

J'ai cherché à rencontrer puis à développer la transmission d'un climat d'authenticité, de confiance et de joie dans les interactions humaines et ce, dans différents espaces de ma vie. Lié à cette motivation, je ne peux pas mettre de côté la dimension de ma quête d'amour sur différents plans. Mon expérience confirme la pensée du professeur Jeammet « qui peut se passer du questionnement suivant : est-ce que tu comptes pour quelqu'un? Est-ce que tu

as de la valeur? Est-ce que tu peux être aimé?<sup>14</sup> » Mais le besoin d'aimer est tout aussi pressant chez moi. La notion d'*intropathie* s'aligne à mon expérience de la présence de l'une et l'autre des tendances *égocentrées* et *exocentrées*. Je reconnais comme un vécu primordial la présence de l'autre. La subjectivité est interne *et* externe. C'est ce que Ricœur désigne comme la *lecture du corps d'autrui* en tant que signifiant des actes qui ont une visée et une origine subjective. Damasio (2010) aborde le même thème avec les neurones miroirs à la source de l'empathie qui est une forme d'émouvoir, plus réflexive que sensorielle d'ailleurs. L'empathie sous le mode du sensible<sup>8</sup> déplace la prédominance du côté du ressenti charnel.

#### 2.1.4 Enquête sur l'homme ému

Élucider mon rapport à l'amour - touchant/touché, aimant/aimé - est un territoire où dansent des expériences aux tonalités aussi diverses que celles de l'aventure, la découverte, la désillusion, la grâce et la souffrance, l'impuissance et le pouvoir, le mystère et le ministère, la puissance et la fragilité, la vulnérabilité, la joie et l'émerveillement. Je suis pétri de questions, y répondre et me rassurer à ce propos a constitué un leitmotiv dans ma vie. En 2009, j'entreprends une thèse de doctorat après avoir fini mon mestrado<sup>15</sup>, sur le thème de l'émouvoir en psychopédagogie perceptive. *L'homme ému est à l'émouvoir ce que l'homme Sensible<sup>16</sup> est à la sensibilité* est la formulation d'un choc heuristique à l'arrivée de ma recherche doctorale :

---

<sup>14</sup> Intervention du Dr Philippe Jeammet, pédopsychiatre, lors du 41ème Congrès national de l'Unafam - Union des familles et amis de personnes malades et/ou handicapées psychiques. Lors de cette intervention, Philippe Jeammet insiste pour dire que les souffrances psychiques ressortent plus de la pathologie des émotions que de la maladie mentale. « Les émotions mettent en cause les limites de l'individu et le tirent hors de lui-même. Les troubles mentaux ne sont pas un choix. »

Voir : <https://www.youtube.com/watch?v=LVFbqYapRo>

<sup>15</sup> L'équivalent d'une maîtrise. Appellation portugaise. Mon cursus d'étude c'est fait dans ce pays à l'université moderne de Lisbonne, puis à celle de Fernando Pessoa de Porto où j'ai soutenu ma thèse.

<sup>16</sup> Formulation usuelle en psychopédagogie perceptive pour nommer la personne qui, en conscience, reconnaît la présence d'une animation interne (mouvement) au sein de sa matière anatomique, en mesure les effets à

La formulation jaillit de mon être, la question me remplit et me déborde, tout s'arrête dans un point d'appui ; émerge la remémoration de ce silence dans la ville d'Athènes le jour où s'est prise la décision de ce doctorat, ce mois d'octobre deux-mille-neuf. [...] Je vis le mouvement d'être rejoint et reconnu au cœur de l'intimité d'un mystère de mon existence - de celle de tout humain? *Le Savoir de la Vie* (Henry), *l'épreuve de la Vie* (Honoré), *le Sentir de la Vie ; équilibre improbable jaillissant entre l'éprouvé et l'agir* (Dewey) d'une pensée qui se fait chair. [...] Intime et sociale à la fois, sans rupture ni béance douloureuse d'un oubli de soi, l'expérience **de l'homme ému** est esthétique. Elle est *poésie*, c'est-à-dire expérience spirituelle de la vie et son intuition aveuglante (Bobin) [...]

L'homme ému *aime* et consent à quelques déraisons car l'amour ne peut se satisfaire de l'objectivité (Alquié). Il se fie à la raison perceptivo-affective et aimante, à l'intuition d'autrui. Ouverte sur le futur ne niant pas un passé en demande d'actualisation. [...] Être dans sa peau, c'est en quelque sorte l'antidote à la fuite de soi et de la Vie puisqu'il s'émeut de cette rencontre et depuis elle, en fait le mouvement de son existence (Patočka). [...]

J'y suis tout entier, ébranlé et émerveillé, animé et ému. Une instance en moi dicte les mots et fait naître la formule : **l'homme ému est à l'émouvoir ce que l'homme Sensible est à la sensibilité!** La phrase résonne en moi comme un « *koan*<sup>17</sup> ». (Humpich, 2015, p 69-72)

### 2.1.5 Et si tu t'appliquais la formule pour en faire une Praxis et une Poïésis?

Je pars à la conquête d'un bout de territoire de sens inconnu, aimanté par un axiome<sup>18</sup>. J'avoue ne pas chercher à comprendre vraiment et encore moins à démontrer quoi que ce soit. Je débute un pèlerinage avec ce Koan susurrée dans ma chair, placé dans l'intime de ma présence comme un joyau à protéger des vents du « totalitarisme de ma raison ». Je suis animé par le désir de *me découvrir dans ma pratique* d'homme ému. Dit autrement, je m'attends dans l'expérientiel et dans l'expérimental de mon quotidien. Éclaircir mon rapport à l'affectivité : entrer de le vif de mon existence!

---

travers la résonance personnelle et la conduit à une certaine qualité de présence dans son rapport à elle-même et aux événements de sa vie. Voir : [www.cerap.org](http://www.cerap.org).

<sup>17</sup> Ce terme donne le ton énigmatique et paradoxal de mon vécu. En effet, le koan est une brève anecdote ou un court échange entre un maître et son disciple, absurde, énigmatique ou paradoxal, ne sollicitant pas la logique ordinaire.

<sup>18</sup> « Proposition considérée comme évidence sans avoir à être démontrée. » (Wikipédia)

## 2.2 BESOIN D'UN ESPACE DE CREATION : LIVRER UN AUTRE MESSAGE

Dans la recherche de ma collègue Suzanne Boisvert<sup>19</sup>, il est question de l'art comme d'un espace d'émancipation et de révélation. J'en ai besoin pour me rassembler, pour que ma recherche visant la connaissance de mes pratiques psychosociales et son évolution me ressemble :

Faire de l'art est une façon de ramener l'âme dans notre vie. L'âme est la place où le désordre de la vie est tolérable, où les émotions animent l'histoire de la vie, où les histoires, les récits, existent. L'art est la place où nous faisons le plein, où nous pouvons faire l'expérience de nos jardins intérieurs, mais aussi, des cimetières. L'art est une façon de savoir qui on est. L'art est une façon de connaître (...) Les images que nous créons ne sont pas toujours belles. Souvent elles sont crues et mystérieuses. Elles peuvent nous mettre en contact avec nos émotions, notre intuition, notre intériorité. Notre belle folie. Tout ce dont nous avons besoin c'est de courage et la curiosité de nous mettre en contact avec notre imagination et les moyens de l'inscrire sur un support. (Allen, 1995, p. ix et x, cité par Boisvert, 2016, p. 107)

### 2.2.1 De l'autorisation noétique à l'exploration poétique : la sonorité de l'émouvoir?

*Habiter poétiquement le monde ou  
habiter humainement le monde,  
au fond, c'est la même chose.*

C. Bobin

L'autorisation noétique est une expression chère à René Barbier. Elle m'a porté durant toute la rédaction de ma thèse. Elle m'a permis d'oser une sensibilité, de la valider, de l'assumer en faisant d'elle une tenue dans mon univers de recherche :

C'est à partir du conflit entre la quête de son identité propre et l'identité donnée ou imposée que l'altération et la transgression des valeurs reçues peuvent se produire et conduire *l'homme vers l'autorisation à devenir auteur et créateur de son existence* [...] Cette progression vers la réalisation de soi, vers l'autorisation noétique, semble entrer dans une démarche gradualiste, c'est-à-dire qui prend du

---

<sup>19</sup> Suzanne Boisvert est chargée de cours au département de psychosociologie de l'UQAR.

temps, correspondant à une méthode de connaissance de soi ouvrant peu à peu vers l'évolution de la conscience humaine. Pourtant, paradoxalement, l'évolution de la conscience ne peut s'effectuer par accumulation de connaissances, elle se produit par l'expérience soudaine nous arrachant à l'état précédent où nous étions fixés. (Marquez-Maurel, cité par Humpich, 2015, p 86) (Je souligne)

Et si l'herméneutique propre à l'émouvoir ne pouvait se satisfaire d'une pensée émue? Si elle avait besoin d'un espace de création, de performativité pour explorer et témoigner. L'hypothèse d'une exploration artistique, esthétique pour mettre en scène l'expérience de l'émouvoir en acte est une option nouvelle et stimulante. M'impliquer dans des temps de création artistique en tant que construction immanente, de gestes préréflexifs, indéterminés, libérés de la pression de la signification rassurante de la raison, *c'est équiper ma recherche d'un dispositif inédit dans ma pratique de chercheur - et d'artiste pour le coup*. Je suis attiré par cet autre que je cherche encore. Suivre ce désir résonne comme quelque chose de révolutionnaire dans mon parcours : « (...) Ce qui est en jeu dans l'érotisme est toujours une dissolution des formes constituées » (Dorion, 2017). Me (re)faire autrement comme on se refait une santé! Sentir la caresse de l'*ipséité* avant d'en définir les contours.

### **2.2.2 La musique pour me délivrer des misères qui hantent mon être et ce monde**

Pour Beethoven, « celui qui perce le secret de sa musique est délivré des misères qui hantent ce monde<sup>20</sup> ». La musique prend soin de l'humanité en passant par prendre soin de ma propre humanité. La pratique musicale telle que je la rêve et que je commence à l'exposer concrètement s'aligne avec une citation venue à ma rescousse, celle de Rûmî. Lecteur, je t'invite à écouter la plainte du Ney...

---

<sup>20</sup> Voir le court métrage, *Dynamique*. [https://www.onf.ca/film/andrew\\_dawes\\_dynamique/](https://www.onf.ca/film/andrew_dawes_dynamique/), consulté le 22 avril 2018.

### 2.2.3 La plainte de la flûte, la plainte du Ney<sup>21</sup> : Toile performative n°3

<https://youtu.be/ILmIHmJxxAE>

- Montage-création : résonances

Je fais un aparté, il est important finalement. Pour moi, faire du montage audiovisuel, c'est un peu comme apprendre à faire du vélo, au début je tombais, puis, je ne sais pas par quel miracle, à un moment, je tenais sur les deux roues. Je me vis un peu comme ça avec la technique que je découvre progressivement. Je vacille encore, mais j'avance. Je l'ai déjà fait, mais cette fois-ci, je roule pour moi, pour me découvrir et dévoiler cet autre en moi pour le connaître, me re-co-naître d'une autre manière. Je ne comprends pas tout de ce que je vis. Fierté, sensibilité, puissance d'évocation d'une mystique esthétique. Le réglage du son me dérange un peu, mais je n'ose pas y toucher encore. Je pressens la progression. Je sais que d'autres montages m'attendent. Je connais mon rapport à l'apprentissage. Je parle à celui qui dans six mois regardera avec tendresse et une certaine estime ce trajet de débutant confiant. Dieu, que j'aime savoir que je peux progresser ! Qu'avant de maîtriser, je n'ai pas de mal à accueillir ma maladresse, mes tâtonnements, l'incomplétude qui me caractérise. Je suis un projet en marche comme celui qui a eu lieu, il y a trente ans.

Le poème de Rûmi s'accorde avec la séquence d'un film de Geordjeff que j'ai découvert que je visionne en boucle. Il montre un musicien jouant d'un instrument à vent d'Orient. Ce que je ressens aujourd'hui est métaphorique de ce lien que je cherche, de la solitude aimante qui habite un coin de mon être que le son et mélodie du Ney incantent. J'ai pris dans les mains le mien, un Kiz<sup>22</sup>, pour être dans la même tonalité que le berger qui en

---

<sup>21</sup> Le Ney est une flûte iranienne au son envoûtant...pour celui qui l'entend; en tous les cas, cet effet est immuable chez moi depuis la première note entendue il y a 25 ans.

<sup>22</sup> Les joueurs de Ney ont souvent avec eux un set de Neys afin de s'accorder à plusieurs tonalités. Avec le Bansur au son plus grave d'un ton, le Kiz est un de ces Neys le plus couramment utilisé dans le répertoire de musique persane, et orientale en général.

joue dans ce film qui m'a fasciné il y a trente ans. Mes doigts trouvent leur place et le rythme s'installe. Le plaisir est profond. Je réalise le chemin parcouru. L'impensable s'est transformé en possible, en réalité audible que je vais partager à un lecteur-auditeur. Le premier, c'est bien moi-même. Je suis capable de jouer ça?! Je m'enregistre dans ma salle de soin. Deux prises suffisent. Je reviens devant l'ordinateur, mon majeur fait défiler les photos. Trois images s'imposent. Un petit bout de moi naît au grand jour.

En m'écoutant, je découvre que le souffle de ma vie peut s'incarner dans le son et me convoque dans ma dimension existentielle singulière et universelle. Le souffle. L'air. Passage et circulation immuables entre le dedans et le dehors toujours en réciprocité. Respirer à pleins poumons. Me remplir d'air est une activité physiologique sur laquelle mon attention s'est toujours portée en tant que sportif, enseignant en éducation physique et instrumentiste à vent. Expulser, retenir, contenir, gérer mon air et le répartir avec intelligence. Respiration corporelle et cellulaire. Mouvement invisible et parfois inaudible. Souffle bruyant, encombré, libéré, coupé, contenu. À bout de souffle. Souffler à l'oreille. Souffle au cœur. Être soufflé. Tant de signes de trahison de l'impalpable présent et autant d'expressions pour nommer mes états d'âme, ceux de mes patients, de mes étudiants, de mes amis, de ma blonde, de mon père au crépuscule de sa vie. Mouvements de la cage thoracique. J'ai l'élan d'être à l'écoute de mon souffle, de le laisser en conscience m'apprendre comment je vis. Lui donner sa parole et ses propres mots. Écrire au premier souffle comme je dirais *à la première personne radicale*. Écrire sa retenue, son impuissance, son élan. Me libérer du non-dit. Le souffle sans filtre qui dit ce qu'il a à dire, un point c'est tout. Prendre l'instrument et souffler dedans pour me 're-donner' au monde depuis le son qu'il anime. L'écouter et apprendre son langage. Parler à mes sirènes ou à mes anges, laisser la place à mes démons, à eux aussi! Lors de ma première visite à Auschwitz en 2014, nous marchons dans les allées du camp. Ma cousine éloignée qui habite à Cracovie nous raconte *qu'il n'y a plus d'oiseaux qui chante dans le camp*. Le silence de la grande plaie du monde y a sidéré tout souffle de Vie, toute forme de sifflement de la joie de vivre. Souffle coupé de notre humanité et de la mienne devant la série de latrines. Je vous ai entendu gémir, âmes soufflées par l'horreur qui peut hanter l'humain. Je

le jure, votre souffle. Il ne m'a pas hanté. Il m'a 'dé-rangé' en m'éveillant ! « Je vais faire de ma vie la sortie du camp », c'est ce que je me suis promis tout en marchant sur les traverses goudronnées du chemin de fer, et dans le sens inverse de l'arrivée des trains. J'emprunte le sens inaccessible pour plus d'un million de personnes. Train parqué et figé comme l'a été l'humanité au début des années quarante. M'émerveiller du monde comme hymne et comme acte de résistance face à la pire des créations humaines.



#### 2.2.4 Me délivrer des misères de mon être et de ce monde : ouvrir les yeux!

M'accorder avec le monde. Je porte cette angoisse. Être en conflit m'a longtemps indisposé. J'apprends à vivre avec cette réalité inhérente aux relations humaines. Dès mon arrivée à Rimouski en 2011 et avant, lors de mes premiers contacts avec la communauté des psychosociologues de l'UQAR en 2008, j'ai été confronté à un angle mort. Si mon regard sur ma vie restait invariablement positif, c'est que peut-être j'avais fermé les yeux sur tout ce qui pouvait me mettre en conflit avec l'autre, avec mon passé, mon présent et pour un futur apaisant. Mon modèle interne opérant (MIO dans les théories de l'attachement) s'est bâti avec et depuis cet interdit. Pour une part, j'en connais l'origine. Face à un père autoritaire et aux pratiques violentes en cas de résistance à l'ordre désiré ou exigé, j'ai appris qu'il fallait coûte que coûte ne pas faire de vagues. Ravalier ma salive, me taire et contenir, retenir, ne rien dire. Être gentil. Ce que je suis fondamentalement, je le reconnais. Je lui dois cela à mon père et plein d'autres choses aussi. C'est fort cette crainte de décevoir l'autre, l'angoisse de sa réaction négative. C'est actif encore dans ma phrase précédente. J'ai développé une forme de conduite de diplomate. J'exerce dans des tournures de phrases à n'en plus finir<sup>23</sup> pour partager une gêne qui m'habite ou un désaccord sur telle ou telle affaire.

Depuis huit ans, j'ai progressé. Dire ce que je pense quand les choses me dérangent ne me met pas plus danger dans les enjeux 'ordinaires' de mon existence. Ma cosmogonie a cependant du mal à se renouveler dans certains défis interactionnels. Oh, encore, je tourne autour du pot. Je m'arrête d'écrire, dérangé, je m'étire de peur de médire. Silence. Quelle est cette tristesse qui m'envahit? Qu'attendent ces larmes qui montent? Je soupire, la tension dans mon larynx, la crispation dans mon centre phrénique sous le niveau du sternum me disent de me taire ou trahissent l'impatience de mon être à libérer un dire. Depuis combien de temps?

---

<sup>23</sup> Cela expliquerait le volume de pages de mes recherches?

- Tu peux apprendre à te laisser traverser !

Ce trait de caractère a été mis à l'épreuve dans toutes mes transitions de vie et j'en compte des majeures. Elles ont entraîné des mouvements géographiques importants, des changements de pays et de continents. Avec ou sans déplacements, d'autres natures de migration ont mis à l'épreuve mes manières d'être en relation. J'ai eu quatre grands cycles amoureux avant de rencontrer ma compagne d'aujourd'hui. Je suis père de deux jeunes adultes de vingt-huit et trente ans dont l'existence me procure une joie profonde très souvent bien que le climat relationnel entre nous se révèle comme le secteur de ma vie des plus souffrants et dans lequel mon sentiment d'impuissance pour le faire évoluer est parfois abyssal. Je peux également parler de mes changements de communautés, d'associations et d'équipes de travail dans lesquelles j'ai exercé. Il me questionne. D'où ce désir d'y voir plus clair et autrement sur ce que j'appellerais mes transhumances, mes pèlerinages et ce sentiment d'exil vécus objectivement ou subjectivement. Il se présente dans mes relations aux personnes, aux lieux et aux temporalités de ma vie. Je m'engage dans cette recherche comme un mineur allant au fond. Creuser la roche, gratter et extirper le sombre pour le laisser remonter à la lumière ; y retrouver les traces de ma lignée. Mon père a commencé son métier à quatorze ans dans les mines de potasse. Une phrase de mon directeur de recherche me revient : « tu sais, tu as appris à traverser, maintenant, tu peux faire l'expérience de *te laisser traverser*. » '*J'ai la chienne!*' Mon regard sur la phrase est sombre et déterminé.

- J'aime la lumière plus que l'ombre : équilibre esthétique, tout apprécier !

Nous sommes à Montréal. Je sors du parking où nous avons fait l'échange. L'homme à mon âge, un peu plus jeune peut-être. Il est sympa, sportif. Il m'accueille dans son pickup noir. Il fait froid, glacial même. Nous sommes le 27 décembre 2017. Je découvre le Nikon D5100, deux lentilles, un trépied, un sac à dos, tout est là. Enfermé dans un placard depuis deux ans, le voilà en transition de propriété pour cinq cents dollars ! J'ai une merveille

entre les mains. Je jubile comme un gamin. Je viens de me trouver un appareil photo sur Kijiji<sup>24</sup>.

Je pars en reportage. Où? Sur le continent inconnu de mon regard sensible. Capter le monde de mes pas dans cette démarche en quête de mon identité-ipséité; pendant les huit prochains mois je place mon cœur dans le viseur de mon appareil photo en complicité avec l'oreille accueillante de mon Zoom H6<sup>25</sup> pour y recevoir le dire de cette existence tapie en amont ou derrière les mots. La focale ouverte pour laisser entrer la lumière de cet obscur qui m'enchaîne. Je suis sensible au visuel, à l'auditif, à la vidéo transmission. J'ai constaté comment quatre minutes de partages de l'expérience dans une capsule vidéo peuvent œuvrer bien plus qu'une présentation PowerPoint de trente diapositives ou qu'un discours, aussi pertinents soient-ils. J'aime partager la vie des hommes en images en son et en mouvement.

### **2.3 LE RAPPORT A L'EXPERIENCE : LA PRENDRE SUR LE VIF, EN FAIRE UNE TOILE PERFORMATIVE**

Le rapport à l'expérience telle qu'elle apparaît grâce à ce médium me semble phénoménologique, poétique, praxéologique. Je me raconte que le spectateur et l'auditeur sont en prise directe avec l'autre, et au passage, avec une part d'eux-mêmes. Je m'engage donc dans un pèlerinage-reportage à la quête de paysages visuels et sonores, concrets ou abstraits, dans une enquête de sens. Dans les deux mois qui s'en viennent, l'intelligence organique a conspiré mon voyage. France, Pologne, Grèce, Québec (Canada). Quatre pays et deux continents, tous chers à mon cœur pour des raisons diverses. Je pars me prendre sur le vif de ma sensibilité aux détours de mes rencontres avec les gens, les lieux, les relations signifiantes de ma vie. Laisser le senseur et le micro capter l'innommable de ma trajectoire, l'insondable de mon futur. Puis y revenir, en mouvement circulaire et spiralé, écrire l'image

---

<sup>24</sup> Site web de vente et d'achat de matériel en tous genres entre particuliers existant au Québec.

<sup>25</sup> C'est un système d'enregistrement portable de qualité professionnelle à plusieurs pistes utilisé en studio ou sur le terrain.

et le son. Je pars en les laissant m'éclairer et me dicter les mystères qui me hantent, les grâces qui m'enveloppent. En ce début de rédaction et à quelques journées de notre départ en Europe et pour deux mois, mon sac de reporter est déjà prêt : Matériel de captation. Le projet de constituer des supports audiovisuels m'anime profondément. Il s'est déjà actualisé. Le lecteur a pu apprécier la résonance de cette matière sertie dans ma rédaction. Je la vois comme des moments lumineux – numineux - dans le continuum de ma recherche. Je les appelle **toiles performatives**. « Et ta question de recherche? », la phrase tombe maintenant. Je m'en occupe.

## 2.4 SYNTHÈSE ET UNE INTUITION COMME HYPOTHÈSE DE DÉPART

### 2.4.1 L'émouvoir : le mystérieux trait d'union entre mon identité et mon ipsité?

La question qui habite ma vie concerne *mon rapport à l'émouvoir*. Il est la marque d'une affectivité et d'une auto-affectivité à l'œuvre dans mon parcours personnel, professionnel, social et de recherche – donc, scientifique. Plus précisément, je pars dans cette recherche avec l'hypothèse que cette dimension anthropologique forte constitue un espace dialogique et fécond. Peut-elle être ce lieu de rencontre entre l'*idem* – le même, le commun, l'universel - et l'*ipse* – l'unique, le singulier? Cette recherche propose de mettre en travail cette hypothèse.

### 2.4.2 L'homme ému : une Praxis et une Poïésis au cœur de mes pratiques

À la faveur de ce qui a été développé depuis le début de ce mémoire et que le lecteur a découvert, ma manière d'habiter le monde est teintée d'une couleur particulière, celle de *l'homme ému* tel que je l'ai investi, élaboré, conceptualisé dans ma thèse de doctorat. Thèse dans laquelle la dimension réflexive et conceptuelle a été prégnante tout en laissant l'homme ému en devenir s'y dévoiler et parfois s'y affirmer : « L'homme ému est à l'émouvoir ce que l'homme sensible<sup>8</sup> est à la sensibilité ». Cette équation se présente au

début de cette recherche de maîtrise comme une ‘phrase-empreinte’ du passé et une ‘phrase-guide’ à suivre pour mon futur. Elle est comme l’expression d’une rumeur organique dont le sens praxique et poïétique est à découvrir. Je ne sais où elle veut me conduire. Je poursuis donc mon **voyage-pèlerinage** et pour en faire un **pélerinage performatif**, à la quête du graal, en prenant à la fois mon bâton de praticien-chercheur et celui d’artiste (en attente d’auto-validation) dans une aventure d’auto-engendrement, d’auto et d’hétéro-formation.

### 2.4.3 Si près, tout autre : de l’écart et de la rencontre<sup>26</sup>

Je pars avec la conviction que l’espace de compréhension d’un VIVRE et d’un VIVRE ENSEMBLE que je tente d’incarner tout en le cherchant toujours, ne peut qu’être *exploratoire* ; il est un ouvert et un moment de formation dont la clôture finale est une illusion. Compréhension et exploration relèvent d’une expérience à la fois proche et tout autre chez moi, comme il en est de toutes mes relations. Comprendre l’Autre, n’est-ce pas aller l’explorer, en passant par m’explorer moi-même? D’où mon questionnement sur l’idem-ipsé. *Le chemin narratif exploratoire* qui m’attend et dans lequel je m’engage répond à une utopie qui anime ma vie. J’avoue ne pas savoir bien la formuler. Je pars en quête pour rencontrer l’autre, l’Autre si près et tout autre quand je ne l’assimile pas à moi. Moi, si autre et pourtant si proche. *Idem-ipse*, le trait d’union *inouï* déclôt la raison. Ainsi s’impose la modalité performative :

L’inouï n’a donc rien à voir avec le merveilleux ou quelque enchantement naïf. Ce n’est pas lui qui prête au mirage puisqu’il nous frappe au contraire de plein fouet : comme chaque regard qui se pose sur notre propre regard et le fait si tôt l’esquiver. L’inouï n’est pas même extraordinaire; l’inouï n’est pas rare; il est au contraire quotidien, indéfiniment à la portée. (Jullien, 2018, p. 216)

Je fais mienne la pensée de Jullien, dès mon réveil, toutes les manifestations de ma vie quotidienne résonnent en matière inouïe. Cette recherche mobilise mes journées et mes

---

<sup>26</sup> Titre du dernier livre de Julien (Jullien F. , 2018)

nuits, habille l'ordinaire de ma vie. Elle constitue une séquence signifiante de mon existence.

## 2.5 VERS MA QUESTION DE RECHERCHE : PREMIERE FORMULATION

Qu'elle vive... au cœur de mon mystère! René Char interpelle ma posture au moment de placer ma question de recherche et ses objectifs. Oui, il ne s'agit pas d'interroger l'homme ému, mais d'emprunter son chemin inattendu pour m'**augmenter**<sup>g27</sup> et le remercier :

*Dans mon pays, les tendres preuves du printemps et les oiseaux mal habillés sont préférés aux buts lointains.*

*La vérité attend l'aurore à côté d'une bougie. Le verre de fenêtre est négligé.  
Qu'importe l'attentif.*

*Dans mon pays, on ne questionne pas un homme ému.*

*Il n'y a pas d'ombre maligne sur la barque chavirée*

*Bonjour à peine, est inconnu dans mon pays.*

*On n'emprunte que ce qui peut se rendre augmenté.*

*Il y a des feuilles, beaucoup de feuilles sur les arbres de mon pays. Les branches sont libres de n'avoir pas de fruits. On ne croit pas à la bonne foi du vainqueur.*

*Dans mon pays, on remercie.*

*(Char, Delecroix, Lancrey-Javal, & Veyne, 2017, pp. 264, 265)*

À l'écoute de mon processus, je ressens une autorisation - comme le bon « timing » - pour me souffler à moi-même et au lecteur, non pas « LA » question de recherche définitive à graver dans ma rédaction, mais une première formulation, prête à s'altérer chemin faisant, résistera-t-elle au temps?

**Par quelle démarche d'écriture et de création audio-visuelle peut se révéler à moi-même et pour le bien de mes relations mon identité-ipsité?**

---

<sup>27</sup> L'usage de ce terme peut paraître étrange, en tous les cas, il est peu orthodoxe. Cependant, je le place ainsi conformément à son usage au sein de l'école de Rimouski (de notre département à l'UQAR). Se voir augmenté (comme augmenter) c'est se voir grandi, prendre de la valeur d'être.

## 2.6 OBJECTIFS DE RECHERCHE

- **Explorer** la voie artistique pour découvrir la singularité de mon rapport à mes enjeux relationnels avec les expériences significantes de mon existence reliée aux joies et aux misères de ce monde et dans lequel je suis inscrit.
- **Interpréter** par la voie de l'écriture performative ma manière d'être un homme ému.
- **Systematiser** mon processus d'exploration et de transformation pour donner les contours d'une approche pratique d'élucidation de la composante identité-ipséité.

## 2.7 LAC RAQUETTE, DEUXIEME VOYAGE-PELERINAGE

### 2.7.1 Le souffle de l'émouvoir : Toile performative n° 4

<https://youtu.be/DgodjXR-8q8>

### 2.7.2 Création mystérieuse et mon deuxième voyage-pèlerinage

La voiture est pleine. Je pars pour la Beauce et en résidence d'écriture dans un chalet gracieusement mis à disposition à la suite d'une rencontre aussi bienveillante qu'inattendue. Je profite de la semaine de relâche pour m'éloigner de Rimouski.

- La nature et ses éléments : toucher l'essence des choses

Le chalet est si proche qu'il me semble toucher le lac gelé. Je suis arrivé en fin d'après-midi. L'accès à la galerie est recouvert par les congères de neige. J'y accède par

une échelle. Cet endroit est au bout du monde. Je commence par m'occuper du poêle à bois en fonte. Sa façade coulissante laisse le foyer tout ouvert. L'odeur et le crépitement du bois sec m'enchantent. Je suis seul, j'ai six jours devant moi. Mon ordinateur et mon clavier sont installés. Mes instruments placés. Mon matériel audio, photo aussi. J'écris, je médite, je fais du mouvement, du Yoga et ma sortie de ski de fond quotidienne. Le tour du lac demande une heure de glisse. Les journées passent, mon chapitre 'épistémo-méthodo' ainsi que le 'monstre'<sup>28</sup> prennent forme. Problématisation. J'y viens aussi. Je fais des prises de son dans la nature sauvage. Deux jours de tempête. Il fait -26°. Le vent chante dans les pins à quelques dizaines de mètres de là, mes pas ralentis dans la neige rythment la vie. Je savoure la lenteur humanisante devant le crépitement du feu. Je n'ai pas encore enregistré de sons de mes instruments, mais la plainte du vent d'ici est dans ma banque de son « iTunes ». J'aime le rythme de mes journées. La solitude est féconde.

- Poêle à bois et foyer de sens : des flammes qui me parlent!

Je viens de finir mon petit déjeuner. Les grandes flambées de bois secs s'affaiblissent. Appareil photo en main, le clapet du capteur<sup>29</sup> résonne dans la pièce plusieurs fois. Je regarde les photos que j'ai prises dans mon écran pixel. Je zoome un peu. Une forme apparaît, puis une autre. Magie de l'illusion perceptive. Je m'approche du foyer et prends plus d'une cinquantaine de photo. Le feu me parle, les flammes me racontent une histoire à déchiffrer, à interpréter.

- La flamme fait sens de l'oxygène que la vie lui déverse

La chose '*flamme*' se métamorphose en formes humaines, animales ou en objets. Dans l'impression organique, des scènes de ma vie, de mon parcours, de douleurs, de rêves personnels et de l'humanité apparaissent. Je suis ahuri devant ces visages enfuis, ces corps recroquevillés ou dressés, isolés ou reliés. J'importe l'ensemble dans mon ordinateur. Je

---

<sup>28</sup> Le terme est utilisé par Pascal Galvani lors du dernier cours de maîtrise. Il désigne la première mise en forme du manuscrit, dans son état le plus embryonnaire parfois, le plus à défricher aussi. La métaphore autorise la version innaccomplie d'exister et de se montrer.

<sup>29</sup> Miroir qui accueille la lumière.

commence le montage, travaille certaines photos, trouve un cadrage, modifie certains paramètres. Des formes naissent à nouveau. Dans le jeu de la création, elles se répondent, dialoguent les unes avec les autres. Un récit s'énonce devant mes yeux et dans moi; en amont du sens réfléchi. Un climat m'habite. Problématique de ma recherche. Ce que je vois dans m'évoque mon frère jumeau, mes dernières relations amoureuses et mes valeurs anéanties, ma vie d'artiste...l'élan de dire. L'écart entre ces flammes, un *idem* photographié cinquante fois, et l'*ipséité* de chacune pour créer des formes et leur évocation singulière. Le feu, la flamme, le foyer, l'incandescence me font renaître de mes cendres. La mort. La vie invisible, les âmes sortent de la flamme, de son rouge vif et de ses teintes pastels. Mains tendues, ermite en prière, bassin à la courbure sensuelle, éloge de l'expression dans la nuit noir des cendres. Dialogues. Buste de femme. Seins abondants, ventre de mère. Agneau. Vulnérabilité. Avant de disparaître, la flamme fait sens de l'oxygène que la vie lui déverse. Renversement symbolique de l'ordre de chose – ce qui meurt fait naître – à l'image de mon processus-rituel de Natashquan. Plusieurs visages de la vie et de la mort défilent. Miroir des formes qui déforme. Esthétique de la transformation et coulée de vie. Abondance et sculptures des formes comme autant de changements dans mon parcours de vie. Habiter le masculin, le féminin. Recevoir l'enseignement du n'importe quoi. Chaos organisateur. Formes humaines émergeant du cosmos. Flammes comme tissus humains, fascias et continuité. Bras tendu vers le haut. Lueur et oraison. Note de piano. Musique des sens. ME réinventer : je deviens, j'advies dans le souffle de l'émouvoir.

La bande son se place au fur et à mesure. D'abord, elle le fait à partir de la musique du diaporama que j'exporte, puis avec le jeu de mes instruments. D'autres photos de ma semaine s'imposent, se juxtaposent. Je découvre les fondus enchaînés, certains réglages de composition sur « Imovie<sup>30</sup> » deviennent accessibles. La création émerge devant moi, de concert avec un imaginaire qui me déforme l'histoire et les chroniques de mon parcours.

Dix mois se sont écoulés depuis mon retour de Natashquan. Ma deuxième résidence s'achève. Une seconde boucle se ferme. Je n'ai pas écrit autant que je le souhaitais, mais

---

<sup>30</sup> Logiciel de montage vidéo sur Mac.

j'ai avec moi une promesse et la mise en scène d'un moi à découvrir. J'ai à le laisser vivre dans sa forme expressive et pré-langagière, poétique et performative.



## CHAPITRE 3

# DIALOGUES EPISTEMOLOGIQUES, METHODOLOGIQUES ET THEORIQUES

### Belvédère

L'étape précédente m'a installé dans la joie. Elle était cruciale. Emerveillement devant l'émouvoir. La capsule « Le souffle de l'émouvoir » a extirpé toute retenue de me laisser aller dans mon imaginaire. Je me sens vitalisé et intrigué. L'axe ne me quitte pas. Il prend de l'épaisseur au fur et à mesure. Sa présence a pris une autre valeur à travers ma question de recherche et les objectifs comme si sa formulation initiale n'était que le début d'un plus long discours. Il se complète au cours de ma trajectoire de rédaction. Je franchis le seuil d'une demeure dans laquelle je me sens bien. Je pars en dialogues épistémologiques, méthodologiques et théoriques avec une exitation. Elle me dit ma soif de placer dans un même cercle des entités que la rhétorique académique a tendance à cloisonner. J'en suis à ma cinquième recherche dans cet univers. Ce chapitre est précieux car au-delà du mandat de ce travail, il est l'occasion d'une introspection sensible et sincère.

*Nous naissons, pour ainsi dire,  
provisoirement, quelque part : c'est peu à  
peu que nous composons en nous, le lieu de  
notre origine, pour y naître après coup et  
chaque jour plus définitivement.*

Rainer-Maria Rilke

### 3.1 PREAMBULE

Ma recherche s'ancre dans une épistémologie et une méthodologie propres à l'écriture performative (Gomez Gonzalez, 2016) que je détaillerai plus loin. Concrètement, la conduite de recherche et de production de savoirs présente une originalité et un défi par rapport à la forme « plus courante » en recherches qualitatives, et tel que je l'ai proposé dans mes cursus antérieurs<sup>31</sup>. Grâce à ma directrice de thèse, j'avais expérimenté que le chercheur ne peut produire un devis méthodologique projeté dans son fond et encore moins dans la forme. Il se fait dans un regard à rebours. Qu'en est-il du « design » de mon mémoire avec l'engagement qui est le mien dans une forme « d'heuristique pure » (notes grise, Galvani, 2014)<sup>32</sup>? Il met en tension mon désir et ma manière d'entrer en relation avec ce travail. Cela ne me déplait pas. En conséquence de quoi, l'épistémologie et la méthodologie ne peuvent s'envisager pour moi qu'en réciprocité au sein d'un dialogue qui pourra paraître déstructuré. J'accueille l'incertitude pour ne pas dire l'inconnu avec bienveillance. Comme dans une pratique de neutralité active, je tente de contenir un paradoxe et ses polarités. Tenir l'écart et l'entre (Jullien, 2012). Je reste en point d'appui, au contact de mes paradoxes, ceux je rencontre depuis le début de ce cursus universitaire et que je considère comme le réfléchissement d'enjeux existentiels et spirituels nécessaires à l'évolution de ma pratique psychosociale.

#### 3.1.1 Un concept-clé : Identité-mêmeté et identité-ipséité

D'emblée, un concept-clé résonne avec cette recherche et se présente dans mon sous-titre. Comment comprendre la formule « identité-mêmeté et identité-ipséité »? Elle est

---

<sup>31</sup> Je suis titulaire d'une maîtrise en sciences et techniques en activités physiques et sportives, d'un DESS en psychopédagogie perceptive, d'un maestrado (DEA) en somato-psychopédagogie, d'une thèse de doctorat en sciences sociales.

<sup>32</sup> Cours en maîtrise en étude des pratiques psychosociales – Cohorte 3<sup>ème</sup> année. Mars 2014  
[https://www.caim.info/load\\_pdf.php?ID\\_ARTICLE=INPSY\\_8309\\_0745](https://www.caim.info/load_pdf.php?ID_ARTICLE=INPSY_8309_0745)

développée par Ricœur et commentée par Ouaknin (1994). Pour ce dernier, penser, vivre et parler, c'est se mettre en mouvement, c'est se dépasser :

[...] C'est interroger cet ordre, s'étonner qu'il soit là, se demander qui l'a rendu possible. Chercher dans les paysages disponibles (...) comment jusqu'où il serait possible de penser autrement (Foucault) . (...) L'identité-ipséité est une identité *dynamique* qui cherche, sans lien, à se lier à l'inconnu. Vivre ainsi, c'est alors affirmer la différence, maintenir la contradiction, laisser advenir l'inconnu et l'inattendu, laisser libre la dimension de l'étrangeté et de l'ailleurs. C'est affirmer que l'autre ne revient pas toujours au même. Il y a surgissement du nouveau et de l'étrangeté. L'étrangeté déçoit le même, le surprend. (Ouaknin, 1994, p. 127)

Dans un regard à rebours des trois dernières années de mon cursus universitaire, les démarches empruntées sont plurielles. En isomorphisme avec ma quête de 'terre promise' – d'où le *pèlerinage*-, il m'a semblé avoir erré pour explorer. En passant d'une démarche à une autre, tantôt en puisant dans une pratique phénoménologique, tantôt empruntant la voie du récit de formation, ou encore, en investissant la voie symbolique pour finir par me diriger dans une avenue performative. Les propos de mon professeur Pascal Galvani à l'issue d'une brève présentation de mes balbutiements de rédaction et de mes renversements de pratique de recherche ont sonné la cloche d'un 'top départ'. Celui d'un engagement à mettre en œuvre un aspect de ma sensibilité : celui de mes pratiques artistiques au sein de ma recherche!

Ce parcours quelque peu chaotique pour mon identité rationnelle constitue un corpus expérientiel riche et transformateur. Je considère être en possession de 'données' de première main. Elles constituent un terreau précieux pour ma démarche. Je développerai ces aspects dans le deuxième volet de mon travail.

L'écriture performative est une « écriture sans préalable [...] d'une pensée qui se découvre dans l'acte même d'écrire. Une écriture qui donne le rythme de la recherche et qui laisse derrière elle la trace du chemin parcouru. (Gomez, 1999, p. 1)

### 3.1.2 Poser une intentionnalité de production et d'interprétation de données

Cours de 3<sup>e</sup> année, 2<sup>e</sup> séminaire, le 3 novembre 2017, le jour de mes 57 ans, 7 ans après notre première rencontre signifiante. Je prends ma flûte amérindienne, donne mon tambour Micmac à ma collègue pour un rituel de passage de sa fonction de formatrice dans mon cursus d'étude. Assurément, ce moment est l'occasion d'un virage relationnel signifiant et d'un dépassement dans ma trajectoire personnelle au service de ma posture de chercheur impliqué en pratique psychosociale. (Extrait de récit d'expérience<sup>33</sup> - RE n°1)

En écho à cette séquence improvisée en début d'un séminaire, je prolonge l'invitation énoncée par mon professeur d'impliquer ma fibre musicale et ma pratique instrumentale dans et pour ma recherche. J'ai une vague idée du comment. Je prévois de créer et d'enregistrer six ou sept séquences instrumentales d'une durée imaginaire à cette heure de trois à six minutes. Ces dernières vont constituer des *tableaux musicaux*. J'aime le terme de tableaux associés à la musique, il défait le simple agir auditif en l'augmentant d'une intention visuelle.

- Résidence d'écriture dans l'entrelacs performatif et créatif

J'entrerai dans ce que je nomme une *résidence d'écriture* avec chacun des tableaux musicaux créés et considérés comme les traces sonores intuitives et préréflexives de ma question de recherche, de ma problématique et de mon axe. Certaines plages sonores serviront de supports dans des montages vidéos pour mettre en perspective et déployer **mon rapport à l'expérience** de/du :

- l'homme ému,
- l'exil
- la transhumance
- pèlerinage
- l'épanouissement et de l'affirmation.

Il faut comprendre ce que je présente ici comme un projet de métissage et d'entrelacs de *moments performatifs* sonores, visuels, audiovisuels et d'écriture, et non la constitution

---

<sup>33</sup> RE, Récit d'expérience, élément explicité dans la dernière partie de ce travail.

dans une chronologie précise d'une production de données, puis de leur analyse pour enfin entrer dans un cycle d'interprétation. Ce projet me semble en accord avec ma 'mise en chantier' ou plus justement, l'entrée dans « *L'atelier* » (Lejeune, 1992). Je mets les pieds sur le terrain mouvant et émouvant d'une pratique autobiographique – autos, bios, graphos (Gomez Gonzalez, 2017) et de l'implication propre à l'écriture à la première personne radicale. Les moments musicaux sont envisagés comme des *tapisseries sonores* (Sacks, 2007) laissant l'auteur et le lecteur-auditeur devant la liberté d'un discours relevant d'autres sens (et sensations) que ceux qui sont recrutés en recherche 'dite classique'. Le 'dire' prend sa source depuis le même jaillissement sensible de la vie que l'écriture en mots. Mon rapport à la musique (écoute et pratique) se traduit avec éclat dans la pensée de Schopenhauer :

Il y a dans la musique quelque chose d'ineffable et d'intime ; [...] Elle est pour nous à la fois parfaitement intelligible et tout à fait inexplicable ; cela tient à ce qu'elle nous montre tous les mouvements de notre être, même les plus cachés, délivrés désormais de la réalité et de ses tourments. [...] Elle exprime d'une seule manière, par les sons, avec vérité et précision, l'être, l'essence du monde. (Cité par *Ibid.*, p.12)

Paradoxalement, la musique est aussi l'occasion d'une mise en relief de la *richesse des contextes humains, les affres de mon existence, de la grâce et des misères* du monde tel que je les éprouve. L'intentionnalité porteuse de ma pratique instrumentale dans le cadre précis de cette recherche embrasse ces polarités. Elle vise l'expression et la compréhension sans mot de mon incarnation dans la complexité du monde. Au final, cet aspect de mon processus de recherche entre en écho avec le postulat de Sacks pour qui *nous, les humains, sommes une espèce musicale autant que linguistique ! (Ibid.)*

Ma production/création de mémoire s'ancre dans une pratique performative plurielle portée par *une intentionnalité heuristique 'pure'*. L'écrit, le son, l'image ou la photo<sup>34</sup> devraient être autant *de traces du chemin de sens parcouru que de sens à découvrir*.

---

<sup>34</sup> La photographie et le montage vidéo sont des pratiques communes pour moi. Cependant, je me suis engagé dans une formation à distance pour les sept mois qui viennent afin de me perfectionner dans ces deux

Les processus d'écriture, d'enregistrement et de montage audiovisuel sont programmés dans une période de février à juin prochain. L'ensemble constituera mon mémoire et prendra une forme écrite, forcément, mais elle sera parsemée d'espaces « youtube » insérés dans le texte pour permettre au lecteur d'accéder aux séquences sonores et audiovisuelles, tout en ayant les parties correspondantes écrites à disposition. L'ensemble est conçu comme un espace dialogique à visée herméneutique et heuristique existentielle propre à la recherche-action-existentielle (Barbier) telle que j'en ai découvert et compris les fondements.

### 3.1.3 En guise d'introduction : deux vécus stimulants

Je rentre de plain-pied dans la synthèse méthodologique bien que des aspects de « comment je m'y suis pris jusqu'ici et compte faire pour réaliser ma recherche? » viennent d'être présentés. Je rencontre à nouveau une tension. Elle me pousse à expliciter, à sortir du flou, à rendre lisse ce qui me semble trop brut encore pour être mis au grand jour. Je tente l'aventure. Cela me plaît. Dans mon entendement du moment, ma recherche ne s'inscrit pas dans la catégorie de recherche-crédation<sup>35</sup> (Gosselin, 2006 ; Laurier, 2004) alors que je m'engage bien dans un espace de création artistique, dans le sens où mon travail comporte des moments performatifs instrumentaux et photographiques que je nomme *résidences performatives*; leur visée n'est pas pour autant la création musicale, ni l'exposition de photos. Il s'agit d'une **production/interprétation/émergence d'un support** à sentir, à penser (et à panser) pour écrire en mots ma crise, mon axe, ma problématique, les piliers de mon cadre théorique, ma posture épistémologique et méthodologique. A la fois corpus de données (récits performatifs et sonores de mon pèlerinage et de ma transhumance), sous cet angle, il me semblait que mon projet se rapprochait davantage de la recherche-action (Barbier, 1996) dans le sens où le chercheur :

---

domaines. Je suis également membre de Paraloel, centre de diffusion et de production en vidéo et cinéma dont je bénéficie d'encadrement et de soutien matériel pour mes réalisations à venir.

<sup>35</sup> Comme l'a fait Héon, Dany (2014). *La voie du poète : pour une mise en forme de soi et du monde par une mise en oeuvre transformatrice : parcours poétique d'un praticien-chercheur-créateur*. Mémoire. Rimouski, Québec, Université du Québec à Rimouski, Département de psychosociologie et travail social, 155 p.

[...] joue alors son jeu professionnel dans une dialectique qui articule sans cesse l'implication et la distanciation, l'affectivité et la rationalité, le symbolique et l'imaginaire, la médiation et le défi, l'autoformation et l'hétéroformation, la science et l'art. [...] Il est avant tout un auteur autonome et plus encore un auteur de sa pratique et de son discours. (*Ibid.* p.8)

Une précision sur les notions de recherche-crédation et recherche-action

Lors de notre première matinée de séminaire de janvier 2018, mon professeur m'éclaire en précisant que la recherche-crédation est une sous-catégorie de la recherche-action. Bonne nouvelle qui ne m'épargne pas d'enquêter et de préciser les caractéristiques de chacune pour y trouver les qualités et distinctions dans le but de mieux cerner les contours épistémologiques et méthodologiques de ma recherche. Pour contextualiser le paragraphe suivant, je livre ici deux extraits de mon journal de recherche relatif à deux moments signifiants de mon parcours de formation en troisième année.

### **Extrait 1**

Que dire, comment sortir du silence? C'est à mon tour de partager l'état avec lequel j'arrive dans ce séminaire. Prendre parole. Tous mes alliés se sont prononcés, je suis le dernier. Je commence par nommer mon inconfort de ne pas avoir rendu mon travail et ma gratitude envers notre professeur de m'avoir accordé du temps supplémentaire. J'aborde mon rapport à la recherche en écriture performative, mes projets nouveaux liés à ma pratique instrumentale, ma difficulté à écrire ce qui est encore en friche, le choc des temporalités à la fois personnelles, professionnelles...mais aussi méthodologiques. Quand vient le temps d'aborder ce dernier point que je relie à une posture épistémologique propre et à une manière de faire la recherche, mon interaction coupe court. Je ne comprends pas vraiment ce qui se passe, mais ressens une frustration. Suis-je tellement à côté de la plaque? Qu'est-ce qui se joue ici? Tout gronde en moi et rien ne sort. Je vis ce moment d'échange trop court comme un recadrage sévère et radical. Je rencontre une honte, une culpabilité; incapable de faire face à une force exercée sur moi. Point d'appui. Patience. Prudence. Nuance.

(Extrait d'expérience n°2, 19 janvier 18)

### **Extrait 2**

Victoire. Sortie de l'ombre. Victoire du renouvellement. Autorisation à nommer. Grâce de l'expérience concrète d'un dialogue. Notre séminaire se termine. Une fois de plus, je suis le dernier à m'exprimer. Vais-je oser? J'accueille les lieux de

tremblement, le flux de la poussée créatrice, sa puissance calme, altruiste. Verticalité et horizontalité présentes en moi. Les conditions sont réunies. Je nomme mes vécus, leur première mise en sens. Le manque de temps pour développer mon idée lors de notre cercle d'arrivée. Mon professeur m'écoute, me reçoit. Me répond. Je nous entends et me ressens à ma juste place d'évocation. Le ton est sans charge, sans concession non plus sur ma compréhension, mon désir et ma responsabilité de narrer pour transformer, incanter, rêver... me relier. Nos présences solidaires m'émerveillent. C'est possible d'être co-acteurs, co-auteurs de nos dépassements. Sortir de la zone de confort, révéler les contradictions, les étirements, les blessures. Les élever au rang d'une fréquence systémique sans nier la densité de nos agirs individuels. J'acte mon devoir de décrire pour alimenter la source herméneutique. « Les théories avant d'être des épistémologies sont des pensées sécrétées par des humains pris dans leurs propres histoires, faites de grâce et de misère, mues par leurs passions et leurs engagements ». Je nomme la richesse de la diversité et ses tensions inhérentes comme une réalité que je veux embrasser, enlacer pour assainir le terrain de nos transmissions. Autoriser la tension, la voir, lui faire de la place. Incanter son accueil comme une Praxis et une Poïésis émancipatrice des sujets. Anéantissement fulgurant de l'écart entre la théorie professée et la théorie pratiquée. Le temps est suspendu. Émerveillement. Inclinaison. Oraison. Accordage entre le « Je », le « Tu », et le « Nous ». Auto-hétéro-éco formation. Je retiens l'événement ! (Extrait d'expérience n°3, 21 janvier 2018)

### **3.4 POSTURE ET ATTITUDE : INCARNER L'ENTRAIDE POUR SORTIR DE LA DUALITE**

#### **3.4.1 Prendre acte de mes pas**

Au moment de faire cette synthèse méthodologique de la production et de l'interprétation de mes données, j'entre volontairement dans un espace de problématisation. L'une peut-elle se dispenser de l'autre? Ma question/assertion se réfère à la distinction faite par Paillé entre la *posture* qui concerne le chercheur dans son identité d'un point de vue théorique en le liant à une équipe de chercheurs avec lesquels se jouent des alliances épistémologiques et l'*attitude* qui elle, relève du « comment », méthodologique, toujours lié au « type de regard posé sur le réel » (Paillé & Mucchelli, 2012, pp. 136-137).

Finalement, je constate avec Barbier (2016) que *l'attitude propre à la voie de la recherche-action*, telle que je la vis sur un plan, est risquée à titre personnel, car elle m'amène à des régions de moi-même et dans des interactions où les défis d'humilité, de

bienveillance et de patience sont convoqués. Sur ce terrain se joue l'incarnation possible de conduite d'entraide par une obligation du dépassement de la dualité. La peau de l'étudiant que je suis s'expose aux rayonnements de l'apprentissage en cours, celui relatif à un mode de recherche qualitative à la première personne radicale. Au sein de la communauté apprenante en action, j'attribue l'expérience d'étirements inconfortables - voire de quelques brûlures égotiques - à des tensions méthodologiques et épistémologiques. Je les comprends et les accueille comme l'expression et les effets d'une diversité humaine, culturelle, praxéologique, didactique inhérente à la richesse de l'enseignement de cette maîtrise. Dans mon expérience, ce foisonnement de ressources cherche à la fois son assumance en construisant avec et parfois sans nuance ses modes d'expositions, ses modalités de transmission. Dans un premier temps, je me surprends à vivre une forme de tristesse. Serait-ce la face cachée de mon orgueil? Je relie mes vécus à un certain sentiment d'exil et à l'expérience d'un rejet. La rencontre d'une solitude dans mes tentatives de mise en sens de mon processus de rassemblement est amère. Je considère mes vécus comme inhérents à mon chemin toujours en défrichage, celui de l'apprenant qui a ses mémoires. Je connais cette adversité pour l'avoir rencontrée dans d'autres communautés et leur culture y compris, celles de chercheurs constituées d'hommes et de femmes, qui, comme moi, sont animés de passions et de contradictions. Comme l'explique Harari (Harari, 2015) :

[... ] ce n'est pas un défaut, ni une faute. Ces contradictions sont un aspect indissociable de toute culture humaine. En fait, elles sont ses moteurs et expliquent la créativité et de dynamisme de notre espèce. Tout comme le choc de deux notes de musiques jouées ensemble donne son élan à un morceau de musique, la discorde de nos pensées, idées et valeurs nous oblige à penser, à réévaluer et critiquer. [...] Si les tensions, les conflits et les dilemmes insolubles sont le sel de notre culture, un être humain qui appartient à une culture particulière doit avoir des croyances contradictoires et être déchiré par des valeurs incompatibles. C'est là un trait si essentiel de toute culture qu'on lui a même donné un nom : la dissonance cognitive. Souvent on la présente comme une défaillance de la psyché humaine. En réalité, elle en est un atout vital. Si les gens avaient été incapables d'avoir des croyances et des valeurs contradictoires, il eut été probablement impossible d'instaurer et de perpétuer la moindre culture humaine. (*Ibid.*, pp. 197, 198)

Une fois la première vague de résonances passée, j'entrevois la promesse d'interactions et de dialogues futurs. J'irais jusqu'à dire que mon écrit présent participe à ce projet, nourrit mon utopie de réduire l'écart entre la théorie professée et celle pratiquée. Le courage et l'autorisation de nommer mon expérience en cours, puis de la sentir reconnue en grande partie sont des signes de renouvellement radical de conduites interpersonnelles au sein de ma communauté universitaire de formateurs en communication, en relations humaines et en études de la pratique psychosociale. L'apaisement rencontré dans ma salle de cours (extrait n°2) me montre l'ampleur du rêve en train de s'incarner et la teneur de mes blessures relationnelles. Cet apaisement exprime ma sensibilité à cette dimension dans l'enseignement et dans la formation universitaire. Je prends acte de ces pas : la terre promise ne peut se marcher seule! Transhumance. Homme ému. Exil. Ipséité. Pèlerinage. Assurance. Émerveillement. Ici, dans ce cadre, une cohérence se cherche entre la posture et l'attitude. Des praticiens-formateurs et chercheurs osent se regarder, se questionner, s'interpeler et soulever une pierre pour voir ce qu'Hariri relève à la suite de Cyrulnik. D'une certaine manière, je vis un *événement* au sens évoqué par Norbert Elias. Une plongée dans un *régime extraordinaire du réel* envahit toute ma structure au sein de la transition entre un avant et un après. Mon être vit l'avènement d'un temps nouveau avec tout son potentiel herméneutique. L'expérience se construit au fur et à mesure d'un discours en train de naître et me hausse vers des sommets d'humanité<sup>36</sup>.

Toute culture a ses croyances, ses normes et ses valeurs typiques, mais elles sont en perpétuelle évolution. La culture peut se transformer en réponse au changement du milieu ou à travers ses interactions avec les cultures voisines. Mais les cultures

---

<sup>36</sup> J'emprunte ce terme aux approches des soins et de la relation fondées sur l'adaptation du soignant au patient, qui doit toujours être considéré comme une personne. Je le transfère aux rapports formateurs/étudiants, étudiants/ses alliés, mais aussi métaphoriquement à ces co-identités qui me composent, car ce moment fort de ma formation universitaire, comme tant d'autres depuis trois ans, m'évoque l'incarnation d'une philosophie du lien, du soutien et de l'accompagnement dans laquelle chacun est considéré comme quelqu'un d'autonome à vie, qui peut faire ses propres choix et sait ce qui est mieux pour lui. Pour l'initiateur de ce concept, Freddy Klopfenstein, l'humanité est une **méthodologie** fondée sur un certain nombre de principes de bienveillance. Les résultats sont spectaculaires quant au renversement des conduites agressives dans la population concernée. 95% des personnes exposées à ce rayonnement d'attention bienveillante dans une praxis complexe (150 techniques) retrouvent des conduites affectives constructives et positives, des liens corporels interhumains de douceur et de tendresse et un sens de l'existence. Voir : <http://generationcare.fr/humanitude-dans-les-soins-yves-gineste-rosette-marescotti/>

connaissent aussi des transitions liées à leur propre dynamique interne. Même une culture totalement isolée dans un environnement écologiquement stable ne saurait se soustraire au changement. Contrairement aux lois de la physique qui n'admettent pas la moindre inconséquence, tout ordre humain est truffé de contradictions internes. Les cultures ne cessent d'essayer de concilier ces contradictions et ce processus nourrit le changement. (*Ibid.*, p. 196)

### 3.4.2 Fidélité à un processus : l'épistémologie et la méthodologie comme moyens et non comme contraintes

Je m'engage dans l'exercice en accueillant la tension née de l'écart entre mon expérience de chercheur, de praticien-chercheur du Sensible (ému), de formateur dans des cursus d'initiation à la recherche (enseignement donné à l'automne 2017) ET une forme de fidélité dans le processus dans lequel je me suis convoqué. La méthodologie propre à l'écriture performative est une approche radicale en première personne. Elle suit un processus qui n'est pas orthodoxe. Nommer la difficulté rencontrée est stimulant pour le praticien-chercheur, l'enseignant et l'accompagnateur en formation à la recherche en sciences sociales et en psychosociologie. L'enjeu rencontré m'anime parce qu'il contient dans son antre – 'entre' aussi – la promesse d'une compréhension sur ce qui se cherche, ce qui est encore flou, indéfini et en attente d'éclaircissement pour moi. Être là me touche, m'affecte, m'émeut. Suis-je encore en errance ou en train d'en sortir?

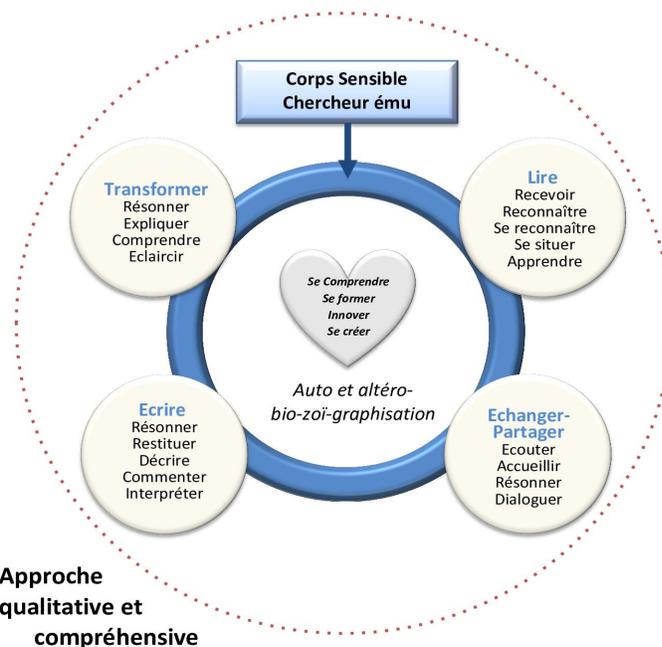
- Une danse à deux temps

Point d'appui. Neutralité active. J'ai l'élan de mener cette troisième partie comme une danse à **deux temps**. Ma tentative première étant de permettre au lecteur de suivre le mouvement du sens qui se cherche, de savoir d'où je viens, où je suis et vers où je m'en vais. Le **premier** temps résonne avec la proposition faite par Morin<sup>37</sup> pour qui la méthode ne « pourrait se formuler que pendant le processus de recherche et ne pourrait se dégager qu'après celui-ci, au moment où le terme redevient un nouveau point de départ. » (*Ibid.*) Le

---

<sup>37</sup> Cité par Laurier & Lavoie (2013, p. 303) dans *Recherches Qualitatives (Vol. 23/2)*. URL : [http://www.recherche-qualitative.qc.ca/documents/files/revue/edition\\_reguliere/numero32\(2\)/rq-32-2-laurier-lavoie.pdf](http://www.recherche-qualitative.qc.ca/documents/files/revue/edition_reguliere/numero32(2)/rq-32-2-laurier-lavoie.pdf)

**deuxième** prend en compte la ligne relative à « la marche » (*Methodos*) empruntée, faite de mes rencontres depuis le début de ma formation jusqu'à ce jour. Je nommerai mes pas tels qu'ils se sont agencés avec ceux révélés inattendus tant dans les faits que dans les vécus plus subjectifs. L'ensemble se donne tel quel dans son mouvement émergent qui fait autorité chemin faisant. Je reste à l'écoute des instances en discussion et maintiens le dialogue intérieur et extérieur de mon **parcours extime**<sup>38</sup>. Le schéma ci-dessous, extrait de ma thèse (Humpich, 2015, p. 163), illustre la dynamique personnelle dans laquelle je me place et ses tendances dialogiques. L'ensemble compose une tenue dans l'univers de ma recherche qualitative et compréhensive. Cette *tenue dans le monde*, comme l'a nommée Merleau-Ponty, conduit mon existence et m'aide à vivre. Elle me soutient dans mon projet d'être le disciple de mon expérience, une expérience toujours singulière et plurielle.



<sup>38</sup> Extimité : terr

le jeu de dialogue avec autrui permettant un dévoilement d'angles morts sur nos conduites, nos comportements et nos représentations. e la révélation de soi par

Figure 2 Une tenue dans l'univers de ma recherche qualitative et compréhensive  
(Humpich, 2015, p. 163)

Je ne développerai pas cette figure, mais je précise le cœur de ce dispositif : c'est système d'accueil permettant un processus herméneutique par une auto et altéro bio-zoï graphisation c'est-à-dire : un moi en lien avec son organicité (*βιο, bio*) et sa vie historique (*ζωή, zoi*). L'exercice de l'écriture bat au rythme de mes découvertes, libératrices et confrontantes à la fois. L'autre étant dans ce cas cet autre moi-même décrit par Ricoeur (1985), Damasio (2010) ou « autrui en soi » (Bois, 2013). Ces auteurs seront les ressources pour me faire mieux comprendre la notion-carrefour d'identité-ipséité inhérente à l'apparition de la conscience chez les humains ;

Vu les capacités intellectuelles des premiers humains, ils s'interrogeaient sûrement déjà sur des questions comme : d'où venons-nous, et : où allons-nous?, lesquelles nous hantent toujours, des milliers d'années plus tard [...] [depuis que] l'esprit doté d'un soi autobiographique a pu se livrer à des délibérations réfléchies et accumuler des connaissances. (*Ibid.*, p.353)

### 3.4.3 Premier temps: émergence d'une problématique en rapport à ma tentative de synthèse méthodologique et épistémologique

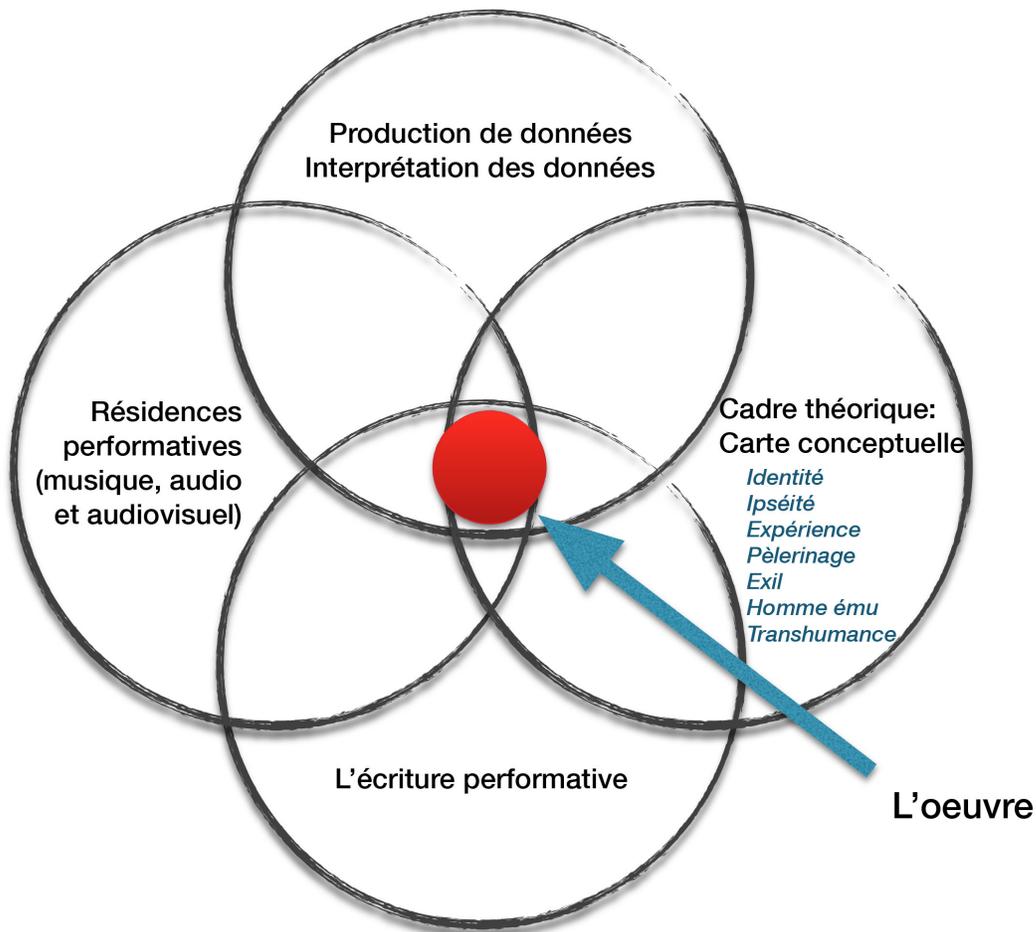


Figure 3: Problématique comme espace dialogique

À ce stade actuel de mon processus de recherche, en isomorphisme avec des moments récents de ma sphère professionnelle<sup>39</sup>, je vis un mouvement d'actualisation et de rassemblement de trois pôles cherchant à se rencontrer : celui de la production de données et de ses interprétations, celui de ma pratique artistique, et enfin, celui de l'écriture

<sup>39</sup> Je parle ici du Symposium de 1<sup>ère</sup> et de 2<sup>ème</sup> année au Baccalauréat en psychosociologie qui s'est déroulé en décembre 2017 et dont un texte performatif est en cours d'écriture.

performative. Un quatrième pôle concerne le cadre théorique en tant qu'espace dialogique conceptuel permettant la discussion du sens sans rompre avec ce qui n'en relève pas. Je cherche à penser *autrement et depuis ailleurs* (sons, photos, vidéo, récits intuitifs). M'arrêter sur la méthodologie (ὁδός - route) m'amène-t-il au carrefour de l'œuvre? (Point rouge) Quatre dimensions constituent l'espace actuel où se joue mon processus de recherche, tant pour la construction de l'espace de production que pour l'interprétation de données. À l'instar de Galvani suivant Arendt (1988) la dimension du travail créateur des praticiens est celle de *l'œuvre au* sens de production et créativité dans l'activité (Galvani, 2016, p. 150).

- Comment nommer l'œuvre?

Mais comment interprète-t-on l'oeuvre? Comment nommer l'œuvre? Ces questions m'interpellent! Comment résonnent-elles dans mon idée de la méthodologie et de la rédaction d'un premier jet de cette partie du mémoire et même de son ensemble ? Une fois encore, je me vis en transhumance... avec confiance et curiosité. Si « ma » méthodologie consiste en une réflexion préalable sur la méthode à mettre en place pour conduire cette recherche (Mucchielli, 1996, p.129), je constate que mes errances en font partie. Je n'avais pas réalisé les multiples élans, passages, engagements et ornières rencontrées. Le changement de direction de recherche en est un exemple signifiant, puisqu'il s'est soldé par un revirement au sein d'un fond commun épistémologique et méthodologique, celui *des démarches de recherche réflexive en études des pratiques psychosociales* telles qu'elles sont proposées dans notre maîtrise<sup>40</sup>.

- Ruptures épistémologique et méthodologique

Ce revirement a pris l'allure d'une rupture épistémologique et méthodologique; crise et orages, brusques secousses à la tonalité d'une révolution kuhnienne<sup>41</sup> dans le sens où mes

---

<sup>40</sup> Je me réfère au document de référence imprimé en 2016 par le collectif d'enseignants de ma maîtrise.

<sup>41</sup> Thomas KUHN, *La structure des révolutions scientifiques*, Paris, Flammarion, 1983.

théories<sup>42</sup> sur mon processus de recherche, mes acquis de praticien-chercheur comme ceux relatifs à la posture de recherche connue se sont révélés quasi *obsoletes*. Révolution et renversement nécessaires au progrès. D'ailleurs, l'étymologie des deux termes présents à toute réflexion sur l'évolution de la pensée scientifique à l'origine des paradigmes chez Kuhn est éloquente<sup>43</sup> : paradoxale comme l'est la Vie, à l'image de mon parcours personnel et professionnel. Le terme révolution vient du latin *revolutio*, lié au verbe *revolere* - rouler en arrière. Alors que la notion de progrès (scientifique chez Kuhn) s'ancre dans le sens d'« aller en avant » - *progredior-is-i* par son étymologie latine. Paradoxal. Je recule donc pour mieux avancer! Changement paradigmatique...

Quatre auteurs m'inspirent à cette étape-ci de mon parcours et que je vis comme un nouveau départ. Il s'agit de Claire Lejeune, René Barbier, Diane Laurier & Lavoie, et Marc-Alain Ouaknin. Je vais développer en quoi ils animent chez moi des perspectives méthodologiques fécondes. En terminant, la recherche-action<sup>44</sup> telle que je l'entrevois s'appuie sur des données issues de mes enseignements liés à une initiation à la recherche auprès d'une population d'étudiante en formation universitaire. Ce terreau d'expériences concerne l'exploration de stratégies pédagogiques vécues comme des espaces de co-formation et de co-création.

---

<sup>42</sup> Dilthey ou Gadamer parleraient d'*idéologie du chercheur*

<sup>43</sup> Voir URL <http://parrochia.wifeo.com/documents/progrs-et-rvol-scientif.pdf>, p.3-4.

<sup>44</sup> Voir : Nicole Poteau, « De la recherche-action à la pédagogie universitaire : une démarche pour articuler enseignement et recherche », Les dossiers des sciences de l'éducation [En ligne], 34 | 2015, mis en ligne le 01 juin 2016, consulté le 21 janvier 2018. URL : <http://journals.openedition.org/dse/1186> ; DOI : 10.4000/dse.1186

### 3.4.4 Deuxième temps : un nuancier pour penser mes territoires épistémologiques et méthodologiques

*Comme des instantanés de couleur  
dans la lumière méthodologique ;  
Mettre en valeur ses teintes vibrantes, inattendues !*

- Texte en écriture automatique

Méthodologie. Logis, l'art du logis. Manger, 'baiser', dormir, aimer...la vulnérabilité comme posture méthodologique. Aller dans la panique de ce que je vis, je vois, et ne peux atteindre encore. Vais-je y parvenir? L'état de panique, état de grâce dans l'absolue nécessité de dire... de me dire au-delà des concepts, au-delà des normes, aimer sans se faire baiser. Quel mot ! Long, long, qu'est-ce qui est long dans ma vie, dans mon cursus de recherche, dans ma vie, cette vie de chercheur qui se cherche? Sans la peur d'être à ce rendez-vous avec l'histoire, la mienne, celle de l'*autos*, face à l'hétéro sans quitter l'éco. Eco, puis-je faire l'économie de la concentration. Camp de concentration... me concentrer pour m'ex-traire de l'espace enfermé de l'émoi inutile, de la joie futile, rejoindre la nécessité absolue d'écrire une histoire forte, forte et qui fait autorité. Autorité du dire, de la parole. Elle se donne par le temps accordé. L'espace de réunification des paradoxes du travail de la réflexion, de la contemplation, de la séparation. Libre, une écriture libre de l'autre, des autres pour les rejoindre tous. Viens, je t'invite dans ma méthodologie révolutionnaire et kasalienne<sup>45</sup>. Jean K. Faire l'éloge de mon parcours multiple et vivant... il est né sous les étoiles. Dans l'art de ne rien cacher de la nuit, de mes temps les plus fous. L'autorité se dessine dans la relation entre les personnes et non dans la qualité du sujet. J'aime... (Exercice en écriture automatique, cours maîtrise – 20 janvier 2018)

- Me figurer un ensemble d'interaction : hiérarchiser pour mieux naviguer

Un autre élan émerge pour questionner et présenter la manière de m'y prendre pour produire mes données, les analyser et les interpréter. J'ai besoin de me figurer une vision d'ensemble pour en délimiter le territoire, en saisir la richesse, conscientiser certains défis. Un schéma (n°3) pourra éclairer le lecteur tout en m'aidant à m'orienter dans ce dédale de voies empruntées pour *m'inventer* dans le projet où *apprendre* – m'a-prendre - revient à

---

<sup>45</sup> Vient du terme *Kasala*, une pratique de l'éloge de l'autre et de l'auto-louange d'origine africaine. Cet art est enseigné et couramment utilisé dans nos programmes au bac et en maîtrise en psychosociologie à l'UQAR.

changer, transformer, modifier, réorganiser, bifurquer vers **un autre degré de complexité** (Trocmé-Fabre, 1999, p. 38, cité par Poteau, p.11). Je relie cette pensée à la vocation de cette maîtrise qui vise à la fois *l'étude scientifique de la façon dont les gens se perçoivent, s'influencent et entrent en relation les uns avec les autres* (Myers et Lamarche, 1992, cité par Pilon, 2016, p. 15) dans le but de créer un changement de la pratique psychosociale elle-même (*Pilon, 2006, p. 15*) **et le renouveau épistémologique de l'agir et des savoirs professionnels.** (*Ibid.*, p.14) Ces associations mettent en relief l'intérêt de la *trans* et de l'*interdisciplinarité*, vécues tantôt comme un pèlerinage, une transhumance, un exil. L'ensemble contribue à ma création.

Métaphoriquement, ce travail m'aide à envisager mes territoires épistémologiques et méthodologiques comme un nuancier, nuancier mettant en valeur la richesse de la diversité sans m'y perdre pour autant. Ils se construisent dans l'entrelacs de sources d'inspiration dans ma maîtrise actuelle. Ton sur ton, l'axe de l'écriture performative 'traverse' et 'irrigue' ce grand espace dans lequel le lecteur peut deviner en sous-teinte mon triangle - vertueux - composé des trois fondements de ma pratique, de ma présence et mes manières d'être et de faire tout au long de mon cursus de formation universitaire :

- La recherche à la première personne
- Le praticien-chercheur ému
- L'auto-hétéro formation et la communauté apprenante

Sur cette toile paradigmatique se démarquent quatre perspectives de démarche épiphanique<sup>46</sup> au sens littéral du terme :

- La lecture et l'écriture
- L'atelier
- La recherche-crédation existentielle

---

<sup>46</sup> L'épiphanie (du grec ancien ἐπιφάνεια, epiphaneia qui signifie « manifestation, désigne l'apparition soudaine ») est la compréhension soudaine de l'essence ou de la signification de quelque chose. » Source : Wikipédia, <https://fr.wiktionary.org/wiki/épiphanique>

➤ Le chercheur – créateur

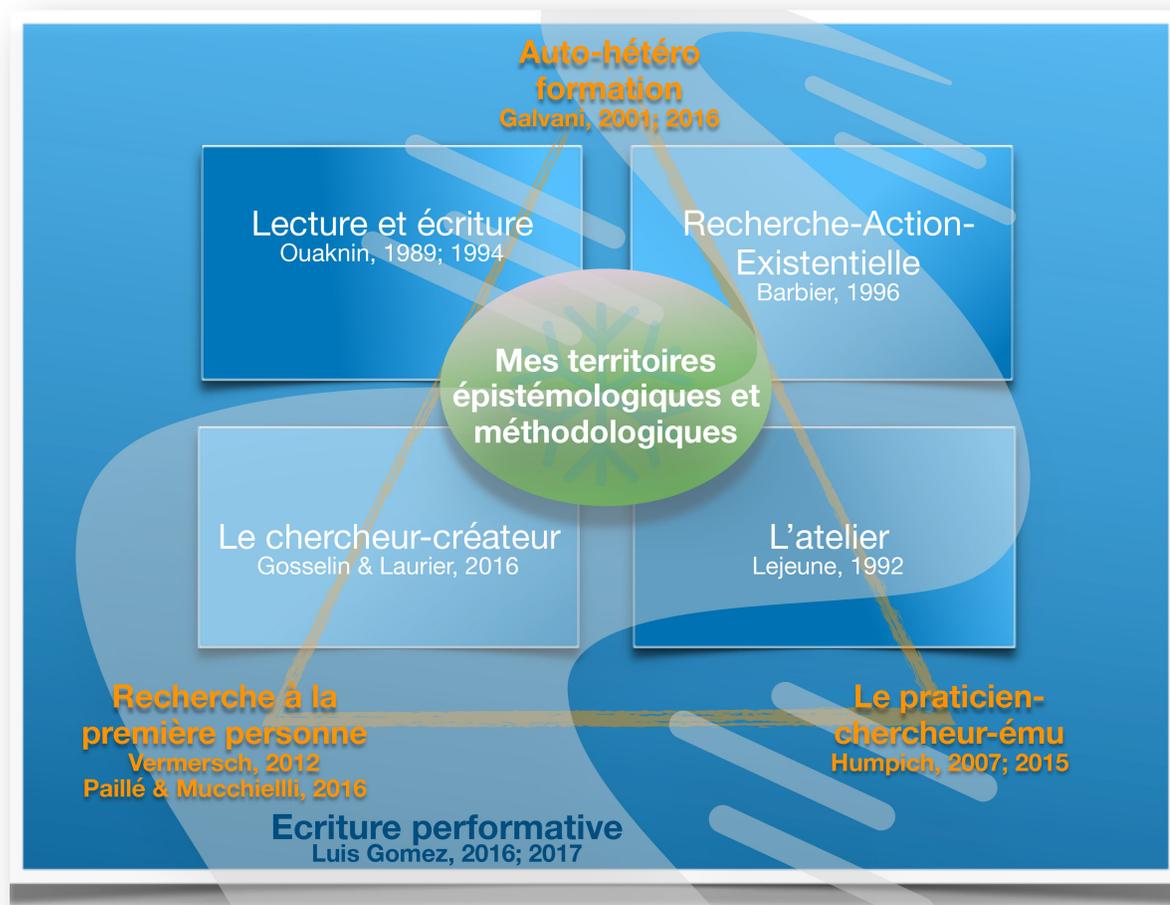


Figure 4 : Mes territoires épistémologiques et méthodologiques - Un nuancier de tons pour exprimer la diversité de mes ancrages

En suivant le fil de ma sensibilité, j'en arrive à penser ma méthodologie au carrefour de quatre appréhensions d'une œuvre en cours. Je veux dire à-préhender en « in-corporant » l'objet et le sujet dans un espace entrelacé sans être fondu ou confondu totalement. À l'occasion, l'un pourrait devenir pour une part tautologique de l'autre; pour faire voir sous un angle différent le sujet et l'objet. La tautologie est une mise en relief de certains

aspects qui n'apparaîtraient pas sans cette figure de répétition, comme l'a montré Heidegger (nommé par Honoré<sup>47</sup>, littérature grise).

Certains auteurs aux parcours et de cultures différentes me marquent en ce qu'ils me permettent une rencontre *unifiante* et *intuitivement cohérente* avec mon axe de recherche et la question qui m'habite. Ils – elles ouvrent un horizon de sens sur la dimension *heuristique herméneutique* existentielle et spirituelle au sein d'un rapport à une dimension performative. Par analogies successives au cœur de ma pensée et de ma sensibilité (Hofstadter & Sander, 2013), je m'invite, et le lecteur avec moi, à découvrir derrière une apparente complexité, la fécondité de ces couleurs et *nuances méthodologiques*. Pénétrons dans cet univers qui me constitue au fur et à mesure que je l'investis.

### **3.5 UNE RECHERCHE COMPREHENSIVE AVEC UNE POSTURE A LA PREMIERE PERSONNE RADICALE**

#### **3.5.1 Un paradigme qualitatif et compréhensif**

En tant que praticien-chercheur, je me trouve dans un contexte empreint de simultanéité, de synchronicité sur plusieurs plans dont celui où *le chercheur est en quelque sorte toujours praticien et le praticien toujours chercheur, les deux en formation permanente de par le réfléchissement d'un univers dans l'autre* (Lanaris, 2001, p. 234). S'ajoute à cela la couleur de l'enseignant-formateur-chercheur. J'aurais tendance à laisser pour compte ces deux traits fondateurs à l'origine de ma recherche comme le feraient par omission, le marcheur intégré dans le paysage qui l'a mis en forme ou le danseur évoluant sur un plateau ayant intégré son schéma corporel.

Cette recherche se caractérise par son approche qualitative et compréhensive. Métaphoriquement, c'est le ton dominant sur lequel des nuances vont pouvoir se placer. Ce

---

<sup>47</sup> Lors d'échanges avec le philosophe B. Honoré, j'ai pris connaissance de la manière dont Heidegger présente la tautologie et sa téléologie : faire voir dans la ressemblance du même, un aspect de la chose qui, sans ce doublement, ne serait pas accessible à la conscience.

qui paraît singulier de cette démarche s'inscrit dans l'espace commun aux méthodes de recherche préconisées dans le cadre de cette maîtrise en études des pratiques psychosociales. Quelles que soient les recherches entreprises, elles s'inscrivent dans un paradigme qualitatif et interprétatif visant la compréhension et non l'explication. Première nuance : ma recherche se fait depuis une posture (épistémologie) d'implication à **la première personne** dans le sens où le chercheur déploie son vécu dans ses différentes facettes. Deuxième nuance : ces facettes se réfèrent au vécu concret d'une expérience spécifiée. L'attitude (méthodologie) du chercheur est celle d'un *dessinateur de vécu* d'une personne. La personne en question est le *chercheur lui-même qui, de fait, devient la source et l'auteur de ses propres données* qu'il va ensuite pouvoir analyser, interpréter (Vermersch, 2012). L'expression de point de vue ou de posture « *radicalement* » à la première personne signifie dans ce cas que les données sont exclusivement issues du chercheur et de sa propre expérience. (*Ibid.*)

[...] L'approche radicalement en première personne permet un approfondissement incomparable d'une expérience vécue, dans la mesure où le sujet qui l'a vécue (le chercheur) est à la fois expert en recherche, en description et dans le domaine vécu. (*Ibid.*,p.81)

Sur ce terrain, même pour le chercheur d'expérience que je suis, à l'instar de Pujade-Renaud,

[...] essayer d'ouvrir une brèche dans l'opacité de ses résistances personnelles comme des résistances collectives, c'est s'engager dans une certaine traversée des apparences, au prix d'une transgression éventuellement. (Cité par Berger, 2005, p. 60)

- Il existe plusieurs formes de recherche à la première personne

Une fois encore, le recours à la nuance offre toute sa fécondité. Il n'existe pas une seule manière de faire de la recherche à la première personne, mais bien plusieurs. Comment définir des distinctions au sein d'une notion « valise » comme celle de la « recherche à la première personne », voire également « recherche en posture 'radicalement' à la première personne »? Toutes deux sont tissées dans un 'JE' et dans un « PRÉSENT »

comme dans un récit phénoménologique tel qu'il a été proposé lors de mon premier séminaire de maîtrise. Comment dépasser le sens grammatical pour plonger au cœur d'un « JE » autre tel que je le découvre en écriture performative? Il s'agit de transgresser mes habitus de l'usage du « JE » grammatical pour me donner rendez-vous dans un « JE » d'une nature différente. Cette dernière *performe, déforme*, pour faire advenir une nouvelle forme. Elle n'exclut pas le premier mode, mais l'enrichit, l'élargit vers des possibilités herméneutiques et heuristiques dont l'amplitude m'émerveille chaque fois que j'ose la 'transhumance méthodologique' – le passage sur l'autre rive en traversant, résistant au courant de mes représentations et mes conduites habituelles de *l'écrire et du lire* mes expériences. L'authenticité interprétative prévaut sur la quête de vérité historique de mon expérience et de ma trajectoire existentielle. La manière d'écrire se fait visionnaire dans le sens où, à la croisée des temporalités, elle fait advenir<sup>48</sup>. Ma pratique de chercheur impliqué dans l'écriture performative (au service du récit de ma vie vivante), l'écoute d'un autre moi-même - axiologique - dans une spirale auto-interprétative fait apparaître un '*Je visionnaire*'. Le récit devient l'alambic alchimiste nécessaire à la transformation du sujet comme le propose Gomez (2013, p. 9) avant de citer Laplantine et Nouss (1977, p. 83-84):

Le pur, le simple, l'élémentaire, et même le mélangé peuvent être décrit, mais le métissage, lui, demeure indescriptible. De l'ordre du devenir, il est indescriptible, mais pas inénarrable, car raconter, c'est raconter des évolutions et des transformations. (cité par Gomez)

---

<sup>48</sup> Voir l'article de Danis Bois sur le site du CERAP: <http://www.cerap.org/fr/paradigme-du-sensible/l'advenir-à-la-croisée-des-temporalités-analyse-biographique-du-processus-d>

### 3.5.2 *Le praticien-chercheur ému: les nuances de l'affectivité en recherche*

- Oser l'ému : pèlerin de l'affectivité

*Sont appelés « contenus de vécu du Sensible » –  
ou « phénomènes du Sensible » –  
les [...] états, sentiments, émotions [...] qu'une personne  
peut ressentir consécutivement au fait qu'elle perçoit  
consciemment le mouvement interne dans son corps,  
soit directement par ses manifestations, soit par ses effets.*

*Bois, Berger*

La dimension émotionnelle et de l'affectivité telle qu'elle se donne à vivre en pédagogie perceptive, en particulier au contact du mouvement interne<sup>8</sup>, a constitué l'objet de ma thèse de doctorat (2015) à la suite de ma recherche de mestrado sur l'expérience de l'implication et de la résonance au contact des pratiques du sensible (Humpich, 2007). Après avoir explicité ce phénomène en l'associant à une « phase émue », car elle est une parmi d'autres « dimensions affectives » (Humpich, 2007, 2013, 2015), j'ai qualifié la personne vivant ce processus : l'homme ému (genre humain). Cette facette de l'homme Sensible explicite son tempérament ou sa thymie en quelque sorte. Me référant à la pensée d'Assagoli (1997) pour qui l'homme est une pluralité d'identités agissantes - un « Je » pluriel -, *l'homme ému illustre et incarne une co-identité de l'homme Sensible et de toute personne humaine*, puisque cet 'état', 'dimension' ou cette 'qualité' relève de la potentialité humaine. L'âme de cette recherche en étude de la pratique psychosociale puise son énergie dans une des facettes inhérentes à la pédagogie perceptive. Mon implication de praticien-chercheur ému entre en écho avec le fond de ma sensibilité. (Barbier, 2009, p. 276).

Le schéma suivant (Humpich, 2015, p. 153) illustre le recouvrement de différentes sensibilités pouvant animer la présence du 'chercheur qualitatif'. Le lecteur peut y découvrir le ton singulier de la présence (Honoré, 2014) dans ce grand nuancier que je tente d'explicitier dans cette partie méthodologique (et épistémologique).

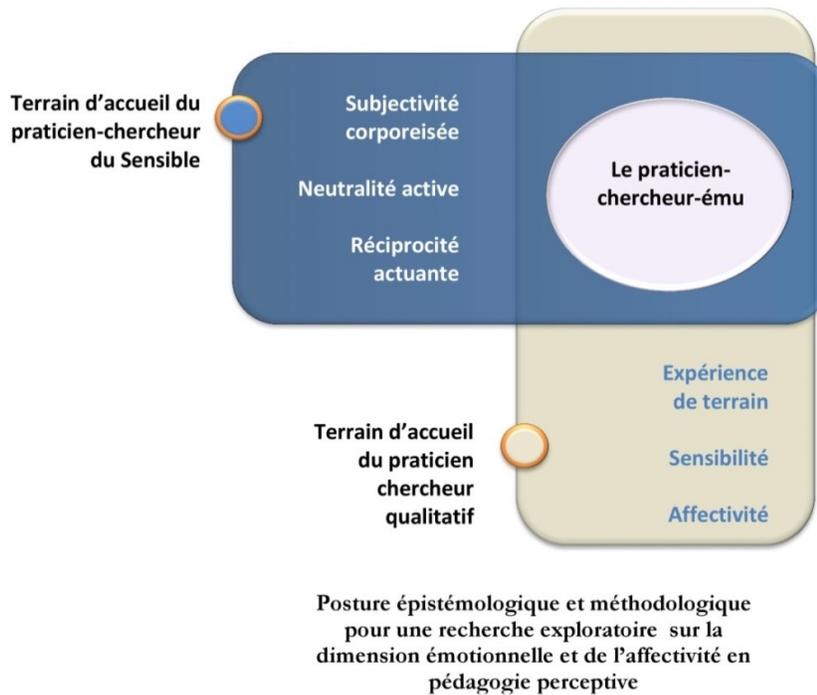


Figure 5 : Le praticien-chercheur ému : Ton d'une présence en recherche qualitative (Humpich, 2015, p. 153)

Cette posture de recherche est le reflet de l'intégration d'un aspect de ma personne tel que je me perçois, me vis, regarde le monde et conçois mon existence. Dans mon esprit, dans mon corps, dans ma chair et dans mon cœur, m'ancrer dans cette dimension, c'est faire jouer ensemble différentes instances susceptibles de faire mieux comprendre ce qu'est un être humain dans sa dynamique interne (Barbier, 2015, pp. 167, 168). La singularité de mon implication est *affectivo-émotionnelle* avec la force intuitive qu'elle permet au sein de mon inscription dans le Sensible (Bois, 2007). Cet héritage est inscrit dans ma chair et constitue une manière d'être dans tous les secteurs de ma vie, incluant celui de mes activités de recherche.

### 3.5.3 Une recherche intuitive

Enfin, je trouve un écho dans certaines figures expérientielles à l'œuvre et chez des chercheurs audacieux qui œuvrent dans le paradigme de la recherche intuitive:

L'impulsion pour conduire une recherche intuitive commence comme une étincelle dans la noirceur de l'hiver parce que l'impulsion pour explorer un sujet fait appel à l'imagination du chercheur parfois de manière inconsciente et étrange. [II] ne peut pas s'arrêter de penser au sujet. Presque tout semble lui rappeler son sujet en quelque sorte. Un désir-mélancolie commence à faire comprendre le sujet pleinement. Ce désir à comprendre est Éros, l'amour dans sa forme pure, parce que le chercheur intuitif veut connaître son sujet bien-aimé pleinement. [II] examine les fins détails du compte rendu de sa recherche dans une manière qui s'apparente à celle d'un amant qui explore la main de sa bien-aimée. Les détails sont importants. Les secrets sont importants. L'ordinaire est extraordinaire. Le particulier est favorisé. Tout ce qui concerne le sujet a un sens et une signification, qui le rapproche de la compréhension. [II] désire en connaître davantage. (Anderson in Frederick J. et coll., 2011, pp. 243, 244) (Traduction personnelle)

La dimension émotionnelle, passionnelle de ma recherche invite *expressément* à mettre cette 'co-identité' de l'homme Sensible en œuvre tout au long de mon parcours. Ce choix favorise des rencontres intra et interpersonnelles (auteurs, personnes croisées tout au long de mon processus, alliés de mon groupe de recherche, pratiques artistiques) dans lesquelles quelque chose

[...] jaillit [...], émerge soudain à la conscience. [...] [Le] signe de reconnaissance est le sentiment de certitude qui résulte de leur immédiateté. [...] De cette certitude et de cette immédiateté découlent un certain nombre d'autres caractéristiques : le lien avec la numinosité et *avec l'émotion, le caractère non analytique et gestaltiste de l'expérience, la relation préverbale et prénoétique qu'entretiennent l'intuition et la créativité.* (Varela, 2001, p. 7) [Je souligne]

### 3.5.4 Une aventure en congruence

Cette 'peau' d'homme ému est présente à toutes les étapes de mon processus. Je m'engage donc dans une aventure en congruence avec mon expérience de vie professionnelle et personnelle d'abord, puis avec mon *intuition* que la dimension

émotionnelle du Sensible peut constituer un ressort et un éclairage singuliers dans cette recherche qualitative, troisièmement avec un rapport particulier du cœur comme voie inspiratrice, compréhensive et herméneutique d'une phénoménologie de l'affectivité empiriquement utilisable (Depraz, 1999; 2014) et enfin avec une épistémologie du cœur par analogie à la pensée de R. Anderson (2011) et à *l'enquête intuitive* mettant l'emphase sur la prise en compte d'une affectivité (impulsions du cœur, émotions et désir du chercheur) comme l'une des cinq voies pour faire de l'analyse qualitative.

Paradoxalement à l'idée générée par la formule « à la première personne », cette recherche ne peut se faire sans l'autre, les autres et le grand Autre. La communauté apprenante comme espace collectif de production de connaissance est une donnée capitale dans mon processus de recherche. Je veux consacrer un peu de temps pour développer certains aspects novateurs dans ma culture de chercheur.

### **3.5.5 L'auto et l'hétéro formation : la force de l'entraide comme éloge de la communauté apprenante**

*Se former mutuellement  
grâce à une pédagogie de l'hospitalité.  
Soumettre une expérience intime à la réflexion collective [...]*  
(Rugira, 2016, p.37)

*Le dialogue en groupe est une pratique herméneutique  
d'interprétation-compréhension qui permet  
d'explorer les multiples compréhensions de l'expérience.*  
(Galvani, 2016, p.199)

- L'activité groupale

Ma recherche interroge une complexité de mon existence indélogeable de celle des autres qui m'entourent, m'enveloppent et me confrontent. Dans ce sens, la présence active et impliquée de l'autre, du groupe, du collectif caractéristique de la *communauté apprenante* (Rugira, 2016) participe en creux à mon processus. Cette réalité est un miroir

fidèle d'une sensibilité esthétique et méthodologique dans laquelle je me suis senti aspiré dès mon premier voyage à Rimouski en 2007. Je prends la mesure d'un prendre-soin, d'un pouvoir-être et d'un devoir-à-former (Honoré, 2009) au service de l'œuvre singulière-plurielle en cours. Comme le nomme Barbier (1996), la visée téléologique de la recherche-action-existentielle<sup>49</sup> demeure le changement de l'attitude du sujet en rapport à la réalité qui s'impose à lui sans espérer de miracle, passivement; je vise bien un changement de mon rapport à mes représentations et à mes vécus de la transhumance, de l'exil ou du pèlerinage de l'homme que je veux devenir. Un cadre propice à mon projet s'offre à moi :

Dès mes premiers séminaires à la maîtrise, je me sens confronté à la présence de l'autre, à sa différence, à son unicité rejoignant un universel troublant dans lequel je peux apparaître à ma conscience. Mon groupe est une mini société composée de praticiens d'horizons bien différents, aux âges qui le sont tout autant. Je sais depuis mes profondeurs qu'il y a là une condition de mise en travail de l'altérité et de la solidarité visionnaire. Je suis bouleversé par ce contexte méthodologique humanisant. Je pressens la fécondité de cette confrontation et de ma curiosité au contact des différences ethniques et culturelles qui composent notre groupe. Comment allons-nous passer nos trois années ensemble? (Journal, décembre 2015)

---

<sup>49</sup> J'aborderai ce point méthodologique de ma recherche à la section prochaine

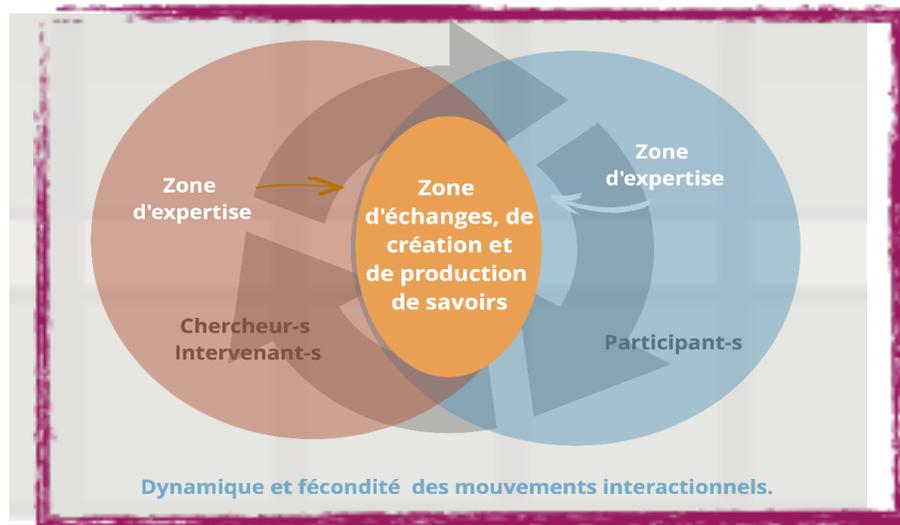


Figure 6 : La force du dialogue entre les compétences et les parcours

- Renouveau des valeurs relationnelles au sein de l'enseignement universitaire : la force du dialogue entre les compétences et les parcours

Dès mes premiers contacts avec le paradigme de l'école de Rimouski<sup>50</sup>, j'ai été frappé par la dimension *d'horizontalité*<sup>51</sup> dans l'enseignement et le bouleversement des codes de hiérarchisation liés à une posture méthodologique fondée sur une épistémologie humaniste prônant une forme d'équité entre les acteurs au sein de l'espace de production de savoirs et de connaissances. Le schéma ci-dessus (n°5) met en évidence la zone d'échange, de création et de production de savoirs (savoir-faire, savoir-être, savoir apprendre ensemble). Nos enseignants offrent une présence de *chercheurs intervenants*, avec leurs savoirs et leur compétence pédagogique. Les étudiants *participants* à cette formation universitaire comme moi se vivent comme ayant eux aussi une compétence, un savoir-faire, une histoire dont ils sont les premiers experts. Dans ce contexte dialogique, je me ressens comme un participant

<sup>50</sup> École de Rimouski, la formulation a émergé lors d'une formation liée à la révision des programmes du baccalauréat en communication – Relations humaines. L'école de Rimouski désigne le département de psychosociologie de l'UQAR.

<sup>51</sup> Dans le sens d'altérité – de l'alter-égo à prendre dans ses deux acceptions : autre est un pareil sans pour autant l'amputé de son ipsité.

à une œuvre commune, dans ce que Galvani (2016) nomme « coopérative de savoirs ». Je fais l'expérience d'un espace de construction intra et interpersonnel différent au regard de mes parcours et de mes cultures d'appartenance antérieurs – générationnelle, institutionnelle, communautaire de recherche, etc. – Les propos de la professeure J.M. Rugira illustrent ce phénomène :

[...] Je m'inscris dans le même mouvement que nos étudiants, lorsqu'ils s'engagent à étudier leurs propres pratiques ou expériences relationnelles en vue d'en produire du sens, de la cohérence et des connaissances. [...] [j]e pourrais dire aussi que c'est à partir de ma posture d'apprenante que j'investis ma pratique de recherche [et d'enseignement], car ce processus en est principalement un d'apprentissage. J'apprends constamment de mon expérience, de ma pratique, de mes étudiants, de leurs expériences, de nos échanges, de leurs écrits [...]. (Rugira, 2016, p. 35)

L'attitude est révélatrice d'une intentionnalité et rejoint à mon avis la formule de l'*hospitalité du cœur* (*Ibid.*) Le mien de praticien-chercheur est ému et s'éveille. Je rencontre des conditions optimales pour l'émergence de l'entraide et de la sollicitude en recherche au sein de la maîtrise en étude des pratiques psychosociales. D'ailleurs, l'expérience à laquelle je me suis référé en introduction de la 3<sup>e</sup> partie de ce travail (p. 12, 13) illustre concrètement ce dispositif, les valeurs et les effets qu'il porte. Pour finir, l'auteure insiste sur l'importance du dialogue au sein de ce programme d'études :

[...] c'est envisager dès le début du processus d'apprentissage, la présence d'un échange de paroles et autres signes non verbaux qui contribuent activement, non seulement à une meilleure connaissance mutuelle, mais aussi à la reconnaissance de l'autre, à la fois dans son identité et dans son irréductible altérité. (*Ibid.*, p.38)

- Auto et hétéroformation

Au regard de ces propos se dessine un espace d'auto et d'hétéroformation inhérent à mon parcours de recherche. La dynamique dialogique des savoirs devient une *mise en culture des projets* (Galvani, 2016, p.199) de chacun des participants au sein de ma cohorte. Par sa rythmicité propre liée à une multitude de facteurs trouvant l'espace pour être nommés si besoin, chaque participant s'intègre dans l'ensemble, en y apportant sa couleur.

La mienne y a pris place, je la reconnais, la valide comme un appui dans nos co-développements respectifs. Je sais et me sens co-responsable de la démarche des membres de mon groupe. Ce sentiment est fort, touchant. Si bien que s'est installée progressivement en moi la conscience que la vie du groupe est liée à mon engagement, à ma présence comme à mes absences. À contre-courant d'une culture individualiste sécrétant une vie liquide (Bauman, 2013), je constate l'écho de cette expérience sur ma sensibilité citoyenne et d'immigrant. Cette structure d'accueil met en mouvement mon rapport à *mon* exil qui participe à penser ma transhumance et à célébrer mon pèlerinage autrement après qu'ils se soient dévoilés comme étant les éléments enclavés dans un coin de ma conscience.

### **3.5.6 Une maïeutique à quatre temps : trajet/projet/sujet/objet**

La reprise d'un schéma présent dans notre recueil de textes édité par le comité de programme de cette maîtrise (Galvani, 2016, p.196) me permet de compléter cette section sur une des dimensions méthodologiques présentées par Galvani à la suite de Desroche : la *maïeutique à quatre temps* du chercheur : trajet/projet/sujet/objet. Le lecteur n'oublie pas que le sujet est partie prenante de la coopérative de production qui l'englobe. Il peut s'imaginer la puissance herméneutique, alchimisante d'un parcours dont la rédaction du mémoire constitue une des traces socialisées et institutionnelles. Ce mémoire, bien qu'il ne puisse exprimer l'aventure dans son intégralité participe à la formation/transformation/intégration et assumance de mon parcours de chercheur. Je le constate en écrivant ces lignes.

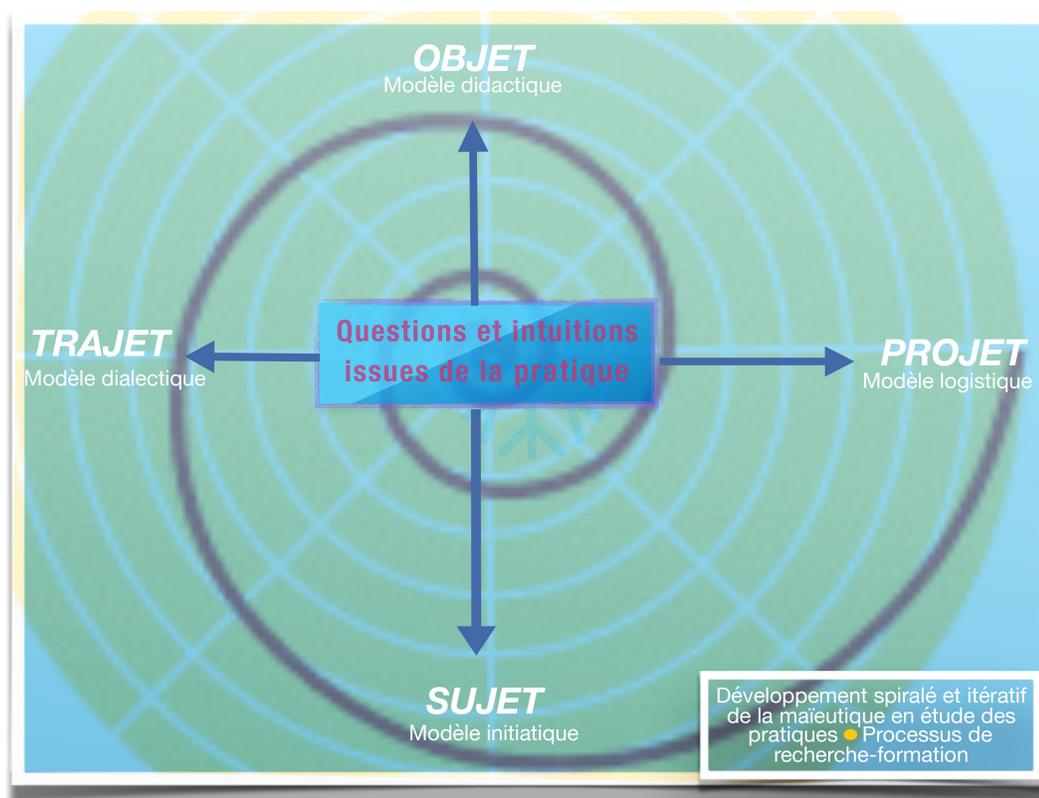


Figure 7 : Maïeutique du chercheur et dynamique heuristique issue de la pratique (à partir de Galvani, 2016, p.196)

Pour Galvani (*Ibid.*), la démarche de recherche en étude des pratiques peut être décrite comme un accouchement<sup>52</sup> de quatre dimensions interreliées. Je comprends cette maïeutique du chercheur comme un mouvement spiralé et itératif permettant à la fois, la transformation du **sujet** par la production d'un **objet de recherche** et par la réflexion du sujet sur son **trajet** et dont la dynamique est elle aussi constitutive d'un **projet**. L'ensemble du processus est donc une co-création de ces quatre éléments toujours dépendants de l'engagement et la motivation du praticien-chercheur impliqué dans une démarche de type *recherche-formation-action*. Envisager mon processus sous cet éclairage rejoint mon expérience des trois dernières années. Pour cette recherche, j'entends par '**questions et**

<sup>52</sup> Par analogie à Socrate se vantant d'accoucher les pensées des esprits que ces derniers possèdent sans le savoir

**intuitions issues de la pratique**', l'ensemble de mes vécus liés à mes thèmes de recherche jalonnant l'ensemble de mon existence. Je me retrouve dans le commentaire de Legrand<sup>53</sup> (1998, p.6) pour qui la maïeutique proposée par Derosche présente un caractère *compagnonnique* plus que philosophique (Socrate). Sous cet angle, je me vis comme l'artisan en quête et en cours de production d'un 'chef-d'œuvre' à l'issue d'un trajet spécifique dont la durée et les temporalités restent imprévisibles. Car elles sont vouées aux mouvements dialogiques entre un moi-sujet, un moi-objet, un moi-trajet et un moi-projets. Je suis porté *par une visée émancipatrice, animé d'une aspiration utopique (Ibid., p.6)* tant sur le plan personnel, professionnel que spirituel.

### 3.5.7 La recherche-action existentielle (R-A-E)

- Le travail singulier-pluriel

Faisant l'éloge de la reconnaissance d'autrui comme sujet de désir, de stratégie, d'intentionnalité de possibilités solidaires (Barbier, 1996, p.48), la recherche-action existentielle dans laquelle je me situe ne peut se concevoir à l'écart de la notion d'entraide. Je viens de donner quelques-unes des couleurs singulières de ce type de recherche aux implications méthodologiques évidentes.

- Laisser l'obsession de la preuve de côté

Au regard du rapport intime à sa pratique clinique, René Barbier reconnaissait son doute quant à la distinction entre la science et l'art (Barbier, 1996, p.45). N'en va-t-il pas de même dans la recherche en étude des pratiques psychosociales à Rimouski lorsqu'elle mise sur l'implication d'un chercheur rivé à sa pratique dans le but de leur déploiement réciproque (implication et chercheur)? Laisant l'obsession de la preuve de côté, la voie de la recherche-action (R-A-) et plus précisément, celle, de la R-A-E (existentielle) privilégie la mise à l'épreuve et met en œuvre :

---

<sup>53</sup> Voir : Considérations critiques sur les modèles maïeutiques par J.-L. Legrand, dans Pineau, G. (1998). *Accompagnement et histoire de vie*. Paris : Harmattan, pp

[...] des facultés d'approche de la réalité qui se réfèrent au domaine de l'intuition, de la création et de l'improvisation, au sens de l'ambivalence et de l'ambiguïté, au rapport à l'inconnu, à la sensibilité et à l'empathie, comme à la congruence dans le rapport à la Connaissance introuvable ou « voilée » en dernière instance comme l'est le réel (Bernard d'Espagnat). L'esprit de création est au cœur de l'R-A-E sans jamais savoir ce qui va advenir en fin de compte. (*Ibid.*, p.46)

Je m'invite là, dans cet espace, et en fais une posture de recherche. Je privilégie la mise à l'épreuve depuis un lieu de sensibilité dont le ton est coloré par plusieurs origines, dont celle liée au praticien sensible ému (2015).

- L'implexité comme rigueur méthodologique

Pour cette recherche, je choisis une attitude dialogique avec tous les éléments, événements, sentiments et émotions tels qu'ils se donnent comme étant autant d'indicateurs ou d'indices susceptibles d'éclairer le chemin sinueux et imprévisible du Grandir (personnel, professionnel, spirituel). Loin de démontrer une nonchalance *scientifique*, cette thymie particulière – l'humeur assumée du praticien-chercheur comme terrain d'accueil et de production de tous les éléments constitutifs de sa recherche - exprime le ton de la rigueur d'implication dialogique du chercheur. Elle est le reflet

[...] du lien entre la complexité et l'implication que Jean-Louis Legrand nomme « l'implexité ». Le chercheur est à la fois présent à tout son être émotionnel, sensitif, axiologique dans la recherche-action et présent à tout son être dubitatif, méthodique, critique, médiateur en tant que chercheur professionnel. (Barbier, 1996, p. 47)

En écho à la citation qui précède et à l'instar de la posture du praticien-chercheur ému caractérisée par le lien à une organicité charnelle sentie, vécue comme un bras de levier dialogique intra et interpersonnel (Bois, 2007 ; Berger 2019, Humpich, 2015), je rejoins le lot des chercheurs et des praticiens qui osent dépasser la « multiréférentialité restreinte<sup>54</sup> » (Barbier, 1996, p.48), ne serait-ce que par une attention et une vigilance (Depraz, 2014) propre au questionnement poétique. Questionnement et 'habitation' de ma recherche à ne

---

<sup>54</sup> Assujettie au code et aux modes changeant de ce qui se dit « science ».

pas comprendre comme nostalgie stérile et papillonnement dans l'irréel, mais comme une praxis/poïesis rigoureuse du rapport à « l'actualité » pleine et débordante du moment. Moments intimes et « extimes » (Tisseron, 2010), c'est-à-dire propres à la nécessité d'un autre pour se dévoiler à soi-même. *C'est en poète que l'homme habite le monde* nous lance Hölderlin et je le suis!

### 3.5.8 Le chercheur-créateur

Avec Laurier & Lavoie (2016, p. 300), je trouve des interlocutrices pour m'aider à me comprendre et soutenir le tracé à vue de ma pratique en recherche. Dans leur article relatif au point de vue du *chercheur-créateur sur la question méthodologique*, elles établissent la matrice d'un nouveau paradigme dans champ de la recherche en art. En m'appuyant sur Borgdorff (2006) fondant les contours de la nature de la recherche en création sur trois questions majeures, l'une, épistémologique, l'autre, ontologique et la troisième, méthodologique, je retrouve mon expérience de terrain, celui de ma pratique plurielle et métissée telle qu'elle s'est offerte dans un moment synthèse lors du cursus de formation en communication donnée dans le baccalauréat en psychosociologie à l'UQAR. Ce moment<sup>55</sup> est signifiant pour moi quant à l'entrelacement (espace bleu) dans le *prendre-soin de l'oeuvre* par les trois dimensions énoncées précédemment. Je les figure dans le schéma qui suit :

---

<sup>55</sup> Fera l'objet d'une toile performative à venir.

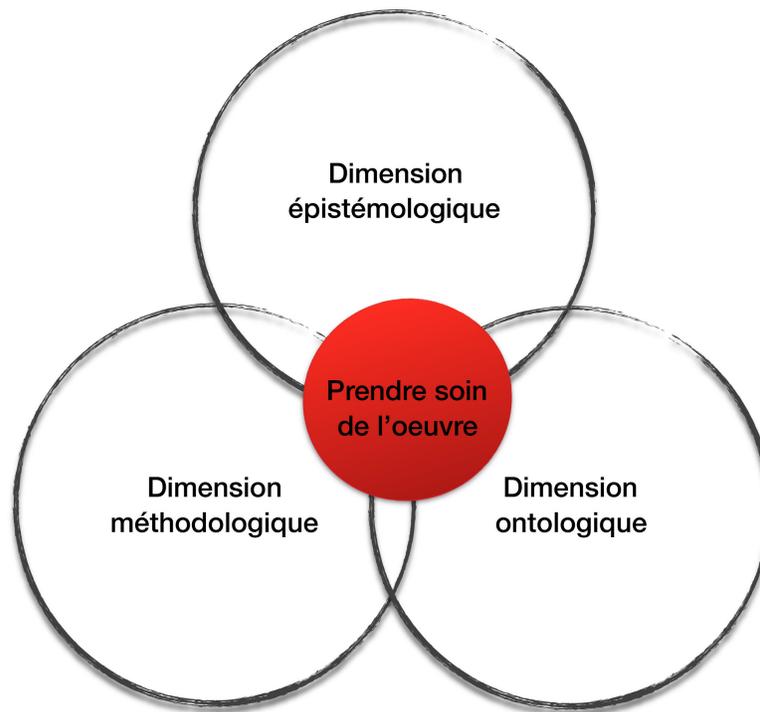


Figure 8 : Prendre soin de l'oeuvre (à partir de Laurier et Lavoie, 2006)

1/ La *dimension épistémologique* repose sur les formes de connaissances et de compréhension ancrées dans ma pratique artistique et que je nomme mes *résidences performatives*. La sensibilité à l'oeuvre inclut la tradition phénoménologique, avec une place prépondérante au corps senti, au don du cœur et de l'affectivité. J'y vois une congruence avec la récente « cardiophénoménologie<sup>56</sup>. Je pense évidemment à mes thèmes de recherche depuis 2004 liés à l'affectivité et à l'*homme ému*. L'écriture performative – comme le réussit l'émotion - joue un rôle essentiel en tant qu'épistémè de la *suspension du sens rationnel*. Elle intègre cette sphère, tout en débordant sur les autres.

---

<sup>56</sup> Voir : Natalie Depraz & Thomas Desmidt, « Cardiophénoménologie », dans Jean-Luc Petit, (éd.), *La naturalisation de la phénoménologie 20 ans après*, Strasbourg, Presses Universitaires de Strasbourg, 2015, p.58.

2/ La *dimension ontologique* se réfère à la nature de l'objet (soit l'œuvre ou le processus de création, de production ou de recherche qui la sous-tend). Pour ma recherche, métaphoriquement et expérimentiellement parlant, *l'œuvre se loge dans tous les interstices de ma trajectoire, irrigue l'ensemble de ce tout* aboutissant à la version finale objectivée par le mémoire, incarnée dans le sentiment d'épanouissement de l'être du chercheur, magnifiée par l'omniprésence d'un lecteur-témoin, co-acteur et co-créateur œuvrant lui aussi à l'ensemble.

3/ La *dimension méthodologique*, si je la considère comme *l'ensemble des méthodes et des modes appropriés à la recherche-crédation utilisée par tout chercheur-crédateur* (*Ibid.*), elle me semble ouvrir tous les espaces imaginables et 'inimaginables' servant mon processus. Dans mon expérience, ces trois dimensions s'entrelacent en permanence, dans et par le projet performatif littéralement *artistique* que je choisis. *La mise en écriture* telle qu'elle s'expérimente pour moi y joue un rôle. Mais comment décrire cette écriture qui est également une lecture?

### 3.5.9 Écrire et lire aux éclats : briser les habitudes

*Lorsque la lecture dénoue, délie, et qu'elle ouvre  
à une autre perspective du monde,  
lorsque « interpréter un texte,  
ce n'est pas lui accorder un sens, même fondé,  
mais tenter d'apprécier de quel pluriel il est fait,  
de quelle dynamique il est porteur,  
alors, il y a vérité » !*

*Marc-Alain Ouaknin*

La lecture représente dans mon cas, et comme pour tout chercheur, l'activité forte et incontournable préparant le cadre théorique, épistémologique et méthodologique. Cette activité est encore présente et tout autant cruciale pour le praticien-chercheur qualitatif ayant conduit des entretiens, les ayant retranscrits pour s'en servir comme données à décrypter, puis à analyser et à interpréter. La lecture est enfin présente dans l'activité

aperceptive littéraire du chercheur lui-même puisqu'il va sans cesse lire et relire ce qu'il a écrit. Mais quel est ce 'je'-lecteur, son identité, ses identités devrais-je dire à la faveur d'une catégorisation par analogies de sept niveaux épistémologiques<sup>57</sup> de Lipchitz (2015, pp. 50, 51)? Ce 'je' varie-t-il au gré des parties et des séquences qui constituent la production d'une recherche ou épouse-t-il une gestalt immuable tout au long de la recherche? Bien que la remarque de cette auteure concerne la parole, son propos peut s'appliquer à toutes les formes d'expression dont l'humain soit capable, et parmi celles-ci, la lecture :

Une chose reste sûre, c'est qu'on ne parle pas du même *je* selon le champ épistémologique où l'on se place et que l'on ne peut pas plus parler d'identité que d'altérité sans se poser la question du lieu à partir duquel on parle. (p. 52)

Pour Ouaknin (1992), l'activité de lecture peut être une expérience surprenante. J'en donne quelques caractéristiques herméneutiques, car elles explicitent parfaitement ce qui constitue une mise à l'épreuve dans ma recherche, avec ses joies et ses peines, et quelques émerveillements. Il nous dit :

L'étude consiste à penser tout ce qui dans une question est pensable, et ceci à fond, quoiqu'il en coûte. [...] l'existence des niveaux de signification et des règles d'interprétation rend caduque la possibilité de s'approprier le texte, et donc, d'en annuler l'altérité et l'extériorité. En un mot, l'interprétation, les interprétations n'entament jamais le texte, ne mordent jamais dans la chair du texte. (*Ibid.*, p. 92, 93)

La lecture ne met donc pas en danger le texte. Il est là pour nous révéler à nous-mêmes par le rapport personnel et subjectif que nous entretenons avec lui (réciprocité actuante (Bois, 2015)). Dans une pratique portée par le postulat d'une potentialité à découvrir, la lecture se révèle être

---

<sup>57</sup> Je les cite ici, sans les développer : 1) champ physico-énergétique/ perceptions et sensations 2) psychologique/affects et émotions 3) champ sociologique /coutumes et archétypes 4) champ de la relation/éros et sentiments 5) champ symbolique/cognition et paradigme 5) champ initiatique/états d'âme et éprouvement 6) champ spirituel/états d'esprit et conscience. Je remarque les niveaux 2 et 5, distinct mais en lien avec la dimension émotionnelle et l'affectivité relatifs au psychologique et à l'initiatique. Le lecteur pourra en découvrir les caractéristiques dans l'ouvrage cité dans la section 4. Bibliographie.

[...] liée à l'herméneutique; cette dernière n'est pas seulement à comprendre comme expérience de la compréhension sémantique, mais incarne une attitude fondamentalement existentielle, rendant possible l'invention de soi. (*Ibid.*, p. 75)

Sous certains aspects, lire revient à un effort d'affranchissement, d'invention de soi, au *risque de soi*. À la fois lecture poétique et lecture performative, dans cette atmosphère, la compréhension d'un auteur ou d'une personne interviewée, comme la lecture de ses propres écrits, n'est pas une attitude uniquement reproductive, mais représente toujours **une attitude productive** liée de fait à l'implication personnelle de l'interprète dans l'événement de sa compréhension,

[...] l'interprète est littéralement « inter-essé » par le texte qu'il commente et comprend [...] Son comprendre signifie la participation présente à ce qui est dit. [...] L'interprétation subjective précède la compréhension elle-même. *En fait, ce n'est pas le texte qui est compris, mais le lecteur, il se comprend.* (*Ibid.*, p. 79) (souligné par l'auteur)

Pour Ouaknin, commenter un texte, implicitement ou explicitement, ce n'est pas le désincarner, ni le rendre orphelin. À l'inverse d'une posture objectiviste affichant une volonté de se mettre en marge par rapport au sens du texte, le chercheur qualitatif peut se rencontrer avec toute sa personnalité, son rapport au vécu. Le texte rencontre un lecteur qui *en dépit de son refus, intervient inévitablement beaucoup plus qu'il ne le dit ou ne le croit lui-même.* (*Ibid.*, p. 87)

Par une analogie à l'homme hassidique<sup>58</sup> tel que présenté par cet auteur, écrire ou lire revient à quitter l'espace de certitude extérieure pour rentrer dans l'inquiétude – et de l'intranquillité (Pessoa, 1988) – du ne « pas savoir ». Il est un 'chercheur éternel' présent dans le souci de lui-même<sup>59</sup> et de l'autre, optant pour

[...] une philosophie de la caresse où il n'y a jamais de prise, d'emprise, de manière définitive. Au contraire, il y a production d'à venir. Ici, émerge une

---

<sup>58</sup> Comme d'autres sources d'analogie, la référence à la religion ou à la théologie offre des voies de passage et des compréhensifs précieux pour exprimer une pensée, une manière d'être ou un agir au sein de ma recherche.

<sup>59</sup> Non pas dans le sens égocentrique mais égoïque et identitaire, d'être au plus proche de l'être.

sagesse de l'incertitude, d'une incertitude objective. Ce qui se dit de la foi peut être transposé à d'autres perceptions mondaines. (*Ibid.*, p. 88, 89)

« L'infinie caresse du livre » (*Ibid.*, p. 94), l'expression est éloquente, renvoie au fait que tout texte, tout écrit, peut être caressé, non pas effleuré à la surface, mais littéralement appréhendé sensuellement, dans un *éprouvement* vivant, vibrant, émouvant, par la manière d'être ce lecteur charnellement impliqué, amoureux engagé à se laisser solliciter par ce qui lui échappe, à solliciter ce qui se dérobe de sa forme vers un advenir. Cette attitude affective laisse grand ouvert le désir d'apprendre dans l'expérience du texte, d'apprendre de soi dans l'altérité avec les mots, les significations. Interpréter, c'est faire une expérience par la caresse (*Ibid.*, p.95).

Mon projet de 'lire aux éclats', l'éclat comme brisure des habitudes et des avenues sans relief, c'est comme me placer dans une lumière qui brille et se retire en résonance avec la force de mes émotions, particulièrement celles de l'étonnement, de l'enthousiasme et de l'émerveillement (Vergely, 2010). Émerveillement dont l'origine ne se trouve pas dans le monde, mais bien dans l'homme : est-ce celui qui mène cette recherche considérée comme un atelier, un 'homme-atelier'?

### **3.5.10 L'atelier : un espace de création plurielle**

Dès ma première rencontre avec les écrits de Claire Lejeune, j'ai su la teneur de mon lien et de ma dépendance de lecteur. Ils sont non seulement d'ordres littéraire et poétique, mais prennent aussi une couleur paradigmatique. Je vis dans ses propos l'écho d'une posture existentielle et spirituelle au ton convergeant avec les méthodes proposées jusqu'ici.

Je me dis, je me redis sans cesse à moi-même ce que la vie a dû se répéter d'innombrables fois pour donner naissance aux formes mortelles à travers lesquelles elle se devient sensible et intelligible. La vie est mémoire d'elle-même en continuel survenir. (Lejeune, 1998, p. 17)

Pour l'auteur de l'Atelier (1992), il s'agit de faire corps avec le temps du changement et en cela, elle rejoint la dynamique évoquée dans la section précédente relative à la

maïeutique du chercheur. Elle insiste sur la notion d'effort, de persévérance pour que le nouveau gagne *pouce après pouce* sur l'ancien. Lejeune présente l'esprit de l'atelier comme

[...] le partage du sens commun à je et à l'autre, dont chacun se sait être une incarnation unique et irremplaçable. Dans l'atelier, c'est l'étrangeté du tiers qu'on valorise, la citoyenneté de la parole métisse qu'on encourage : chacun y apprend à s'écrire, à se dire, à trouver sa langue à soi en vue de la partager au dialogue des singuliers. À l'ouvrage de la révélation mutuelle. (Lejeune, 1992, p. 107)

Je lis dans ses livres l'audace de la poésie assumée dans sa vocation politique (*πόλις – Poli, cité, ville*). Se tenir à la croisée des chemins de la raison et de la passion pour oser devenir soi, c'est oser être une âme!

[...] Les âmes sont les formes singulières, infiniment délurées, du génie humain. L'âme, c'est la faculté qu'a la pensée de voyager librement dans l'espace et le temps, ne se laissant enfermer dans aucune nostalgie, aucune utopie; le pouvoir qu'elle a de quitter le corps pour s'en aller butiner dans l'illimité et d'y rentrer pour faire son miel. Ce sont les âmes qui sont chargées de faire sens. (*Ibid.*, p. 100)

### **3.6 UNE PRAXIS ET UNE POÏESIS : OSER LA METAPHORE, LE SYMBOLE, L'IRRATIONNEL**

Une fois encore, le déplacement auquel je me sens invité est radicalement qualitatif, subjectif, voire subversif. Cette pensée rebelle me plait et m'effraie en même temps. Elle présente des défis de taille. Oser sortir d'une zone de confort. M'extraire des allées connues de l'écriture conventionnelle. Oser la poésie, la métaphore, le symbole, l'irrationnel, l'irraisonnable pour laisser apparaître l'inconcevable mot, l'expression d'une poésie qui pense, qui entend d'une oreille au tympan déconditionné des formules et des vérités connues par son auteur. Poésie qui panse mes blessures et celle du monde. Vais-je pouvoir apprendre cette langue étrangère? Je commence à reconnaître la voie – voix – de l'écriture performative, son souffle, sa vivance visionnaire. Je la sais capable de détrôner ma rationalité du monopole de la construction de sens... capable de me rejoindre comme opère la pratique instrumentale chez moi. Sortir mon écriture de son exil lorsque cantonnée

à la quête d'or du sens. Je comprends l'es-sens de mon amour pour le silence. Il est cette insularité protectrice, un temps nécessaire pour écouter, une Praxis et une Poïésis.

Poïein : faire. Selon la poésie, *changer la vie* c'est d'abord agir sur soi-même, travailler à faire la lumière, à concevoir des instants justes dont puisse s'initier et se déployer une langue opérative, capable de trouver le mur de la surdité de la raison duelle pour atteindre sa destination; l'oreille enfouie dans les entrailles du lecteur. [- auditeur?] (Lejeune, 1998, p. 156)

La dernière partie de cette citation renvoie à une dimension méthodologique essentielle. Celle de la présence de l'autre, du destinataire de la parole écrite. Sollicitude permanente envers le lecteur. Pragmatiquement, l'auteur est lui-même le premier lecteur de son écrit. Mais la pensée peut s'abstraire du tangible, rejoindre le subjectif. Par analogies successives, l'autre en moi-même s'entend et se reconnaît comme jamais dans l'acte de s'écrire et de m'écrire sous l'autorité de ce mode d'écriture du point de vue radical à la première personne. Nuance encore une fois dans l'usage de la première personne :

C'est dire que la pensée poétique, dès qu'elle est consciente à la fois de sa provenance et de sa destination, de la nature du désir dont se décochent ses flèches et de la cible qu'elles visent, est l'éthique même de la parole-action. Où le poétique devient le fil conducteur d'une existence, il accède au politique. (*Ibid.*)

J'arrive presque au bout de mon projet d'écriture de ce premier jet de mon chapitre méthodologique et épistémologique. À ce stade, je ressens plus que je ne comprends encore la fonction de mon parcours d'écriture, de sa longueur et son dédale imprévu. L'ambiance intérieure a muté. Claire Lejeune, dans la foulée de tous les autres partenaires de ma trajectoire, m'amène là, sur le seuil de ce qui en définitive sera l'axe méthodologique et épistémologique de ma recherche et de sa rédaction : **l'écriture performative**. Dans un regard à rebours, je considère tout le travail préalable comme nécessaire et préparatoire afin de poser la spécificité de ma méthodologie, la place centrale de ce mode de rédaction et d'interaction dans le puzzle méthodologique qui s'est inventé dans mon lâcher-prise. Il est temps d'opérer la traversée de mes territoires méthodologiques et épistémologiques.

### 3.7 L'ÉCRITURE PERFORMATIVE : UN COURANT DE SENS PAR-DELA LES TERRITOIRES

*Ma recherche est ma façon personnelle d'être habitée  
par un sujet de préoccupation, ma façon personnelle  
de chercher à y répondre,  
et de révéler ce que j'en comprends.*

*Andrée Condamin*

*Tout résonne à la fois dans le charnel et dans l'infini.  
Que quelqu'un ne soit pas indifférent, tout se met à vivre.*

*Bertrand Vergely*

#### 3.7.1 L'écriture performative : ça commence par un coup de foudre !

Sur le terrain que je viens de baliser, un autre ton dévoile ma pratique de recherche et ses ancrages méthodologiques et épistémologiques. Qualifiée de *performative* par Gomez (2017), ce processus d'écriture présente des points de similarité avec tout ce qui vient d'être développé jusqu'ici. Ce mode m'offre aussi de vivre **des spécificités**. Sans prétendre à l'exhaustivité, je vais les présenter maintenant. Inspirée par Condamin (1997), la première est d'ordre anecdotique. Je la nomme, *coup de foudre*. Je découvre, après coup, dans un schéma central de ce travail que le trajet porté par l'écriture performative figurée par un bandeau de couleur serpenté bleuté-pâle traversant de bord en bord les territoires peut aussi être interprété comme le **faisceau foudroyant d'un éclair**. Il illumine l'ensemble de l'organisation méthodologique de ma recherche. Sa clarté lui donne son ton, sa rythmicité vivante et vibrante. Cet ensemble est figuré dans la figure suivante que j'ai déjà présentée:

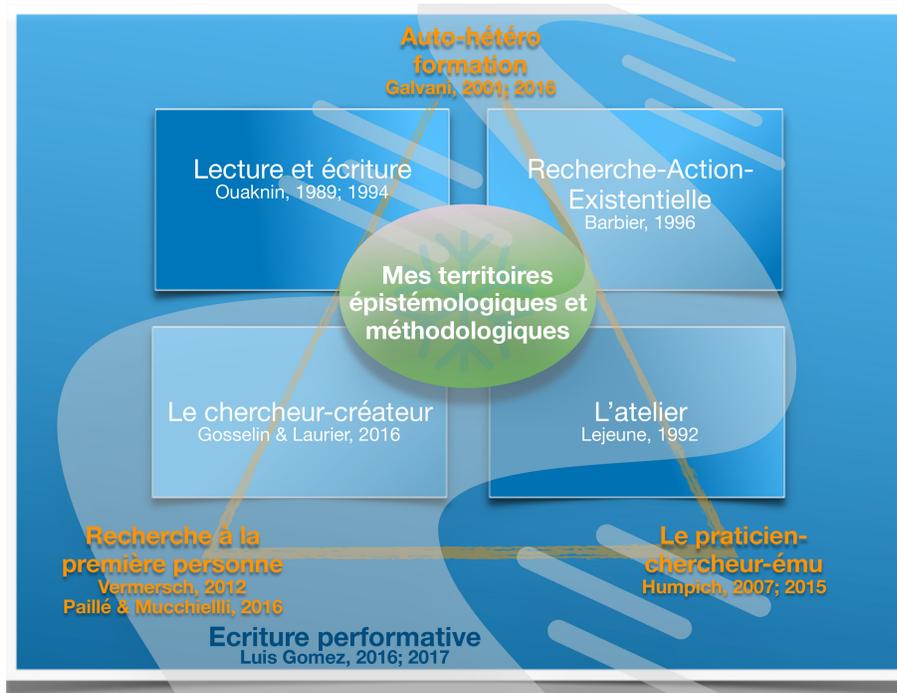


Figure 9: Faisceau de l'écriture performative

### 3.7.2 Faire de l'anecdotique l'occasion d'une révolution

Ma rencontre avec le mode d'écriture performative illustre bien la disposition existentielle suggérée dans le titre de cette sous-section. La première empreinte et l'occasion de son attachement particulier ont eu lieu il y a quatre ans. Je les relie à l'ambiance interpersonnelle de retraite contemplative, au marathon et à la rigueur dans les temps d'écriture, au vécu d'un renversement en moi. Je me souviens de ce séminaire, de la résidence d'écriture d'une semaine à Trois-Pistoles, en mai 2014, alors que je stagnais dans ma rédaction de thèse.

Nous sommes là, assis dans le salon boisé de la grande bâtisse. Nous venons de passer deux heures à écrire en mode automatique, chacun devant sa table, face au paysage verdoyant du printemps québécois. En contrebas, le fleuve scintille à un kilomètre à vol d'oiseau, au-delà de la route. J'écris sans penser, sans ajuster mes mots, ils le faisaient sans moi et pour moi. Sur papiers, à l'encre. Dans un silence de cathédrale. Les amis sont là, chacun à son pupitre. Puis dans un second temps, le son des claviers d'ordinateurs qui d'habitude m'insupporte chante avec mes touches sous le mouvement de mes doigts. Ma vie s'écrit, s'écrie : tu as le droit

d'écrire ainsi! Qu'il m'est difficile de l'entendre! Pourtant mon corps, mon cœur disent « OUI », émerveillés par le sentiment de liberté, la pertinence, la bienveillance en amont du sens. Oser exister à ce point dans mon écriture, pour cette thèse? Je sors d'un désert, d'un cycle de folie... Je sens les amarres céder. Mes yeux et l'eau du Saint-Laurent communient. Mon bateau quitte le quai. Destination littéraire inconnue. Un mouvement imprègne mon être. Je sens mon rapport à l'écriture changer ses repères et ses règles; j'hérite d'une *boussole littéraire*. Nouveaux territoires du langage? Je choisis ce cap ou est-ce lui qui me frappe comme la foudre. (RE, n°4, mai 2014)

Quatre années plus tard, ma thèse en poche, alors que j'entame les huit derniers mois d'étude dans cette maîtrise, je réalise l'écho de ce moment. Me permettre une nouvelle manière de chercher pour inventer une nouvelle manière d'exister. Poétiquement. Musicalement ou par delà les images 'en vrai' et celles véhiculées par la métaphore ou l'analogie. Après 15 années de reprise d'études universitaires, j'accueille le désir de tirer ma révérence à ce parcours d'étudiant en quête de diplômes. Faire de ce processus l'avènement d'une permissivité d'être 'artiste écrivain' au sens de *l'artisan des mots jouissant de l'exercice* allégé de la performance de bien écrire (contre-mouvement de ma construction scolaire et universitaire). Entrer dans l'atelier et jouer avec les métaphores et les analogies pour créer une œuvre au service de mon dévoilement, comme je l'ai évoqué plus haut. Je crois à l'intentionnalité première. Elle est visionnaire de mes besoins et de mes appels les plus fondamentaux dans ce cycle de ma vie. Elle s'ancre dans l'imaginal et dans le symbolique. Ma recherche comme mon cadre d'étude,

[encouragent] un individu à découvrir pour lui-même, à travers des étapes qui se présentent au plan du processus et du sens, et à travers les méthodes susceptibles de l'aider à trouver une solution et qui lui permettent d'approfondir la compréhension qu'il a de lui-même. (Craig, cité par Condamine, 1997, p.3)

La visée de l'approche heuristique rend hommage à l'humain en vie et dans sa vie en établissant la primauté de la connaissance *dans* l'expérience humaine. Se rangeant du côté de la philosophie existentielle, la démarche heuristique œuvre pour la prise en compte de l'expérience immédiate de l'homme, car elle la juge plus révélatrice de la nature et des caractéristiques de la réalité que l'expérience cognitive (Tillich). Dans cette recherche, il est

question d'une *en-quête* en profondeur par la voix métaphorique, la voie de la résonance souvent et par la voie de l'émergence, toujours. Il est question de mon ontologie comme tissu du monde, du mien et d'un autre à l'affût de mes écrits. Mon projet a donc l'ambition d'écrire les fragments de mon ontologie, ontologie qui n'est pas un essai fantastique ou une spéculation, mais *la RENCONTRE avec la réalité*<sup>60</sup> pour l'assumer depuis le cœur désirant d'un sujet (moi) qui s'interroge et d'un objet que j'interroge comme deux contenus et contenants adossés l'un à l'autre se tenant ensemble dans un appui réciproque et vivant. Être pour devenir avec le soutien de l'ingéniosité - *ingeniositas*<sup>61</sup> - de ce mode d'écriture.

### 3.7.3 Dire « oui » au génie intérieur en le laisser écrire et s'écrire

À la suite de Desroche, Galvani (Galvani, 2008, p. 10) pose les conditions d'un bon projet de recherche en étude des pratiques psychosociales. Ancré dans une formation de nature expérientielle, il doit émerger à la croisée de la mémoire et de l'imaginaire. La praxéologie, la phénoménologie et l'herméneutique se présentent comme les piliers d'un processus d'accouchement du chercheur lui-même en même temps que celui de sa recherche. Dans ce contexte paradigmatique, l'écriture performative trouve sa pertinence en présentant d'emblée une prédominance : sa vocation, sa fonction, son moteur et sa conduite se fondent dans une *herméneutique symbolique de l'expérience*. *Herméneutique* animée par l'intuition et l'immanence plus que par un processus analytique. Expérientiellement toujours, ce mode d'écriture performative s'adosse à la praxéologie et à la phénoménologie (que je pratique et enseigne), pour oser la présence d'une forme d'oraison d'un chercheur-écrivain-intérieur, assumant sa force et sa foi en

---

<sup>60</sup> Crépin et Magloire C. Acapovi (2010) *L'Être et l'Amour – une étude de l'ontologie de l'amour chez Paul Tillich*. Ed. LIT. Voir :

<https://books.google.ca/books?id=L8kaKvRax4oC&pg=PA72&lpg=PA72&dq=Tillich+philosophie+existentielle&source=bl&ots=6rH9Saq3hQ&sig=R-tc1oo13obzyeptowhrc8zwFGA&hl=fr&sa=X&ved=0ahUKEwi-14q9nKjZAhXKSt8KHS64AHgQ6AEITTAG#v=onepage&q=Tillich%20philosophie%20existentielle&f=false>

<sup>61</sup> Ingéniosité : qualité de ce qui est ingénieux. « C'est le chef-d'œuvre de la méthode inaugurée par Flaubert. Le couplet descriptif est filé avec une science de la langue poétique vraiment supérieure, et chaque image évoquée est un trait de caractère du personnage qu'elle vient assaillir. L'ingéniosité de cette méthode a fait sa fortune. Bourget, *Essais psychol.*, 1883, p. 125. » CNRLT consulté le 15 février 2018.

[...] quelqu'un qui soit plus [moi]-même que [moi] (...) [et qui porte] une apparition dans [mon] apparence, une inspiration dans [mon] inspiration, un génie dans la banalité (...) et en tous cas un trans-personnage dans l'immanence de ma personnalité. (Desroche, cité par *Ibid.*)

La pratique du sensible telle que je la vis depuis 30 ans m'a permis de contacter progressivement une instance invisible et indicible. Je la ressens dans une non-forme palpable par ses échos thymiques (l'ému). Par analogie, elle a pris chez moi la forme et la présence d'un *génie transformateur*, messager d'un désir visionnaire pour mon existence. Je lui ai donné le statut de consultant dans le co-déploiement de mon destin. Dans sa fulgurante immanence, ce génie, ressenti dans ma chair, a pris parfois des traits existentiels et psychosociaux insolents au regard de ma raison et des cadres culturels qui étaient les miens ou ceux de mes proches. À la source des trois ou quatre actes fondateurs dans mon existence jusqu'à ce jour, un regard à rebours m'oblige à reconnaître son entêtement à répondre à la question de Lacan « Avez-vous agi conformément au désir qui vous habite? » (cité par Boutet, 2016, p.83)<sup>62</sup>. Oui, définitivement, OUI. Au passage, il a transformé et transgressé nombre de mes représentations et fait voler en éclat leur cristallisation. Par ricochet, ce phénomène contribue au renouvellement de mes conduites psychosociales à l'occasion des mouvements migratoires qu'il a initiés. Expérieniellement, il est donc question ici du terreau d'une herméneutique, mais de laquelle précisément?

### 3.7.4 Dans un ton heuristique avec des nuances herméneutiques

Comme l'ont postulé Craig (1978) et Moustakas (1990), dans la *démarche* (plus qu'une méthode donc) *de recherche qualitative de type heuristique*, le chercheur est lui-même la source d'élucidation de ce qui le préoccupe et le taraude parfois, et qu'il entreprend d'étudier. Au-delà des choix techniques pour me comprendre autrement, la *posture* adoptée s'accorde avec mon tempérament nomade, mon attirance pour des chemins

---

<sup>62</sup> Voir dans le recueil de textes *Démarches de recherches réflexives en étude des pratiques psychosociales*, l'article de Boutet « *Se mettre en œuvre : grandes étapes et enjeux méthodologiques de l'étude de pratique en première personne* », pp 83-102.

non explorés, ma soif de nouveauté et sa location heuristique, *Euréka* comme *donnée affective fondatrice du chercheur*, thymie d'enthousiasme et d'émerveillement. C'est une réjouissance du passage de l'enfer des expériences qui me font souffrir, car privées de sens, au 'paradis' quand elles pénètrent dans le jardin du sens et de l'interprétation. En suivant ce fil, il n'y a pas de différence entre vivre et interpréter (Vergely, 2010, p. 40). Je rêve ma rédaction/création comme une sorte de *Zohar* (Livre de la splendeur dans la tradition juive). Ma rédaction comme création m'apprend et m'éveille à l'art d'interpréter! Ma transhumance, mon pèlerinage, mon exil, mon assumance, l'homme et le praticien-chercheur émus afin de libérer l'homme intérieur. Mon processus est un Zohar. Il est le tracé sacré d'une 'extimisation' dans la métaphore et dans l'analogie. Par les sons et par les images, dans le courant sauvage de leurs émergences. Je suis

[...] une démarche de recherche inscrite dans le paradigme compréhensif/interprétatif, [où] l'herméneutique (du grec *hermeneutiké*, art d'interpréter) trouve sa pertinence dans le fait qu'elle est elle-même entendue « *comme la théorie des opérations de la compréhension impliquées dans l'interprétation des textes, des actions et des événements* » (Greisch, 2014, a) [...] L'herméneutique constitue une posture philosophique et un **mouvement fondamental** dans une étude des pratiques psychosociales dont la finalité est de **comprendre et de dégager un sens** à partir de **l'expérience singulière vécue** par des sujets (Léger, 2016, p. 124) [je souligne].

### 3.7.5 Un praticien-interprète au sein de sa communauté

Cette recherche interprétative, par son mouvement dialogique, dialectique et réflexif, résonne avec le projet de la maîtrise en étude des pratiques de transformation du sujet dans ses fondements – depuis un mode d'introspection au sein du *faire* et de *l'être*. Épistémologiquement et méthodologiquement, le processus performatif comme étayage identitaire du chercheur et engagement praxique et poïétique fait apparaître (*phenomenai*) un *PRATICIEN-INTERPRETE* au sens artistique/artisanal et citoyen. Je vois dans cet avènement une ouverture à une culture de pratiques psychosociales émancipatrice sans être pour autant assertive. Par sa teneur heuristique herméneutique, ma démarche ne peut faire naître que du provisoire, du transitoire, du relatif. Par ce fait, elle s'aligne avec ma

sensibilité éthique du droit à la différence, à la vulnérabilité et à leur intégration. Procéder ainsi, c'est militer en faveur d'une augmentation et d'une richesse des pouvoir-être et des pouvoir-faire comme autant expressions d'un infini d'existences peuplant nos communautés et ce monde. En ce sens, le praticien-interprète que je suis contribue à incarner une philosophie humaniste. Je rejoins les agents du changement au sein de ma communauté.

- Sur les traces de l'écriture de soi : héritage encore

Un auteur, Larrosa<sup>63</sup> me bouleverse. J'ai eu la joie de le rencontrer et de l'écouter me redire ce que j'avais lu de lui. Il existe bien une écriture rendant compte de ce que chacun d'entre nous a pu vivre et éprouver et qui nous appartient en propre, mais que les routines langagières nous ont empêchés de voir (p. 43). L'activité de l'écriture – en particulier de l'écriture de soi – a ceci de précieux qu'elle me sort de la pénombre, de l'état latent d'une expérience privée de conscience et de parole. Retrouver ce chemin c'est connecter le bonheur de la médiation et de l'intimité avec les choses. Mon implication dans l'écriture est guidée par une sensibilité née de l'approche du Sensible. Elle me renvoie à ma propre intimité avec les choses, les auteurs de différents champs de recherche, les personnes rencontrées, en laissant la dimension affective prendre une place privilégiée. Elle s'est enrichie d'autres sensibilités liées à ma conscience des défis psychosociaux inhérents à mon existence. Dans ce contexte de pratique de l'écriture,

Il est donc question d'une expérience où au début on existait sur un certain mode, à moins qu'on ait été rien, de la pure indétermination, alors qu'à la fin on est devenu autre chose. Il s'agit d'une relation intérieure [affective, auto-affective] avec la matière de l'étude, dans laquelle apprendre forme ou trans-forme le sujet. [...] Non pas par imitation, mais par *résonance*. Si l'on lit, si l'on écoute, si l'on regarde, avec *le cœur ouvert*, ce qui est lu, écouté, regardé résonne en nous, résonne dans le silence que l'on est, et le silence pénétré ainsi par la forme se fait fécond. C'est comme cela que l'on est conduit vers sa propre forme. (Larrosa, 1997, p. 47) (Je souligne)

---

<sup>63</sup> J'ai rencontré cet homme charismatique, ce penseur visionnaire pétri par son histoire et celle de son pays, l'Espagne lors d'une conférence en juin 2017 dans le cadre d'un colloque sur le voyage.

L'écriture ainsi pensée et pratiquée conduit un retour à moi-même dans et par la recherche. Elle est le produit d'une pratique dans laquelle rien de soi ne s'oublie ni ne se perd dans des abîmes affectifs; au contraire, elle se fait l'écho d'une nature d'intelligence à la fois 'distanciatrice' et 'proximalisante', source d'universalité au sein d'une singularité offerte au monde comme un acte d'assumance en soi. L'écriture rejoint peut-être le noyau, la vivance et la grandeur de l'expérience esthétique qui n'est, ni plus ni moins, l'expérience vécue dans toute sa plénitude telle qu'elle est définie par Dewey (Dewey, 2011).

Sous certains aspects, l'écriture employée dans cette recherche est une sorte de **roman de formation imaginaire et poétique** en tant qu'articulation narrative avec différentes instances liées à mon pèlerinage, à la transhumance. L'expérience de leur rencontre me ramène vers moi-même, conforte ma sensibilité, mon caractère et ma manière d'être et d'interpréter le monde. Ainsi, *le voyage extérieur s'entrelace avec le voyage intérieur* (p. 48).

Rencontrer une constellation de mots, en choisir quelques-uns ou les repousser, me laisser saisir par certains, en laisser émerger d'autres, improbables, dans l'alchimie<sup>64</sup> du langage de la chair, afin de nommer l'affectivité et la dimension émotionnelle du Sensible, fait partie du défi de cette maîtrise et peut-être aussi de la raison de son existence. Je comprends et interprète les propos d'Ouaknin, comme une autorisation, une invitation. « [...] Fabriquons d'abord des mots qui nous permettent de les entendre! Faisons en sorte d'entrer dans l'activité du langage. Un langage qui construise un monde et pas le monde. » (1992, p. 103) Ces propos sont un encouragement à oser ma parole singulière, à prendre le risque de ma sensibilité dans laquelle l'émouvoir est un phare. J'offre l'expression métaphorique à la sensibilité même du lecteur pour qu'à son tour, il fasse danser le sens

---

<sup>64</sup> « Ancêtre de la chimie moderne, l'alchimie tenta de percer les secrets de la matière et de la vie En ce sens elle est à la fois une exploration de la matière et une aventure de l'esprit. Des symboles qui en émanent, Jung reconnaît des contenus de l'inconscient. Les alchimistes cherchaient aussi le secret de Dieu dans la matière, et cheminaient à la manière du psychologue. Jung pensait que le véritable alchimiste du Moyen Âge ne cherchait pas à convertir le plomb en or, mais à trouver le secret de l'individuation, la transformation de l'homme en image de Dieu. » (ANTIER, 2010, p. 401).

d'un mot ou d'une phrase, au gré de son histoire singulière; lui et moi sachant que cette dernière est toujours un peu plurielle.

### 3.7.6 L'antre de l'écriture performative

- L'intensité n'est pas romantique aujourd'hui

Je ne peux clore ce chapitre sans m'appuyer sur le travail de mon directeur de recherche, Luis Adolfo Gomez Gonzalez, sans l'introduire dans mon parcours et à ma façon. En le désirant pour ce rôle, puis en me laissant être choisi par lui lors d'un concours de circonstances que j'ai d'emblée interprété comme étant guidé par une intelligence nous débordant tous les deux, j'ai vécu une expérience révélatrice de l'axiologie de 'SA' pratique et du paradigme qu'il incarne. Je suis émerveillé devant la démesure visionnaire de la posture de recherche à laquelle il, et la Vie qui le traversent, me convient :

Nous nous connaissons depuis quelques années. Et je sais que nous nous apprécions. Je suis assis dans le bureau, face à lui. Mon dictaphone sur 'on'. Après quelques échanges que je reçois comme de la bienveillance à l'égard de mon parcours, Luis me partage ses résonances sur mon récit de formation d'une centaine de pages. Ce que j'entends, je le vis comme une sentence sans appel. Le ton est empathique mais habité d'une verticalité, d'un alignement que je reconnais à la seconde. Radicalité. Humilité devant l'autorité de l'authenticité, devant la foi de la parole intègre et fidèle au processus proposé. L'autorité de la personne humaine se faisant le miroir de la méthode qui m'est proposée à laquelle je suis invité à contracter. Contrat. Entre moi et moi. Entre lui et moi. Entre nous et pour nous. Renversement frontal. Pas d'échappatoire possible. Le lien est d'une douceur inouïe, à la hauteur de l'intensité de la confrontation qui se vit ailleurs. La vie me convoque là. Je pressens le virage, j'intuitionne la portée existentielle, spirituelle. Au même moment que le deuil frappe! Tenir les deux bouts, les embrasser, les enlacer, les aimer aussi fort que d'en être effondré. Fulgurance dans le bras de levier de l'acquiescement en moi qui ne vient pas de moi, mais de cet autre en moi qui n'a que faire des gémissements, de la plainte, de la fatigue, du renoncement au rêve. Évènement je le sais. En quelques secondes, bascule d'une posture connue dans l'inconnu quasi radical. Engagement dans l'abîme. Révolution épistémologique et méthodologique. Le destin lui seul sait changer les aiguillages. Deux modes d'existences issues de deux parcours animés d'une semblable intensité, mais dont la forme d'incarnation sera différente. Le savoir de

la chair est troublant. L'intensité n'est pas romantique aujourd'hui. (Récit d'expérience n°5, février 2018)

- Laisser derrière elle la trace du chemin parcouru

Par processus d'écriture performative, je comprends une écriture sans préalable, directe, sans intermédiaire. Une pensée qui se découvre dans l'acte même d'écrire. Une écriture qui donne le rythme à la recherche et qui laisse derrière elle la trace du chemin parcouru. (Gomez Gonzalez, 1999, p.1)

Comme l'énonçait Schleiermacher, « [...]il y a seulement plusieurs herméneutiques spéciales. » (cité par Grondin, 2006, p.16) Sous un certain sens et à l'instar de mon expérience, la formule 'écriture performative' est trompeuse, car elle masque un ensemble de processus, de mises en situation, de défis qui dépassent le cadre de l'écriture en tant que tel, de l'écriture de soi, même dans son acception métaphorique. Elle est un dispositif complexe dans lequel s'enchaînent des cycles selon un ordre bien défini d'où l'intérêt d'y ajouter le nominatif « processus ». Paradoxalement, cette forme d'écriture peut se dire « relâchée » dans la mesure où la compréhension ne vient pas de ma volonté de comprendre par mes efforts d'analyse, mais plutôt par un abandon de mon tonus réflexif, discursif. Cet abandon s'aligne avec les propos de Roustang :

Comment piéger la vie, comme la faire venir? Il faut trouver sans chercher. C'est là qu'il faut arriver. Le chemin est celui d'une recherche qui aboutit à l'impasse. Lorsque l'on a désespéré de trouver, la recherche s'arrête dans le désespoir, c'est ce moment de désespérance qui permet l'illumination. On trouve sans avoir plus à chercher et parce que l'on a plus à chercher. Savoir attendre pour que la vie change. (Roustang, 2008, p. 156)

Entendu ainsi, il s'agit d'un dévoilement en cours dont le langage se forme dans l'émergence à la croisée des temporalités. Une fois de plus et paradoxalement, le code d'accès à ce langage demande, comme dans un cambriolage, à ce que le voleur déjoue les pièges successifs qui se présentent à lui pour accéder au joyau. Par quel entraînement et de quelles manières s'obtient cette compétence?

- Intentionnalité : pointer le manque pour définir l'AXE

Le lieu de notre agir est l'objet de nos passions. Ainsi, vouloir devenir quelqu'un, vouloir posséder quelque chose, vouloir tout simplement, vouloir comme expression de la volonté n'est autre que l'extension des passions portées par l'être dans les profondeurs de sa sensibilité. Le véritable lieu de la passion est [...] cet endroit intime où l'être est en présence totale avec lui-même, dans l'immobilité de son incomplétude, et où il rencontre le besoin de complétude comme moteur de vie. (Gomez Gonzalez, 2013, p.72)

Je comprends dans cette considération de l'homme en vie une inévitable crise – *crisis*. Je l'aborde là, car je comprends progressivement l'enjeu méthodologique qui soutient l'AXE de ma recherche. Il est lui-même tenu par une réalité ontologique d'homme *en transhumance de par les identités plurielles qui me composent*. Je les appelle, les incante pour qu'elles habitent et agissent dans mon processus à travers leur dévoilement. C'est une manière de nommer l'intentionnalité comme une instance active tout au long de ma recherche. Une auto-reconnaissance de l'Autre en moi, des autres en moi pour les laisser murmurer, crier, leur besoin de parole pour me compléter à moi-même et en moi-même. Sans ce geste, le sens de mon histoire, de son mythe, de ses étapes avec ses rythmes et mon devenir m'échappent. Garder l'AXE comme le gardien du phare veille sur le monde. Le *Génie* (encore lui!) est le phare et Dieu les étoiles disait Victor Hugo. L'AXE est donc présence dans la transhumance, faisceau de lumière éclairant la mer de sens en remous, signaux rassurant ou pas dans le tumultueux des flots de l'agitation herméneutique, repère-éclat dans l'incertitude des récifs de l'écriture de soi... Mais il est aussi éblouissement brutal de soi ou de l'Autre, mémorial dressé sur la jetée, gravure des oubliés dans l'aventure qui cherche à se narrer. Comment m'y prendre pour instaurer et inaugurer ce nouvel espace de dialogue, y prendre une certaine parole sans me défier ou me protéger ? Je m'engage avec le consentement aux multiples interprétations qu'elle ne manquera pas de susciter.

- Pour ne plus courir derrière mon récit : l'usage du récit d'expérience comme fragments exploratoires de sens

À la lecture et relecture de mes journaux personnels, de mes récits de formation et certaines correspondances électroniques adressées à des êtres proches et bienveillants lors de mes traversées et de mes pèlerinages de toutes sortes, je réalise chemin faisant du processus d'écriture de ce mémoire que certains événements passés inaperçus pointent le bout du nez au détour de la composition en cours de rédaction. Il me faut alors répondre à l'appel, mettre en acte le mouvement de l'intime prêt à s'exposer en mots, en sons, en images. Comment faire de ces moments des appuis de sens de ma trajectoire de recherche sans avoir le sentiment de courir derrière ma vie à travers des écrits autobiographiques tel que je m'y emploie depuis trois ans? Écrire. Sans me demander ce que le lecteur va pouvoir faire d'une composition incomplète, d'une description lacunaire, imparfaite en raison de l'évocation émergente et qui ne sera pas dépliée comme elle le serait, techniquement, lors d'une auto-explicitation (Vermersch, 2013). Le narrateur que je suis se vit lui aussi dépourvu par l'expérience immédiate se dévoilant dans le récit de l'expérience-source<sup>65</sup> jaillissant entre deux mots, deux notes ou des éléments de la composition dans la photo. J'embrasse régulièrement deux expériences à l'occasion de ces accidents de l'oubli de moments de ma vie. Elles s'emboîtent l'une dans l'autre comme ce serait le cas d'une scène prise en exposition multiple<sup>66</sup> en photographie. La proposition du *récit d'expérience* (Nicolas-Le Strat, 2016) répond à mes préoccupations dans la mesure où :

Le récit d'expérience fonctionne comme un véritable découvreur d'expériences, dans la double acceptation du terme : il les débusque au cœur de notre existence et il ôte progressivement les filtres qui en masquent l'accès. À travers lui, de multiples expériences s'interpellent, se sollicitent ou se surprennent. (*Ibid.*)

---

<sup>65</sup> Je pense évidemment aux distinctions proposées en entretien d'explicitation entre V1 et V2... Et pourtant, intuitivement, la proposition de Nicolas-Le Strat ne me place pas dans le même contexte d'écriture.

<sup>66</sup> Imaginons la prise d'une première photo sur un sujet, sur lequel il est possible techniquement de refaire une autre photo. Les deux se retrouvent présentes sur un même cadre. La photo 1 et la photo 2 sont donc sur la même composition. Ce principe est appelé *l'exposition multiple*.

Un double intérêt se présente dans ce dispositif – cette disposition dans le lien entre le narrateur et le lecteur, l’artiste et l’auditeur, le photographe et le spectateur. D’abord, je m’autorise un lâcher-prise et accepte « qu’un récit, aussi soigné soit-il, ne sera jamais adéquat à ce qui a été vécu. Dès lors, le récit d’expérience laissera entrevoir plus qu’il ne montrera » (*Ibid.*). Et puis, ce faisant, j’invite le lecteur en même temps que moi-même à

[...] la prise de conscience d’une perte et d’une impossibilité; et c’est autour de cette perte et de cette impossibilité que le narrateur et ses interlocuteurs vont pouvoir se rencontrer. Cette impossibilité, ils la partagent; elle leur est commune. Elle constitue le meilleur motif de leur rencontre. Le narrateur et les interlocuteurs se rejoignent autour d’une même nécessité, la nécessité de concevoir un nouveau « présent » pour une expérience que se fait entendre loin, très loin de son terrain de réalisation. (*Ibid.*)

Il est donc question ici que je fasse une partie du chemin en assumant le flou, le désordre du sens, la danse des interprétations possibles, la peur du *Mal-entendu*. Si je me trouve dans cet état, qu’en est-il du lecteur? J’ai du cœur pour les efforts qu’il doit fournir afin de me suivre... Faire mienne cette impossibilité à la faveur de la fécondité de sens nouveaux. Inter-locution avec l’Autre, les autres. Interloqué-e-s ! Inter-locké-e-s, verrouillé-e-s? L’analogie me fait sourire ; n’est-ce pas le but ultime de mon projet? Je constate que cette disposition est plus aisée au sujet des tableaux musicaux, des vidéos, des photos ou de mon collage. Pour quelles raisons ce manque de liberté et d’autonomie ? D’où me vient la fragilité d’altérité dans l’acte d’écriture? Ainsi, tout au long de ce mémoire, le lecteur trouvera des récits d’expérience numérotés et indiqués par l’acronyme RE, et ce, quel que soit leur forme, leur longueur et développement. Certains pourront ressembler à un haïku<sup>67</sup>.

### 3.7.7 Le mouvement de la tornade : fragments de sens dans le visage du monde

Fidèle à une écriture de parcours, par la fenêtre du train en marche de mon exploration/construction méthodologique se dessine un campement provisoire. Un devenir à la manière qu’a l’Être d’être Soi dans l’expression d’une manière agissante de narrer le

---

<sup>67</sup> Poème japonais très court de trois vers.

sens, le [visage de] Soi [...] se construit dans le geste de l'écrit. » (Gomez Gonzalez, 2016, p.107). Métaphoriquement parlant, dans l'encadrement de la porte du sens se faisant, j'imagine un paysage et ses objets pratiques, un horizon poétique pour une cristallisation éphémère de ma manière de faire la recherche, de m'en défaire aussi ; un **visage** – *VIS SAGE* !... Pour m'y dé-connaître puis me re-co-naître dans un mouvement figuré par la tornade. Désir impétueux projeté vers le sens du monde et le monde des sens. Turbulents ascendants, descendants. Avancée horizontale au sein de l'AXE vertical de la parole rappelant l'engagement dans l'*acte narratif de l'actuel* (*Ibid.*, p.107). Une volonté sauvage a besoin de métisser les discours par la création en mots, par analogies et métaphores, avec, en toile acoustique, des fragments musicaux. Le tout inséré ou juxtaposé avec la lumière de l'image et du collage formant un *Auto-photo-graphos*. *Écrire la lumière d'un Soi* en train de se faire éclairage du monde, de l'être-là et plus ailleurs ; désespérance et émerveillement! Production existentielle dans un

Discours qui prétend le retour au caractère humaniste de la production textuelle [instrumentale et visuelle]. [M']enraciner dans cette idée d'humanité, de mon humanité, de votre humanité. [...] dans l'espace de l'écart et de l'entre... de l'**antre**. Ce qui invite à habiter cet entre de l'**antre d'un mouvement de tornade**. Habiter son vide... pour préserver la vie. (*Ibid.*, p.111)

- Transcender l'intention descriptive

J'entrevois ici comment le processus performatif inhérent à cette écriture – comme signe et comme trace pré et méta-cognitive - transcende l'intention descriptive de mes habitudes phénoménologiques. Transgression partielle permettant l'acte de transmutation et d'une transhumance épistémologique – cosmogonique - vers un récit narratif dont la visée intime pointe la co-naissance des mondes par l'interprétation de son *dynamisme herméneutique analogique et acousmatique*, au sens de sa résonance toujours transformatrice et visionnaire. Je *me* dévoile métaphoriquement dans le monde (analogiquement à lui) comme tautologie de mon *dasein* – *être au monde*. Tautologie vivante et cruciale pour mon déploiement lorsqu'elle s'assume dans sa composition singulière-plurielle c'est-dire lorsque je réalise que la blessure de soi est toujours et en

même temps celle d'un autre, culturellement formée, déformée. MOI par et pour l'AUTRE. Ex-TIMI(thymie)SANTS en réciprocité *actuante* (Bois, 2012). Je suis auto-bio-zoï-graphiquement et trans-culturellement cette *composition*. Dès lors, balisant mon espace sécuritaire dans un récit émancipateur, comme certitude d'être vivant, pleinement rayonnant de Vie dans ma décomposition nécessaire et naturelle : HUMUS, *humanitas*. Être vu comme un de ses figurants passionnés, un passant dans la Grande Trajectoire... Oser la fissure pour vivre comme une pharmacopée ambulante. Me panser par la présence du Nouveau Monde en cours auquel j'aspire. Je suis en cours de rendre justice à mon existence. Transhumance, pèlerinage. Sortir de l'exil en y rentrant de plein fouet. Frapper la foudre de l'ancre où le Deuil et la Naissance s'allègent de l'éternelle dualité pensée par les hommes; pour m'auto-féconder dans la conscience avec l'AXE comme icône du prendre soin, du pouvoir-être et de l'avoir-a-former (Honoré, 2014). Renouvellement et maïeutique alchimiques. Le tout est dans la partie. Re-co-naître l'impossibilité d'incarner l'*holisme* n'est pas une raison pour ne pas en faire la source d'une oraison pour mon humanité. L'atelier se transforme en fabrique de fragments d'un Nouveau Monde en quête d'unité. De maturité?

[...] Ni vieillesse ni sagesse. [...] On se représente mal les choses **par défaut d'outil pour ébranler** ce qui dans la langue et dans la pensée **s'est figée en opinion, en doxa**, dans l'ornière dans laquelle nous restons coincés. (Jullien., 2017, p. 56) [Je souligne]

- Auto-maïeutique de soi vers une maïeutique des mondes

Je retiens pour le lecteur les trois étapes du processus d'un ailleurs autobiographique pour écrire ma vie : Poïesis-Aisthesis-Catharsis (Gomez Gonzalez, 2017, pp. 124-145). En guise de dénouement, et dans l'état actuel de ma compréhension, voici la figure de la tornade analogique. Sa force transformatrice, herméneutique et heuristique semble tenir de la clarté et de l'éclat d'un chemin de déconstruction et de re-mise en forme. La tornade illustre le jeu contrasté - JE - de l'ombre et de la lumière liées dans une alliance heuristique, un pacte fécond pour une auto-interprétation. L'axe défini au début de la recherche reste en filigrane tout au long du trajet. En plongeant dans mes profondeurs, en laissant mes

concepts et représentations s'anéantir dans l'abîme, j'épouse la crise, m'y installe, en fait un premier campement et de ce fait, le lieu de ma problématisation. Poïésis. Dans l'horizon de mon impossible accomplissement, dans le consentement à la déchirure du sens, émerge dans le jeu des ascensions et des descentes successives les contours du Soi, de son désir inassouvi, de l'appel : L'autre est là, témoin et complice, cible du sens et de l'interprétation de mon existence. PRESENCE AU MONDE. Aisthésis. En deçà du niveau du langage, une parole se cherche dans l'effort d'une transparence, d'une authenticité : défi d'humilité, d'humanité. Contrat et contraction de l'effort de communication avec le lecteur, l'autre en moi avec qui JE co-nais. L'AXE, ne pas perdre l'AXE dans le tumulte du non-sens de l'ancien, dans les cris, 'l'écrit' du nouveau sens. L'autre. Me laisser traverser dans mes tentatives dialogiques infructueuses avec mon advenir : habiter l'horizontalité. Élargir mes compréhensions, m'ouvrir à des mises en sens pour l'inscrire dans le monde depuis et par ma transhumance, mon pèlerinage. J'approche et je touche l'assumance d'Être à l'être dans une oraison où la Vie demande mon existence pour se réfléchir et jouir (Misrahi 2009). Oser l'acte de la joie dans le sacrifice du moi.

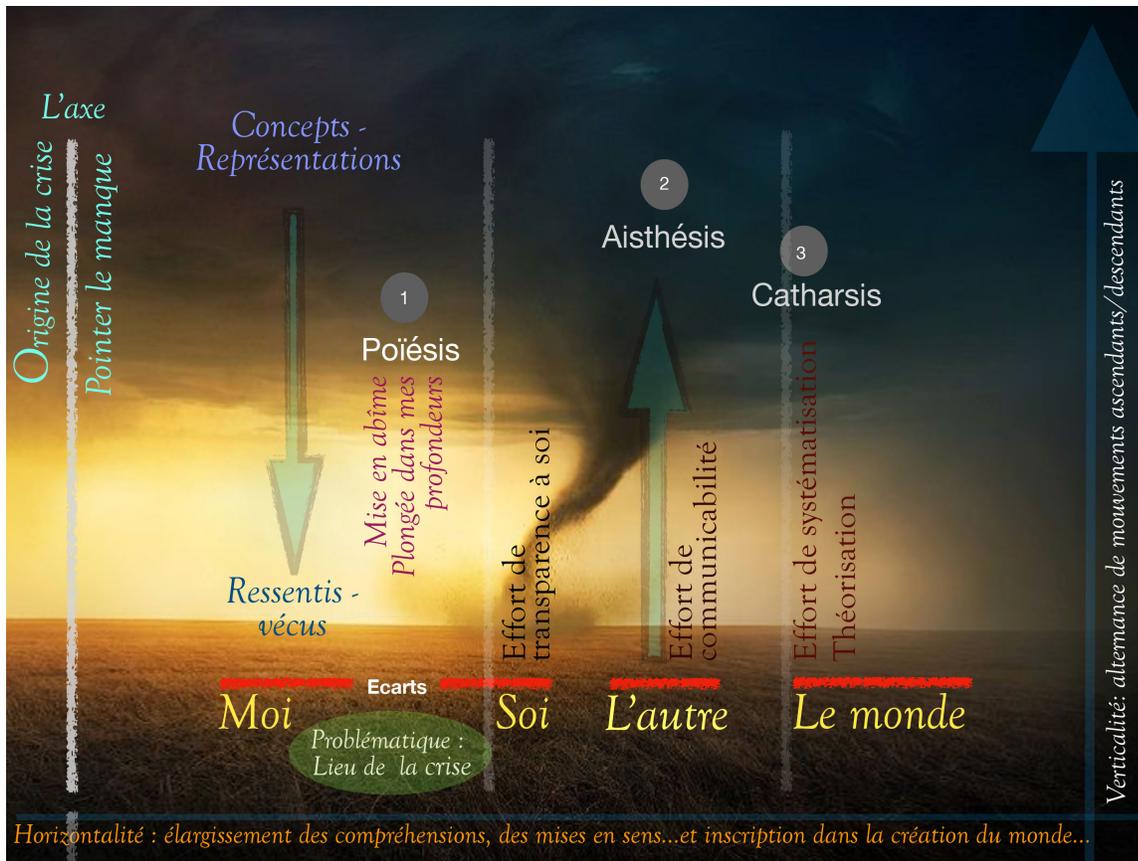


Figure 10 : La tornade analogique - Processus de recherche en écriture performative (à partir de Gomez Gonzalez, 2016; 2017)

**Catharsis.** Me relever au rythme du sens, chemin faisant du parcours. Tenter la **systématisation**, la maïeutique d'un monde dans une herméneutique digeste pour mon humanité et celle des autres. Dernier effort dans la tentative de **théorisation**. Laisser le futur, le mien et celui de l'autre, du lecteur, de ma communauté prendre sa place en mots, dans la phrase intelligible pour la culture qui m'englobe sans que le travail n'aurait pas eu lieu. Honorer **l'expérience** comme la première des théories et l'habiller du dicible, du partageable. L'élever au rang de la **connaissance**. Honorer ma recherche par sa singularité, portée par l'universel à découvert. Sortir de l'exil en **assumant** la part manquante une fois pour toutes. Incomplétude mais avancées certaines dans les contours et le *dasein* du **praticien-chercheur-formateur ému**.

## **CHAPITRE 4**

### **PREMIER MOUVEMENT HERMENEUTIQUE : LA CREATION ARTISTIQUE POUR APPROCHER CERTAINS FRAGMENTS SIGNIFIANTS DE MON HISTOIRE**

#### **Belvédère**

Cette étape m'a construit. J'en ressors avec une posture existentielle clarifiée et augmentée par des nuances assumées. Le lecteur a bien lu « existentielle ». Je réalise que ce chapitre derrière moi et dont l'élaboration et la rédaction étaient un vrai casse-tête lors de mes premiers travaux scientifiques, m'a donné une belle occasion de rendre compte de mon appartenance à un ensemble au sein duquel je me laisse me déployer dans ma singularité, et ce, sans heurts. Cette prise de conscience est soignante et didactique. Ma posture est citoyenne et milite pour la fécondité du métissage des couleurs de peau. Peau comme fascia qui compartimente et solidarise l'ensemble dans un même mouvement. Ce voyage m'a installé dans la douceur. Au moment même où j'écris, mon cœur s'anime autrement. Je veux dire que mon rapport à l'histoire de mes liens humains s'est joué sur le territoire de ma sensibilité. Elle a été mise à l'épreuve dans mes appartenances comme dans mes ruptures méthodologiques, épistémologiques et théoriques.

Je pense à toi lecteur. Le chapitre qui débute incarne un pas supplémentaire vers une autorisation. Oser mon vrai visage, je sais que je tiens encore le masque... il se décolle à son rythme et celui de la confiance nécessaire à l'autre. Il y a quelque chose de terrifiant dans le geste d'offrir son vrai visage au monde. C'est intimidant. Je constate que sans l'amour, je n'y arriverai pas. Une formule émerge, j'hésite : « pourrais-tu m'aimer là où je ne le peux pas encore? J'ai besoin de ta main pour éloigner le masque de ma face. » Le dévoilement m'émeut. Il m'aide à m'accueillir, fébrile, déterminé.

#### 4.1 UN BALAYAGE SEMANTIQUE NECESSAIRE

Comment placer le paysage sémantique et les concepts clés balisant ma recherche? En faisant l'exercice de déconstruction de mon titre et sous-titre, de ma question de recherche, des notions se présentent sans pour autant que je puisse en faire des balises définitives. Deux raisons expliquent ma retenue. La première est liée au style d'écriture métaphorique propre à la forme poétique de l'écriture intuitive, performative et/ou automatique que je découvre progressivement. Bien que l'effort de chercher une voie soit stimulant, cadrer les éléments du langage, car il s'agit bien du langage en mots qui donnent aux concepts leur contour et légitimité, comment baliser une *heuristique analogisante* hors du cadre méthodologique (voir épistémologique)? À ce stade de mon parcours tel que je m'y engage, ce projet me semble être en partie un pari vain tout en constatant une fécondité pour mon processus de recherche où *l'écriture qui fait ce qu'elle énonce*.

La formulation de mon titre et de mon sous-titre implique un développement sémantique et la mise en place d'un cadre théorique, quel qu'en soit la forme. J'emploierai plus volontiers la formule de « *notions-carrefours* » de Barbier (1996, p.59), car elle est appropriée à l'intention de compréhension et de raisonnement heuristique en lien avec l'analogie et la ruse. Ainsi, les notions-carrefours d'*expérience*, d'*exil*, de *pèlerinage* et de *transhumance* de praticien-chercheur-ému doivent être précisées. Le premier et le dernier ont fait l'objet d'un travail conséquent dans ma thèse, je les reprendrai depuis mon travail précédant celui de cette maîtrise. La notion-carrefour de *transhumance* est nouvelle pour moi. Je l'utilise en analogie et par résonance au terme de *transition* développé par Lesourd dans son ouvrage *L'homme en transition* (Lesourd, 2008), et (Bridges, 2006) dans *Les transitions de vie* à propos des grands tournants de l'existence. La notion d'**exil** sera abordée avec des auteurs comme Maalouf (Maalouf, 2001) (Gomez Mango, 2007)<sup>68</sup>. Avec Davy (Davy, 2005), j'envisagerai la métamorphose de l'homme intérieur en perspective avec la question de l'exil de Soi, notion d'exil vue de l'intérieur comme un axe sémantique

---

<sup>68</sup> [https://www.cairn.info/load\\_pdf.php?ID\\_ARTICLE=INPSY\\_8309\\_0745](https://www.cairn.info/load_pdf.php?ID_ARTICLE=INPSY_8309_0745)

privilegié dans ma recherche. Des auteurs comme (Semprun, 2012) et (Hillesum, 1995) mais aussi Heidegger, J. Patocka et Henry (ces trois auteurs précieux dans mon approche phénoménologique de l'affectivité lors de ma recherche doctorale). Je suis conscient de la nécessité d'un 'nettoyage terminologique' de cette notion qui recouvre chez moi un registre ontologique et un sentiment social communs à *l'expérience exilique*<sup>69</sup>, expérience bipolarisée d'un là-bas et d'un ici toujours reliés (Nuselovici, 2013, p.1). Enfin, avec Bianchi<sup>70</sup> pour qui l'exil constitue le mouvement fondateur et l'événement premier par lequel l'âme s'incarne, je m'inviterai à regarder mes mouvements migratoires comme les empan tangibles d'une réalité intérieure cherchant une terre d'accueil (promise?) dans mes différents moments de transitions.

D'autres termes et notions résonnent fortement dans l'ensemble de mes formulations (titre, sous-titre et question de recherche). La notion de *l'homme ému* est essentielle à mes yeux, même si l'adjectif finit discrètement le sous-titre provisoire, elle est fondamentale pour moi. Le sens particulier de cette expression développé dans ma maîtrise en somatopsychopédagogie (Humpich, 2007), puis dans ma thèse de doctorat en sciences sociales (Humpich, 2015) reste présent en filigrane de ma recherche actuelle.

#### 4.1.1 Centrage sur une notion-carrefour : identité-ipsité

Présente dans le titre de mon mémoire, l'expression « identité-ipsité » exerce un pouvoir attractif chez moi. Et ce, malgré la teneur conceptuelle de la formulation qui me semble *a priori* difficile à transposer dans un vécu concret. Je poursuis le désir d'en faire le cœur de mon approche théorique. Je précise que la notion d'émouvoir et de l'affectivité est intégrée à l'issue de ma thèse<sup>71</sup> et qu'elle ne fait pas vraiment l'objet d'un développement

---

<sup>69</sup> Relative à l'exil

<sup>70</sup> <http://journals.openedition.org/leportique/519>

<sup>71</sup> Le lecteur peut la consulter sur le site du CERAP. <http://www.cerap.org/fr/accompagnement-du-changement/lémouvoir-comme-support-de-la-sensibilité-contribution-théorique-et>

conceptuel dans ma rédaction. Le but premier étant sa mise à l'épreuve dans le vif de mon existence.

L'étrange trait d'union !

« Identité » «-» « ipséité ». Le «-» m'intrigue! Au-delà de la norme grammaticale :

En grec ancien, l'énotikon (ou hyphen) est utilisé dans certains textes pour marquer l'union de deux lettres ou de deux mots, celui-ci a la forme d'un arc renversé comme le *tirant souscrit*.

En latin, ce signe *iphen* sera défini par le grammairien *Priscien* dans *De arte grammatica* comme signe marquant l'union de deux mots.

En hébreu, le macaph ou maqqeph est utilisé pour relier plusieurs mots brefs entre eux et a la forme d'un trait horizontal : ¨, selon Nina Catach; c'est à lui que nous devons la forme actuelle du trait d'union. (Source : Wikipédia)

Trait d'union, union des traits...*idem* et *ipse*. Un trait pour contenir l'écart et/ou habiter l'entre de ces deux notions. J'aimerais séjourner à califourchon entre ces deux colonnes de mon-être-au-monde. L'émouvoir serait-il l'expression de la tension de cet *entre deux*?

Pour Ricoeur, se pencher sur l'identité personnelle, c'est reconnaître une *continuité* au sein de *ruptures* inhérentes à la condition humaine. Ce qui me parle évidemment au regard de mes transitions plurielles. C'est précisément le Je qui assure la liaison entre ces deux rives de l'existence. La capacité de *se raconter*, donc du « récit de soi », met en jeu une notion-carrefour fondatrice dans les approches autobiographiques. Et c'est ce à quoi je me suis invité dans cette maîtrise. Ma formation me fait côtoyer à la fois une continuité de moi-même et des ruptures. Elles prennent la forme d'accidents de parcours dans mes projets, d'inattendus relationnels, d'inconcevables situations de renversements mettant en branle mes déplacements géographiques, par exemple.

L'analyse du récit narratif selon Ricoeur est l'occasion de me pencher sur la notion qui m'intéresse. Je suis fasciné au fur et à mesure de ma lecture. Heidegger n'est jamais

loin des questions ontologiques et du vivre. Son propos éclaire la structure fondatrice de ce dialogue entre deux termes, *identité-mêmeté* et *identité-ipséité* :

Comment le dasein peut-il exister en maintenant son unité au milieu de toutes les manières et possibilités de son être [...] ? Il ne le peut manifestement que dans la mesure où il est *lui-même* cet être en ses possibilités essentielles, où *je* suis chaque fois cet étant. Le ‘je’ semble ‘assurer la cohésion’ de l’entièreté de tout structuré. Le ‘je’ et le ‘soi-même’ ont toujours été conçus, dans l’ontologie de cet étant, comme le fond porteur (substance du sujet) (Heidegger, 1927, p. 377, cité par Herlant-Hémar, 2018, p.3)

Lire la citation, puis la retranscrire me procure un sentiment d’apaisement. Je sais d’où il me vient. J’ai vu le visage de ma vie dans le reflet d’un genre textuel abscons. Mon cerveau et mon cœur se sont habitués à ce langage. Je retrouve la formulation de mon axe, celle de ma question de recherche. Je suis une multitude de possibilités, un ‘je’ pluriel en instance de définir ce qui le caractérise et qui ne peut pas vraiment demander à une autre de le faire à sa place.

#### **4.1.2 Le caractère de la personne peut se définir à la lisière entre *ipse* et *idem***

Revenant sur ses propos quant à la constitution immuable du caractère comme expression socialisée de la permanence biologique (homéostasie), Ricœur m’enflamme lorsqu’il avance que le caractère de la personne peut se définir à la lisière entre *ipse* et *idem*. Lisière. L’homme ému se cacherait-il là ? Sa fonction s’inscrirait-elle dans cet espace à la fois découvert et dissimulé ? Je continue. C’est à travers la parole tenue prolongeant celle donnée que le maintien de soi est assuré. Alliance dans le verbe, mais depuis quel souffle ? Je ne trouve pas la réponse à ma question chez l’auteur. En scrutant dans la direction de *l’identité narrative*, des compréhensifs s’accumulent. Ils sont en isomorphisme avec le fil rouge de mon processus. Je me construis cette demeure de *l’idem* et de *l’ipse* dans l’acte d’écrire, de créer mes toiles performatives, et d’en parler. À y regarder de plus près, c’est surtout la valence de ces actes qui me marquent :

Pour éclairer l'existentialité du soi-même, il est "naturel" de partir de l'autoexplicitation quotidienne du Dasein, qui s'exprime sur "soi-même" en *disant* : *je*. [...] En disant "je", cet étant se prend soi-même en vue. [...] le "je" n'est pas non plus une détermination d'autres choses, il n'est pas *lui-même* prédicat mais, au contraire, le "sujet" absolu. Ce qui est ex-primé et as-signé en disant je concerne toujours ce qui reste jusqu'au bout identique » (Heidegger, 1927, p 378) chaque fois en tant que : "je-suis-en-un-monde". [...] *En disant je, le Dasein s'exprime comme être-au-monde* » (Heidegger, 1927, p 381, cité par *Ibid.*, p. 4).

#### 4.1.3 Me défaire du masque du « on »

Sans *me* dire moi-même, je comprends la mince chance de me définir dans le dédale de mes possibles. La phrase sonne comme banale, mais je la prends très au sérieux, car combien de fois n'ai-je pas pris la parole, ma parole de peur de me dévoiler ! J'ai gardé ou me suis couvert d'un masque du « on dit » et « on fait », comme « on pense ». Le prénom indéfini « on » est terrible par ce qu'il porte de rassurant. Je le vis quand je le prononce, ici et maintenant. Il appelle une présence indéfinie sans contour, un consensus dans lequel je m'affaiblis ou me redresse en appui sur l'indéfini. Je comprends ma peine devant le camp de concentration, et toutes les fois où le Je s'est vu réduit en particule du « on ». Je n'aime plus le on. Un *on*, ça peut être très con, j'en ai peur ! Le Je s'y perd. D'où me vient cette peine? Je ne peux plus être un défini<sup>72</sup> (indéfini) par l'égrégore du on. Pour ne pas déprimer, j'ajoute que parfois, derrière le on, se trouve un Je qui peut transparaître nettement. Tempérance.

#### 4.1.4 Le Je indispensable à la compréhension de soi

En poursuivant avec Herlant-Hémar (*Ibid.*, 2016), je réalise la dimension herméneutique et heuristique de la construction identitaire, et par conséquent la fragrance de sa relativité. J'ai été l'amoureux de quelqu'un, nous vivions sous le même toit, la demeure commune me donnait mon identité et mon ipsité sociales dans un pays étranger

---

<sup>72</sup> Le jeu de mots est facilement accessible aux français étant donné la prononciation du « un ».

où je l'étais devenu à moitié. Le jour où j'ai quitté ce lien, le lieu de mon identité s'est effondré. Cela m'est arrivé quatre fois dans ma vie. À force, on apprend à laisser les murs tomber, sans vouloir les tenir tous quand ils s'effondrent. Tiens, j'ai écrit « on ». Flagrant délit, trahison. J'ai rectifié dans ma tête, en laissant ma conscience me dire la ruse empruntée. Passer du *on* au *je*, c'est audacieux, c'est apeurant, ça rapproche de l'être, la vitrine tombe, l'autre me touche, nous nous touchons, sans distance ; c'est prendre le risque de l'émouvoir, ou plus encore, plonger directement dans lui. Passer du *Je* au *on*, cela m'a fait soupirer, reculer dans ma chaise. L'implication est moins radicale. Vivre au Je, parler au Je, aimer au Je, écouter au Je, c'est risqué. Cela revient à s'alléger des symboles, à changer les signes, à marcher pieds nus sur la braise de mon existence et de celle de l'autre. C'est volcanique. La compréhension de soi est une interprétation. Quand cette dernière tourne le dos au rang de l'indéfini, de l'anonymat, du consensus, elle frappe une solitude de plein fouet. Je l'ai rencontrée le jour de mes cinquante ans, à Athènes. Je n'étais plus cet autre, celui qui vivait *avec* et donc dans l'*ensemble*. Les ruptures sont plurielles, et celles amoureuses sont particulières en ce sens qu'elles cumulent les déchirures au sein d'un grand tissu dont je ne savais pas qu'il me préservait du sentiment d'exil. Je pensais rompre un lien avec une personne. J'ai réalisé, par contraste, que ce lien était une corde tressée de plein de fils dont je ne mesurais pas les alliances. Je les ai sentis un à un s'effiloche et avec eux, qui j'étais en tant que figure de présence. Je retrouve des similitudes dans mon histoire professionnelle que je ne déplierai pas.

#### **4.1.5 Le récit de soi : narrateur et personnage se fondent en un Je**

Je viens de partager au lecteur un souvenir. Dans ce récit, j'apparais à la *jonction de l'agir et de l'agent* (Ricœur, 1990, p.137) car j'ai offert mon unicité au moment précis où cette part de moi qui narre, se fond (déverse son être dans le dire) et se fonde (en retire une matière pour se dresser dans son unicité). Les deux verbes *fondre et fonder* sont cruciaux dans mon intégration de la méthodologie performative. Quand je suis devant mon texte, ou plutôt dedans jusqu'au cou, et dans mon agir de montage audiovisuel, je suis deux en une

présence. La conscience de la conscience en travail permet la rencontre de ces deux instances, rencontre et confrontation. Avec ou sans masque? Qui parle? Qui entend? Qui voit ou remarque?

Le récit narratif apparaît comme offrant une unité temporelle au caractère discontinu des évènements, à leur variabilité, leur identité-*idem*. L'identité narrative n'abrase pas le changement mais l'intègre dans la cohésion d'une histoire. Raconter c'est discerner par l'esprit, écrit Ricœur, en référence à son origine étymologique, *cernere*. Raconter c'est également expliquer, écrit-il, c'est-à-dire opérer des liens logiques qui vont tisser la trame temporelle. (Herlant-Hémar, 2018, p.5)

La question se corse quand c'est un autre qui prend la parole, à qui je laisse la place, étranger jusqu'ici à ma conscience, et que pourtant j'abritais. Je découvre dans ma recherche mes « sans-abris ». Une fois reconnu, je dois bien m'en occuper. C'est lorsque je m'autodésigne être celui-ci ou cet autre que je deviens gardien de mon temps, je dirais même que j'en suis le propriétaire avec la réserve mentionnée plutôt. Tout m'échappera un jour ou l'autre. Sauf le pouvoir de me dire, de me raconter. Vais-je le prendre? Ultimement, c'est ce que Semprun me dit : « En somme, je ne possède que ma mort pour exprimer ma vie... » (Semprun, 2012, p. 827). L'autodésignation par la capacité d'un retour sur soi-même et à travers le langage trouve le trait distinctif de la singularité humaine.

Quand j'écris des mots au Je radical, au fond, j'estampille la présence unique du locuteur que je suis, et il en va de même dans mes agirs en création artistique où le langage prend une voie inédite et s'habille d'une autre forme. Pour les deux auteurs qui m'accompagnent, le sujet *reconfigure* ses temporalités avec le travail sur le temps effectué par le retour sur soi dans, pour, et par le récit.

#### **4.1.6 L'occasion d'une reprise de l'héritage à notre égard**

Quand j'écris sur ma vie et ses fragments, j'effectue une reprise, plus qu'une répétition (Jullien, 2018), j'ouvre ma conscience et plus encore ma présence dans toute l'épaisseur de sa mise à l'épreuve, au passé, au présent et à ce qui est à *venir – l'à-venir*.

Dans cette entreprise, je peux saisir la « survivance » de certaines pensées relatives à mon parcours. J'extrais sa trace de mon passé en la re-prenant dans mon présent. Je ne pourrais pas affirmer que la distance temporelle soit abolie. Subjectivement, un *idem* semble apparaître dans ce *moi* qui ressurgit. Le lecteur n'aura pas de difficulté à imaginer quelque chose de semblable pour lui. Un autre apparaît par la bouche de soi-même quand je parle de moi, de mes histoires, et plus encore, dès que je m'implique corporellement dans l'évocation d'un moment qui s'invite à moi (explicitation). « **L'histoire racontée dit le *qui de l'action*** » (Ricœur, 1985, p.442, cité par Herlant-Hémar, 2018, p.16) (Je souligne).

#### 4.1.7 Le récit de soi : un temps raconté

Je me sens être arrivé à une étape théorisante de mes vécus singuliers. Me comprendre demande un double visage. Celui de l'identité formelle, celle du *même* et l'autre, celle du soi-même - *ipse*. Voilà deux façons qu'a mon identité de *se lire*. Pour Ricœur, le récit au je est un acte, le seul, par lequel je peux « inclure le changement, la mutabilité, dans la cohésion d'une vie », et ce, grâce à des variations imaginatives (1985, p.443). Le récit de soi est création plus que fiction. Finalement, l'auteur conclut que le récit historique ou la fiction opèrent de la même façon. Ils reconfigurent l'histoire. Je suis lecteur et scripteur de ma propre vie. Ce mémoire, sa rédaction et ses œuvres audiovisuelles participent à ma construction identitaire :

Le soi de la connaissance de soi est le fruit d'une vie examinée, selon le mot de Socrate dans l'*Apologie*. Or une vie examinée est, pour une large part, une vie épurée, clarifiée par les effets cathartiques des récits tant historiques que fictifs véhiculés par notre culture. L'ipséité est ainsi celle d'un soi instruit par les œuvres de la culture qu'il s'est appliquées à lui-même. (Ricœur, 1985, p 443-444)

La deuxième partie de cette citation m'intrigue. Je n'en comprends pas la raison entièrement. Je me laisse faire. Mes allées et venues entre théories et évocations existentielles ont été fécondes. J'arrive de cette marche exploratoire avec plus de sens sur la question de l'identité-ipséité. D'autres éléments m'attendent se frotter à ma compréhension actuelle et la compléter.

À travers l'exploration qui suit, j'enquête – Jean quête – sur un mystère. J'ai à cœur d'aller puiser chez des auteurs du champ de la philosophie, de la phénoménologie, de la neurophysiologie comme Ricœur, Levinas, Ouaknin, et Damasio. Je choisis le premier pour son approche narrative, le second pour sa vision spirituelle et existentielle, le troisième pour sa vision contemporaine de la tradition le quatrième pour l'ancrage corporel et perceptif.

## 4.2 UN LENDEMAIN PAS COMME LES AUTRES

### 4.2.1 Commencer avec un appui théorique pour ma visite de l'inhumanité

Il est 15 h 30 de l'après-midi. Nous sommes le mardi 15 mai 2018. Je loge dans le petit appartement d'un immeuble délavé, construit dans les années cinquante. Je suis assis devant mon ordinateur au 59, Urzeniczka, Cracovie, Pologne.

Je viens de télécharger mes photos et extraits vidéo de ma visite du musée et du camp d'Auschwitz-Birkenau. Un bus m'y a emmené depuis la gare routière de Cracovie. Départ à 9 h 15, plus tôt que l'horaire prévu. Le chauffeur en regardant mon billet a accepté de me faire monter. Je serai plus tôt là-bas et cela me va. Il fait beau, le ciel est lumineux comme lors de ma première visite en septembre 2014 avec mon père, sa petite cousine, mon jeune frère, ma sœur et mon beau-frère. Mais aujourd'hui, je suis seul à faire le voyage; seul dans ce lien avec une part de l'histoire de mon père, de certains membres de ma famille paternelle polonaise, de l'humanité. Qu'ai-je encore à découvrir? Dès l'annonce de la conférence internationale « Vitalité des approches biographiques », j'ai su que je reviendrai ici. Vitalité autobiographique oblige? J'ai dans mon sac à dos mon appareil photo, une thermos de thé, mon journal intime, deux morceaux de gâteau aux carottes achetés la veille et le livre de Ricœur, « Soi-même comme un autre » :

Pour une grande part en effet, l'identité d'une personne, d'une communauté, est faite de ces *indentifications-à* des valeurs, à des normes, des idéaux, des modèles, des héros, dans lesquels la personne, la communauté se reconnaissent. Le se reconnaître-*dans* contribue au se reconnaître-*à* [...]. Cela prouve que l'on

ne peut penser jusqu'au bout l'*idem* de la personne sans l'*ipse* lors même que l'un recouvre l'autre. (Ricœur, 1990, pp. 146, 147)

#### 4.2.2 Se souvenir pour advenir : toile performative n° 5

<https://youtu.be/mQ4KnO-OyLI>

- D'un centenaire à l'autre : du paysan polonais au génocide juif, à mon histoire transgénérationnelle

Je le dirai plus loin encore, ma venue en Pologne est placée sous le signe d'un projet au sens d'une intentionnalité débordant la volonté même du sujet tout en ne pouvant se réaliser sans son consentement. L'origine de mon déplacement en Pologne trouve sa motivation dans la participation à un colloque organisé par l'Association internationale des histoires de vie en formation (ASIHVIF).<sup>73</sup> Je viens d'y présenter deux communications. L'une sur les liens entre le travail de la mémoire et la place du corps en approche biographique et l'autre, sur la recherche en écriture performative. Dès l'annonce de cette rencontre signifiante dans l'histoire de ce champ de recherche et sous l'impulsion de Jeanne-Marie Rugira, nous sommes plusieurs formateurs du département de psychosociologie à témoigner notre intérêt. Le mien est double. Il concerne mon engagement en tant que praticien-chercheur-formateur d'une part. D'autre part, mes grands-parents paternels sont polonais et originaires de la région de Wroclaw, ville où se déroule la conférence internationale organisée par l'AIHVIF sous la bannière du « 100e anniversaire de l'édition du « Paysan polonais en Europe et en Amérique »; le livre de Florian Znaniecki et William Thomas a été publié en 1918. Cette conférence internationale veut démontrer les vitalités des approches biographiques de 1918 à nos jours.<sup>74</sup> À moins de 300 kilomètres de là, la ville de Cracovie se tient debout, avec son histoire et celle de notre humanité. Je me suis programmé une semaine de résidence d'écriture dans la ville réputée pour la beauté de

<sup>73</sup> ASIHVIF : Association internationale des histoires de vie en formation. L'énoncé se trouvait dans le courriel qui m'était adressé afin de m'inscrire à l'événement.

<sup>74</sup> voir : [http://www.asihvif.com/1/le\\_paysan\\_polonais\\_1110040.html](http://www.asihvif.com/1/le_paysan_polonais_1110040.html)

ses monuments épargnés des bombardements de la dernière guerre, pour son ghetto juif, et pour le camp de concentration d'Auschwitz-Birkenau qui se trouve à quelques dizaines de kilomètres du centre-ville. Il y a peu, la Pologne rendait hommage à un million et demi de personnes, 70 ans après la libération de ce lieu où un mal innommable a été perpétré. Ce fragment de l'histoire de notre civilisation, outre qu'il a créé un traumatisme dans la conscience humaine qui fait dire à Adorno : « Agis de la sorte qu'Auschwitz ne se reproduise » (cité par Thanassekos, 2004, p.43), pose la question du silence qui efface et du mensonge qui travestit (*Ibid.*). Ma première visite de ce lieu s'est faite avec mon père, déporté en janvier 1944. J'ai un rendez-vous là-bas...pour la deuxième fois.

#### 4.2.3 La question de l'idem et de l'ipséité : inhérente à l'humanité?

Dans une première résonance personnelle, l'histoire « des camps de la mort » dialectise voire diabolise le concept d'identité et son empan que j'apprivoise, l'ipséité. Je le constate, le trait d'union qui lie ou sépare les deux mots – identité-ipséité - prend un sens particulier au début de ma journée. Quel est cet *autre*, l'unique et à la fois cet autre, le *même* qui m'appelle là-bas? Nous arrivons presque à destination. Placé à l'avant du bus, à un mètre cinquante du pare-brise, je lis dans le rond-point et sur le panneau de direction ma destination : Oświęcim<sup>75</sup> – appellation en langue polonaise de la ville où s'est jouée, déjouée l'utopie de notre humanité dans un événement historique sans précédent. Je ne sais quelle conscience se heurte dans mon regard, mais un courant d'effroi resserre tous mes fascias. Nous sommes à sept kilomètres du musée. Mon bus longe une forêt de conifères que les rayons du soleil zèbrent de lumière. Les arbres défilent et mon imaginaire aussi. Se souviennent-ils de ses prisonniers passés entre leurs branches, appuyés sur leur tronc, abattus ou déchiquetés par les chiens à leurs pieds? Quelle est cette conscience qui m'envahit d'horreur? Le sang me glace. « Arbre, bien que tu ressembles à ceux que je frôle dans l'insouciance de mes ballades dans le parc Beauséjour de Rimouski, bien que tu sois *même à eux*, tu es *ipséité radicale*, de par le temps et l'espace géographique! » Ricœur

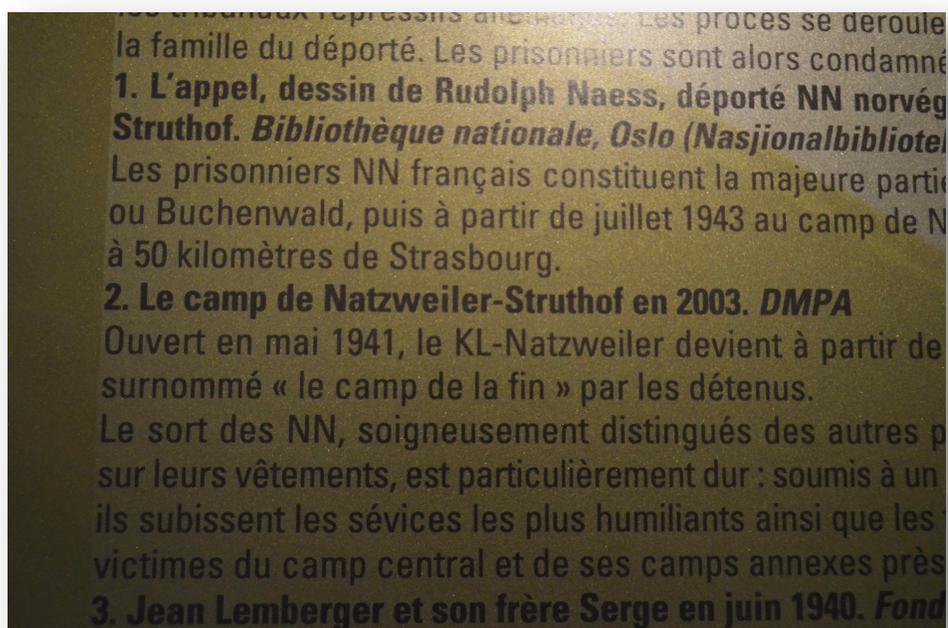
---

<sup>75</sup> Écouter la prononciation : <file:///Users/jean/Downloads/PIOs%CC%81wie%CC%A8cim.ogg>

aurait raison...que faire quand cette évidence frappe à ma porte? Il me faut témoigner, apprendre la nuance, réaliser le gouffre dans lequel je m'engonce lorsque j'oublie cet écart, cette équation : le même a besoin du singulier, le singulier ne peut se passer du même. Philosophie, anthropie, phénoménologie existentielle.

- Témoigner par l'image : aller me rencontrer

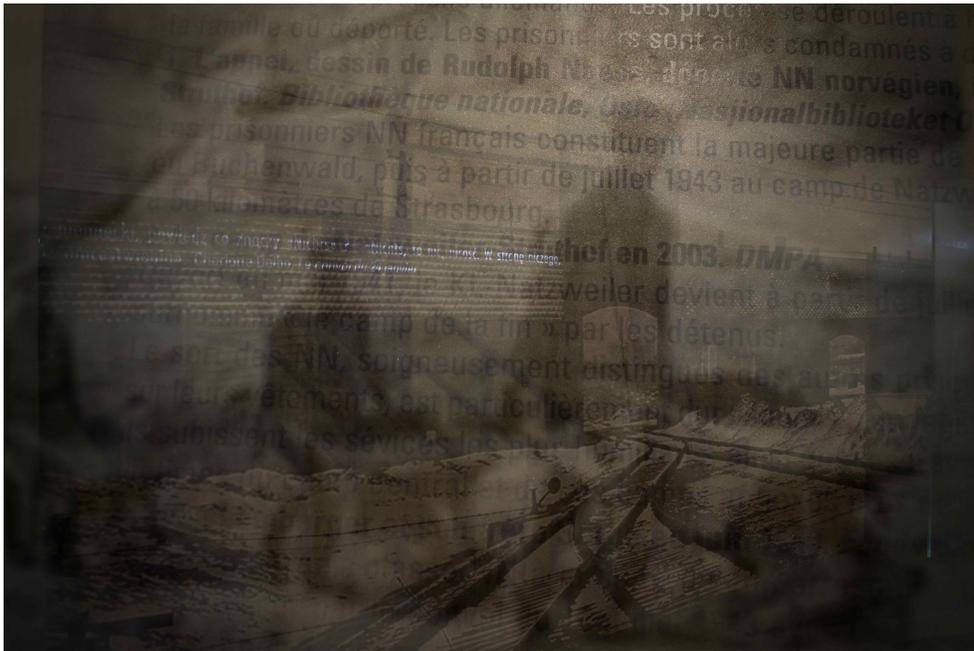
Je regarde une à une les photos prises hier. Est-ce bien moi qui les ai prises? Ou est-ce elles qui me prennent maintenant? Me saisissent par l'incompréhensible, l'inconcevable qu'elles jettent à ma conscience. Je passe une à une les images et m'arrête sur celle-ci :



Je pénètre dans le bloc n° 20, Camp n° 1, franchis la pièce dédiée aux déportés de France. Je découvre sur un poster la référence du camp de Natzweiler-Struthof. Pour la première fois, un autre lien se fait dans ma conscience : mon père a survécu à un camp, loin de celui d'Auschwitz, mais dans un *idem*, surnommé « camp de la fin ». Fait prisonnier au camp de Schirmeck, à quelques kilomètres de celui du Struthof, à la suite à l'intervention de la Gestapo en janvier 1944, tu y resteras jusqu'en mai de la même année. Une tranche de

ta vie est restée muette pendant près de cinquante années en ce qui me concerne. Tu m'as partagé les premiers détails de ton épopée (le mot émerge, je le respecte) il y a deux ans, lors de ma visite annuelle depuis que je suis résident canadien.

Un peu plus loin, je découvre une autre photo de trois prisonniers en train de pousser leurs brouettes. Le premier te ressemble plus jeune. Je vois ta silhouette. La toise.



Tes mots, tes expressions et ton regard émergent de ma mémoire; nous sommes dans la cuisine de ta maison, nous déjeunons. Tu me racontes. Radicalement à la première personne. Le quotidien du camp. Le capo qui était un ami d'enfance avec qui tu jouais au football à la Cité Fernand Anna. Ce jour où ce dernier t'a sauvé la vie alors que sans le savoir, tu avais franchi une zone interdite aux prisonniers et qu'un allemand, posté dans son mirador, fusil en joug, s'apprêtait à te tuer. Papa tu me parles, les yeux dans l'expérience de ce moment et je ne peux te rejoindre. Le cri en allemand : « Ne le tue pas, celui-là! » Puis, l'expérience de la faim qui te tenaille, de la peur, de la fatigue...de la maladie. Cette

dernière en définitive, comme pour certains autres prisonniers, t'aura sauvé de la chambre à gaz, ou du *ravin de la mort*<sup>76</sup>. « Nous travaillions dans les carrières de pierre toute la journée, le travail était éreintant, certains mourraient d'épuisement<sup>77</sup>. » Je t'écoute et te lis. Une part de moi te rencontre, se rencontre elle-même. Je suis fils de déporté, petit-fils de migrants polonais à l'occasion d'un traité entre l'Allemagne, l'Autriche et la France en 1924.

- Reconnaître, c'est co-naître : me rejoindre pour te rencontrer

Une part de moi raccroche le fil d'une conscience transgénérationnelle. Prendre connaissance de ton histoire que je porte en moi de quelle manière? Et comment cela se manifeste? Le déporté, le survivant devient cet homme dont je suis héritier. Tu as 93 ans, j'en ai 57. Tu vis encore. Rescapé de l'effroi historique de ce vingtième siècle. Quelle providence! Quelle force aussi d'avoir survécu! Que faire de cette histoire, de cette marque gravée en toi? Inscrite en moi et dans nos liens? T'avoir écouté m'a libéré. Je ne savais pas ces chaînes exister. Je pleure discrètement. J'ai honte de te paraître vulnérable, peur aussi que tu t'effondres devant moi, alors, qu'intérieurement, une part de moi n'attend que cela : père, peux-tu être *cet homme vulnérable*, cet homme affecté? Offre-moi ta fragilité, j'en ai besoin pour découvrir ma solidité. Pouvons-nous pleurer ensemble? Mon écriture se poursuit dans la petite boulangerie, au coin de la rue. À côté de moi, deux hommes discutent en polonais. L'homme placé en diagonale et en avant s'arrête de parler. Silence complice, je sens qu'il regarde, intrigué. Peut-être l'est-il par les larmes qui coulent sur mes joues. De quoi aurais-je besoin en ce moment? De parler le polonais! De dire à cet homme d'une soixantaine d'années que je suis un fils de survivant des camps. Que je viens en Pologne, sur cette terre qui est celle de mes racines paternelles pour me comprendre, m'accueillir comme je ne l'ai jamais fait encore! Poussé par un 'métier' tissé serré au devoir ontologique du devenir humain. Je ne peux te rejoindre, mais est-ce la voie? Père, c'est en me rejoignant moi-même que je te rencontre.

---

<sup>76</sup> Espace dans lequel les prisonniers étaient tués, laissés comme cadavres.

<sup>77</sup> Extrait d'enregistrement du témoignage de mon père fait en juin 2019.

Deux espaces se réunissent, l'*idem* rend l'ipséité réelle. Je ne me suis jamais rendu au camp concentrationnaire alsacien et je n'ai pas visité son mémorial. Pourtant, depuis de nombreuses années, mon père y va, assumant et honorant ses responsabilités au sein de la Fédération nationale des déportés et internés, résistants et patriotes (FNDIRP), encore membre du bureau national à 92 ans. Je viens de faire une visite guidée virtuelle du lieu. Il m'a fallu passer ce temps en Pologne, avoir entendu parler du 'paysan polonais' à Wroclaw, et être allé dans le lieu historique d'Auschwitz, pour y rencontrer une conscience jamais ouverte de cette façon. Le montage photo reliant trois prises de vue – celles de l'entrée du camp n°2, du bout de paragraphe relatant l'existence du camp du Struthof, de trois prisonniers au travail – se fait complice d'une conscience en émergence. Un émoi sans affect. La formule m'effraie d'un coup. Je fais de cette énigme une prière. Mystère du mécanisme de protection de l'effondrement psychique, l'émotion s'efface pour que l'homme survive ou terrorise ou encore, ex-termine. Réaliser ce à quoi mon père a résisté me donne de la gratitude pour ma génétique, de la compassion envers ses conduites relationnelles dont certaines ont été violentes, de la bienveillance pour son fichu caractère. Je les connais bien, théoriquement, ces mécanismes. Aujourd'hui, en faire l'expérience singulière me relie aux « *idem* » proches et plus éloignés de mon histoire personnelle. Je réalise que l'histoire ne peut pas être que personnelle. Dilthey et Patocka me l'ont appris (Humpich, 2015). Je rencontre d'une manière nouvelle la nécessité que la trajectoire personnelle demande son dû : être reconnue plus que comprise, considérée plus qu'expliquée, rencontrée plus que niée. Alquéi n'a cessé de revendiquer les dimensions affectives de ce fait (*Ibid.*). Identité-ipséité. Gémellité dans les liens fraternels et de sang dans mon existence conjuguée à la croisée des temporalités. L'*idem* caractérisant les jumeaux a fasciné certains nazis; leur traitement dans les camps, et notamment celui d'Auschwitz, a été terrible. J'ai appris comment ils ont été sujets à des expériences médicales inouïes de violence, de sadisme. L'histoire telle qu'elle me parvient retentit, et m'amène à penser au précieux de ma vie et d'une existence placée dans la 'bonne tranche' du siècle dernier; à quoi ai-je échappé et qui me revient par ricochet? J'ai échappé à cette vie qui m'a échappé en quelque sorte. La mémoire perce un trou – contre les trous de

mémoire. Par contraste et par écart, je ne peux m'en extraire sans m'y attarder avec sensibilité c'est-à-dire sans la rencontrer. Les pas de ma conscience ont besoin de la contraction de mes muscles, de l'attention de mes yeux, du battement de mon cœur, de leur chair et de la résonance psychotonique des fascias qui les constituent et les enveloppent. Présence incarnée.

#### 4.2.3 Quatre petits bouts de pain<sup>78</sup> : Toile performative n° 6

<https://youtu.be/xVIKsgFyBzI>

- Montage de la capsule : un moment particulier du « dire »

Voir l'œuvre de Renzo Piano m'apaise; j'ai découvert le bâtiment dédié à la mémoire de plus de 100 ans de cinéma, rue des Gobelins à Paris. Notre guide nous fait part de la philosophie de cet « architecte explorateur italien<sup>79</sup> qui allume les consciences. Animé d'un humanisme et l'élévation de l'homme vers son âme au sein des cités, il construit des espaces où l'horizontal s'allie au vertical. Le contraste avec l'architecture dont je présente les vestiges est absolu. Dans cette capsule se jouent des modes de dire notre humanité et de la mettre en son. Dire, ce que Magda me partage. Et me déplace existentiellement, spirituellement. Radicalité performative. Il me faut trois tentatives avant de finir de retranscrire le texte au complet. Je m'effondre avant de finir. Les maux prononcés, les mots déposés rentrent en moi, dans ma chair... Ils brûlent dans mon humanité, de l'intérieur, comme les flammes du foyer me l'évoquent. Ce style d'écriture performe et me convoque à moi-même. Par contraste, celui de Ricœur met en sens de l'extérieur et cela me concerne aussi, mais ailleurs, dans le sens réflexif. Le surplomb de l'expérience est une autre expérience. Le doudouk arménien fait le liant; il est ma parole à vif. Quatre petits bouts de

<sup>78</sup> J'emprunte ce titre au livre de Magda Hollander-Lafon (2012)

Voir : <https://www.youtube.com/watch?v=SG40sPvkvBY>

<sup>79</sup> Voir : <http://www.linternaute.com/savoir/grands-chantiers/06/diaporama/architecte/renzo-piano/renzo-piano.shtml> et <http://fondation-jeromeseydoux-pathe.com>

pain (Hollander-Lafon, 2012) est un récit qui transforme son lecteur. Il me permet de mieux comprendre le rapport au pain dans notre maison depuis ma tendre enfance. Ce lien quotidien – si banal pour nous, ses enfants, et si particulier pour mon père qui le manifeste encore aujourd’hui, soixante-quinze ans après son passage dans un camp de concentration :

Puis-je me permettre, prenant appui sur cette expérience historique extrême, non seulement d’interroger la normalité mais aussi de la compromettre [...] ? Si l’on répond positivement à cette question, [...] « l’événement Auschwitz » cesse d’être cette négativité absolue qui paralyse la conscience pour devenir le moment possible d’une critique radicale et positive du présent. [...] Le banal est susceptible de produire un mal sans nom, un mal inouï. (Thanassekos, 2007, p. 50)

- En - quête de mon identité narrative

La véritable force contre le principe d’Auschwitz serait l’autonomie (...), la force de réfléchir, de se déterminer soi-même, de ne pas jouer le jeu » (*Ibid.*, citant Adorno) [je souligne]

Nous sommes en mai 2018. Je suis en quête de mon *Identité narrative*, c’est bien dans cet exercice que je me trouve. Je me crée à force de ME raconter depuis la narration d’une identité définie comme étant *numérique*. « Connaître, c’est reconnaître : la chose deux fois, n fois » (Ricœur, 1990, p. 141), d’une identité *qualitative* qui se déclare par similitude. Les prisonniers des camps, je l’ai mieux compris dans une des salles du block 10, portaient des blasons indiquant le caractère de leur détention : prisonniers politiques, juifs, prisonniers ayant tenté une évasion, Roms<sup>80</sup>, déserteurs, etc. Enfin, une troisième composante de la notion d’identité, celle de la *continuité ininterrompue* vient dialectiser les temporalités du passé, du présent, et de l’advenir. Mon père approche le centenaire. Déporté à l’âge de dix-neuf ans, le retour ou simplement le rappel de cette identité est plus prégnante ces dernières années. Mes échanges avec lui illustrent la pensée de Ricœur, pour qui, au fil des temps d’une vie, des changements faibles pris un à un menacent la ressemblance sans la détruire pour autant (*Ibid.*, p. 141).

---

<sup>80</sup> Les Roms, dénommés Tsiganes sont un groupe ethnique initialement originaire de l’Inde, présent en Roumanie comme dans d’autres pays d’Europe. (Source : Wikipédia, consulté le 22 juillet 2018) J’ai découvert qu’ils avaient été, eux aussi, exterminés dans les camps nazis.

Toute la problématique de l'identité personnelle va tourner autour de cette quête d'un invariant relationnel, lui donnant la signification forte de permanence dans le temps. [...] Une forme de permanence dans le temps qui soit une réponse à la question : qui suis-je? (*Ibid.*)

« Qui suis-je? » est bien une interrogation présente avant, pendant et après mes mouvements migratoires. La question se pose pour l'Autre qui m'accueille et cet autre en moi qui advient à chacune de mes transitions existentielles. Elles se jouent sur la découverte d'espaces géographiques, la rencontre des personnes, des modes de communication, de langages et de langues, de manière d'aimer, dispersés dans le temps sur une trentaine d'années. Mais comme Ricœur l'écrit à la fin de la citation plus haut : « j'anticipe trop ». Je reviens vers les images, les sons, les décors – le mot me semble inadapté et satirique, mais je le garde quand même – anticiper sur ma compréhension et une mise en sens... cénesthésique. Prendre de l'avance sur la pensée, rejoindre l'émouvoir comme écriture de mon futur en m'appuyant sur mon hypothèse que l'intervention d'une performativité s'allie à l'identité narrative pour la constitution conceptuelle de mon identité personnelle. Elle repose sur la « médiété spécifique entre le pôle du caractère<sup>81</sup> où *idem* et *ipse* tendent à coïncider et le pôle du maintien de soi, où l'ipséité s'affranchit de la mêmeté. » (*Ibid.*, p.143)

- Temps 2 : le moment où je découvre ma création

Je suis dans le train de retour vers Paris. Ma semaine en Alsace natale s'achève. Une semaine différente des autres car elle est marquée de quelques temps forts. J'avais débuté mon montage les dernières heures de ce dimanche matin parisien. Les premières images marquantes de ma journée au camp d'Auschwitz se sont alignées vite, le climat sonore aussi. En deux heures de temps, la trame s'est donnée. Avec fluidité, le choix des sons et des premières notes du doudouk marque le défilement des images du site, un enchaînement

---

<sup>81</sup> « J'entends ici par caractère l'ensemble des marques distinctives qui permettent de réidentifier un individu humain comme étant le même. Par les traits descriptifs que l'on va dire, il cumule l'identité numérique et qualitative, la continuité ininterrompue et la continuité dans le temps. C'est par là qu'il désigne de façon emblématique la mêmeté de la personne. » (*Ibid.*, p. 144).

se donne. Clairement. Au premier visionnage des trois quarts du document, je reprends l'émoi vécu il y a quatre ans lorsqu'à quelques pas devant ce bâtiment, l'inimaginable butait dans ma boîte crânienne. Je retrouve l'absence de mot devant la défaillance de mon imaginaire face à ces planches et ces murs. Aveu devant cet enfer-mement du non-sens ou la quête acharnée du sens là où règne encore l'absurde. Je suis lucide sur la raison de ce déficit de la conscience. L'inexpérience de cette tranche de l'histoire me l'expliquerait bien. Et pourtant, une autre vie défile dans moi. Ma raison est impuissante.

- Être là : fiction du passé, réalité du futur

Comment a fait mon père, cet homme placé là et projeté dans la gueule de l'innommable ? Seules deux femmes étrangères, asiatiques sont dans le bâtiment avec moi. Elles photographient la rose fanée que j'ai trouvée sur une planche et que je viens juste de redresser comme je le fais dans ma colonne au même moment en signe d'inclinaison et de reliance avec l'autre qui l'a posé là, au milieu de la mémoire d'un désastre. Je projette l'état d'âme de la personne qui l'a déposée. Je leur fais signe et lève mon appareil photo. Pour quelles raisons me faire prendre en photo dans ce lieu ? Je ne le sais pas encore, mais une impulsion défait ma retenue morale, projection d'un narcissisme malsain. Suis-je en train de faire du tourisme historico-concentrationnaire ? Je laisse tomber ma culpabilité : une autre instance dicte mes actes depuis que j'ai pénétré dans la lumière inondant cet antre diabolique.

Je suis frappé par les deux fresques à l'entrée. La candeur qui se dégage de la graphique et des couleurs des personnages. J'apprends que ce bunker numéro *seize d* (16d) était réservé aux premiers Polonais, femmes et enfants avant que le camp ne devienne le lieu de crémation que l'on connaît. Je déambule dans les allées, en silence, à l'écoute des murmures de l'histoire. Le lieu se vide de ses occupantes. Je suis seul, nous sommes seuls oserais-je dire. Moi et ces âmes qui m'ont crié leur misère il y a quatre ans. Je ne les entends plus, j'écoute autre chose. L'appel du son à offrir, à leur offrir. Je sors l'instrument de mon sac. Commence ma plainte solidaire. Oui, une com-plainte pour vous, chères âmes meurtries à jamais. Je ne vous vois pas là, mais ma chair le sait – comment pouvoir

l'affirmer aussi librement? – Je visionne devant Sophie que je sollicite en témoin. C'est vraiment à ce moment différé que leurs présences m'apparaissent! C'est aussi à ce moment précis que quelque chose vit en moi. La pudeur d'une nudité d'être s'adosse au sentiment d'entre-aide à cette part d'humanité.

- Je joue pour toi, frère humain

Je joue pour toi qui m'offres ce regard de l'autre côté de l'humanité. Comment as-tu fait pour me trouver, me rejoindre à cet endroit où le cœur d'un homme semble capable de les rejoindre tous? Le dehors tapissé de mémoires et de vestiges est entré d'un coup dans moi, fissurant la porte de la part intime de mon identité sans âge dans le printemps de mes 57 ans. Je repasse en boucle plusieurs fois les scènes choisies et je me laisse raconter mon futur. Il y a quatre ans, dans un échange avec mes collègues, j'avais nommé mon vœu de faire une « performance instrumentale » dans ce camp de concentration, 'symbole' de l'anéantissement de la vie, marqué par le retrait du chant des oiseaux. Signe solidaire de la nature? Je voulais y jouer de la musique, y déposer des sons là où le silence des vies fracassées, meurtries, anéanties, brûlées, semblait s'être prolongé chez d'autres espèces vivantes. C'était le cas pour les oiseaux, ils avaient déserté les lieux. « J'y reviendrai pour mes soixante ans ! » avais-je lancé. J'ai foi à l'organicité. Elle a devancé ma vision de trois ans. Par analogie, un sens nouveau se donne à la formule, « vitalité des approches biographiques<sup>82</sup> », car c'est bien à elles que je dois l'expérience actuelle. *Vitalité*. Dynamisme et poussée afin d'explorer une empreinte transgénérationnelle moribonde, y extraire une cohérence dans la constitution de ma sensibilité, dans la construction de mon caractère.

---

<sup>82</sup> Je veux parler de ce colloque du centenaire du paysan polonais organisé à Wroclaw les 9, 10 et 11 mai 2018 et dont le titre évocateur « vitalités des approches biographiques » évoque mon processus actuel.

- Disciple, mais de quelle expérience?

Les propos de Thanassekos<sup>83</sup> questionnant l'usage pédagogique de « l'événement Auschwitz », formule désignant « le paradigme de la criminalité nazie considérée dans son ensemble – dans toutes ses dimensions » (Thanassekos, 2007, p. 46) me ramènent à mon « étalon négatif de tout état de droit » - dont le droit d'être un humain, et dans la poussée créatrice d'un axe intentionnel pour ma vie future, lorsqu'en moi, s'est formulé « fais de ta vie une sortie du camp! » Je retiens une petite phrase de l'article où son auteur affirme qu'un détour par Auschwitz n'est pas nécessaire pour avoir la preuve qu'en tout homme, il y a le meilleur et il y a le pire. Oui. Cette triste réalité alimente le foyer de mon utopie au fondement de cette recherche, de l'hypothèse que l'*émouvoir* a la capacité de faire se rencontrer l'*idem* et l'*ipse* pour les hisser dans *un dialogue fécond et constructif*.

*Approche* : Aller vers ces autres du passé, fouler la mémoire des disparus comme adjuvant actif au courant d'une recherche visant l'épiphanie de mon ipséité. *Biographique*. Ma reprise de la visite du camp se fait complice de mon parcours exploratoire. Reprise et non répétition du même voyage. Oui, j'étais là, en septembre 2014, je ne refais pas ma route mais la reprends ce lundi 15 mai 2018 :

[...] la reprise se détache de la répétition en ce sens qu'elle introduit un décalage, un temps médian, une pause, un espacement, qui permettent précisément de recommencer sans répéter. La reprise suppose une capacité de déprise pour permettre le renouvellement. (Jullien, 2018, p.115, 116)

---

<sup>83</sup> Est directeur de la Fondation Auschwitz.

- Explorer l'antre de la répétition et de la reprise : dé-ranger l'ordre!



Contre toute attente, l'écart sémantique précisé par Jullien (2018) renouvelle le rapport à ma naissance. Il introduit une autre perspective sur ma venue au monde. Par analogie, elle me permet d'explorer chacune de mes transitions de vie, de mes changements relationnels, professionnels comme autant de venues au monde. L'ouverture du sens que je pressens me fait inspirer, me dégage les poumons et m'ouvre le thorax. Un mouvement descendant atteint mes pieds. Je suis arrivé au monde comme jumeau. Est-ce à dire la répétition d'un semblable (ressemblance troublante et troublée, on l'a vu plus haut) ou la reprise de ce dernier? Je suis un *même* qui en-soi porte un certain autre sans défier l'Autre pour autant. Je suis un autre, qui en-soi, porte un même, sans pour autant défier la valeur de ce Même pour autant. Plus qu'un jeu de mots, les formules dansent dans ma tête. L'écart dialectique dans l'articulation du 'JE' et le 'Tu » proposée par Levinas, Jullien ou Sartre appelle à l'humilité. La dialectique avec l'autre quand l'autre est mon jumeau exacerbe l'ambiguïté de l'altérité; l'autre, ce n'est plus celui dont je cherche la mêmété, mais celui avec qui je peux m'associer pour assumer l'écart imperceptible entre nous. Dans le cas exemplaire des jumeaux, les frontières du même et du distinct s'effacent, les deux sont aussi vrais chez l'un et l'autre! L'un égale l'autre et réciproquement. Ce qui était

réellement le cas pour Luc (mon frère) et Jean (moi). Au point que ma mère, pour nous dissocier – le mot est fort – avait installé une convention vestimentaire : Jean est habillé en bleu et Luc le sera en rouge! Quand je regarde les photos, ce signe distinctif est le seul sur lequel je peux m'appuyer pour m'y re-trouver.

Je reprends ma route : à la rencontre du monde!

### **4.3 JE SUIS UN SUJET EN FORMATION, EPISTEMOLOGIQUEMENT EN EVOLUTION SUR UNE TRAME SENSIBLE**

#### **4.3.1 Corps dévoilés : corps du chercheur, corps du texte et de la recherche**

Je me trouve dans notre petit bungalow à quelques mètres de la mer. Depuis mon arrivée en Grèce, je retrouve une des dimensions constitutives de mon mode de vivre. C'est peut-être un des aspects marquants de mon départ de ce pays. Ici, ma peau se livre à l'air chaud, à la clarté du bleu des Cyclades et à l'eau salée de la mer Égée. Ma pratique quotidienne de mouvement, de méditation, d'activité gymnique, de marche et de déambulation dans la petite île de Serifos où je suis en résidence d'écriture met en relief la vérité selon laquelle le corps est plus qu'un objet, plus qu'un véhicule, pas simplement un moyen. Il est une essence et un organe explorateur du monde (Cefaï, 2003, p. 545). Je découvre la richesse de mon rapport au corps, à commencer par le mien dont je suis le propriétaire - ou temporairement résident? En un sens, il est semblable à tous les autres corps humains dans leur structure, un *idem*. La saison estivale et le dénudement des corps qu'elle incite me font voir ces bras, ces ventres, ces jambes et ces visages dans leur invariante anatomie. Je scrute sur la plage et dans la mer les variétés de tonus des corps, la diversité de la couleur des peaux transformée par l'exposition au soleil hellénique si généreux. Je scrute l'amas de muscles ou de matière adipeuse. Je me surprends à dévisager les corps et leurs mouvements, leur aisance, leur rythmicité, leur amplitude ou leur conditionnement. Je me laisse toucher par leur beauté, la souffrance qui semble s'en dégager parfois, l'éloignement et l'exil de leur conscience d'être là, vivant au milieu des

autres matières vivantes qui nous entourent tous. J'imagine l'être inaccessible habillé de la forme corporelle qui se donne au monde et à l'inverse, je me surprends à ma curiosité, à l'appel d'une histoire à découvrir à la vue d'une posture, d'un geste, d'un regard. Je *remarque* certains corps et en ignore d'autres. Le verbe est essentiel comme l'a si joliment proposé Depraz (Depraz, 2014) lorsqu'elle m'a fait découvrir une manière de comprendre l'attention et la vigilance. Vigilance par contraste : mon corps est aussi cet *ipsé radical*. Comme le nomme Henry (2008), le corps est toujours le corps de quelqu'un, la chair, toujours la chair d'une personne. Corps et chair, ces deux termes m'évoquent la matière vivante. J'expérimente que mon corps est une chose parmi les choses de ce monde telle que définie par le phénoménologue. Je le vis là, ce matin et hier encore, assis sur le sable blond ou dans l'eau jusqu'au thorax. Je réalise la puissance herméneutique de ce corps-partenaire (Berger, Austray, Lieutaud, 2013), synthèse des deux voies de la conscience d'être-au-monde proposées par Sartre<sup>84</sup> (1995). Oui, c'est bien ainsi pour moi. Mon corps est le partenaire d'un accès à la totalité du monde comme à la fois un objet ustensile, à la fois un autre, libéré de l'emprise de toute rationalité, un corps-partenaire. Partenaire de mon rapport émerveillé à plusieurs mondes. Je le relie à mon existence perçue comme un objet inustensile et proprement magique. JE VIS PARCE QUE JE SUIS VIVANT. Sorti de la dualité ustensile-inustensile, j'embrasse ces deux espaces dialogiques de ma quotidienneté. Je rends grâce à ma demeure, au moteur de ma vie, à cette étendue sans limites, à cette peau qui me contient et dont Spinoza disait qu'elle est la couverture de l'âme. Jouir de ma chair au sens moral et éthique, hédonique. Ma gratitude envers lui est permanente, profonde. Le corps, mon corps est aussi la chair du monde (Merleau-Ponty). Entrer en communion avec lui en le considérant comme un partenaire solidaire, un indéfectible compagnon, c'est dire qu'il est la partition sur laquelle et depuis laquelle je lis, crée la symphonie de ma vie, à la fois fragile, complexe et intelligente. Il est une trace du vivant dans une Nature à peine reconnue comme l'écrit un chirurgien, auteur du livre, *l'Architecture du corps humain* (Guimberteau, 2016).

---

<sup>84</sup> Dans son ouvrage, *Esquisse d'une théorie des émotions*.

### 4.3.2 L'architecture de ma recherche : en isomorphisme avec les nouvelles manières d'accéder à la réalité du corps?

Pour le professeur Guimberteau<sup>85</sup>, les nouvelles manières d'accéder à la réalité vivante du corps ne manqueront pas d'apporter des modifications dans notre perception de la matière vivante et d'ébranler les dogmes actuels :

Nos contemporains arrivent à être très savants sur les mœurs des fourmis rouges ou des iguanes des Galápagos mais par contre en savent très peu sur leur corps.

La Nature est sans aucun doute une symphonie mêlant fragilité et complexité, mais elle devient peu à peu de plus en plus compréhensible grâce à l'inépuisable activité scientifique [...]. Peut-être après avoir lu ce livre, regarderez-vous, comme moi-même, votre corps et votre vie différemment. Cette conscience nouvelle de votre architecture vivante ne devrait pas être considérée comme une révolution, mais comme une évolution rendue possible par le progrès technologique. (Guimberteau, J.-C., 2016, pp 11, 12)

L'aventure de l'exploration interne du corps humain m'évoque celle qui me concerne dans cette recherche. Ne suis-je pas en train de découvrir ces parts de moi ignorées, en attente d'être considérées? D'un regard tourné vers dehors, je converge vers le dedans à travers ces images hallucinantes. Elles me bouleversent. Je parcours l'ouvrage et lis dans un commentaire sur la forme et la continuité fibrillaire des fascias que :

[...] ce que vous voyez (avec votre œil intérieur quand vous touchez) est ce que vous obtenez (en termes de dynamique à l'œuvre sous vos mains). [...] Si vous souhaitez continuer à travailler avec une technique privilégiant la force, vous n'avez pas besoin de remplacer dans votre esprit les images des manuels montrant des muscles et des fascias secs. Cependant, si vous êtes ouverts à l'idée de trouver un toucher plus attentif, plus investigateur et plus doux, je vous recommande instamment de vous plonger profondément dans les images et descriptions de ce chapitre, avant de transférer vos nouvelles connaissances dans la fascinante interaction entre vos mains et le fascia humide et pulpeux qui se trouve sous la peau. (Schleip, R., dans Guimberteau, 2016, p. 99)

---

<sup>85</sup> Guimberteau, J.-C. et Colin, A. (2016). *L'architecture du corps humain vivant – Le monde extracellulaire, les cellules et le fascia révélés par l'endoscopie intracellulaire*. Vannes : Ed. Sully.

Je choisis d'écrire et produire ma recherche depuis un lieu étonné, fasciné...affecté par le regard de l'œil intérieur et sensible. Je m'évertue à le laisser influencer ma vie depuis que j'ai découvert que nous en avons au moins deux (vies). J'appartiens à deux mondes dont l'accordage demande une acuité et un courage que je ne soupçonnais pas avant qu'il me soit possible d'en suivre les modes distinctement. Ma vie ressemble à la conjugaison d'une bipolarité ontologique liée à cette double appartenance de l'homme terrestre et de l'homme céleste; l'une et l'autre se vivent jusque dans mon corps. (Dürkheim, 1996) La problématique de ma vie et de ma recherche se logent dans les interstices de leur articulation. Je réside dans leur espace dialogique où se se sculpte des formes à l'infini. Ce sont elles qui tissent mon existence. Tissage.

#### **4.3.3 Endoscopie de ma trajectoire : une perspective méthodologique empruntée à la continuité tissulaire**

Les mots de la dernière citation me percutent. Ils hissent le sens de mon existence en dévoilant une intentionnalité ontologique (direction sensible de mon être). Ils attirent mon attention, aimantent la mémoire d'une matinée dans laquelle je fais ma propre constellation familiale. Je plonge dans un passé en même temps qu'il remonte à la surface; un fragment de mon histoire transgénérationnelle se met en place dans ma re-constitution et devient signifiant dans ma reconfiguration identitaire. Nous sommes le 3 novembre 2014, je rentre de mon premier voyage en Pologne. Je suis dans la petite pièce du centre Floravie posé sur un bras de terre pénétrant le fleuve Saint-Laurent à quelques kilomètres de Rimouski. À la fin de cette séquence de travail, je me trouve face à la lignée d'hommes de ma famille et dont je suis un héritier, mon père, mon grand-père, mon arrière-grand-père et d'autres Polonais. La phrase tombe comme une prophétie : « je suis né pour laisser la douceur de l'émouvoir exister dans cet univers d'homme où seuls la dureté, l'effort et la souffrance silencieuse ont eu leur place. Rendre humide ce monde sec. » Je me souviens du béret posé en symbole sur ma tête. Assumer mon envergure, celle de l'homme ému que je deviens. L'image des couches tissulaires s'impose à nouveau. L'analogie à l'illusoire empilement de couches de vie séparées, non reliées, revient pour me signifier que l'ordre des choses

vécues telles qu'on les a semées en moi, et tel que je l'ai cultivé, est en train de se détacher. Voir le monde autrement, c'est aussi me donner la chance de les vivre autrement.

#### 4.3.4 Pour tisser une vie nouvelle : la Grâce de travailler

Les voix de Sartre et dans son prolongement, de Misrahi (2008) se font entendre. Il revient à chaque homme de faire quelque chose d'autre de ce que la vie a fait de lui en s'engageant dans un travail dont la sémantique diffère ici de l'acceptation économique rémunérée: il s'agit d'un travail intérieur. Le merveilleux dans cette recherche de maîtrise est bien la tentative de ne pas expulser le travail intérieur de cette réalité socio-professionnelle et de l'inclure en toile de fond intentionnelle. Je suis une formation en étude des pratiques psychosociales! Ces pratiques s'incarnent dans des activités culturelles dont certaines sont rémunérées. Un des buts de ma formation universitaire et du mémoire qui la clôt n'est-il pas de faire le pont entre deux dimensions sémantiques du terme « travail »? Une fois de plus, pointe la tension de les opposer et donc, d'en juger la valeur. En formulant ma pensée émerge le fond mouvant et émouvant qui m'habite : relier plutôt que séparer.

[...] [L]e terme [travail] comporte aussi une signification existentielle, intérieure. Il désigne alors une certaine activité intense de la conscience réfléchie. Par cette activité le sujet s'efforce d'agir sur lui-même. Il met en œuvre une attitude patiente, persévérante qui lui permet de dégager peu à peu la vérité de son être et de son désir. C'est ainsi qu'il approfondit lentement sa connaissance de lui-même, et, par une critique doublée d'une intention, il construit patiemment sa nouvelle attitude face au monde, sa nouvelle façon de vivre. (Misrahi, 2008, p. 237)

En ce sens, œuvrer et travailler se lient dans la Grâce. C'est ainsi que je conçois ma vie et mes travaux sur cette terre. En cohérence avec cette intentionnalité assumée, le travail entrepris dans, pour et par cette recherche est un *ergos sensoriel et sensible*. J'aime l'étymologie grecque du terme, car elle embrasse les notions d'effort, de création et de grâce. Mais peut-il y avoir de la Grâce sans la perception de sensation, d'émotion, de passion? L'ancrage et un rapport à une *Aisthesis sensible de la chair* constituent ma

réponse personnelle. Son sol est la perception *charnelle*, dermique, myofasciale, viscérale, vasculaire jusque dans ces lames et ces travées osseuses qui constituent mon squelette. La formule *Aisthesis de la chair sensible* conviendrait mieux. Elle dit à la fois l'acte de perception et sa dimension d'altération, d'auto-affection. Factuellement, l'expérience prend tout son sens par la médiation de celle de *ma chair*. Je veux dire, l'expérience comme la mise à l'épreuve de la présence (Honoré, 2005) de mes tissus qui m'informe en même temps qu'elle me forme. En prendre conscience déforme mes structures réflexives et représentationnelles. Je les découvre obsolètes devant l'horizon de mes possibilités. Ce chemin choisi rejoint la voie proposée par Malet (Malet, 1998) :

[...] nous ouvrons la voie à une conception de la formation qui inscrit définitivement celle-ci dans la chair, en tant que vitalité qui habite intimement le 'fond' du sujet, et abrite sa formation. (Ibid., p.53)

#### **4.3.5 Voyager c'est Me Former : qu'est-ce à dire?**

Plus qu'un déplacement spatial volontaire, la notion de voyage telle que je l'investis et la découvre est une intention orientée par un but avoué ou pré-senti. Le voyage est devenu une métaphore de ma vie dans le sens où mon parcours d'homme suit un itinéraire existentiel et spirituel; une progression temporelle en même temps qu'un enrichissement, une progression de la cohérence et de l'intensité de mon être intérieur en même temps qu'une invention de ma personnalité et sa joie dans son dévoilement au monde. Joie et souffrance – aussi! - dans la jouissance magique de VIVRE. Je suis cette utopie, et je l'assume de plus en plus car, comme le nomme Misrahi, « [l']utopie implique non seulement l'affirmation et la reconnaissance du pouvoir de la liberté, mais encore l'affirmation et la reconnaissance du plus haut Désir. » (Ibid., p. 238) Mon rapport au corps sensible tel que je le vis depuis 30 ans évolue existentiellement, esthétiquement, émotionnellement. L'accès à la réalité magique dévoilée par l'endoscopie illustre la dimension thymique de ma personnalité. Comme l'écrit Sartre :

Une émotion renvoie à ce qu'elle signifie. Et ce qu'elle signifie, c'est bien en effet la totalité des rapports de la réalité-humaine au monde. Le passage à l'émotion est une

modification totale de l'être-au-monde selon les lois très particulières de la magie. (Sartre, 1991, p.111, 112)

Magie : lorsque je bouge, mes tissus se meuvent dans une incessante danse au sein d'un chaos organisationnel. Depuis cette prise de conscience peut se métamorphoser mon regard sur un parcours chaotique. Je rejoins un ordre ou plutôt il se dessine dans ma tête, et dans mon cœur. Une foi charnelle s'installe en moi; je la sens, la mesure dans l'écho de la lenteur immobile de mes tissus, maintenant, à ce moment précis où mes doigts parcourent le clavier de mon ordinateur. Magie du corps mouvant, émouvant. Quel est donc ce



(Guimberteau, 2016, p.58)

pouvoir-agir inscrit dans mes fascias, dans mes cellules ? La réalité est effrayante quand elle surgit. Le monde ne se réduit pas à ce que mon regard embrasse. Je dépose ma volonté de comprendre ma vie au seuil de cette conscience visuelle qui me frappe par sa beauté et de sa complexité vivante. Je me prie de laisser cette empreinte émerveillée sonder mes tréfonds, d'y faire émerger du sens, de soulever les questions inexistantes plutôt que de trouver les réponses à la question de mon ipséité. L'expérience n'est pas ce qui m'arrive mais ce que j'en fais. Sentir n'est pas l'essentiel, ce que je fais de cette sensation reste au cœur de mon attention de chercheur. Le temps existentiel ne fait pas que sillonner ma peau et ramollir mes tissus, il s'inscrit en mémoire dans ma chair. En découvrant l'anatomie de crânes réels, j'ai constaté une certaine déformation osseuse des

crânes par la tension des membranes qu'ils abritaient (faux du cerveau et tente du cervelet). Ces membranes peuvent donc se relâcher et s'assouplir sous la main de mon - ma - fasciathérapeute<sup>86</sup>. L'effet est immédiat sur l'évolution de mon activité réflexive. Certains

---

<sup>86</sup> Thérapeute des fascias. Ces tissus s'enchevêtrent de la périphérie à la profondeur et sur toute la globalité du corps. Ils sont doués d'une animation autonome à la volonté. Pour plus de précisions sur la technique de soin

lieux de mon être corporel ont subi des traumatismes. Par exemple, mon pied droit a souffert d'une rupture du tendon d'Achille. Les tissus ont retrouvé une partie de leur souplesse mais leur restructuration restant anarchique (Guimberteau, 2017), les séquelles restent visibles alors que je ne perçois pas de gêne dans cette région. De la même façon, j'ai la certitude sensorielle que les événements psychosociaux de mon parcours de vie ont laissé leur trace dans mes tissus. Ce constat est banal, je l'ai abordé précédemment. Je fais l'expérience concrète d'une reliance silencieuse à ma chair, dans l'immobilité d'une posture méditative, dans la lenteur d'un mouvement, dans la conscience d'un geste de natation ou en marchant tout simplement. Ma reliance au sensible est le plomb du crayon avec lequel j'écris où s'écrit ma trajectoire. Ses mouvements me donnent accès à une bibliothèque personnelle, parfois aussi interpersonnelle et cosmique. Des livres entiers s'élèvent vers ma conscience, des paroles y sont inscrites dans une langue dont le vocabulaire est une rumeur émotionnelle, un bruissement thymique que je transpose, décrit ou écrit à ma manière. Que cette recherche soit le papier tissé sur lequel je les laisse enfin créer un continuum qui m'a échappé.

#### **4.3.6 Enrichissement du concept de 'travail intérieur' : phénoménologie pratique du vivant**

À la faveur des découvertes du voyage sous la peau,

[n]ous devons développer une théorie qui intègre le concept de continuum tissulaire. Cela est en totale contradiction avec l'idée traditionnelle de structures glissant en strates séparées. (Guimberteau, 2016, p.65)

Comment puis-je appréhender ma vie, mon parcours nomade dans ses différentes couches, non plus pour les disséquer chirurgicalement, mais en épouser la continuité, la trame globale, unifiée? Faire du chaos fractal de mon parcours une continuité « autobiozoigraphique » (Humpich, 2015). Quête de continuité du sens, n'est-ce pas cette

---

en question, j'invite le lecteur à consulter le site du laboratoire de recherche du CERAP, en particulier l'article du Dr. Christian Courraud : <http://www.cerap.org/fr/fasciathérapie-mdb/les-fascias-ça-sert-à-quoi-interview-de-christian-courraud>

évidence à laquelle Ricœur me convoque dans sa proposition *d'identité narrative* (Ricœur, 1990)? Cesser d'analyser. Me laisser éprendre par ces instants qui perlent du tissu conscient de ma vie. Je jouis de la trame de sens en train d'advenir.

#### 4.3.7 Sentir

L'espace corporel *sent* se place donc en amont de l'expérience réflexive ou conceptuelle. Ce *sentir* qui promet « une communication avec le monde plus vieille que la pensée » (Merleau-Ponty, 1945, p. 294) me permet une visée – vision, regard, orientation et intention - résolument herméneutique et heuristique. Cet espace corporel tissulaire, socle de mon corps propre, est à la source d'une conscience subjective. Je la relie à celle dont parle Ricœur, inspiré par Maine de Biran, la « région de la certitude non représentative » (Ricœur, 1990, p. 372). Parce que ma vie perceptive fait émerger une conduite particulière et co-naître un sens qui lui est propre, et sur lequel je me suis adossé dans les grands tournants de ma vie, je lui reste fidèle encore une fois. Peut-être plus encore maintenant pour le défi de cette recherche qui est d'accueillir, de m'accueillir comme il ne m'a pas encore été donné de le faire. Je me sonde dans la lumière et dans l'aveuglement dont est capable cette vie sentie - cécité de la conscience (Merleau-Ponty, 1945, p. 299). Tant de choses du futur sont impensables aujourd'hui et pourtant déjà présentes en moi. J'écris cette phrase et me revient en lumière dans ma mémoire le moment où,

Je suis à l'avant du bateau qui navigue en direction de l'île d'Égine, la perception sensorielle du mouvement interne – encore elle – dans mon thorax rejoint un autre, immense, palpable à l'horizon et au-delà : je sais la décision de mon âme, l'accordage avec mon destin... je vis un top départ, une mutation existentielle s'amorce dans l'invisible de ma chair. Une animation se fait parole muette et résonne – raisonne! - dans mes tissus, dans mes fascias de la région du coeur - plus fort que le vrombissement du mastodonte de ferraille qui m'y conduit. Je m'approche d'un futur impensable, d'un mouvement migratoire sans retour. Je vais quitter la France, ma vie actuelle a changé de rive. La Grèce m'attend. (Fragment de récit d'expérience)

Un mode de perception de soi, dans lequel le Soi m'attend. Lire ma vie comme le professeur Guimberteau est en train de dévoiler la Vie sous la peau. L'étymologie grecque de l'endoscopie s'aligne avec mon projet. *Ενδον* – en dedans et *σκοπεῖν*, examiner.

#### **4.3.8 Reconnaître l'allure de ma démarche : assumer une rythmicité**

Je m'examine non pas pour diagnostiquer telle ou telle anomalie, mais pour saisir *l'allure* singulière d'un mode de vivre, et par elle, y laisser se déployer mon ipséité. C'est bien en introduisant le concept *d'allure dans la vie* que Canguilhem (2005) a dépassé les limites et les dogmes cloisonnant le normal et le pathologique. Les termes ne sont pas exagérés en ce qui concerne la manière dont j'ai pu considérer mon parcours et comme je l'ai vécu qualifié par mon environnement. Assumer ma rythmicité, trouver à y définir mon allure et m'y tenir. La regarder agir dans le monde et mieux co-habiter au sein de mes communautés d'appartenances. J'entrevois la promesse d'articulation du 'je' et de 'l'autre' dans le 'nous'. Une fois de plus, le corps dans sa structure et dans son dynamisme est un sage auprès duquel je m'assois pour en tirer un enseignement. Ce point d'appui est une inspiration pour mieux me comprendre, interpréter les fragments signifiants de mon existence pour les intégrer dans une continuité. Écrire, je le vis depuis le début du processus performatif propre à cette recherche, c'est aller voir la blessure ouverte, incarnée par le lieu de la crise. Non pas pour la traverser ou la retenir, mais afin de me *laisser traverser* par elle. Vivre la plaie qui fait de moi cet être singulier est l'occasion d'un épanchement de l'être qui dans les circonstances habituelles est tenu sous pression de mes habitus, de ma culture de rétention du souci. Tenir la pression de peur d'y trouver quelque chose d'inacceptable, d'intolérable. Or, comme nous le décrit Kapandji dans sa préface à propos du comportement des fascias capables de contenir une pression permettant aux protéines d'absorber l'eau de la matrice extracellulaire lors d'une blessure :

[L]es fibres se relâchent et le flux d'eau en provenance des capillaires peut être multiplié par cent en quelques minutes. Cependant, mon cerveau résiste encore à l'idée que les fibres puissent également se contracter ou s'allonger au cours des

activités ordinaires. Après tout, j'ai appris l'anatomie sur un cadavre et dans un livre, et ni l'un ni l'autre ne remuait pendant que j'étudiais. (Kapadji, dans Guimberteau, 2016, p. 8)

Métaphoriquement, cette citation rejoint mon expérience dans le sens où l'écriture au « Je », un « Je » radicalement émergeant et non seulement grammatical, ressemble au gonflement de mes tissus lorsque je me blesse, me coupe et je vois à l'œil nu le dynamisme d'auto-régulation du corps. La structure de mon existence est faite de moment d'épanchement, de contention comme des bleus à l'âme. Étrangement, il me semble ouvrir un nouveau livre en même temps que celui dont je tire quelques citations. Il s'agit de celui d'une histoire qui est la mienne en quête d'humanisation. Elle a besoin d'une évolution de considération à travers la re-co-naissance de mon identité-ipséité et un regard tendre et gracieux sur l'endroit de mes cicatrices. M'extraire de ma propre barbarie en la rencontrant. Mon tendon d'Achille gauche me 'titille' depuis trois jours. C'est au repos que je ressens une gêne. Dans le relâchement d'une pression d'agir, de faire, de sur-faire. Est-ce un signe mythologique? Un appel à recevoir les parts fragiles ou fragilisées de mon parcours? Comme Kapandji, mon cerveau résiste à cette autre version de l'existence et de son homéostasie. Un processus d'humanisation est en cours de recherche lui aussi. Claire Lejeune s'invite dans mon paragraphe :

L'humanité, c'est toujours une forme singulière de la contradiction. Une forme d'étrangeté. Un trajet d'histoire d'amour qui cherche à s'accomplir en avant du conflit. Nous commençons à nous humaniser dans le pressentiment de la déchirure, lorsque la barbarie de l'alternative entre identité et altérité nous devient une douleur personnelle. L'humanité vient à la conscience lorsque la question « comment devenir soi? » se met à la travailler. (Lejeune, 1992, pp. 103, 104)

À nouveau, je plonge dans l'ouvrage de Guimberteau, tenu en haleine par un désir heuristique et par les fruits herméneutiques déjà constatés. Au-delà des mouvements visibles, au-delà des micromouvements invisibles et insensibles par l'attention ordinaire (contractions musculaires de l'intestin, péristaltisme semblable aux vagues perçues par le chirurgien en action), il existe une activité à très « bas régime », plus discrète encore et en perpétuel agissement. Le flux de la vie opère sans que je puisse en avoir le contrôle. Cette

intention est plus facile à appliquer dans mon métier de fasciathérapeute et dans mes accompagnements que dans mon propre rapport à ma vie singulière, personnelle :

Ce point est important pour nous. Chaque praticien travaille sur les tissus selon sa logique personnelle, individuelle mais [...] nous devons rester modestes et reconnaître que notre rôle est d'envoyer un bon message au corps qui, ayant reçu ce message, réagira d'une façon qui lui est propre. (Barral, dans Guimberteau, 2016, p. 114)

Je découvre un monde en images animées ou statiques. Une aventure passionnante et non encore cartographiée est en cours depuis une vue très « rapprochée de ce qui se passe réellement sous la peau des êtres humains vivant, respirant » (Oschman, dans Guimberteau, 2016, p. 131). Une fois de plus, je suis cette trace à la lettre et par analogie ou par synergie plus justement, je m'y retrouve dans cette forme d'écriture. Ma surprise est du même ordre. Des liens se font :

À ceux d'entre nous qui travaillent avec les tissus vivants, en tant que scientifiques ou thérapeutes, le Dr Guimberteau a offert une riche et exaltante expédition de découverte, regorgeant d'informations nouvelles à absorber, évaluer et utiliser pour redéfinir nos anciennes images limitées de ce qui se passe en nous. Ce qui apparaît à la lecture de ces pages est son enthousiasme prudent face au nouveau monde qu'il a découvert et qu'il veut partager avec nous. Sa description est inspirée, d'un ton presque poétique. Ses vidéos mêlent la science et l'art d'une façon qui renforce l'idée que la vérité est beauté et que la beauté est vérité. (*Ibid.*)

#### **4.3.9 La poésie anatomique du vivant : une révolution-évolution**

- Je suis une subjectivité en chair et en os !

Ma découverte de l'ensemble de l'ouvrage m'ouvre le cœur. Ma conscience transite. La beauté des images, l'humanisme et l'humilité des chercheurs commentant leur rencontre avec l'homme derrière le chirurgien me touchent. La transformation du rapport à leur pratique au sortir de la découverte d'un nouveau 'continent corporel' s'aligne sur le nouvel horizon dévoilé par l'écriture performative, la création des capsules. Le sentiment d'errance apparente dans mon processus de recherche comme celui de mon existence est-il en train de se révéler sous un nouveau jour et comme une méthode à part entière? Je suis frappé par

l'évolution-révolution du concept de la chair tel qu'il se donne au fur et à mesure de mon investigation depuis une quinzaine d'années. Résonne en moi le terme de l'historien et épistémologue américain K.S. Kuhn : « révolution ». Oui, il s'agit bien de révolution à comprendre à la fois dans une sémantique teintée d'une connotation naturaliste, sociale et politique. Au cœur de ma personne charnelle œuvre une homéostasie. Je suis l'expression d'une symphonie – *sin phonis*, l'ensemble des voix ou (s')entendre ensemble chez les Grecs. Je l'interprète avec Ameizen<sup>87</sup> (Ameisen, 2003) comme l'ouverture de la conscience à l'extraordinaire diversité des formes, des fonctions, des activités et potentialités cellulaires dont témoigne le vivant. Je suis une sculpture du vivant qui ne s'ignore pas. Presque chaque jour et chaque matin de ma vie débute par une parole silencieuse, en mouvement, une auto-injonction d'un autrui en moi que je formule présentement ainsi: « ne m'oublie pas aujourd'hui! ». Je tente le dialogue. Faire naître l'altérité première pour qu'elle tapisse mes heures à venir d'une toile de conscience ouverte à l'autre moi au milieu de mes actes et de mes conduites comme les actes et les conduites de cet autre aussi présent chez les humains qui peuplent mon existence.

- « Moi-Je », n'oublie pas l'autre, ces autres en toi!

J'éprouve au quotidien comment au cœur de mon identité (sociale, professionnelle, familiale) se joue l'expression de la danse d'un entre-deux. L'auto et l'hétéroformation dans lesquelles je me suis engagé et me suis vu plongé dès le début de cette maîtrise, m'a mis au seuil de l'autre où se jouent un dialogue de sourds où au contraire la rencontre entre une infra et une supra identité, un moi et un Soi. Cette réalité, accentuée par la communauté apprenante source d'une véritable coopérative de savoirs (Galvani, 2016) se révèle être un haut lieu d'une praxis citoyenne. Elle est confrontante et féconde à la fois. Dans ce cadre, je fais l'expérience de l'Autre qui comme moi, abrite en lui un intellectuel ou un émotionnel, un sensible ou un jaloux, un craintif ou un vaniteux, un doux ou un violent selon les

---

<sup>87</sup> Ameizen est à la biologie ce que peut être Morin à la sociologie. Ces deux auteurs éveillent en moi l'émerveillement et la responsabilité du prendre-soin, du pouvoir-être ensemble, du devoir me former. Leur pensée incarne l'équilibre que je cherche entre l'horizontalité et la verticalité. Leur présence dans mon univers réflexif, donc à portée spirituelle, est une stimulation pour la vie bonne, un encouragement au non renoncement à changer ce monde.

courants animant nos humeurs, de nos sentiments, au gré de nos discontinuités réflexives et affectives. Je comprends, chemin faisant des séminaires, que cette petite communauté agit dans moi et dans le monde. Elle peut le faire sans que je le sache. Le visage de l'autre au sens employé par Levinas, plus large que sa figure anatomique, me renvoie cette réalité. Pour Edgar Morin :

Il n'y a pas seulement l'altérité intérieure du double, l'inclusion de nos ascendants dans notre identité; l'inclusion d'un autrui dans notre Nous. Il y a des multiplicités internes et profondes dans chaque individu. (Morin, 2001, p. 95)

Progressivement, une perspective lucide et apaisante à la fois me confirme que la véritable splendeur de la science n'est pas dans les réponses mais dans le questionnement permanent qu'elle fait naître (Ameisen, 2003 p.22). Dans le même être, deux ou plusieurs personnalités existent et ne savent pas communiquer. Cette conception de l'identité m'évoque les changements de personnalité que je déplore en moi et chez autrui. D'où ces écarts de conduite à l'origine de mes souffrances et de celles imposées autour de moi. Aller à ma rencontre, c'est en quelques sortes visiter la fabrique du tissu de contradictions qui constitue ma personne et mes conduites qui en découlent. Nous subissons des discontinuités d'identité, affirme Morin (2001, p.100). Si comme le propose cet auteur, chacun abrite en lui une pluralité inouïe, une solitude incroyable et un cosmos insondable, commencer à me comprendre revient à envisager que les autres m'habitent et que j'habite en eux, et qu'un espace plus vaste que nous tous réunis nous enveloppe en même tant que nous le sculptons. En ce sens, j'expérimente au fil du temps une humanité solidaire. Les images de Guimberteau sont éloquentes et incrustent en moi la métaphore du tissu social, de la reliance cosmique. Je les regarde depuis le balcon de ma vie, émerveillé encore une fois. En solitaire ou dans l'arène de mes interactions sociales, mon éclatement, mon dispersement fractal n'est peut-être pas le signe de ma désadaptation ou d'une inaptitude à me caler dans un fil, mais peut-être l'expression d'une tentative d'assembler ces parts en moi et dans le monde. Elles tournent comme des électrons libres aimantés par la force centrifuge de mon devenir. Cette recherche leur est destinée. Le moi-Je est comme un atome. (*Ibid.*, p.104). Suis-je en quête d'unité d'un Je, alors qu'il grouille de multiplicité et

d'anonymes? Oui, c'est bien dans ce contexte que le Je advient sans trêve adossé à l'équation suivante : « chacun porte en lui la multiplicité et d'innombrables potentialités tout en demeurant un individu sujet unique. » (*Ibid.*, p. 105)

#### **4.3.10 Visiter mes cavernes intérieures : sur les traces de mon âme?**

Morin me soutient encore. L'âme humaine jaillit des bases psychiques de la sensibilité et de l'affectivité. Elle fait de nous des êtres sensibles, vulnérables ou généreux. (*Ibid.*, p.124) L'aventure dans laquelle je m'invite concerne *d'avantage le consentement d'un écart par son habitation* que par sa compréhension. J'habite l'écart entre ces sensations d'infinitude, d'intemporalité, de générosité et de compassion envers le monde et envers toutes ces choses jugées par moi ou par les autres comme freinées, arrêtées. À moins que cet écart soit illusoire et les sentiments lui étant liés à dépasser. Mon regard sur lui est à réinventer. Pour quelles raisons le vivant que je suis cherche sans relâche dans ces douces impressions sensibles de la Vie, la caresse, le 'lisse', le calme, l'absence de conflit intérieur? L'intranquillité de Pessoa. Tiens, le poète portugais me chuchote-t-il quelque raison? Je reconnais à la page 388 une peur. C'est elle qui guide mes pas quand la joie est absente. Je le crois.

J'ai tant vécu sans jamais vivre! J'ai tellement pensé sans jamais penser! Je sens peser sur moi des mondes de violences immobiles, d'aventures traversées sans aucun mouvement. Je suis saturé de ce que je n'ai jamais eu et n'aurai jamais, excédé de dieux encore inexistants. Je porte sur moi les cicatrices de toutes les batailles que j'ai toujours évitées. Mon corps musculaire est éreinté par l'effort que je n'ai même pas imaginé accomplir. (Pessoa F. , 1999, p. 388)

C'est face à la projection d'un regard sur ma vie de cette nature que mes efforts sont constants. Je puise ma vitalité existentielle dans la lumière du vivant. Je suis une 'enquête'; Jean Quête - un VIVRE bien vivant. Par ce rapport au corps concret, bien que pétri de subjectivité, je cherche un équilibre dans la rythmicité des tâches et distractions de ce monde, dans l'émerveillement du beau qui peut s'y loger. Plus encore et en cela, la tonalité sociale et politique émerge, je découvre au cours de mes « résidences performatives »

l'épaisseur du praticien-citoyen en quête d'incarnation d'une reliance plus que d'un écart entre le monde invisible et celui visible. Je découvre la foi de l'homme en quête de pratiques ritualisantes du lien unifiant et consubstantiel du singulier radical (la cellule) aux communautés œuvrant pour l'harmonie du monde (l'ensemble de la sculpture de mon corps) et des corps de l'univers. Expérieniellement et phénoménologiquement, ma pratique d'existant au quotidien ressemble à une révolution permanente :

[...] la révolution c'est parfois le retour en arrière, le retour au point de départ, signification inspirée par la racine latine *revolvere*, mais c'est aussi le changement, le dépassement, la rupture, le mouvement vers un ordre nouveau, arraché de tout fondement.<sup>88</sup>

Dans la continuité de ce qui précède, et comme l'écrit un Rabbīn, il y a des profondeurs dans l'âme humaine que seul le rite peut atteindre (Jacobs, cité par Morin, 2001, p. 131). Qui dit rite, dit passage, rupture, ordre nouveau. Schématiser, illustrer la dimension expérieniel du corps senti en lien avec l'affectivité a fait l'objet d'un effort constant dans ma thèse de doctorat. Il me fallait un autre support que les mots pour restituer l'amour reçu ou sécréter dans ma rencontre et dans mes liens avec la chair, en tant que concept, en tant que percept, en tant que matière/prière sans cesse en mouvement, en tant qu'objectivation d'une subjectivité essentielle. Je m'appuie sur cette nature de rapport sensible au vivant, au corps et au mouvement. La recherche du corps et du dynamisme de mon identité-ipsité prend une teinte émouvante au contact des fruits de la passion de Guimberteau. La pensée de Patocka reflète la conscience et l'état d'âme rencontrés. Ils s'amplifient, chemin faisant des montages audiovisuels en cours.

[l]a subjectivité est précisément un corps propre assumé, qui va au-devant toujours d'une nouvelle formation et donation de sens. [...] Les contours du corps subjectif, c'est-à-dire du corps propre, non pas en tant qu'objet, mais en tant que vivant,

---

<sup>88</sup> Thomas Acar, « Le concept de révolution, d'un champ du savoir à l'autre : la théorie de T.S. Kuhn, la science du droit et les droits de l'homme », *La Revue des droits de l'homme* [En ligne], 5 | 2014, mis en ligne le 26 mai 2014, consulté le 10 juillet 2018. URL : <http://journals.openedition.org/revdh/699> ; DOI : 10.4000/revdh.699

agissant, percevant, se trouvant immédiatement en rapport avec des objets. Le corps en tant que sujet – ce paradoxe est pourtant un phénomène, sans lequel on ne pourrait jamais comprendre la vision, l'audition, la perception en général, pas davantage que l'action humaine. (Patočka, 1995, p. 14)

et,

Le mouvement subjectif [...] est non seulement ressenti comme, mais est effectivement un - acte, accomplissement, une réalisation unique. (Patočka, 1995, p. 19)

#### **4.3.11 Offrir un visage à une pratique de soi : le rapport au corps comme un agir en recherche**

Mallet (1998) reconnaît le corps comme un espace expressif et formatif du sujet. L'idée venue de la phénoménologie que la synthèse perceptive est plus sensible que réflexive rejoint ce qu'ont montré les neurosciences (Damasio, 2005). Cette synthèse n'est pas de nature conceptuelle. Elle est un pré-langage. Cet aveu a des conséquences épistémologiques et méthodologiques à la source du paradigme périphériste dont le fondateur de la psychologie, William James, est une figure de proue. Avec Mallet, intéressé par l'identité en formation, je fais l'expérience que :

La vie sensible du sujet se révèle [...] comme un système autonome. Ce n'est qu'en reconnaissant aux formes sensibles de l'expérience dont *le corps* est le média et *le temps* l'élément structurant, la primauté de l'originalité affectante de toute l'œuvre de formation du sujet, que l'on pourra envisager l'intentionnalité inconditionnelle qui le lie au monde. [...] La familiarité perceptive est le berceau du sens, car sentir, c'est déjà former. (Malet, 1998, p. 48)

Alors que pour Merleau-Ponty, le corps est « un autre sujet au-dessus de moi » (Merleau-Ponty, 1945, p. 49), je le vis également comme un sujet en moi, tissé par toutes ces fibres. Mon corps a bien sa propre histoire dont une partie se dit sans raison que ma raison pourrait sécréter. Affectée par une auto-Poïésis et une auto-Aisthésis, je co-crée le sens de mon histoire, formule des promesses issues d'une connaissance sensible. Mon questionnement primordial de l'identité et de l'ipséité prend de l'épaisseur avec les propos de Levinas, notamment ceux relatifs au Visage (que je développerai plus tard). Visage,

comme interface entre le corps et l'être. Visage comme langage préverbal dévoilé de ma personne quand je bouge, je parle, j'aime, je pleure ou je ris comme quand je me tais. Mon corps parle au monde et de mon monde. La notion de personne émerge par la médiation du corps. Il est une *entité publique* primordiale que Ricœur distingue des *entités privées* comme les représentations ou la pensée (Ricœur, 1990). Pourrais-je me former à la recherche et/ou penser mon sujet de recherche à l'écart de ma sensibilité - humaine? En paraphrasant Merleau-Ponty (1945, p. 409), c'est du fond de ma subjectivité que se (le Soi) (me) projette un monde unique. En tant que sujet épistémique intentionnellement auto-affecté et auto-engendré par la Vie, dans une passivité assumée, je reprends à mon compte l'ensemble des vécus perçus que cette experientialité primitive – charnelle et sensible - me susurre, m'enseigne. Avec Henry repris par Mallet, je me reconnais : '*je*' – *ego* - *ne suis que le fils de la Vie Absolue*. (Henry, cité par Mallet, p. 67) Chemin faisant de mes voyages multidimensionnels, des images et des sons émergent :

#### 4.3.12 Syros Corpos: toile performative n°7

<https://youtu.be/-sHCNIpnznU>

- De l'essence à la nature : tautologie et analogie

Le lieu et le moment sont propices. La mer est d'huile en ce début de journée. Nous marchons vers la plage située à trois cents mètres de notre habitat. Ce matin comme les autres, je pratique mon intériorité baignée dans un dialogue avec l'extériorité accueillante, reliante de ce cadre idyllique. Je savoure l'instant. Le 'storyboard'<sup>89</sup> de la capsule est clair. J'ai en tête les images, elles me sont apparues dans la nuit. Sophie est présente, je lui fais confiance. Je suis en même temps en moi et avec le lecteur-spectateur de ma recherche. Me montrer en action me met au défi. Humilité. Je suis celui-là. Oser montrer ce qui m'anime, offrir mon visage au monde et à moi-même une fois encore. Assumer ma pratique, affirmer

<sup>89</sup> Terme anglais qui désigne l'ordre des séquences à filmer, des plans à faire, etc.

mon désir d'être au monde depuis ce rapport au corps, au vivant, à la nature. Praxis de la présence au vivre dans un quotidien ancré dans l'émouvoir de la chair relié à la nature et au geste inutile – inustensile (Sartre). Je m'ex-pose. Les mouettes sont de la partie. Les passants aussi. C'est la vie. Vivre le dedans et le dehors en dialogue. Je suis touché par ce lien, l'effort d'être heureux. Être ici est une grâce, un acte conscient de dire que mes ténèbres sont habitées du beau. Dans le montage, je place un fond qui est une photo de Guimberteau sur un bout d'épiderme incisé. Les fascias contiennent la vie, elle déborde en relief dès que l'incision est faite. Métaphore du vécu d'une plaie psycho-affective, elle déborde mes contours. Je ne la fuis pas dans cette recherche, j'y œuvre en mouvement ou me mets en point d'appui pour la laisser me transformer. Blessure, crise, bleu, plaie, je m'engage en vous et me déconstruis.

#### **4.4 LE FASCINANT FASCIA : L'ACCES AU SENSIBLE DU VIVANT SURPREND ET M'EPREND !**

De l'extérieur et en apparence, comment saisir le vécu de l'autre que je vois, de l'autrui en moi? Le senti se dévoile-t-il vraiment dans sa plénitude? J'inspire, je souffle...j'expire mes pensées *pneumatiques* en écho de celle de Jankélévitch :

[...] celui qui ferme les yeux pour faire le noir continu d'entendre; celui qui se bouche les oreilles pour faire le silence continue de voir; et s'il se rend à la fois sourd et aveugle, il sent encore la chaleur, les odeurs, les impressions coenesthésiques... L'effacement d'un sens est toujours l'avènement, parfois l'avivement d'un autre [...]. (Jankélévitch, 1983, p. 152)

- Les affres de la création : isomorphisme avec certaines de mes transitions?

Je termine la création de « Voyages nomades » après une nuit éreintante durant laquelle j'ai eu à la fois trop chaud sans la climatisation et souffert de l'air froid quand elle fonctionnait. D'autres instances climatiques, plus essentielles, m'ont prise dans la nuit de notre chambre qui surplombe les jardins fleuris précédant la mer à deux pas. Devant mon ordinateur depuis des heures, je bute sur la technique de montage vidéo que je ne maîtrise pas. Je viens pourtant de découvrir comment faire des fondus enchaînés d'images! Le

dynamisme de la création semble intolérant face à mes balbutiements. Un mélange de fébrilité, de joie créative et d'agacement capricieux m'habite tout ce temps. Ce matin, dès six heures, je m'y remets. Je rage en silence, Sophie dort tout près. Je rencontre mon fichu caractère, cette impatience d'enfant, mon intolérance face à ce qui me résiste. Je me sens devenir 'con'. Je m'imagine jeter mon ordinateur au mur, rager contre ma douce qui n'y peut rien. Je pense à tous les hommes violents, certains vulgaires, bêtes comme des ânes – ces derniers sont bien plus intelligents que moi en ce moment – la beauté des images attendant que je l'insère dans un lieu de moi comme la douceur de la musique contraste avec ma colère : et ce fait me frappe. Je suis cela c'est-à-dire ces deux identités au moins. Attiré par la grâce du beau et tenu en laisse par mon orgueil, ma dureté. Il me reste encore un peu de ressource pour capter l'énergie que je suis en train de retourner contre moi et contre le monde. D'une humeur à me gâcher mes dernières heures dans cet écrin de verdure, je refuse l'appel au mouvement, encore moins, à la méditation. Je m'adresse à l'autre homme : « Jean, va te calmer dans la mer ! » Ma sauveuse m'attend. J'enfile mon maillot de bain. Quelques brassées et je frappe énergiquement dans l'eau avec mes mains à la place de les glisser subtilement et sans bruit. Un fou en moi se calme. Vertus de l'eau, de la mer... Je me souviens. Dernières baignades en décembre 2011.

Je suis à cinq jours de quitter la Grèce avant de migrer au Québec. Je le sais, je le sens, la peur m'habite. Un vide m'a envahi. Et pourtant, il me faut partir. Dans mes mouvements coulés, engagés sous le niveau de l'eau, je crie ma désespérance dans la mer, j'appelle la foi en mon destin, « Courage, courage! Tu vas y arriver; confiance, fais confiance à cette VIE ! ». Je m'adresse aux poissons et à l'eau salée. Je ne sais pas encore m'adresser à l'humain. Trop orgueilleux, trop vulnérable devant l'autre. L'eau et le liquide qui me constituent se fondent dans l'immensité bleue. Autre souvenir : ma fille Chloé, sur cette même île, à quelques secondes de nous séparer, me fait sentir dans un unique et ultime enlacement de ses bras d'adolescente autour de ma taille, l'amour qui se vit, qui se délivre. Je suis surpris par l'élan sans retenue. Transparence. Seule, l'immensité de l'eau est capable de contenir ce qui se révèle trop fort, trop vaste, pour le père exilé que je suis encore. La

mer m'accueille, une fois de plus. Liens, quels sont mes liens? Comment transférer mon rapport à la nature à celui avec les hommes? Au rapport à moi-même?

À la fin du premier visionnement, une libération se donne en moi au travers d'une peine profonde. Les bras de Sophie accueillent mon émoi: « Je ne sais pas si je vais y arriver dans cette vie ». Je prends conscience - comme l'écrit Le-Strat (2006), que le récit d'expérience est avant tout un aveu d'impuissance pour atteindre le consentement à l'impossible partage. De là naît la relation véritable. Mais quelle conscience fouette mon esprit d'une lumière vive? Le son et la mélodie du piano accompagnent la vérité d'un moment :

[...] de nombreuses situations de vie ou de création se rencontrent, silencieusement ou bruyamment, sous la forme d'un long échange ou d'un bref instant, dans une discussion à plusieurs ou une réflexion de soi à soi. Un récit d'expérience fonctionne donc comme un découvreur d'expériences, dans la double acceptation du terme : il les débusque au cœur de notre existence et il ôte progressivement tous les filtres qui en masquent l'accès. À travers lui, de multiples expériences s'interpellent ou se surprennent. À travers lui, nous faisons l'expérience du « commun ». (*Ibid.*)

L'expérience du commun? Que veut dire l'auteur? Parle-t-il de l'idem ou de l'universel? Levinas vient me chuchoter des songes sur le rapport entre l'identité, la subjectivité et la vulnérabilité. L'art, encore me faut-il accueillir ce terme concernant mes moments performatifs, est l'occasion d'une ouverture à la sensibilité où :

[...] « se met à découvert », s'expose un nu plus nu que celui de la peau qui forme la beauté, inspire les arts plastiques ; nu d'une peau offerte au contact [...]. La sensibilité en deçà de toute volonté, de tout acte, de toute déclaration, de toute prise de décision - est la vulnérabilité même. (Levinas, 2014, p.104)

De l'image et du son se dégage une sincérité – je me dé-couvre sans défense aucune. Le lieu de ma création semble ne pas en ressentir le besoin. La question de l'autre, de son jugement ne vient perturber aucun espace. Je découvre ce que «s'être livré» peut signifier. En attente, un fragment de sens vécu, intelligible autant que perçu, s'insère au cœur de mon présent d'écriture. Factuel, je retrouve ce sentiment avec la thymie exceptionnelle née de

l'expérience de ma reliance à une orientation sans doute, sans faille. Je me sens orienter au sens de celui qui trouve l'orient tel qu'en parle Jean-Yves Leloup (1993) dans son ouvrage, « Prendre soin de l'être ». Pour moi, je m'accorde au sens de l'être. Ma subjectivité entière, pleine, lumineuse et émue, contacte un espace et une présence à distance. Ma conscience sait que nous sommes à Patmos, l'île où l'Apôtre Jean a écrit l'Apocalypse. Mon être, ou l'instance que je re-connaiss la plus sauvage, la moins esclave de toute culture qui me constitue, s'oriente vers une direction tel un GPS connecté par le vivant en personne. Au milieu de notre première nuit sur ce bout de terre au milieu des flots de la méditerranée, non loin de la Turquie, je fais l'expérience de ce que peut être un homme libéré de la peur de l'autre homme, l'homme libéré de la peur de l'altérité. En surimpression de ce vécu, s'invitent les personnes de mon existence avec qui je suis en conflit, en dette, en colère, ou me vis avec quelque frustration. Le terme « pardon » prend un sens inédit, charnel et spirituel. Durant plus de deux heures, je me trouve dans un état de bonté, de paix. Pas un recoin de ma chair et de ma psyché ne se vit exilé de cette grâce. MA vie défile : passé, présent, futur, une autre cosmogonie apparaît. Je suis dans ce monde, mais pas toujours de ce monde. Comment incarner ce vécu? Est-il nécessaire qu'il le fût? Ne l'a-t-il pas été pour une vie? Oraison.

#### **4.4.1 Voyages Nomades : Toile performative n°8**

<https://youtu.be/Jrhl2DRKHmY>

#### **4.5 VOYAGE DANS LE PARADIGME DE LA RECHERCHE-CREATION**

Quels rapports me lient avec la pratique artistique et la création? Mon parcours dans ce champ de l'activité humaine débute tôt dans ma vie. J'ai l'élan de revenir sur la genèse de cette dimension indissociable de mon identité actuelle.

#### 4.6 ÇA COMMENCE PAR UNE ERREUR D'ATTRIBUTION

J'ai débuté la pratique instrumentale à huit ans avec l'apprentissage de la clarinette classique au conservatoire et en école de musique jusqu'à ma quinzaine. Je viens de trouver sur le net le deuxième mouvement du quintette pour clarinette et cordes en si mineur Opus 115 de Brahms<sup>90</sup>. Je l'écoute en écrivant ces lignes. Tout est resté gravé dans ma tête et dans mon corps. Opus signifie « œuvre ». Tiens, le terme me touche. Dès la première montée de la clarinette sur le Mi (mon instrument est en Sib), la douceur du son de l'instrument à vent caresse la chair de mon cœur. Une paix. Un amour mélancolique, au ton slave berce mes cellules. Je vois la partition sur mon pupitre en bois. Je me souviens encore du concerto pour clarinette de Mozart – Part. 1 que jouait l'élève d'une classe supérieure juste avant mon cours et que nous écoutions à la maison. Craquements et odeur de cire des planches dans la vieille bâtisse où baigne la diversité des sons. Qui pleure? Celui qui retrouve une joie intacte, nacrée de gratitude envers sa mère et son père d'avoir mis la musique à disposition de son cœur. Je revois les lunettes sales et le visage d'un aîné de classe supérieure qui préparait son audition en jouant cette pièce juste avant mon cours. Bobin s'invite et m'accompagne :

Ce qui parle à notre cœur d'enfant est ce qu'il y a de plus profond. J'essaie d'aller par là. J'essaie seulement. [...] Je rêve d'une écriture qui ne ferait pas plus de bruit qu'un rayon de soleil dans un verre d'eau. (Bobin, 2017)

Trêve pendant sept ans en raison du choix de me consacrer totalement au sport qui allait devenir mon premier métier. À vingt-deux ans, je tombe en amour avec le saxophone, le Jazz et le Jazz fusion. Je réalise que c'est cet instrument que j'avais entendu derrière une porte, dans le vieux conservatoire de la ville de Mulhouse où je suis né. Une après-midi d'automne, mon frère jumeau et moi devions déambuler dans tous les étages, écouter toutes sortes d'instruments afin de faire notre choix. « Je veux faire de la clarinette! » avais-je

---

<sup>90</sup> Brahms : Quintette pour clarinette et cordes interprétée par Raphaël Sévère et le Quatuor Van Kuijk, Brahms : Quintette pour clarinette et cordes en si mineur par Raphaël Sévère et le Quatuor Van Kuijk, extrait du concert enregistré lundi 26 juin 2017 à 19h au studio 106 de la Maison de la radio dans le cadre de l'émission Plaisirs du Quatuor. A réécouter sur France Musique : <https://lc.cx/q5AE>

lancé à mon père avec enthousiasme au retour de mon pèlerinage acoustique. J'avais confondu clarinette et saxophone! Je ne connaissais pas ce dernier nom d'ailleurs. À l'âge de vingt trois ans et durant cinq ans, je pratique le saxophone intensément entre trois et cinq heures par jour. Je prends des cours dans une école de musique, puis je réussis mon entrée dans la classe de Jazz du conservatoire de Strasbourg. Pause à nouveau. Des problèmes vasculaires m'interdisent la pression ventilatoire intense liée au souffle dans la pratique du saxophone et de la clarinette.

#### **4.7 LES INSTRUMENTS DE L'ORIENT : L'APPEL SPIRITUEL**

La même année, alors que je m'initie à la méditation et à la fasciathérapie, je fais la rencontre d'un yogi, vendeur d'encens et d'instruments de musique indiens. Je découvre les flûtes indiennes. Le bansurî me fascine. Changement de culture musicale et de la manière de m'adresser à mon corps. Je découvre les tablas et les ragas au même rythme que le mouvement sensoriel et subjectif. La musique indienne s'aligne sur un monde de l'invisible que j'ignorais totalement. Une autre identité en moi et sa musicalité se font entendre. Je baigne dans le son du silence intérieur de ma matière accompagné de celui du bansurî de Hariprasad Chaurasia<sup>91</sup>. S'ensuit une passion pour la musique orientale et sa pratique. Je découvre d'autres instruments comme le Ney turc, égyptien, iranien ou les flûtes et hautbois arméniens (doudouk). Les musiques et les instruments des Amérindiens d'Amérique entrent dans mon univers peu de temps après. La *native flûte* en cèdre rouge s'ajoute à la trentaine d'instruments qui envahissent mes lieux et les temps de ma vie. La musique et la pratique instrumentale font partie de mon univers depuis toujours et sont en constante évolution.

---

<sup>91</sup> Grand maître de flûte indienne et de musique savante de l'Inde du nord.

#### **4.7.1 Retour sur mon parcours d'instrumentiste et actualisation de mon identité d'artiste**

Dès les années 1990, j'accompagne les temps de méditation par des interventions instrumentales. L'expérience est merveilleuse, envoûtante. Nous sommes plus de deux cents personnes plongées dans un silence intériorisé. Je suis là à côté de la personne qui était mon maître spirituel. Quelques instruments sont à portée de main. Je suis prêt à jouer quelques notes, dans une performativité née de mon rapport au sensible, à la chair, la mienne, celle du groupe, de l'environnement. Quelle aventure quand j'y pense! J'étais un fou, un poète, un musicien de la vie, du silence de la chair. De cette pratique, j'ai poursuivi mes efforts pour devenir formateur et responsable d'une école de formation professionnelle à l'accompagnement somatique des artistes. Mes activités d'enseignement avec eux me font voyager dans des univers différents de la création et de la pratique artistique. Danse, théâtre, musique, cirque, clown, arts plastiques et visuels. Je le réalise pleinement en l'écrivant. Dans la tempête de mes rencontres spirituelles, charnelles et musicales, je me souviens avoir écrit un recueil de textes et de poèmes, « le musicien de vie ». Je m'en suis débarrassé en rangeant mes cartons lorsque j'ai quitté la Grèce. Je n'osais plus m'y replonger. Écriture trop naïve et « flyée ». Mon égo spirituel m'avait semblé insolent et appartenir à une vie révolue. Une conscience en moi me souffle : « pas sûr que ce soit cela la raison; l'identité de celui qui a écrit ces poèmes d'enfant de la Vie est en train de s'acter dans cette recherche vingt-cinq ans plus tard. Les larmes montées quelques lignes plus haut n'en sont que plus légitimes. Laisse exister cette part émue de toi, elle est intemporelle! »

#### **4.7.2 Intervention d'enseignement dans un cours de recherche-crédation**

En septembre 2017, j'exerce la fonction d'auxiliaire de recherche dans un programme court de deuxième cycle en pratique artistique. Je suis dans une salle à l'UQAR avec près de 18 personnes, artistes, femmes pour la grande majorité. Une part muette en moi vit ma présence comme une imposture; je ne me considère toujours pas comme un artiste dans l'acceptation courante socioprofessionnelle du terme c'est-à-dire, relative à une personne

qui vit de sa pratique<sup>92</sup>. À y penser de plus près, la définition de Wikipédia que je découvre maintenant résonne autrement :

Un artiste est un individu faisant (une) œuvre, cultivant ou maîtrisant un art, un savoir, une technique, et dont on remarque entre autres la créativité, la poésie, l'originalité de sa production, de ses actes, de ses gestes. (Source : Wikipédia)

En revenant à mon expérience d'enseignement que je pourrais nommer de 'pédagogie de la pratique réflexive sur le processus de création', je constate que ma représentation est vécue également chez plusieurs des participantes. Cela rassure la part en moi qui vit ce trouble d'appartenance. Sur un autre versant, être aux côtés de la professeure qui mène ce cours trouve toute sa pertinence à mes yeux. Depuis plus de 25 ans, j'accompagne des artistes en fasciathérapie, en pédagogie perceptive. Pendant une dizaine d'années, j'ai formé des professionnels de l'accompagnement somato-psychique à vocation artistique. Pourtant, je me présente comme un formateur du département de psychosociologie ayant un parcours de recherche lié au corps et à l'affectivité : deux éléments constitutifs de la pratique artistique. Accessoirement, je suis multi-instrumentiste à vent. Dans l'ambiance du cours, je renoue avec la force et la vulnérabilité de cette corporation et communauté sociale. Ce sont des adultes d'âge mûr, ce qui me change de la population étudiante au baccalauréat en relation humaine. J'aime le goût et l'audace de leur sensibilité, de leur passion. Je me reconnais dans certaines expériences telles que je les entends. Je repère chez certains participants un besoin de reconnaissance sociale, le peu d'assurance mêlé à une affirmation d'être. Le témoignage de parcours quelque peu nomades au sein du monde professionnel et culturel fait émerger mon lien d'appartenance à ce milieu. La dimension d'intervention culturelle m'attire elle aussi. Fortement. Durant quatre fins de semaine de ce cycle, une épaisseur de mon identité d'artiste s'installe en moi, par infusion et contagion de la présence, du foisonnement de la diversité dévoilée, de l'engagement affectif - passion –

---

<sup>92</sup> Ce point m'évoque une décision prise alors que j'exerçais le métier de professeur d'éducation physique et sportive à l'âge de 27 ans. Suivant des cours au conservatoire de jazz de Strasbourg (France) depuis deux ans et passionné de musique, je décidais de prendre un mi-temps pour me consacrer à la musique. Je jouais dans la rue, trouvais de rares cachets pour des concerts dans des boîtes de Jazz de la région. Je faisais l'expérience d'une certaine vie d'artiste, de ses grâces et aussi d'une forme de précarité que je ne me souhaitais pas.

malgré des conditions matérielles précaires pour certaines participantes. Dans ce cursus, je découvre des liens ‘ontologiques’ entre l’artiste et le chercheur que je deviens. Les notions-carrefours de création et de processus s’appliquent aux deux domaines, celui des sciences et celui de la pratique artistique telle qu’elle s’expose dans notre groupe. Je vis un réel dépaysement épistémologique tout en suivant une méthodologie que je pratique dans les cours que je dispense au baccalauréat et ceux que je reçois en maîtrise.

Pour ma collègue dirigeant ce cursus, il est clair que l’art peut être un mode de recherche et de création au service d’une œuvre autant qu’au service de l’artiste lui-même. Le processus de création a ceci en commun avec celui de la recherche qu’il est porté par une inspiration. Elle pose la question : « si je n’étais pas portée par une inspiration – même diffuse – de quelque chose à accomplir, si je n’étais pas poussée par un désir d’œuvre, est-ce que j’œuvrerais? » (Boutet<sup>93</sup>, 2018). Quelle est mon inspiration à moi? J’en ai trop ! Trop de désirs portés à s’accomplir.

À la sortie de ce cours, mon rapport à la pratique artistique a évolué avec une métamorphose identitaire. Mon passage a fait naître ou a actualisé une identité : je suis un pédagogue, un formateur et *un artiste!* De façon inattendue, à la fin de ce même trimestre d’enseignement, je renoue avec une partie de mon passé d’instrumentiste. Je me trouve à des conditions inespérées une clarinette basse qui a mon âge et un saxophone soprano chatoyant. Ils me sont ‘envoyés par les Dieux’, j’ai une petite étoile qui veille. Merci à toi Danielle qui m’as invité à intervenir dans ton cours!

Je poursuis ma petite enquête sur le terme « artiste », je trouve un complément Wikipédia :

Ses œuvres [de l’artiste] sont source d’émotions, de sentiments, de réflexion, de spiritualité ou de *transcendances*.

Puis,

---

<sup>93</sup> Voir : <http://recitsdartistes.org/theorie/serie-lexperience-artistique/>

Dans un sens commun, et plutôt péjorativement ou pour la disqualifier, on parle également d'artiste ou de poète à propos d'une personne étrange, marginale, oisive, rêveuse, qui fait n'importe quoi, de quelqu'un qui n'a pas le sens des réalités, des règles, et est parfois considéré comme rebelle ou fou mais qui peut aussi à l'inverse être apprécié comme faisant preuve de génie. (Source : Wikipédia)

Je me rappelle certains propos m'étant adressés à plusieurs reprises dans ma vie, y compris celle de praticien-chercheur. Avec le recul, l'analyse n'était pas sans fondement. Brassens chante entre mes oreilles : « les braves gens n'aiment pas que l'on prenne une autre route qu'eux ». Serais-je un électron libre? Enfin, je lis à propos de la définition de l'artiste : « Personne qui se voue à l'expression du beau, pratique l'art. » (*Ibid.*) Que c'est bien nommé et cela me rejoint !

#### 4.7.3 La culture inhérente à la dimension esthétique : à la source du 'sentir'

Pour le sociologue Demers<sup>94</sup> « être humainement » passe par la dimension esthétique de l'existence, c'est-à-dire que l'homme en société entretient un rapport sensible au monde par l'intermédiaire de ses cinq sens, de la proprioception et de la cœnesthésie<sup>g</sup>. Ce fait de l'ontologie humaine a des implications sur les pratiques et les styles de vie dans le rapport individu-société. Je pourrais relier ces propos au fait que l'esthétique m'ouvre à une activité première non-discursive, celle des sensations. Les lignes précédentes m'encouragent à situer mon rapport au monde comme étant de façon asymétrique esthétique. Ma rencontre avec la pensée de Demers est stimulante. Il m'apprend que l'origine de la dimension esthétique s'allie avec la naissance de l'architecture :

Pour Michel Freitag, c'est en effet le moment de l'architecture qui marque l'ouverture d'une dimension esthétique : par l'architecture émerge « l'espace de la culture et de la norme au sein de la nature, espace autour duquel la nature se trouve

---

<sup>94</sup> Demers, B. (2004). La dimension esthétique de l'existence humaine : pour une sociologie générale de l'esthétique. *Horizons philosophiques*, 15(1), 91–116. Doi:10.7202/801279ar ; voir : <https://www.erudit.org/fr/revues/hphi/2004-v15-n1-hphi3199/801279ar.pdf>

alors par l'homme disposée et ordonnée comme monde, et dans lequel la société elle-même s'incarne de manière sensible. » (*Ibid.*, p.93)

- Esthétique du vivant : l'architecture interne et ses manifestations sociales

Architecture. Celle du corps tel que je la découvre avec Guimberteau (2017) me ramène à l'esthétique du vivant et à la culture (manière d'être, de faire et d'entrer en relation) qu'elle engendre dans mes styles d'existence et l'allure de ma vie. Selon Demers, paraphrasant Marx, l'homme façonne le monde selon « les lois de la beauté » autant par ses activités (Techné et Poïésis) chez Aristote que par ces objets (ergos – opus). Sans problématiser les deux termes – « loi » et « beauté », cette vision met en perspective l'existence d'une personne esthétique toujours créatrice du monde. La thèse de Marx n'est pas démentie par l'œuvre de l'ethnologue Mauss. L'éducation et le développement de la « faculté subjective de sentir de l'homme » (Marx, cité par Demers, 2004) naît de la manière dont la société, ses membres donc, exploitent la dimension anthropologique qui m'intéresse.

Dire que l'esthétique, c'est l'humanité des sens et le sens de l'humanité passant par les objets et la nature humanisés, c'est d'emblée problématiser le rapport au corps dans l'émergence de la culture, y compris celle qui « fait science ». Il faut avoir en vue que toutes les manières qu'aura une communauté, une société d'organiser la vie sensorielle des individus constitueront autant de manifestations esthétiques. La manière dont le monde de l'éducation et de la recherche universitaire « structure », « balise » et « institutionnalise » la vie sensorielle des personnes - sur laquelle se bâtit celle symbolique ou affective - permet de mieux comprendre leur expression et la codification de leur transmission. La recherche-création m'apparaît être un style de vie dans l'univers de la rationalisation et de la connaissance. Les défis épistémologiques liés à l'autorisation d'une proximité intime avec le monde de la perception, de la sensation et du symbole sont à la hauteur de la résistance de la place de la sensation corporelle en sciences humaines et sociales (Berger, 2005 ; 2009). SENSIBILITÉ. Meyor (Meyor, 2002) propose une pensée ancrée dans la

phénoménologie pratique. Elle y pointe les enjeux de la *sensibilité* dans la formation et dans l'éducation. « L'écart langagier dont s'autorise son approche, cette véritable absence des mots pour le dire qui caractérise sa possible considération éducative» (*Ibid.*, p. 255) encourage la pertinence de la dimension performative – esthétique – comme mode d'émergence de sens et de connaissances. A mon sens, elle le fait côtes à côtes de la vie conceptuelle. Chacun ayant le pouvoir d'affecter l'autre:

La sensibilité est un style. Avec le concept d'aïsthésis, tout cela [le monde que nous habitons avec elle et dans elle] est donné dans le moment de la présence à soi qui ouvre un monde, où l'un et l'autre apparaissent comme fondus et confondus : simple présence, pourrait-on dire, qui se manifeste dans un visage pourtant difficile et peut-être impossible à saisir dans la totalité d'une forme positive [...]

La sensibilité n'exige finalement de nous qu'une attention digne de ce nom. Mais la résistance de la sensibilité à la transparence de l'explication, voire son inépuisement aux clôtures des diverses interprétations objectales, en appelle aussi à un langage différent, celui de notre participation aux choses, c'est-à-dire un langage qui rend compte du caractère haptique<sup>g</sup> de l'expérience sensible. (Meyor, 2002, p. 254)

#### 4.7.4 Un tissage entre plusieurs épistémologies : quelles motivations?

Expérientiellement, cette recherche à l'image du praticien-chercheur qui la conduit, se tisse sous l'influence de différentes épistémologies et les méthodologies qui les servent (psychosociologie et champ de l'étude de la pratique psychosociale, écriture performative, paradigme du sensible, recherche-crédation). Cette diversité vécue trahit-elle une faiblesse de positionnement, une difficulté d'appartenance, un déficit identitaire? Est-elle une inclinaison devant une réalité non saisissable d'un bord comme de l'autre d'où l'approche qualitative et le paradigme compréhensif seraient une réponse tangible? Je me suis posé la question de mes liens avec le paradigme de la recherche-crédation. À ce stade de mon processus, désirer l'approche esthétique dans ma recherche, c'est d'une part, féconder l'aveu d'impuissance dévoilé par Meyor et d'autre part, c'est assumer une posture d'être au monde sans avoir à renoncer à rien de ma pensée, de mes affects, de mon sentir, de mon agir et de mes rêves. Plus audacieux encore, je tente ne plus cloisonner ces fondements

anthropologiques. C'est enfin suivre une utopie : apporter de l'humidité dans un monde dont je constate la sécheresse et le manque d'humanité avec la lucidité que je suis ce monde aussi. Gosselin (2006) reconnaît que les artistes revendiquent une forme d'indépendance, de liberté et d'audace.

#### **4.8 TENTER DE ME SITUER DANS LE CHAMP DE LA RECHERCHE-CREATION**

En paraphrasant Paul Valéry pour qui l'œuvre de l'artiste c'est l'artiste lui-même, car, à force de construire sa création, c'est lui-même qui se crée. N'en va-t-il pas de même avec la recherche? Mon expérience me donne à penser que oui. De plus, littéralement, mon engagement artistique est concret dans ma production de données, dans son interprétation comme dans la maïeutique qui en découle. Pour Gosselin la délimitation des deux champs – recherche et création – tiendrait à leur visée première et à leurs tendances singulières. Là où la recherche amène plutôt à engendrer des symbolisations, sous forme de discours convergeant, la création autorise et amène l'émergence de symbolisations diversifiées et plurielles (Gosselin, 2006, p.23). Sur cette base, la recherche-crédation impliquerait une double production. Production « artistique » d'une part, et production de type « recherche » d'autre part. Si l'artiste se considère comme un praticien de son art, faire de la recherche sur sa création et le processus qui l'y amène, rejoint les recherches de type recherche-action, recherche-intervention, courantes dans le champ de l'éducation et des pratiques psychosociales pour ne citer que celles-ci. En ce qui me concerne, la pratique artistique (instrumentale, audiovisuelle, d'écriture performative) intervient quasiment à tous les niveaux de ma recherche. Elle métaphorise mon processus, donne une voix à mes imperçus comme à mes prises de conscience. Mon pèlerinage performatif 'épiphânise' mon devenir en actualisant des pans inachevés de mon histoire. Chemin faisant de mes créations, une herméneutique agit. Elle manifeste mon rapport entre l'œuvre sonore, visuelle ou leur métissage, et ces parts de moi exilées demandant à être entendues. Je ne laisse pas de côté une activité réflexive de surplomb. Cette double reliance est à la source d'une auto-maïeutique par une auto-poïétique. Je l'ai déjà évoqué mais en d'autres termes; dans ma

recherche comme dans ma vie, je m'évertue à mettre en point d'appui<sup>8</sup> certains habitus réflexifs et affectifs au profit d'une lenteur à la source d'une fulgurance intuitive pré-langagière (qui je le vis aussi, peut prendre d'assaut ma pensée). À l'heure de mon cheminement actuel, une ambivalence se présente comme un indice d'appartenance à une épistémologie de la recherche-crédation. J'ai du mal à saisir l'importance de mon intérêt au processus pour créer, à l'ensemble de ma démarche artistique dans laquelle j'inclus la démarche d'écriture performative, ou à l'aspect particulier de l'impact de mes « toiles performatives » sur ma quête d'ipséité. Ce constat rejoint l'analyse de Gosselin (*Ibid.*, p. 25). Selon cet auteur, la recherche-crédation puise sa spécificité dans l'usage prédominant du type de processus subjectifs de la pensée à l'œuvre qualifiés d'« expérientiels », différents des processus objectifs de la pensée dits « conceptuels » (Noy, 1979 ; Gosselin, 2001, cités par *Ibid.*). L'artiste-chercheur œuvre entre conceptuel et sensible, entre théorie et pratique, entre raison et rêve. Il assume la tension dialogique entre l'usage de la rationalité et celui de l'imaginaire, et en fait un espace de rencontre au sens fort entendu par Jullien celui d'un événement *inouï, imprévisible et inconcevable* (Jullien, 2018). En lisant Gosselin, je réalise mes efforts à passer d'une rive à l'autre. Celle où se joue l'activité subjective, sensible et expérientielle et l'autre, où opère l'activité objective, rationnelle et conceptuelle. *Ma vie est donc un séjour prolongé dans le champ de la recherche-crédation dont l'œuvre est ce qui advient de ma conscience et de l'expressivité d'une ipséité à reconnaître.* Tout cela rejoint des territoires connus et balisés en recherche qualitative par Craig (1978), Moustakas (1980), Paillé et Mucchielli (2012 ; 2016). Le caractère plus spiralé que linéaire de la démarche proposée par ces auteurs converge avec celle de la recherche-crédation.

#### **4.8.1 Préciser le point de vue à partir duquel je saisis l'objet de recherche**

C'est bien là que Gosselin m'amène lorsqu'il conclut :

C'est en tenant compte de son point de vue particulier de praticien que le chercheur en pratique artistique doit le faire. Le discours résultant de sa recherche devrait naturellement traduire le point de vue qui lui est propre. Et pour cela, il lui

faut trouver sa voix. Trouver sa voix est le défi que pose actuellement au praticien la recherche en pratique artistique (2006, p. 30).

N'est-ce pas aussi mon défi : me formuler au carrefour des différentes pertinences de ma recherche actuelle pour alimenter son processus. Quel praticien-chercheur-artiste et formateur est en train d'advenir? Praticien de quel(s) art(s)? Deleuze balise les pratiques avec les catégories de « concept », d'« affect », de « percept ». Mon histoire de vie telle que je la vis ne s'accorde pas avec la conception de l'artiste définie par une pratique de création issue uniquement des affects et des percepts bien que je reconnaisse l'injonction intérieure de donner la voix à une sensibilité et à un émouvoir, deux instances mystérieuses dont je fais mon ministère.

#### **4.8.2 Une épistémologie accordée au champ du métier intime?**

Anecdotes : Un jour de mars dernier, au moment de la synthèse d'une formation de *fasciathérapie appliquée à la massothérapie*, une participante touchée par mes connaissances et ma façon de les mettre à sa disposition, me fait le commentaire suivant sur mon enseignement – non, c'est plutôt sur mon identité de formateur -, je le réalise en me relisant - : « Jean, tu es un intellectuel ému ». La formule entendue établit à merveille mes tentatives et synthétise une intentionnalité. Je la relie à mon *métier intime*. Mais qu'est-ce qu'on entend par là ?

D'une part, il viendrait de « Ministerium, Ministère » qui signifie service à autrui [...]. Exercer son ministère serait rendre service à des gens qui partagent la même idée, les mêmes valeurs. Le ministère signifierait également l'action de quelqu'un qui sert d'entremise entre deux personnes. [...] D'autre part, le mot métier viendrait du mot « mystère » dont la définition est « quelque chose de caché, qui existe, mais qui n'est pas encore révélé ». D'où cette définition du métier : « exercer un métier, c'est tenter de révéler son mystère en services à autrui. » (Hazard, 2012, p. 4)

De façon inattendue réapparaît la photocopie couleur jaunie de mon rapport d'évaluation écrit par l'inspecteur académique de l'éducation nationale après sa première visite au Collège et lycée André Maurois de Bischwiller. La mémoire est un mystère: une

tranche de vie défile. Mars 1990! J'enseigne dans cet établissement public près de la ville de Strasbourg où j'habite. Les visages de certains des élèves de ma classe de troisième quatre (3<sup>e</sup> 4) et leur nom remontent à la surface. Pion. Meyer. Je revis leur enthousiasme, leur conscience solidaire comme s'ils avaient tous su l'enjeu de ce passage *ministériel* à l'aube de ma vie professionnelle, de mon parcours de pédagogue et d'enseignant. Dieu, qu'ils avaient été généreux et talentueux! « Il est peut-être tôt pour l'affirmer, mais Monsieur. Humpich a montré des qualités humaines extraordinaires avec ses élèves. Dans sa classe règne un esprit d'entraide, d'écoute et de solidarité exceptionnel. La pédagogie à l'œuvre est originale et pleine de sensibilité. Ses qualités de pédagogue ont permis un niveau de performance de haute qualité pour des élèves de cet âge. » Quelqu'un dont la réputation était sujette à la critique acerbe plus qu'à l'éloge m'avait vu dans ce qu'aujourd'hui encore je cherche à actualiser et à offrir. Au milieu de ma paperasse académique, j'ai soigneusement gardé ce bout de papier comme un des plus beaux trophées. À l'époque, dans la culture d'un fonctionnaire de l'état, la 'haute autorité' avait estimé que j'étais digne de confiance. Elle encourageait ma sensibilité comme mon originalité. Pas rien cette affaire ! L'événement avait soigné une part de mes complexes et blessures au sein d'une famille dévote d'appréciations officielles, muselé pour un temps certaines bouches venimeuses. En amont, et secrètement, quelqu'un en moi pleurait de joie et de peine : comment ont-ils fait pour ne pas voir ce qu'un étranger a repéré en une heure? Aujourd'hui chemin faisant de la vie, grâce aux connaissances et aux savoirs acquis par l'expérience, plusieurs réponses sont évidentes. Synchronicité. J'ai sur mon bureau les rapports d'évaluation d'enseignements de mes cours du printemps dernier. Presque 30 ans après, certains retours de mes étudiants du baccalauréat s'accordent avec ceux cités plus haut. Ils me font toujours du bien. Être vu dans la meilleure de sa version est important à tous les âges de la vie. Cela m'aide à m'accueillir dans les autres, moins 'glorieux'. Ma pratique professionnelle a été scellée à l'activité d'enseignement et à la pédagogie dès ses débuts.

## 4.9 UNE ENIGMATIQUE IDENTITE : LE METIER DE PERE

### 4.9.1 Un espace identitaire polarisé par des sentiments contradictoires

Adulte, éducation, enfance. Paternité. Une autre tonalité émerge au cœur de mes préoccupations identitaires. L'adulte, l'enseignant, l'accompagnateur somatique du changement humain, l'artiste, est aussi un parent. Je suis **père de deux filles** nées à l'aube de mes premiers pas d'enseignant alors que j'avais vingt-neuf ans et pas tout à fait 31 ans. Mais quel est ce père? Qu'est-il devenu? Vers quelles formes se dirige-t-il? Comment son parcours teinte-t-il sa vie au quotidien et son rapport au monde? Abordé ce secteur de ma vie, c'est entrer dans un espace des plus polarisés. Pas facile de le qualifier en mots. Mes sentiments et pensées liés aux faits de cette existence sont ambivalents : Joie et adversité, grâce et désespérance, interrogation sans fin, mystère douloureux, échec relationnel, apprentissage de la présence et de l'absence. Entre proximité et distance, manque et déchirement comme peut l'être un sevrage affectif ; entre parole et silence, dits et non dits. Passé et présent. C'est le flanc meurtri de mon histoire dans lequel je me sens vulnérable et blessé. Je m'y vis profondément interrogé et impuissant, toujours en construction et déconstruction et par conséquent, souvent en rupture identitaire. Je crois bien que c'est le seul secteur de ma vie dans lequel ma représentation du futur est négative où prédomine le spectre de l'impossible. Je dévoile rarement mes états d'âme et mes traversées intérieures liées à ma paternité. Au tout début de ma présence au Québec, un soir, assis au bord du Saint-Laurent aux côtés de mon ami-mentor, nous discutons de cette réalité anthropologique, familiale et sociale. Il me partage des fragments douloureux de sa trajectoire de père. Une part de moi écoute, une autre se vit à la bordure d'un abîme. Ce père ne voit plus un de ses enfants qui depuis douze ans qui s'est éloigné de ses parents. Je vois que mon ami n'a toujours pas élucidé les motifs de cette rupture malgré la multitude de démarches entreprises pour accompagner ce deuil relationnel. « Je reste avec un trou béant dans ma poitrine » me lance-t-il en rapprochant ses mains de son sternum le regard perdu à l'infini en direction du fleuve. La voix et le geste ne trompent pas. Ils témoignent des efforts, de la traversée, de la cicatrice, de l'impuissance et d'une plaie qui ne s'est pas

encore fermée. Je frémis : est-ce cela qui m'attend? Je me suis entendu me dire : « Jean, débrouille-toi pour t'éviter ce supplice. » L'homme a vécu dans une famille « normale ». C'était un père présent au quotidien comme je projette que mes filles ne l'ont pas eu. Je suis questionné.

#### **4.9.2 Une réalité subjective agissante dans ma pratique d'accompagnement et d'enseignement**

Pour répondre à la question des valeurs qui font passer une personne de l'enfance à l'adolescence pour arriver à l'âge adulte, Rivard s'appuie sur Broch. Ce dernier pose l'idée que « se mettre au service du prochain est la voie pour acquérir sa propre condition humaine, son ombre, ses enfants » et dans cette visée, vouer « une disponibilité suprême au sacrifice, à la mort, au renoncement est nécessaire ». (Rivard, 2012, p. 26) Mais comment suivre « ce devoir terrestre, ce devoir secourir, ce devoir éveiller » sans tomber dans un narcissisme plus intense et despote, ou vouloir façonner l'autre à son image? Ce danger guette peut-être plus l'enseignant que le parent, nous dit encore cet auteur. Moi et les enfants ne vivons pas sous le même toit de façon constante depuis leur plus jeune âge (ma fille cadette ne marchait pas encore). D'un commun accord, jusqu'à leurs 15 ans, nous fonctionnions sous le régime de la garde partagée. Nous habitons à 600 kilomètres les uns les autres. Elles venaient vivre dans mes lieux d'habitation et familles recomposées la moitié du temps de leurs vacances scolaires. J'ai quitté la France en 2004 pour aller vivre en Grèce. À quoi ai-je renoncé? Ou encore à quoi ai-je dit « oui »?

Aujourd'hui, les filles frôlent la trentaine l'une et l'autre. Sans grand effort d'observation, je constate comment ma pratique d'accompagnement, de formation, d'enseignement prend une couleur singulière dès qu'apparaît dans l'horizon une personne qui a l'âge approximatif de l'une ou l'autre de mes filles. Quand son physique ou sa présence portent la moindre similitude avec elles, je ne peux que constater un transfert quasi instantané. Il prend la forme d'une vigilance attentionnée, d'une forme de présence aimante et de patience inconditionnelles. Une forme de proximité psychique et affective en

moi-même renvoie à ce père assoiffé d'une présence jamais assouvie, trop longtemps absente. Jusqu'à ce que je l'accepte, j'en avais honte et me sentais incestueux sur les bords. Je le sais, en suis conscient, ose en nommer des aspects quand je le peux. Parfois, à ma surprise, l'aveu est porteur et libérateur d'énergie relationnelle utile au projet de formation.

### **4.9.3 Un schème révélateur d'une quête**

Ce schème est plus présent depuis que je suis au Québec. La distance géographique faisant que mes liens familiaux ont pris le large en quelque sorte. Prendre le temps d'aborder ce secteur de ma vie me fait peur depuis le début de mon processus de recherche. Je ne sais pas comment l'aborder. Trop douloureux. Trop de culpabilité et pas assez d'assumance, beaucoup de jugements. J'entre avec peine et à peine dans la voie de la responsabilisation de mon parcours et de ses effets sur l'existence de deux êtres qui me sont chers. La blessure affective est présente, béante. Ses contours sont encore flous. Mes cours en psychosociologie, les outils rencontrés et que je me suis appliqués à moi-même - comme le roman familial et la carte relationnelle - m'ont permis de cheminer sur cette trajectoire sinueuse, semée de troubles, de déceptions, d'actes manqués, au milieu de moments de joie, de gratitude. Leur présence et leur existence sont la trame vivante qui colore mon existence. Malgré moi, ce lien résonne comme un ton fondamental dans la thymie de ma vie. À ces pratiques s'ajoute la multitude d'occasions de voir, d'entendre, de lire et d'être présent à la transformation de 'ces' jeunes adultes étudiantes qui partagent l'expérience de leur rapport au père, de l'amour vécu et/ou impossible à communiquer, à offrir et/ou à recevoir. De ces blessures silencieuses, muselées par les cultures relationnelles à renouveler, j'ai pris connaissance de ce que peu de pères savent des coulisses de leurs enfants, de l'expérience intime « d'une fille de son père ». Quel enseignement, quelle formation! Quelle épreuve de rester là, d'accueillir sans fuir. Mes premières expériences d'auditeur et de spectateurs de leurs récits ou prises de parole déclenchaient chez moi des réactions émotionnelles intenses. Je sortais de l'amphithéâtre, effondré en pleurs, de tristesse, de peur, de culpabilité et de honte et parfois...D'espoir aussi. Que ne dois-je les remercier, ces étudiantes d'avoir oser

dire, écrire, partager, pleurer ou rire. Sans le savoir, elles ont permis à l'homme-père les recevant d'aller sur la rive où le réel de l'autre se dresse dans l'authenticité de l'expérience. J'étais bouleversé durant des journées entières. Je rêvais que mes filles fassent ce travail sur elles pour renouveler leur rapport et leur lien à ce père-là; qu'elles se libèrent de l'emprise de certains vécus, de certaines représentations et projections; j'espérais qu'elles s'affranchissent de ce que moi-même étais incapable de faire avec mon père jusqu'à mes 50 ans. J'ouvre le livre de Rivard. Page 60. Mes yeux découvrent ses phrases :

Il est devenu père sur le tard, malgré lui, quand sa fille l'a amené dans le réel, c'est-à-dire dans un monde où l'autre existe, où même les bêtes souffrent, ont besoin et sont capables d'affection, d'amour. C'est par l'amour et la souffrance bien réelle dans la chair de sa fille que le père est pour ainsi dire mis au monde, forcé, comme le dit sa fille, de recommencer sa vie [...] (Rivard, 2012, p. 60)

Je retourne dans ma liste de courriels reçus de ma fille aînée. À la lumière de la citation, je relis les deux derniers du mois de juin. Elle me partage que la perspective de me revoir à l'occasion de mon passage en Europe la « met dans tous ses états, la fait pleurer » et qu'elle ne se sent « pas prête pour me voir ». Pour la première fois de ma vie, je lutte pour ne pas couper, trancher et me sauver de cette relation. Je sais qu'une relation se finit quand on le décide, mais que le lien, lui, reste (Cyrulnik). Un autre père est en train de naître, je vis ses contractions au passage. Écrire est douloureux. Par cette recherche qui me dévoile un dire jamais dit, je recommence ma vie. Dans l'écart, dans la rencontre, de l'entre de ce qui nous sépare et nous lie en même temps. Amour. Comment aimer encore dans la douleur? Sanglots.

#### **4.9.4 La petite Sarah : Toile performative n° 9**

<https://youtu.be/-js0kvY3GI8>

- **La rencontre : la puissance de l'innocence**

Sarah, à peine arrivée dans le parc, mon être est aimanté par ta présence, ton aura. Je te vois et je vois un monde. Il me happe comme tes mains et ton regard qui le prennent. Fasciné par la beauté du moment. Les couleurs vivent qui t'habillent. L'étincelle de tes regards éclabousse l'espace comme ces jets d'eau qui t'émerveillent. J'accélère mes gestes vers mon sac et ses objets au pouvoir de capter le moment de vie éphémère. Tout est là. À chaque instant, tu peins le monde, le mien, celui de père qui ne sait l'être, comment l'être, ou encore, comment le quitter pour qu'advienne un autre. Beauté. Puissance de l'innocence. Sagesse ultime devant l'eau projetée vers le ciel comme j'aimerais que mes mots s'y élancent. Puissance réelle des pas de tes pieds colorés au henné qui marchent et dansent. Dieu est là comme l'éternelle présence. Que me dis-tu? Quels mots, maux partages-tu au monde qui te regarde, au monde que tu toises. Tu m'appelles comme un ange. Ton innocence est sans complaisance.

- **Montage vidéo, Montage de sens**

Je ne comprends pas mon engouement mais le suit. C'est plus tard, devant mon ordinateur, lors du montage que je saisis l'intelligence créatrice de l'instant, de l'accident perceptif. Il rompt le rythme quotidien de mes silences; les éclate comme tes pieds le font dans les flaques d'eau. Émouvoir. L'homme ému est à l'émouvoir ce que l'homme sensible est à la sensibilité. Sarah, je te vois pour me rencontrer dans cette mémoire en attente et mettre en mouvement les formes pétrifiées. Présences et douleurs humaines. La fontaine Bruat, du sculpteur Bartholdi<sup>95</sup>, créateur de la statue de la Liberté, m'invite au dialogue avec ses figures allégoriques des continents. Exil encore. Dos-à-dos et côtes à côtes.

---

<sup>95</sup> « Inaugurée en 1864, la statue en bronze de l'amiral de France Armand Joseph Bruat (Colmar 1796 – en mer 1855) est encore d'origine mais les figures de grès rose symbolisant l'Afrique, l'Océanie, l'Asie et l'Amérique qui l'entouraient ont été détruites par les nazis en 1940. Restaurée et classée monument historique en 1946, la statue fut placée en 1958 sur un bassin ornementé moderne. Ses figures allégoriques des continents rappellent celles de l'œuvre originale dont ne subsistent que les têtes aujourd'hui conservées au musée Bartholdi. » Voir :

[https://www.tourismecolmar.com/staticfiles/bartholdi/LES\\_OEUVRES\\_DE\\_BARTHOLDI\\_A\\_COLMAR.pdf](https://www.tourismecolmar.com/staticfiles/bartholdi/LES_OEUVRES_DE_BARTHOLDI_A_COLMAR.pdf)

Comment rejoindre la rive voisine? J'ai dans ma banque de son et de musique ce morceau de mon ami grec, Apostolos, musicien rencontré dans les rues de l'île de Syros. Nous nous sommes revus la veille de mon départ pour Athènes la semaine dernière. Il s'invite avec son Kanonaki<sup>96</sup> et de façon tout aussi inattendue, l'accordéon de mon amie Nessia poursuit le bal. Je dis, inattendu, car nous nous connaissons depuis vingt-cinq ans et je ne découvre que maintenant sa pratique instrumentale aux tonalités juives dont elle est une descendante. J'aborde la distance entre les continents et des histoires qu'on se raconte; je vois certains rivages, au loin. Rencontrer le réel de ton déchirement, du nôtre. Sarah a le même âge que toi quand tu me faisais tes dessins. Je vois sa force, sa détermination, la vie qui la porte et qu'elle saisit comme l'adulte qui ne peut pas encore le faire. Elle me rappelle que tu m'enseignes ces possibles pas, leur direction impensée et les tiens co-crément les miens actuels. Quelque chose tourne dans moi depuis cette dernière phrase. Mon plexus et la base de ma tête s'animent. Changement d'orientation. L'autre existe. Regard tourné, avec quel œil?

Je sais, lecteur, tu te demandes de qui je parle. De Sarah ou de ma fille, de mes filles. Moi aussi, je m'interroge : Dédoublément, est-ce grave? Analogies et métaphores vivantes... Je reprends. Je ne comprends pas l'insistance de faire une capsule vidéo qui se présente ostensiblement prioritaire à toute autre activité aujourd'hui. Quelques heures plus tôt, je ne faisais aucun lien entre notre rencontre et ma recherche. Chemin faisant, l'émouvoir naît. L'inouï de cette aventure qui a duré un quart d'heure dévoile une histoire de sens. Tu entres en scène dans mon parcours et dans mon processus de recherche, avec l'autorisation d'un père que je suis allé voir à la bordure des jets d'eau. Quel père? Je lui partage mon émerveillement. Il me demande si je suis journaliste ou reporter. Nous avons échangé quelques mots sur Montréal où certains membres de sa famille résident alors que d'autres sont restés en France ou au pays. Son accent danse les tonalités de l'orient. J'aime ce moment. Deux voyageurs-pères se croisent. Ta présence nous a mis en lien. Elle

---

<sup>96</sup> Cithare à table, instrument oriental à cordes pincées.

m'évoque mon identité de voyageur, de nomade, d'exilé et la dignité des réfugiés dont je ne connaîtrais probablement jamais l'expérience.

Et je m'assieds sur la troisième marche *cimentée* de ton cœur. (Bobin, 2017, p. 60).

J'avais écrit, marche *silencieuse*...?

## **CHAPITRE 5**

### **DEUXIEME MOUVEMENT HERMENEUTIQUE : VOYAGE SOUS LA PEAU DES FRAGMENTS REVELES**

#### **Belvédère**

Je sors d'une temporalité et un point d'appui est nécessaire. Je me sens travaillé, pétri par mon histoire et ses mythes. Je vis qu'un espace s'est libéré tout en voyant bien que cela ne suffit pas, que la démarche ne s'arrête pas ici. Elle commence en se poursuivant. L'artiste et l'art ont montré cette faculté de témoigner comment le monde intérieur ouvre la voie de mon aptitude à le *connaître* non seulement lui, mais aussi le monde qui l'entoure (Damasio, 2010, p.134). Le chapitre qui suit m'invite et le lecteur avec moi à une autre aventure. Celle qui ne peut se faire sans une inversion des rôles. L'artiste se retire, le chercheur avance sur la scène afin de prendre un degré de hauteur sur l'expérience sans la quitter, mais bien pour l'honorer, lui donner la parole. Parole, prise de parole dans le dire dont Ricœur m'a appris qu'il est la voie de l'ipséité.

#### **5.1 JE PASSE DE L'IDENTITE D'ARTISTE EN RECHERCHE A CELLE DE CHERCHEUR-ARTISTE**

Jeudi vingt-six juillet. Sept heures vingt-six. J'ai besoin de me situer dans le temps et dans l'espace pour épouser celui de la recherche. Réveil tôt ce matin, à cinq heures après une bonne nuit malgré la chaleur tropicale - ou Athénienne - d'un Rimouski que je ne connaissais pas. Une heure et demie de pratique ce matin. Le Yoga sensoriel m'a

permis d'accueillir ce léger vertige déclenché cette fin de semaine. Labyrinthite? Labyrinthe. Métaphore ajustée à l'étape dans laquelle je me trouve. Je viens de finir ma dernière capsule de pèlerinage, ce que j'ai appelé « toile performative ». Neuf toiles pour autant d'étapes ou de pas signifiants dans mon parcours à la quête de mon identité-ipséité. Chacune d'elle a été l'occasion d'une rencontre, d'une confrontation, d'une révélation. L'ordre d'apparition de ces trois invariants de mon parcours n'a pas été le même d'une création à l'autre. Est-ce en raison des blessures qui ont forgé, à chaque étape de ma vie, mon attitude face à l'événement remonté à ma mémoire? Je fais le lien avec la pensée de Maalouf (Maalouf, 2001) pour qui l'identité n'est pas une juxtaposition d'appartenances autonomes, elle est plutôt « [...] un dessin sur une peau tendue ; qu'une seule appartenance soit touchée, et c'est toute la personne qui vibre. » (*Ibid.*, p. 34) Des alliances imperçues ou inconscientes ont édifié les formes intra et intersubjectives de mes chemins relationnels singuliers-pluriels, me dirait Kaès (Kaès, 2014). Bien que singulière, c'est en relation que s'objective mon existence et s'articulent plusieurs « bouts » de moi. Puis-je affirmer que je me trouve à l'entrée d'un labyrinthe composé des huit chemins de ma sensibilité et de son émouvoir et que je vais à nouveau revisiter? Je m'engage dans une marche nomade, dans le dédale de sens de mon individuation et par analogie, de mon ipséité. Je précise comme je l'ai déjà fait avec Jullien (2018) qu'il est question ici de reprendre la route et non de la recommencer.

### **5.1.1 Reprendre pour aller plus loin**

Aller plus loin, c'est aller profondément en contact avec le sujet tissé par l'objet de la recherche, sa question formulée me tenant à l'axe comme un bâton sur lequel le marcheur-pèlerin s'appuie. Je suis un sujet tissé, mais déjà transformé, chemin faisant de cette recherche. Je le vois, le sens et viens de l'acter dans le courriel adressé au responsable d'une structure de formation et avec lequel se jouent des alliances qui ne servent plus nos projets. Ma prise de parole dans l'écrire a été plus simple, plus directe,

mieux située. Je me suis, non pas ‘dresser contre’ lui mais, redresser, sans perdre de vue l’idem et l’ipsé qu’il est, l’idem et l’ipsé que je deviens.

Pour cette étape, je mets encore en point d’appui ma raison qui pense au bénéfice de celle qui accueille la résonance. Comme le prononçait mon directeur de recherche lors de notre dernière rencontre : « il est question de faire le **récit narratif de ce que ça te fait** ; et de laisser sortir de là le nouveau sens qui est donné dès le départ, caché, occulte. » (littérature grise) J’ajoute par analogie à la mythologie du labyrinthe reprise dans les pratiques de soi, qu’il est question d’une exploration nécessaire de moi-même pour dépasser certains des obstacles liés à des événements ou à des moments de mon histoire, des opacités de mon être au monde. J’invite le lecteur à découvrir avec moi le cheminement narratif de mon voyage et de ses *résidences*.

### 5.1.2 Que l’intensité d’une sensibilité puisse vivre dans mon écriture.

Défi à nouveau. Je suis fébrile, excité et confiant. Fébrile devant la terre vierge. L’inconnu de la pratique en train d’advenir me toise. Je suis excité comme l’éros de la création par le sang qui pro-pulse l’œuvre. Je vis un état d’incomplétude comme manifestation tangible du *projet* que je suis moi-même ; grâce de *l’apprenti existant*. Je suis confiant au regard de la vitalité qui m’habite, de l’accordage que je vis malgré mes vertiges – je leur ai donné un sens, ils sont devenus complices de mon processus. Mon corps est là, présent, manifeste dans sa fragilité et dans sa puissance d’adaptation. Il n’est pas question d’accuser mon *corps-partenaire* (de ma recherche comme de ma vie) d’être déloyal. C’est bien au contraire lui qui me fait prendre la mesure du rituel en cours. Risquer le déséquilibre, y être, y rester. Perdre l’équilibre, c’est bien là que je me sens, me vis. Vais-je tomber? De haut? J’ai ‘signé’...

### 5.1.2.1 Épiphanie et transition : me laisser toucher par une nouvelle enveloppe identitaire

Je constate des phénomènes corporels et émotionnels. Ils m'informent d'un entre-deux. Je ne suis plus le même devant mes données. Comme le vigneron remplit ses tonneaux de raisin, se hisse et se jette dans la masse de fruits pour la malaxer, la laisser épandre son jus, je me prépare à mon tour, nus pieds, à entrer dans la masse des médias utilisés jusqu'ici dans cette recherche. Je ne suis pas encore sujet de celui qui est devenu.

Espace problématique et emblématique du vivant. J'arrive de neuf semaines de voyages, d'un pèlerinage à plusieurs niveaux et de plusieurs traversées. J'entre-vois des transformations au sein de ma cosmogonie existentielle, relationnelle. Ma peau a changé, elle est halée, mes cheveux ont la couleur des blés, j'ai un peu maigri. Je me trouve plus en forme qu'à la fin du mois d'avril. Mon *enveloppe* est quelque peu différente. Voilà de l'extérieur. Mais dedans, quelles révélations m'attendent? Mon rayonnement montre des modifications ténues en apparence que ma blonde<sup>97</sup> remarque et me partage. Je n'en est pas encore la conscience vraiment. J'attends de ce deuxième mouvement herméneutique qu'il soit épiphanique, c'est-à-dire comme l'étymologie le précise, l'occasion *de la révélation* des traits du caractère personnel de ma présence au monde - *de mon ipséité* dans sa forme encore sauvage, non-réfléchie, ou brute? Pour avoir vécu un processus plus long, mais pas plus intense pour autant, je veux dire, celui de ma thèse de doctorat, je sais que je ne sortirai pas indemne de ma trajectoire et j'aime cela. Je m'appuie sur cette expérience forte de mon existence, car elle a signé un tournant de ma vie personnelle. Je sais maintenant qu'il y a un « avant » et un « après » dans ce genre d'entreprise. Je me vis dans l'entre nécessaire. Ma recherche actuelle est une expérience de vie forte. Elle est en cours de formation et d'altération de la signification que je me donne de moi-même, de ma vie, de ses projets. Je mue comme les mues ; comme l'ému. Enveloppe et peau de chercheur en voies de quelles mutations?

---

<sup>97</sup> Un terme québécois pour désigner ma compagne de vie.

### 5.1.2.2 Reprendre la route du pèlerin.

Je m'apprête à reprendre de mes toiles performatives. Ensemble, elles forment une peau de mon identité habillée en « capsule YouTube ». Il y a tous mes textes relatifs à mes vécus en référence à mes fragments de voyage et de mémoire de parcours de vie, leurs mises en sens provisoire du récit et du mythe personnel que je me suis construit et dont parle Lesourd dans son livre « L'homme en transition » (Lesourd, 2009). Comment m'adresser à ce mythe d'homme en transition, d'exilé, de nomade et de migrant? Mon œil sensible m'impressionne. Dans la façade de deux mètres cinquante sur deux, remplie des livres non classés, à la vitesse d'un scanner, il me dirige vers une tranche de livre : c'est l'ouvrage en question ! J'aime la complexité de ce livre, elle m'évoque celle de Morin (Morin, 2001). J'ouvre une page, il est question du concept « d'enveloppes temporelles ». Je comprends la formule comme ce qui désigne des représentations cristallisées dans le temps et qui me contiennent ; parfois l'enveloppe temporelle resserre l'espace où j'évolue. C'est aussi une manière de parler du rapport au temps comme un contenant de mémoires. Sur un plan macroscopique, l'humanité a elle aussi ses enveloppes temporelles, ses époques qui forment une histoire. J'ai renoncé en moi, l'écho de celle des années 1938-1944.

Je comprends que les transitions de mon existence viennent déchirer mes enveloppes, m'inciter à en habiter de plus vastes. Dans l'écart et l'entre de leur nouvelle constitution, c'est le vide, l'abîme... la désolation ou la panique. Je mesure ma solidité gagnée depuis huit ans en écrivant ces lignes. Avec le livre d'Hélène Dorion<sup>98</sup>, « l'homme en transition » m'a permis de traverser une fissure pour ne pas dire la brisure du passage de mes cinquante ans : celle qui préparait ma venue au Québec. Les phrases suivantes me parlent à ce moment précis de ma journée, dans cet écrit de mise en contexte méthodologique et existentiel de ma recherche et, à la fois, dans ce paragraphe dont le but est aussi d'accompagner les pas du lecteur :

---

<sup>98</sup> « L'étreinte du temps » que j'ai eu entre les mains le jour de mes cinquante ans.

On pourrait poursuivre encore l'exploration des *enveloppes* temporelles en direction des dynamiques collectives qui, pour une part importante, tissent les histoires et sont tissées par elles. Houzel a considéré une enveloppe familiale qui donne notamment une cohérence transgénérationnelle aux sujets. De même, pour Anzieu, « un groupe est une enveloppe qui fait tenir ensemble des individus. Tant que cette enveloppe n'est pas constituée, il peut se trouver un agrégat humain, il n'y a pas de groupe ». Cette enveloppe possède notamment « une temporalité propre (comprenant un passé d'où il tire son origine, et un avenir où il projette d'accomplir des buts) » [...] « les interactions entre social et individuel sont reflétées par la façon dont le récit personnel s'appuie sur les récits groupaux ou sociaux [...]. S'adapter au récit d'un nouveau groupe pour donner sens à sa vie peut avoir un effet transformateur sur son identité et son comportement » (1998). Les récits collectifs qui s'expriment à travers les conversations quotidiennes, les productions culturelles, contribuent eux aussi à fournir un contenu à l'histoire personnelle. (Lesourd, 2009, p. 65, 66) [je souligne]

Dans ce contexte sémantique, l'enveloppe temporelle a une fonction d'ajournement, de cohérence et d'interface avec le monde. Elle s'applique à la construction du mythe personnel, elle en est presque tautologique : à plusieurs reprises, j'ai utilisé le terme de *toile*, de tissu, de fascia et de constellation pour *évoquer la mise en sens* et en perspective de mon travail...J'utilise la métaphore du *moi-peau* inaugurée par Didier Anzieu lorsque j'accompagne des personnes dans leur transition. Cette fois-ci, il s'agit bien d'étirer 'MA' peau et 'MES' limites identitaires.

### 5.1.2.3 De la sensation aux mots : faire parler ce qui se fait sentir

Ce que je veux dire, c'est que j'entre dans une forme d'écriture et d'une certaine manière pour laisser se dire un récit de fragments de ma vie et du sens qui s'y travaille. Cela n'est pas anodin. Adopter cette méthodologie, c'est m'habiller d'une tenue que je n'ai pas encore portée. C'est aussi transformer ma manière de communiquer le vivre qui est le mien. C'est consentir à la mutation qu'implique ce voyage dans les méthodes. Une fois de plus, je me vis chercheur en transition, écrivain nomade, migrant d'une épistémè à une autre. Transhumance, j'ai la fausse impression de revenir sur la rive déjà quittée. Illusion de revenir à la case départ, tout en sachant, que je ne *suis plus le même*. Mêmes,

Ipséité? Je me déplace dans la forme qui vient résonner dans ma subjectivité. Aventure exploratoire vers un trésor :

Sentir, vivre, la vie sensorielle est comme un trésor. Mais qui ne vaut encore rien tant qu'il n'y a pas eu un travail. Le travail ne consiste pas seulement, d'ailleurs, à traduire en mots le vécu ; il s'agit de faire parler ce qui est senti. (Merleau-Ponty, 1996, p. 45)

Je m'engage donc à être le traducteur d'une chronique de sensations émergentes où le personnage principal est encore invisible à ma conscience réflexive. Il est inconnu en partie, mais non-muet du sens de l'émouvoir. Le Moi – l'émoi – du personnage va pouvoir dialoguer avec celui du traducteur et tautologiquement, de l'interprète d'impressions et de qualités sensibles formant un troisième monde (Deleuze, cité par Cuanca de la Rosa, 2013, p. 172). Troisième monde émergeant du trait d'union de deux idem au service d'une ipséité en formation dans la mesure où, « quelle que soit l'essence intime de ce qui est, et de ce qui se fait, nous en sommes [ils en seront].» (*Ibid.*, p. 173) Il faudra bien que je me reconnaisse dans ce qui a été fait dans l'œuvre. Mais plus encore, que je m'y laisse être altéré, affecté, ému, *pour performer - agir - la déconstruction perceptive nécessaire à la transformation de la représentation de moi-même*. Je vais :

[...] tâcher d'interpréter les sensations comme les signes d'autant de lois et d'idées [...], de faire sortir de la pénombre ce que j[e vais sentir et de le convertir][...] en un équivalent spirituel<sup>99</sup>. Or, ce moyen qui me paraissait le seul, qu'était-ce autre chose que faire une œuvre d'art? (*Ibid.*, p.172)

Œuvre d'art. Je pars voir du beau dans le beau pour le restituer dans le langage ; donner de l'épaisseur à la sensation, rendre tactile mes impressions en reprenant tout ce qui est perçu, qui a été et qui n'est plus. Le sentir, toujours lui :

Le sentir est cette communication vitale avec le monde qui nous le rend présent comme lieu familier de notre vie. C'est à lui que l'objet perçu et le sujet percevant doivent leur épaisseur. Il est le tissu intentionnel que l'effort de connaissance cherchera à décomposer. (Merleau-Ponty, 1996, p. 65)

---

<sup>99</sup> Au sens d'Honoré ou de Pineau, c'est-à-dire de mise en perspective de sens de mon existence, et des actes qui la matérialise comme je l'ai décrit dans ma recherche doctorale (Humpich, 2015)

## 5.2 RENCONTRER L'AUTRE MOI-MEME PAR L'ECRITURE PERFORMATIVE

Je découvre une tendance à aller chercher du sens sur mes vécus. Je m'y engage d'ailleurs plus vite que d'en décrire précisément les contenus. De quoi ai-je peur ? *Panique*. Vais-je arriver à inverser un schème dans l'étape qui m'attend? Pour moi, il ne s'agit pas que d'explicitier comme je l'ai appris en entretien d'explicitation (Vermersch, 2006), mais de métisser cette posture avec une autre, sous la direction d'un émouvoir tel qu'il s'est formulé à l'issue de la résonance du cheminement théorico-pratique emprunté lors de ma thèse. Laisser le narrateur se glisser dans la peau d'homme ému que je suis ; c'est développer les couleurs saillantes de l'expérience vécue grâce au maintien d'une tension entre ma perception et ce qu'elle affecte en moi et le dire. Je m'invite à devenir un narrateur métissé de trois identités : celle de ce sujet *grammatical* qui parle au JE, celle du sujet *perceptif* ancré dans ses fondements sensoriels et cœnesthésiques, et enfin, l'identité de sujet de mes *résonances*, vigilant<sup>100</sup> en les laissant vivre, pour rester en contact avec ses impressions. Finalement, je m'installe dans une praxis à la rencontre de cet « autrui en Soi » - Ipséité - dont je tente, par ailleurs et en même temps, d'appréhender les contours sémantiques dans une pensée plurielle issue de champs diversifiés comme celui des sciences cognitives (Damasio, 2010), de la psychosociologie (Rugira, 2016), du Sensible (Bois, 2013) ou de la philosophie contemporaine (Lévinas, 2014, 2016b ; Ricœur, 1990 ; Jullien, 2018). Je ne souhaite ni restituer la réalité ni prétendre à la vérité, mais exposer un tissu de sensations personnelles, de 'sens-actions' intimes, activées par le moment même de l'écriture se faisant, dans la « tentative d'élargir, chez le lecteur [que je suis, avant vous], une expérience individuelle qui se dilate, une fois restituée dans le texte, dans la possibilité au Je d'être un autre » (Cuanca de la Rosa, 2013, p. 176) ; un autre que seul *moi-même peux connaître*.

---

<sup>100</sup> Comme l'a défini Depraz, un sujet qui remarque les choses intimes, en laissant son attention être à la fois en veille et en prière (Depraz, 2014)

## 5.2.1 Dans la peau du chroniqueur de mon pèlerinage

### 5.2.1.1 Élaborer un texte-source de ma prise de parole

Je me le répète pour m'encourager avant ma ligne de départ. Dans ce qui suit, je voudrais placer les mots sur écrit avant de le dire avec ma voix. Je vais voir à l'usage. J'ai peur. Cela m'angoisse de ne rien savoir. Je pars à la recherche de ce qui est caché ; et l'entreprise n'est pas sans difficulté. Je cherche à apercevoir sous de la matière – tous les médias que j'ai utilisés (écrits, sons, images, vidéo), en dessous de l'expérience, sous des mots, la part de mystère en attente de dévoilement. Écriture performative, où :

[n]ous sommes donc en présence d'une écriture d'un certain goût des choses qui puise aux sensations comme à *une carrière abandonnée (...) d'où chaque souvenir comme un sculpteur de génie, tire des statues innombrables [...]*. Une écriture non pas centrée sur la réalité, sur ce que *nos yeux voient [...]*, mais sur la face interne d'un narrateur, qui l'assimile (on serait tenté d'écrire qui la *digère*) établissant entre ses détails un rapport analogue à celui de la loi causale dans le monde de la science [...] (*Ibid. p. 182*)

... Mais comment le transmettre au(x) lecteur(s)?

Par un court-circuit poétiquement nécessaire et ontologiquement gratuit et imprévu ou signifiant et signifié fusionne.[...], une forme de contact établi entre une part de soi et quelque chose qui n'est pas soi mais qui exige une manière d'être présent aux choses [...], entre l'avenir et le passé, à la recherche des souvenirs qui seront recrées et reproduits, multipliés par le texte [...] qui font sortir du narrateur une partie de lui-même à la rencontre des autres et du mystère du monde [...].(*Ibid.*, p. 183)

L'émerveillement à l'issue de la lecture ci-dessus me fait comprendre, par contraste, l'emprise du construit issue d'une culture de rationalisation à outrance. Saut dans l'expérience : je prends mes écouteurs, mon micro ; mon stylo et mon clavier... La poésie, toujours elle, est un recours. Ma présence est à la fois tendue et soupirante, elle va et laisse venir :

Un regard qui n'est pas que le porte-parole des yeux, mais à la fenêtre duquel se penchent tous les sens, [tantôt] anxieux et pétrifiés [tantôt réjouis et émerveillés],

le regard qui voudrait toucher, capturer, emmener le corps qu'il regarde et l'âme avec lui. (*Ibid.*, p. 177)

### 5.2.2 Dernier moment ressource pour préparer l'ému

Au moment de passer à la réitération de la boucle herméneutique (elle en devient une spirale), celle d'aller extraire le langage de mon *ipséité au contact de toutes mes données amassées comprenant le processus même de la rédaction du présent mémoire*, émerge de la mémoire – homonyme révélateur- d'un moment inédit dans mon parcours de formateur et d'enseignant à l'UQAR. Le mot *légende* était apparu dans le cours que j'anime à l'automne. Associé au praticien-chercheur, ce terme a la vocation d'une *vision du futur* pour chercheur-praticien qui advient à son processus de recherche, mais qui est déjà là, à l'ombre de soi-même. En classe, lors d'un cercle pour clore le cours, nous avons ritualisé la légende de chaque participant, en guise de préparation ultime du colloque dans lequel chaque étudiant allait être invité à présenter sa recherche.

#### 5.2.2.1 Enseigner l'initiation à la recherche dans notre paradigme psychosocial

Je me souviens de mon sentiment, ce quinze décembre, à la fin de la première journée du colloque: « Je cherche donc j'essaie » organisé par mon collègue. Tout l'automne et en co-création avec le groupe des dix-huit étudiants du Bac, j'ai enseigné dans ce programme, le cours de « Techniques d'entretien en psychosociologie ». Ils ont été courageux, généreux, authentiques. L'expérience inouïe a été l'occasion de découvertes et d'actualisation de ma sensibilité en recherche et en enseignement. Vont-ils le voir, le reconnaître? Et moi, vais-je l'assumer? Je réalise la pression invisible et institutionnelle, organisationnelle. C'est la première fois que j'enseigne ce cours dispensé depuis plus de dix ans par une personne à la sensibilité différente de la mienne. J'en prends toute la mesure la veille du colloque au moment de me retrouver sur la scène de l'amphithéâtre de l'UQAR. Nous sommes assis autour de ma table basse, dans mon salon. Nous rêvons de notre présentation idéale en buvant du cidre et savourant des mets

préparés. L'ambiance est à la célébration. Demain est une fête. Il y a Charles, mon jeune et généreux complice de cette aventure. Il a fait cette formation de premier cycle il y a trois ans. Il est aujourd'hui consultant en organisation et sillonne la Province du Québec. Sa présence est providentielle dans mon parcours d'enseignement. Il est aussi le fils d'une amie proche et que j'ai formée en fasciathérapie... il y a plus de vingt ans ! Les voies du destin sont impénétrables. Charles montre un talent relationnel et une connaissance systémique des milieux, des tâches d'enquête sur le terrain, qui complètent à merveille mes qualités de chercheur et d'enseignant de la phénoménologie pratique. Tout au long de la session, nous nous sommes retrouvés tous les deux, chaque mardi matin, au « café du Moussonneur », de huit heures à neuf heures et plus. Journal de formateur-chercheur en main, partageant nos expériences et résonances, nous avons élaboré une nouvelle version de ce cours, chemin faisant. Deux étudiantes de deuxième année sont avec nous, pour la préparation du Colloque. Elles sont aussi talentueuses et sensibles l'une que l'autre. Deux étudiantes - *idem* - dont il n'est pas difficile de voir l'*ipsé* qui les singularise.

#### 5.2.2.2 Relation horizontale

Après deux bonnes heures de dialogue horizontal, nous nous séparons l'âme joyeuse et prête devant l'inconnu de demain. *Horizontal*, dans le sens que leurs paroles et leurs élans ont eu autant de poids que les nôtres dans l'organisation des vingt minutes qui nous attendent. La pensée de Rivard s'invite :

La véritable relation entre le professeur et l'élève est non seulement un échange de savoir et d'ignorance, mais aussi un échange entre la connaissance et l'ignorance, l'une donnant à l'autre ce qu'elle n'a plus ou n'a pas encore. (Rivard, 2012, p. 130)

Nous nous sommes réparti les temps de prise de parole, leur contenu comme les instruments de musique que nous allons utiliser. Je finaliserai le PowerPoint ce soir et l'enverrai à chacun, par Facebook, d'ici demain matin. « Nous serons performatifs ! », nous sommes-nous dit en cœur. Rendez-vous à la boulangerie des Baguettes en l'air à huit

heures pour un dernier filage devant un bon café-croissant. J'aime ce lieu ; y travailler. Il portera chance à notre matinée.

Nous devions présenter ce cours de deuxième année vers dix heures. Nous y sommes : je vis vingt minutes de complicité et d'assumance de ma sensibilité artistique en recherche et en enseignement. Ce qui pour moi est la manifestation tangible de mon utopie : aimer, chercher, créer et co-crée, enseigner, honorer les liens et les héritages, célébrer, se remettre en question, partager, faire vivre l'expérience autant que d'en évoquer le sens. Émouvoir. Tiens, j'ai perdu la formule : l'homme ému est à l'émouvoir ce que l'homme sensible est à la sensibilité.

Tout est là. Mes complices sont magnifiques, notre accordage, organique et sensible. Le public me semble réceptif. Charles est époustouflant. Quelle génération de praticiens et de formateurs ! L'avenir de l'humanité a besoin de personnes comme lui, comme eux. J'ai osé, j'étais fébrile en dedans. Je ne sais pas si cela s'entendait dans ma voix. Un temps hors du temps. La journée se poursuit, les présentations de nos étudiants avec. Eux aussi donnent le meilleur de leur version. Je suis bouleversé, soutenant, fier d'eux, de ce que nous avons réalisé ensemble. J'ai devant moi des personnes offrant leur originalité, leur sensibilité, avec une solidité et une rigueur dans leur présentation que je n'avais pas encore remarquée depuis ma présence à ces rencontres annuelles. Un vent de renouveau souffle dans l'amphithéâtre. Le courant est passé. Les témoignages des personnes signifiantes dans ma vie québécoise dans mon parcours de recherche et de formation me font chaud au cœur. Certains sont sans équivoque : « je l'ai rêvé pour ce cours, tu l'as fait ! », « Je découvre une forme de cohérence entre notre baccalauréat et notre maîtrise en étude des pratiques psychosociales ». Ah, oui. La maîtrise, parlons-en, c'est à mon tour. Une voix me souffle à l'oreille du cœur :

Engage-toi dans cette recherche et dans l'étape qui t'attend pour celles et ceux à qui tu as enseigné ! Ils t'ont fait confiance. Ils ont été eux, pleinement ; dans leur résistance, leur doute, leur peur et dans la soif de devenir. Tu es là, à cette place d'apprenant, d'apprentis de ta nouveauté, au bord de te découvrir autre et plus proche de toi-même. (note personnelle)

### 5.2.3 La légende du praticien-chercheur ému : toile performative n° 10

<https://youtu.be/iidw2AjLtiE>

### 5.3 PRENDRE PAROLE : ME LE DIRE AVANT DE L'ECRIRE

Contre toute attente, l'exercice de la narration en direct face à des données m'amène dans des espaces de révélation propre à l'exercice de la création, en isomorphisme avec :

[...] le fait même de vivre. On apprend à s'accommoder de la vie avant de penser à écrire sur elle. [...] Le processus créatif commence par le sentiment que quelque chose ne va pas, ou qu'une tâche doit être accomplie. Il y a un problème, des tensions, un conflit, un besoin à satisfaire. Le point de départ peut être une expérience personnelle, une incohérence dans un système symbolique, l'incitation des collègues ou la pression sociale. Si une tension quelconque n'aimante pas l'énergie psychique d'un individu, le besoin de réagir ne se fait pas senti. En l'absence d'un stimulus, il est peu probable que le processus créatif s'enclenche. (Csiiksentmihalyi, 2006, p. 126, 127)

Tension, conflit, besoin, incohérence... Certes, tout est là. Les paragraphes précédents les mettent en évidence. Je m'invite dans six haltes, chacune portant la bannière d'une de mes toiles performatives. Plus de huit heures et demie d'enregistrement sont là, à réécouter pour la troisième fois, en comptant que le dire demande déjà un auditeur. J'ai ensuite pris le temps de réécouter chacune des narrations, tranquillement, allongé dans mon canapé ou dans mon lit, avec Sophie comme témoin bienveillante. La parole de l'autre moi-même se forge au fur et à mesure. Se sculpte une forme identitaire dans le courant des mots, du sens, des perceptions validées par l'émouvoir reconnu. J'advieus, autre, et plus moi-même que jamais. Mystère et intensité de la rencontre. Voici dans le cours de ma marche, ma démarche, six moments singuliers, *six prises de son en direct* et dans la réception authentique de la toile performative. *Chacune est l'occasion d'une halte comme un point d'appui enraciné dans ma sensorialité.* Certaines marches demandent à être racontées (Le breton, 2012).

### 5.3.1 Première halte : « se souvenir pour advenir » et « La petite Sarah »

#### 5.3.1.1 Me souvenir pour advenir

- La surprise d'une nature d'émoi : une implication inattendue

Je suis surpris de la présence de l'émoi. Il ne me fait plus pleurer mais vient me prendre le cœur. L'émotion présente est à la fois une voie de passage et une voie sans issue ; quand quelque chose s'arrête devant ce rond-point qui va m'amener à Auschwitz. Métaphoriquement, le rond-point est aussi une opportunité d'aller me rencontrer moi-même dans ces bouts de moi en quête d'humanisation et dont je ne sais rien encore. Je réalise que je pars vraiment à l'aventure. Le micro devant moi est un partenaire, il me rassure, comme un 'autre' palpable et témoin avant l'heure, émergeant de la technologie. À qui je m'adresse vraiment quand je parle? Ce dire entendu est déjà la trace, le pré-mouvement de la présence de l'auditeur-lecteur quand mon mémoire sera fini. Je ne suis pas seul ! Définitivement, l'Autre, les autres sont là, avec moi.

C'est une drôle d'expérience d'être à la fois, sujet, objet, auteur, narrateur, auditeur. Je m'ancre dans mes pieds, j'ai besoin de me poser au sol pour débiter ce parcours. J'ai envie d'être nomade devant mes données, d'être en migration d'un chapitre à l'autre, d'une capsule<sup>101</sup> à l'autre. Je suis pèlerin devant la table des matières, je n'ai pas encore la carte du parcours en tête. J'aime cette liberté, elle a son exigence. C'est un peu vertigineux. Il me vient ce moment de ma maîtrise lors de mon premier séminaire où, face au groupe, je suis émerveillé devant ce que je vis. Lors de ce cercle de prise de parole consacré au contrat d'engagement relationnel envers moi-même et chacun des membres qui le constitue, je retrouve, par contraste, l'espace de mon être fissuré par le manque d'attention et d'éthique relationnelle en formation ou en collaboration, tel que je l'ai rencontré dans d'autres communautés d'appartenances. Je nomme deux catégories

---

<sup>101</sup> Capsule Youtube, c'est-à-dire, d'une toile performative placée sur ma chaîne personnelle et rendu disponible par les clés-codes présentées en encart.

supplémentaires à la classification proposée par Maletto <sup>102</sup> : la destruction et l'extermination. Je rencontre ces parts de moi déshumanisées, épuisées, exterminées par et dans mon parcours de vie. Cela m'évoque ce personnage éclaté et que j'essaie de rassembler, d'unifier à travers cette recherche. L'émouvoir, anéanti dans le camp, est une dimension que je veux introduire dans ce lieu – en moi comme à Auschwitz.

Dès les premières images et les premiers sons, je fais ce constat de l'implication mobilisée par ce médium. En lisant tout à l'heure un extrait de mon travail écrit, puis en regardant le début de la toile performative, je relève aisément en moi l'impact et sa différence, son apport, sa valeur ajoutée dans la résonance déclenchée en moi. La mémoire se fait chair autrement, différemment, perceptivement. Je suis projeté dans l'expérience, non pas du sens qui me fait pleurer devant Luis, mais de l'expérience vécue dans ses nuances subtiles propre à la présence en chair et en os de mon corps, de mon être qui se sont déplacé géographiquement et qui me sont restitué maintenant.

- La première vision des camps : à Rimouski !

Je vois le train dans la capsule audiovisuelle. La mémoire d'un co-développement, organisé quelques semaines à peine après mon arrivée au Québec, en 2012, émerge. J'arrive dans le déchirement d'avoir quitté la Grèce et dans un affrontement radical avec une désillusion relationnelle et amoureuse. Je suis dévasté.

Je suis assis aux côtés de Jeanne, c'est le mot de la fin après trois heures de dialogues dans le cercle de mes amis dans un processus d'herméneutique instaurative et d'expression de cris avec Mire-Ô<sup>103</sup>. J'ai les yeux fermés. En une fraction de seconde, je suis envahi d'une image. Elle me terrifie. Le train est plein, je suis dedans, nous sommes dans le camp. Toute ma chair est prise de compulsions ; Je suis là-bas, projeté tout entier dans un espace-temps qui ne m'appartient pas mais que je porte. Effondrement, catharsis... C'est ma première

---

<sup>102</sup> Maletto propose trois classifications pour évaluer un système : survie-maintien-développement.

<sup>103</sup> Nous sommes allés sur le bord du fleuve la veille. Nous marchions tous les deux, et à certains moments, j'étais invité à pousser des cris, comme pour aller offrir cette intense émotion qui m'habitait à la nature... puis d'en recevoir l'écho. Je me souviens de l'image étrange de la voie ferrée sur laquelle nous marchions au retour et de ce virage à l'horizon, virage qui m'appelait comme l'aurait fait un fantôme. Ce n'est qu'après ma séance que j'ai réalisé ce qui était en train de se préparer et que j'ignorais.

vision de mon histoire transgénérationnelle. Une cosmogonie me détruit en même temps qu'elle me remplit d'une conscience biographique, historique et collective. Je retrouve ce sentiment huit ans après. (Récit d'expérience)

Je vois ces grillages qui encerclent les baraquements. Je pense à l'*idem*. Effectivement, défilent en même temps la ligne des grillages cloisonnant la propriété du terrain de chez ma grand-mère et sur laquelle je passais un bâton en écoutant le son de son glissement sur le métal. Deux grillages, deux mondes, deux histoires et un objet identique. L'*ipse*, par contraste, prend du relief.

À une minute sept, je vois la photo d'une peinture d'un visage pris dans un des blocs du musée. Je suis fasciné par une forme d'esthétique du lieu alors qu'il est l'incarnation de l'horreur. Complètement paradoxal pour moi. Un peu plus loin dans le défilement, je lis la stèle en souvenir des morts présentes. Elle se situe à une cinquantaine de mètres à gauche des fours crématoires en ruine. En la voyant, se fond le marbre gris foncé de la stèle où sont enterrés ma mère et ses parents. Un lieu où mon père va souvent se recueillir. Et je me souviens de ce moment où nous étions devant la tombe, et où il me disait : « Tu vois, un jour, sous le nom de Denise Humpich-Poullard, il y aura celui de Léon Humpich ». Ma voix tremble. Je suis ému. Mon père a quatre-vingt-treize ans. C'est important des parents ! Étrange phrase qui sort de ma bouche. Je pense au père que je suis pour mes filles. Je doute sur cette identité. Les propos de mon père me reviennent par ricochet, ils installent une paix avec l'assumance de mon destin ou de mes choix de vie.

- Paradoxe : mon rapport au beau au milieu de l'enfer

L'image de ces hommes décharnés, si maigres, et de ce qui ressemble à un sourire, me ramène au film « La vie est belle » de Roberto Benigni. Il lui ressemble un peu. Comment le rire et l'imaginaire sont des voix de résilience et de transcendance ! Et dans son regard (celui dans ma capsule) l'homme semble me questionner : « Et toi, quel est ton remède face à l'inhumanité? » Émoi. Ma voix s'éteint dans mon larynx, s'éteint dans mon médiastin. Le regard me transperce autant que la question imaginaire, dont la pertinence frappe ma conscience. Oui, et moi, qu'ai-je trouvé comme remède, que suis-je

en train d'accoucher comme pharmacopée pour mon monde, mes mondes? La réponse est « mon rapport au beau ! » le rapport à l'émerveillement. Banal de dire cela, mais dans mon corps rien ne l'est depuis quelques secondes. Je vis une descente de la présence, de ma présence vers mes jambes et dans mes appuis. Comme une espèce d'incarnation de cette conscience en train de s'opérer. Cet homme me regarde vraiment, nous nous rencontrons. J'ai devant moi un *idem* qui fait naître un sens sur mon rapport au monde. Il l'actualise en quelque sorte et en fait un aspect de mon *ipséité*.

- Acte fraternel, citoyen, politique : (ré)introduire le son là où plus rien de se laissait entendre

Je suis dans le bloc, on me voit de dos, doudouk en bouche. Je me souviens de mon amie, mon alliée de l'île d'Égine et de ma vie grecque. Cet été, alors que je lui faisais voir cette capsule YouTube, elle me partageait son sentiment : « je vois que ton dos porte toute cette histoire, et qu'au moment de te retourner, tu es en train de la rejouer d'une autre manière, pour toi et pour ta vie ».

Étrangeté ; étranger. Je vois le passage en noir et blanc, ma tête légèrement redressée. Je ne me reconnais pas. Je ne sais pas qui est cet autre. Je me souviens du moment, où quelque chose de moi désirait parler à ces âmes.

Je vois un visage, celui d'un homme plus âgé, en paix. L'image est belle, j'y vois une forme d'assumance, d'équilibre entre l'engagement et le retrait. Je regarde au-dessus de l'horreur sans la quitter. Block 16a. Je joue, ça me paraît irréel. J'augmente le son. Je suis tellement heureux d'avoir cet instrument, de pouvoir en jouer. Il m'évoque l'Arménie et son legs, la mélancolie devant ce que l'homme n'a pas pu faire de lui-même et une espérance devant tous ces possibles et non renoncements. Puis-je avoir cette tendresse infinie envers mes incapacités ? C'est fort. Sois tendre avec les lieux de toi qui sont inaccomplis. Voilà ce que me dit ce fragment.

- La grande histoire du monde à travers celle de mon père

Compteur à cinq minutes deux secondes. Photo du camp de Schirmeck où était prisonnier mon père. Je le trouve comme un *idem* de ces camps de vacances construits dans la moitié du siècle dernier. C'est terrible de m'entendre dire cela. Je devine les barbelés. Mon père a vécu six mois ici. Je prends conscience que tout au long de sa vie, quelque chose de lui est resté là. Dans ce camp, dans cette identité de prisonnier concentrationnaire. Je me souviens de cette matinée, cet été, et de nos trois heures de récit de sa vie dans ce camp. Je l'écoute, il est encore là-bas. Ça m'évoque le thème de la mémoire, et notamment, celle traumatique, post-traumatique. Quel est ce moi encore présent dans moi et qui ne m'appartient plus? Il conditionne mes manières actuelles d'aimer, de penser, d'agir et d'être en relation. C'est quoi, mon camp à moi? Comment pourrais-je le découvrir ou le revisiter ?

Le son de la flûte amérindienne m'interpelle par sa présence dans ce lieu. C'est comme si elle avait la vocation de transcender les espaces géographiques et historiques. À la fois, elle porte la transversalité, l'histoire des peuples et des hommes... Le doudouk, instrument de l'Europe du Sud-Est et la flûte amérindienne, dont la facture et l'essence sont du Québec, dialogue dans ce lieu et avec son histoire, et celle des âmes qui y ont résidé. À la fois cela m'apaise, et cela me rend vigilant sur la force de ma reliance avec la musique instrumentale ethnique.

- *Que vas-tu faire de celui qui est allé là-bas?*

Image de mon père à côté de la cigogne (Alsacienne, symbole de la région). Mon regard à quelque chose d'espiègle. Comme si l'autre en moi me regardait au moment où je parle. Comme d'autres personnes, je ne me reconnais pas là. Il n'est pourtant pas question de m'aimer ou pas, mais radicalement de ME RECONNAITRE comme étant cet homme-là ! Comme un autre qui a son histoire et qui se dévoile à moi. Il me regarde avec une petite ironie : « *que vas-tu faire de mon histoire?* » « *Qu'es-tu en train de faire de mon*

*histoire?* ». Il y a presque un jeu entre moi qui parle, présentement, et lui qui est là devant moi. Il me toise, solide, sûr de lui. « *Que vas-tu faire de celui qui est allé là-bas?* »

- Reconnaître ce que j’y ai fait par un narcissisme à renouveler

C’est la fin de la capsule. Le fond est noir. Je vois « Musique et réalisation : Jean Humpich ». Quelque chose d’étrange m’arrive, je prends conscience que je réalise des objets de communication que je n’avais pas faits auparavant<sup>104</sup>. Assumer que la musique vient de moi, la réalisation vient de moi. Ce travail réalisé s’actualise en même temps que sa portée dans mon processus de recherche. J’entrevois de nouvelles ressources de formateur, de conférencier et de chercheur.

Je quitte cette halte avec cet homme photographié, filmé – importance de la photo ! – et qui m’a posé ‘ses’ questions. La personne, c’est bien moi. J’accueille celui qui doute. Les formules malheureuses fusent : « es-tu en train de te regarder le nombril, de flatter ton égo, es-tu ce narcissique? » Même si une partie de moi ne doute pas des motifs d’aller jouer dans ce lieu, l’autre reste encore quelque peu dubitative. Fabrice Midal (Midal, 2018) vient à ma rescousse et me secoue les neurones. Je cite pour moi-même quelques passages à ce sujet. Comment assumer ce narcissisme? Le concept lui-même me semble biaisé culturellement, mythologiquement. Il est devenu un doigt accusateur sur l’enfilement du rapport à soi ou l’appel éthique au danger de l’oubli de l’autre. M’interroger là-dessus me semble cohérent dans cette recherche sur l’identité-ipséité. Pour Midal :

Narcisse, mon modèle, n’est pas une théorie, il n’est pas un slogan, il n’est ni une méthode ni une recette, il n’y a pas de mode d’emploi. Il est une image de nous avons à habiter par une démarche volontaire, une musique qui guérit en remuant quelque chose en nous, en nous poussant à aller plus loin pour identifier ce quelque chose et l’aider à grandir. (Midal, 2018, p.45)

---

<sup>104</sup> Pas tout à fait, puisque j’ai présenté quelques montages lors de conférences dans le passé. Mais je me comprends ici.

- Quelle est lieu de moi que je suis capable d'exterminer?

Je lis la citation de Midal et me reviennent les nombreuses remarques pour ne pas dire reproches concernant mon narcissisme. J'ai pensé à moi-même plus qu'aux autres, comme ce père qui n'a pas priorisé la vie de ses enfants. Comme si systématiquement, ce souci de moi avait pris le dessus sur le souci de l'autre. Je me souviens de moments où je me suis choisi, où je me suis laissé toucher par le désir présent et pressant en moi pour advenir. Me souvenir, me désirer pour advenir et à être là aujourd'hui, au Québec ; avec et après toutes ces ruptures, tous ces déplacements, ces changements et ces transitions multi référentielles. Je lis un peu plus loin : « Être nous-même dans un monde qui tente de faire de nous ce que nous ne sommes pas, voilà notre plus grand accomplissement ». (Emerson, cité par Midal, 2018, p. 57). Cette phrase rentre dans moi dans un mouvement de verticalité basse qui vient de la tête et prend mes épaules, mon tronc, mon bassin et se poursuit dans mes jambes. Je suis resté moi-même bien que des gens ont voulu que je sois quelqu'un d'autre. J'ai résisté à cela. Je ne serai pas mon propre procureur stalinien. *Quel est le lieu de moi que je suis capable d'exterminer, quel est mon camp d'Auschwitz à moi?* La question, par son analogie et sa métaphore, peut paraître insultante au regard de l'histoire vécue par mes frères humains. Pourtant, en septembre deux mille quatorze, c'est bien cela que je me suis juré : « fais de ta vie la sortie du camp ! » Quatre ans plus tard, j'y suis retourné pour y camper une part de mon identité, celle d'un musicien de vie porté par une vocation de faire vivre le son et la mélodie dans les lieux d'inhumanité. JE ME SOUVIENS POUR ADVENIR. Accueillir mon incomplétude, mes lieux d'impuissance. Il me faut dire oui aux événements de ma vie qui trahissant mes incapacités à être moi-même. Ma lecture de Midal est inspirante. Se souvenir seul est une chose, se souvenir au contact des autres en est une autre :

Je ne m'excuse pas d'être un incapable, je m'excuse de n'avoir pas agi à la hauteur de ce que je suis. Je m'excuse auprès des autres, mais je dois, de la même manière, m'excuser auprès de moi-même quand je me suis manqué de respect. (Midal, 2018, p.65)

La phrase me percute. Un tremblement intérieur s'énonce dans mon être, comme si ses mots m'attendaient dans ma chair. Attente d'être entendue par ces parts de moi annihilées dans la docte culture de la conformité aux règles sociales et ses alliances destructrices du souci de Soi et de cet autre moi-même. L'émouvoir me couvre la peau : quelle peau ai-je envie de sauver en assumant un narcissisme vivant? Narcisse, je me défais du masque dans lequel le sujet est noyé dans des compositions construites par l'oubli de soi, par la névrose d'un *idem exilé de son ipséité* (Bauman, 2013). Je me pardonne au sens que :

se pardonner, c'est avoir la lucidité de [m]e regarder, dans une plongée narcissique en [m]oi. S'autoriser à me pardonner ne permettra évidemment pas de remonter le temps : l'erreur a été commise. Mais, plutôt que de m'enliser dans les regrets, je vais en tirer les leçons et, à partir de là, grandir, plutôt que me nécroser. Me construire plutôt qu'être empoisonné par le passé. Prendre la mesure de cette erreur, et m'engager à me transformer. Passer à une autre étape. M'apaiser pour avancer. (Midal, 2018, p. 74)

○ Fais de ta vie la sortie du camp !

Me nécroser ! M'enliser. M'apaiser. Avancer. Mon Dieu, que je me reconnais ! J'essaie d'incarner la proposition de Midal... Mes deux dernières citations résonnent comme la pharmacopée à l'attitude iconoclaste<sup>105</sup> du rôle sacré du père qui m'habite depuis la naissance de mes filles et même avant cela. Masque du père : la toile performative « la petite Sarah » m'appelle. Évocation du père, de l'enfance, de l'innocence dans la violence du monde, de la souveraineté du devenir soi. Je télécharge la capsule You tube. Nous y sommes. Je m'en vais écouter le cœur d'une autre personne, comme dans le roman de Rosnay<sup>106</sup> (Rosnay, 2009). Vais-je démasquer la peine, la plainte de l'homme-père pour me libérer d'un fardeau?... Après celui du fils, enfin reconnu. Je

---

<sup>105</sup> L'iconoclasme est, au sens strict, la destruction délibérée d'images, c'est-à-dire de représentations religieuses de type figuratif et généralement pour des motifs religieux ou politiques. Source : Wikipédia, consulté le 11/08/2018

<sup>106</sup> Je reviendrai plus loin sur la thématique de ce roman mettant en scène un personnage atteint d'une maladie cardiaque et qui, après une transplantation d'un nouveau cœur, celui d'une femme, voit sa manière d'être au monde transformée. L'homme replié sur lui-même, maussade s'émerveille progressivement de l'existence et commence à aimer sa vie et les personnes qui la peuplent.

m'en vais soigner celui du père, cet autre moi-même malmené depuis près de trente ans dans une tension vécue entre ce père essayant d'advenir et cet homme jamais à la hauteur de ce qu'il exigeait de lui-même autant que ce que son entourage demandait qu'il soit et qui ne pouvait pas être.

### 5.3.1.2 La petite Sarah

#### ○ Les phrases meurtrières

Je lance ma vidéo. Je suis face à l'image de la femme-statue et dans son dos, l'homme-statue se campe, immobile. L'écart entre les deux m'appelle pour comprendre la distance toujours vécue entre deux êtres. Incompréhensions de soi et de l'autre. Le visage déformé par le reflet dans l'eau me renvoie à l'identité-mirage. Quelles réalités me mettent en forme dans le monde? Deux parts de moi. De quel 'moi' je suis le reflet? Quel est ce père qui a voulu être le reflet d'une identité qui n'était pas la sienne, qui ne l'est pas encore aujourd'hui et sur le point de prendre une décision – mes épaules se relâchent au moment de prononcer ce mot. Décision de renoncer à être ce père-reflet de ma culture familiale. Je me souviens de l'échange avec mon père lors d'un voyage entre ma ville natale et celle de Strasbourg. « Tu fais ce que tu veux de ta vie, mais n'abandonne pas tes enfants », me dit-il. Je lui réponds offusqué : « il n'est pas question que j'abandonne mes enfants, c'est avec leur mère que je me sépare ». La mémoire sensorielle, visuelle, auditive est remarquable. Je suis projeté dans cet espace-temps, dans la peau de ce jeune père et père-fils aussi. Je réalise comment l'empreinte de cette injonction paternelle, autoritaire, est en train de se désagréger en écoutant puis en écrivant ces phrases. Une mémoire se met en mouvement par le jeu du dialogue en plusieurs couches – capsule vidéo, prise de parole, réécoute, puis retranscription. Je sens une émotion venir. Non, elle passe, et s'en suit une détermination, j'ai l'appui fort dans mon pied gauche. Je ne suis plus celui-là.

- L'allure souveraine de l'enfance : qu'est-ce que vous foutez?

La petite Sarah a les yeux fermés, les deux bras ouverts. Je remarque, dans l'éclairage de la lumière, sa taille, l'espace entre elle et son corps. Quel est cet espace dont je me suis couvert et qui n'était pas moi ? Mon oreille gauche me tire, mon cou me fait mal. Quels liens avec la petite Sarah? Deux petites Sarah sont dans mes bras. Projection et identification assumée à la statue. Je réalise qu'elle à l'âge qu'avaient mes filles lorsque j'ai quitté ma région natale pour la première fois et que nous étions éloignés de plus de sept cents kilomètres les uns des autres. Nous nous retrouvions pour les congés scolaires. L'échange se faisait sur le stationnement de l'autoroute à la hauteur de la ville d'Auxerre. Premier déplacement, mouvement migratoire d'une culture alsacienne à celle normande. Tout le construit de mon enfance, de mon adolescence et de ma jeune vie d'adulte avait volé en éclats. J'osais me séparer ! Ce déplacement géographique était en isomorphisme avec ceux, intérieur et socio-professionnel. Séparation. Rupture cosmogonique. L'une des Sarah me regarde gravement alors que l'autre a un regard plus aérien. À zéro minute cinquante-trois, je suis frappé par la posture de sa main droite, ouverte. Elle semble dire au monde des adultes : « Qu'est-ce que vous foutez? Où êtes-vous? Où es-tu, toi, mon père? Qu'as-tu fait? » Elle a l'air déterminée. C'est marrant, dans ma tête émerge une pensée contradictoire et que je n'ai jamais eue. La petite Sarah me dit : « qu'est-ce que tu fous encore accroché à mes basques? Va donc je n'ai pas besoin de ce père que tu as voulu être. » C'est fou de m'entendre prononcer ses phrases imaginaires, et pourtant, cela me procure un sentiment d'apaisement et me fait respirer profondément. La musique et les images défilent. L'orient me rentre dans le corps. Mon ami musicien Apostolos joue du Kanonaki. Entre les deux yeux, au niveau d'un troisième œil, je suis frappé par la présence de cette photo dans le montage. C'est une fresque prise dans le théâtre de Syros, reproduit à l'identique de la Scala de Milan. Le personnage, nu, une fleur dans les mains, m'évoque ma liberté, mon insouciance, mon rapport au corps et à l'esthétique, à l'action, à la nature ; je ferme les yeux pour écouter l'effet présent dans mon être.

- Assumer mes rythmes

Émergence de rythme. Oui, c'est cela. Assumer mes rythmes, ma rythmicité, celle de mon existence. Le personnage aux allures grecques de l'œuvre construite en Alsace, me demande d'assumer ces deux personnages. Le premier est figé dans la pierre, cristallisé dans des habitus et du construit. L'autre, dansant, toujours en mouvement, joyeux, traverse mon existence en enjambant l'adversité et ce que ses déplacements pluriels peuvent déclencher autour de lui. Un vrai narcissique assumé. Insolence de ma trajectoire. Je suis frappé dans la séquence, à une minute trente-cinq, par l'impression de cette poussée vers l'avant de la jeunesse, une paradoxale sagesse de l'insouciance. Cette puissance m'a permis de traverser mes épreuves. La main et le doigt sont pointés vers l'avant. Je suis resté un enfant dans le sens vivant (en contact avec la sève de la vie, de ma possibilité inaccomplie et désirante d'advenir). Magnifique photo à une minute cinquante : deux mondes s'entrechoquent, un regard d'ici et d'ailleurs. Ma fille cadette a sept jours, nous avons parcouru sept cents kilomètres en voiture pour nous rendre dans un petit village du sud de la France afin d'y célébrer mes trente ans. Sa présence évoque la sagesse de la terre. Ce moment de révélation a changé l'ordre établi de son état civil. Bien que le premier prénom placé sur son livret de naissance soit Marion, elle se nommerait dorénavant Gaïa. Comment me nommer père aujourd'hui? Ai-je à me baptiser autre père, nouveau père? « Père », ai-je à découvrir ce substantif comme étant plus un apocryphe dans ma cosmogonie ?

- Sarah, son histoire est un peu la mienne, la nôtre

Devant la photo de Sarah et son regard en oblique se joue le mien, non plus orienté vers le haut, le ciel, mais vers mes terres. *Sarah*, prénom hébraïque qui signifie « princesse » ou « souveraine » et dont les origines sont dans la genèse de l'Ancien Testament. Fille d'Abraham. Reine des Gitans, ces gens du voyage. Prénom populaire dans plusieurs religions (Bible, Coran et Torah). Je découvre qu'en Allemagne nazie, les femmes juives qui n'ont pas un nom "typiquement juif" ont été forcées d'ajouter "Sarah" à

leur premier prénom à partir de janvier 1939.<sup>107</sup> L'histoire se poursuit, me poursuit... Je réécoute la chanson de Goldman, *Comme toi*, et son refrain <sup>108</sup> :

*Comme toi  
Comme toi  
Comme toi que je regarde tout bas  
Comme toi qui dort en rêvant à quoi  
Comme toi*

Goldman est d'origine juive polonaise comme moi. À ce propos, juif polonais, le suis-je vraiment? Énigmatique identité dans notre histoire paternelle, puisque les recherches entreprises par un membre de ma famille ont mis cette possibilité au rang de la probabilité. Je découvre aujourd'hui ce que je ne savais pas à l'âge de vingt-deux ans, alors que j'écoutais cette chanson en boucle, disque d'or en 1993 avec plus de cinq cent mille exemplaires vendus. Sarah, c'est l'histoire de la Shoah. C'est l'histoire d'une *idem*, icône de l'innocence victime de la Rafle du Vélodrome d'Hiver dans le roman de Tatiana de Rosnay<sup>109</sup> (2008). Le cœur a ses raisons. L'auteur du 'cœur d'une autre' refait surface. Cœurs, musique en chœur, Sarah et moi, mes Sarah en moi. Sarah, encore, chantée par Moustaki<sup>110</sup> :

[Cet autre moi-même] qui est dans mon lit n'a plus vingt ans depuis longtemps, ne riez pas. N'y touchez pas, gardez vos larmes et vos sarcasmes. Lorsque la nuit nous réunit, son corps, ses mains, s'offrent au mien. Et c'est son cœur, couvert de pleurs et de blessures qui me rassure.

- Un récit émancipatoire : oser parler du père tel que je me sens

Paroles venues par enchantement augmenté le sens de mon parcours, lui donner l'universelle raison. Oraison de la chanson populaire portée en direction de mon récit à

---

<sup>107</sup> Source Wikipédia, consulté le 11/08/2018/

<sup>108</sup> Voir et écouter : <https://www.youtube.com/watch?v=xltWnicQrK8>

<sup>109</sup> « Elle s'appelait Sarah » de Tatiana de Rosnay (2007) Paris : Editions Héloïse d'Ormesson

<sup>110</sup> Écouter la chanson et les paroles de Moustaki : <https://www.youtube.com/watch?v=y14Z5GEZpjj>

vocation émancipatoire. Je regarde en face son visage, mon visage et je les accueille tous les deux, alors que je suis appelé par un petit ouvrage de Simone Weil :

Les rapports entre la collectivité et la personne doivent être établis avec l'unique objet d'écartier ce qui est susceptible d'empêcher la croissance et la germination mystérieuse de la partie impersonnelle de l'âme.

Pour cela, il faut d'un côté qu'il y ait autour de chaque personne de l'espace, un degré de libre disposition du temps, des possibilités pour le passage à des degrés d'attention de plus en plus élevés, de la solitude, du silence. Il faut en même temps qu'elle soit dans la chaleur, pour que la détresse ne la contraigne pas à se noyer dans le collectif. (Weil, 2018, p. 27)

N'est-ce pas là les conditions créées par cette maîtrise en étude des pratiques psychosociales? N'est-ce pas encore là, ce qui se manifeste présentement dans les montages audiovisuels? Ces toiles performatives, et en particulier celle-ci, se présentent comme sollicitude dans son terme éthique et soignant pour envelopper, drapé de sacré, la forme nue dévoilée par l'émouvoir qui me constitue. Je savais qu'il me fallait m'adresser à ma co-identité de père, mais j'étais terrifié par l'impuissance, par la fragilité pressentie d'aborder cet empan de ma vie. La pratique artistique est venue chaleureusement, comme un souffle bienveillant de l'émouvoir, autoriser l'ouverture, le dévoilement sur la déchirure. Je sais la prédominance de la peine, des affres et du redressement de l'identité féminine dans les recherches au sein de notre champ d'études psychosociales.

- Un père raté : le terrible aveu à transformer

Je ne connais pas assez les travaux sur l'identité masculine dans ce qu'elle peut montrer de vulnérabilité et de détresse, et notamment celle du père. Existe-t-il des recherches sur la thématique du « père raté »? L'expression me terrifie dans ce qu'elle a de rédhibitoire et dévalorisant. Pourtant, je dois reconnaître que plane une croyance galère qui résonne comme un égrégore<sup>111</sup> au-dessus de nombreuses têtes de pères, en particulier

---

<sup>111</sup> La définition m'éclaire sur cette réalité interpersonnelle, et les alliances inconscientes dont elle se nourrit. « Le médecin Pierre Mabile, compagnon de route du surréalisme et auteur de plusieurs ouvrages

face à ce que je vis comme une solidarité monoparentale féminine à l'allure d'une entreprise d'éradication des vertus de la présence du père. Quelle est cette charge ? D'où vient-elle ?... Père comme présence masculine, comme lien de qualité que l'homme que je suis a pu instaurer avec mes enfants ou n'a pas su le faire. En écrivant la dernière phrase, je vis l'homme en colère se dresser devant l'écart entre ce qui est advenu de ses liens avec ses deux filles surtout depuis son départ pour le nouveau continent. L'espace est encore miné. Il est à peine entrevu et même pas problématisé. Qu'est-ce que je me traîne comme jugement et représentation, comme croyance-galère : « Je suis un père raté ! ». Au moment de m'injurier arrive à nouveau le 'personnage de la Scala de Milan'... Il a l'air de 's'en foutre' éperdument de cette pensée qui m'habite et qui hante mon estime personnelle.

- M'alléger après m'être reconnu : l'accès comme signification

Il me dit : « Jean, tu pourrais t'alléger de cela, maintenant que tu t'es regardé, que tu as reconnu cet autre en toi –Avance dans la joie, tu es en train de te libérer ». À la fin de la capsule, précisément, à quatre minutes vingt-six, Sarah tourne le dos aux personnages, au couple inéluctablement figé dans une distance, un océan les sépare. Ils ne se sont jamais rejoints. Me laisser dire, mon Dieu, qu'il est difficile de me laisser dire et écrire. Une résonance émerge dans ma conscience, déforme la dynamique de ma cosmogonie relationnelle et familiale. J'écris comme cela me vient :

Jean, regarde en face que le temps a passé. Tes filles ont bientôt trente ans. Elles ne sont plus à l'âge de la petite Sarah, un jeune père en toi est resté sidéré au début des années quatre-vingt-dix. Tu pourrais le libérer, maintenant que tu es venu le chercher avec le soutien improbable d'une petite Sarah. Elle t'y a conduit dans ce parc de la ville de Colmar, dans ton Alsace natale, dans la vôtre. Fais confiance à leur trajet d'âme, au tien, à celui de leur mère. As-tu fait le deuil de ce père-là?

Elle est forte, cette image, dernière image de ces trois personnages, cristallisés, pétrifiés dans une œuvre-fontaine évoquant les quatre continents. Je la vis en

---

sur ce mouvement, définit le terme égrégora comme un « groupe humain doté d'une personnalité différente de celle des individus qui le forment. » Source : Wikipédia, consulté le 11/08/2018.

isomorphisme avec une pensée introjectée. Va-t-elle s'éclipser de ma cosmogonie affective ? Il me faut trouver, laisser émerger une croyance-ressource. Levinas m'appelle :

[...] le face à face : âme-idée, s'interprète, par là, comme une abstraction-limite d'un côtoiement dans un monde commun : l'intellect visant l'intelligible reposerait lui-même sur l'être que cette visée prétend seulement éclairer. Aucun mouvement philosophique n'a mieux fait ressortir que la phénoménologie contemporaine, la fonction transcendante de toute l'épaisseur concrète de notre existence corporelle, technique, sociale et politique mais par la même, l'interférence dans « l'historicité fondamentale » - dans cette nouvelle forme du *mixte* – de la relation transcendante et des rapports physiques, techniques et culturels que constituent le monde. [...] la signification ne se sépare pas de l'accès qui y mène. *L'accès fait partie de la signification elle-même.* (Levinas, 2014, pp. 32, 33)

Je retiens de cette citation un peu complexe la reliance entre l'accès, mon chemin emprunté et la signification qu'il me permet d'atteindre. L'un n'est pas que cause de l'autre. Cet autre père fait son trajet dans ma recherche. Je ne savais pas qu'il tenait lui aussi l'axe comme intentionnalité de mon processus performatif. Une parole, ma parole, fait ce qu'elle énonce. De nombreux espaces sont foulés dans la passion d'apprendre à me comprendre autrement. Je suis et métis de plusieurs continents et invité à accueillir la diversité de mes origines pour en assumer la fécondité toujours en mouvement.

- L'athéisme de l'émouvoir : je crois au vivant

À l'issue de cette rencontre avec le père, je m'invite à développer mon regard pour dialoguer avec mes espaces pluriels, non plus sous une joute de rhétorique entre des styles en compétition les uns avec les autres, mais dans la formation du cercle réunissant leur *ipséité* sans les amalgamer dans une *identité* dispersée, éclatée, fragilisée. Je m'entends dire au micro : « J'ai le droit de penser. J'ai le droit de me panser comme celui-là même qui advient. Avec ma tête, mon cœur, mes muscles et mes os, avec les autres et le grand Autre ». Ne pas abattre les échafaudages menant à ma forme, ne pas tirer l'échelle qui m'a hissée à cette place pour y contempler mes mondes ; ne pas réduire l'infinie série d'aspects possibles de mon être en relation avec l'objet-sujet de cette recherche afin de lui donner sa voie, d'en visiter sa demeure et d'y résider pour m'y révéler. C'est en montant

les marches, en descendant dans mes caves, en me reposant au balcon du sens en train de se faire que je me tiens en équilibre. En paraphrasant Levinas (2014), je découvre une expression : *athéisme de l'émouvoir*. Intense. Relier athéisme et émouvoir. Est-ce moi? Athéisme et émouvoir. La formule m'est propre, j'extrait d'emblée le terme *athéisme* des polémiques religieuses pour y marquer plutôt une posture citoyenne, multivoque, avec son *essentielle désorientation* que j'ai abordée comme étant un problème existentiel. Au début de ma recherche, je voulais m'en défaire. Progressivement, accidentellement aussi, je suis en train de l'étreindre. D'où l'importance de l'axe posé au début de ma recherche et que je ne quitte pas. Il prend toute son épaisseur dans ces instants. Un axe comme une « auteurité » - autorité – souveraineté au sein de mes cultures d'appartenances multiples. Pause ... Pause à la fin de cette capsule.

### 5.3.2 Deuxième halte : Deux séances de fasciathérapie

#### ○ L'accident grotowskien

Accident grotowskien? Qu'est-ce à dire? Je poursuis mon parcours performatif. Je le vis comme l'accomplissement d'un *acte total*. Je peux dire, mes pratiques performatives, dont le matériau est le réel physiologique. Un réel au service d'un art vivant d'être *moi-même* en quête de cet *autre* ; et réciproquement, en me mettant au service du réel, avec humilité. Dans mon processus de recherche, le corps a ses raisons, ses émotions, son affectivité, sa prosodie propre et son herméneutique instaurative. Il est l'interprète et le metteur en scène de mon devenir depuis un rapport à mon passé émergeant de son présent. J'ai un corps, je sens mon corps, je suis mon corps, mon corps me donne à penser, à créer. Il est le théâtre de mes contenus autobiographiques. À cet égard, il est aussi l'instrument de contenus idéologiques et sociologiques, en amont de la coupure radicale entre lui et 'mon mental'. Il est donc l'espace et l'opportunité d'un rassemblement de :

[l]ensemble des manifestations émergentes humaines incluant les dimensions somatiques, physiques, cognitives, émotionnelles et spirituelles. [...] Selon moi,

le but essentiel c'est l'acte total – l'acte qui nous permet de dépasser notre schizophrénie quotidienne où nous sommes divisés entre nos pensées et nos émotions, entre notre âme et notre corps, entre notre visage pour les autres et notre visage pour nous-mêmes, entre notre conscience et notre inconscient. L'homme-état est l'homme en état de division, mais il peut émerger de cette condition et passer à l'homme-acte qui accomplit avec tout son être l'acte de se dépouiller, l'acte de se révéler. (Grotowski, cité par Leao, 2003, p. 41)

Par cette implication charnelle, je fusionne avec l'événement. Performer introduit la dimension imaginaire de mon être. Je me suis installé dans une physique – *physis* - de l'imaginaire, de l'analogie et de la métaphore. J'expérimente *une biologie de l'imaginaire au sens fort du terme* ; du *Bios* : la vie, et *logique* : organisation. (Pradier, cité par Léao, 2003, p. 41).

Organisation. Je suis conduit par un processus plus que je ne le dirige. Ma posture méthodologique s'ancre dans un rapport silencieux et agissant à la vie, présent au cœur de mes tissus corporels. À l'image de la vie interne, mon existence s'anime de mouvements naissants qui vont toujours quelque part. Ils sont une sorte de savoir non encore efficient mais qui dicte mon geste, comme le propose Léao se référant à Merleau-Ponty (*Ibid.*, p. 212). Or, ces mouvements, pour être perçus, demandent une attention particulière à l'*accident*. L'accident, le « sats », est une variation rythmique en même temps qu'il est une pause, une suspension faisant partie intégrante de l'action physique :

Le secret d'un rythme 'en vie' [...] est dans les pauses. Ce ne sont pas des arrêts statiques, mais des transitions, des mutations entre action et action. Une se termine et se retient une fraction de seconde – contre-impulsion – dans le même temps qu'elle se transforme en impulsion de la prochaine action. (Barba cité par *Ibid.*, p. 92)

La prochaine action, ma prochaine halte? Je pensais qu'elle allait se poursuivre par la narration de ma résonance à une toile performative suivante. Accident. Pause. Souffle retenu. Suspension. Epochè spirituelle et sensorielle. La santé de ma recherche se joue dans un dialogue avec ma propre santé physiologique.

- Une entaille dans l'expression du Soi : elle se voit sur ma face

J'entends le son des huards. Un couple chantant dans un petit lac de St-Fabien, ce samedi vingt-neuf juillet. Je poursuis mon pèlerinage narratif, quarante-huit heures après avoir prononcé dans mon micro : « Pause<sup>112</sup> ». Je reste avec mon axe et ma question initiale qui évolue en cours de route. Comment oser mon identité plurielle, oser apparaître avec mes deux visages à travers l'émouvoir et des toiles performatives cherchant à l'exprimer? Et j'ai envie d'ajouter, *à travers tout le processus de rédaction qui inclut des accidents de parcours* comme celui que je traverse suite à un coup de froid survenu ce samedi dans la campagne québécoise. Qui a pris froid? Accident pas banal puisqu'il me plonge dans une mémoire traumatique de ma paralysie faciale survenue il y a cinq ans, au milieu de la rédaction de ma thèse de doctorat. L'histoire se répète ou reprend-elle son cours pour nommer ce qui ne l'a pas été dans ma recherche précédente et qui ne pouvait l'être au sujet du dire de l'émouvoir?

- Première séance : deux mains pour me tendre la main

Deux mains me tendent la main. Demain me tend la main aussi ! Je suis soutenu par ma fasciathérapeute. J'introduis dans mon travail cette séquence de vie, ce fragment signifiant de mon histoire. Il sonne en cohérence et en congruence avec cette recherche, avec le sujet chercheur, avec l'herméneute ému qui advient. Pris dans le vif de mon vécu, les deux toiles performatives relatives au rapport au corps, au fascia, à la vie en mouvement prennent du coup un sens plus fort. Je joue le jeu de la performativité tout en donnant le contexte pour moi-même et pour le lecteur. Je regarde mon journal de chercheur et lis ces lignes :

Je fais une pause après une heure quarante de dialogue et de prise de parole. Mon côté gauche du visage tire, me fait mal. Je me regarde dans la glace et fais un mouvement des muscles de ma face. Je constate la perte motrice de l'hémiface gauche. Un vent de panique s'engouffre en moi. Non, pas ça, pas ça ! Je prends mon visage entre les mains et le souvenir de ma paralysie faciale jaillit devant moi. Il occupe quatre-vingts pour cent de ma présence au monde. Il ne me reste

---

<sup>112</sup> A la fin de ma première halte.

que vingt pour cent de lucidité, vingt pour cent pour ne pas tomber dans l'abîme de la désespérance. Je pleure, seul dans l'appartement, Sophie est sortie faire une course. Je suis terrifié. Et si cela recommençait? Il ne me reste que quinze jours pour finir mon mémoire. La peur et l'angoisse m'envahissent. Je sais qu'hier, dans la voiture pour la deuxième fois, je sentais ce froid dans mon cou, sur mon visage. Je n'ai rien dit aux passagères, rien dit ! J'avais peur de les déranger. Je vivais un doute en moi, une crainte de cette vulnérabilité. Incapable de les partager. Je ne comprends pas aujourd'hui toutes les raisons de ce mutisme. C'est peut-être là quelque chose à élucider (pour mon futur et pour mon présent). Sophie rentre dans l'appartement. Je suis décomposé. Vais-je dire quelque chose? Je me retiens quelques instants, quelques secondes, lui tournant le dos. Puis, je me fissure devant elle en sanglotant : « Mon visage s'éteint, mon visage s'éteint ». Je m'effondre en larmes, d'abord assis sur ma chaise à côté d'elle : « Je ne veux pas que cela m'arrive une deuxième fois ». Puis dans ses bras, je prends son visage entre mes mains et lui lance ces phrases : « Pardon mon amour, si cela m'arrive, je ne veux pas te faire vivre cela une deuxième fois. Je suis désolé, je suis désolé si ça nous arrive encore. (note personnelle)

Martine, ma fasciathérapeute, arrive quelques minutes plus tard. C'est moi qui devais lui faire un soin. Évidemment, il n'en est plus question. Le patient a pris la place du thérapeute. Dès les premières minutes de soin, je prends la mesure de ce qui a été prononcé depuis ce matin dans mon exercice de prise de parole, devant les capsules YouTube que j'ai créé.

- Je n'avais pas réalisé !

Le traitement me permet de voir, de vivre l'état de choc que je n'avais pas perçu. Tout ce que j'ai nommé (et que le lecteur vient de lire) me semble d'un coup énorme. Comme une plaque tectonique, un mouvement jamais enclenché, s'est mis en action dans tout mon être de cette façon. Durant la séance, des fragments de ma vie jaillissent dans ma conscience, sortie de ma mémoire corporelle, des tensions existentielles lâchent leurs brides. Je retrouve mes premiers trajets loin de ma maison natale, ma première installation à Strasbourg, loin de mon cocon familial. Les déplacements à neuf cents kilomètres et ce coup de fil avec la mère de mes enfants dans lequel je reçois, sans défense et dans tout mon être, une phrase terrible : « tu n'es plus le père de G et de C, tu n'es que leur père biologique, leur vrai père c'est L ». Un jeune père hurlant de toute son âme dans son

oreiller vient se blottir dans ma joue inerte. Je le revois avec flagrance, c'était il y a vingt-sept ans. Je revis ce fragment d'expérience 'meurtrier'. Je me (re)vois dans cette chambre, où une peine immense m'envahit. Sous les mains de Martine, je m'effondre. Soubresauts de ma chair dans une plainte audible et puissante. Elle est encore là. Est-elle en train de se libérer, une dernière fois? Je comprends en le disant devant le micro comment la toile, « La petite Sarah » prend un sens dans mon histoire et dans l'élucidation de mon identité de père, dans la promesse de sa transformation. Je comprends à la fois mon émerveillement devant la petite fille, et ce qu'elle me permet 'd'extrajecter' (je veux dire, mouvement sortant de mon introjection).

- Je suis un père raté

Un deuxième moment émerge. Je suis avec mon père en voiture et nos échanges sur l'abandon de mes filles me revient avec cette phrase extraite de je ne sais où de mon inconscient, jamais formulée comme telle : « je suis un père raté ». Je la formule deux, trois fois. La première fois en sanglots, les suivantes dans la conscience de la cristallisation d'une croyance-galère (Faingold) installée depuis bien longtemps et qui ne s'était pas encore formulée. Je le réalise au moment même où en moi se redresse *un père désirant changer ou accueillir cette opinion de lui-même*. J'utilise la métaphore sonore des huards pour exprimer cette plainte du père allongé sur cette table de soin, en quête d'identité et en train de réaliser la profondeur de la blessure. Il la revit dans sa matière au moment où elle se transforme. Deux phrases sanglantes pour moi, la première lancée par la mère de mes enfants, la seconde par mon père se déchargent de leur emprise sur moi. Je suis en train de me libérer.

- Le son des huards, la beauté de la plainte en mutation

[https://youtu.be/QBZtYYNk\\_Tg](https://youtu.be/QBZtYYNk_Tg)

Le chant des huards enregistrés dans le chalet au bord du lac, dans l'atmosphère de cette soirée entre amis présentait-il mon effondrement salutaire ? Cette soirée préparait-

elle ce moment où mon visage allait se sceller dans une expression que je relie à ma vie inconsciente ? Le moment est de nature psychosomatique ou/et somatopsychique. Il résonne le pic ‘somatospirituelle’ de ma recherche. La nature se fait mon alliée de révélation. J’écris dans mon journal :

Progressivement, les fascias se détendent, la douleur s’estompe par moments ; moments où le tissu s’investit du mouvement, d’une luminosité bleue dans la matière de mon visage. Ils sont bénis pour moi. Je ne me sens toujours pas hors de danger de la paralysie, mais la sidération générale de mon corps se dilate progressivement. (note personnelle)

« Tu sais, lâches ton cœur se relâcher comme tu le peux. Je pense que tu pourrais faire un rituel dans un cercle d’homme pour accueillir et laisser partir ce père que tu as été », me suggère Martine. J’entends la pertinence de m’attarder sur le phénomène de la « croyance-galère »<sup>113</sup> dont il est question ici. Ses mains sont au niveau de mon cou. Elle me demande de laisser venir une phrase, comme si elle venait du fond, du fond de ma gorge.

○ Je ne suis pas un usurpateur dans le monde

Rien de vient au début, puis, me vient le prénom de mon frère Marc. Le prénom de son état civil : Jean-Marc. Et cette phrase jaillit : « Je lui ai volé la moitié de son identité à ma naissance ». Je vois pour la première fois la présence du trait d’union. Un trait d’union qui nous sépare et nous unit à la fois. Autre phrase : « Jean, tu n’es pas un usurpateur de présence, non, je ne suis pas cet usurpateur dans le monde. » Martine me pose une question à la fin de ce premier soin : « Fais-tu un lien entre ton état et ta recherche? » La réponse est évidente. OUI. Tout au long du traitement me revient le travail de la journée, l’heure et demie de ma narration de cette chronique de mon pèlerinage performatif débuté il y a cinq mois. La formule qui me vient est *l’énorme mise en jeu de mon identité. En « JE », et enjeu. Je suis au cœur de la crise. Défi du*

---

<sup>113</sup>L’expression est souvent employée dans nos cours au bac. Initiée par Nadine Faingold, elle désigne comme on peut le supposer une pensée négative et que l’on peut transformer par une « croyance-ressource ».

*sens jaillissant dans la plainte des huards. Au cœur de ma crise. Dans mon abîme.*  
 Qu'est-ce que mon corps est en train de me dire? C'est la question que je me pose derrière l'anecdotique coup de froid dont l'incidence n'est pas discutable, mais que mon sens du rapport au corps m'oblige à dépasser cette première cause pour aller voir le visage caché derrière les apparences. Quel est cet autre en moi qui a organisé, conspiré cette rencontre avec la sidération, la crispation. Une lumière s'éteint. Un Jean figé est tenu de regarder ces mondes autrement. Un Jean terrorisé et un Jean enjoué. Joue.

- Que veux-tu risquer?

Déjoué par le masque de l'effroi avec Daniel Meurois. Au moment où je parle dans le micro, je m'adresse à ces deux visages :

Que veux-tu risquer mon cœur qui vaille que j'y consacre ma vie? Qu'acceptes-tu de risquer mon âme afin que mon cœur se retrouve? En toi mon cœur je sais que rayonne un point pour lequel je veux tout tenter. Et en toi mon âme, je vois qu'il existe un espace pour lequel je puis accepter de tout perdre. Ainsi, que puis-je risquer dans la perte, si ce n'est que de te trouver, mon âme. Que puis-je tenter, mon âme pour que de mon cœur s'écoule la mémoire. (Meurois, 2015, p. 141)

Ces propos s'accordent au propos du fragment d'existence qui me traverse. J'ai nommé la capsule « Se souvenir pour advenir » et le sens de l'expérience actuelle s'accorde avec ce titre. Me souvenir de ma paralysie pour advenir. Me souvenir avec Hélène Dorion,

[j]ouvre les bras, j'ouvre les mains, je sens le vent qui déjà m'ébranle, il commence à soulever les branches, à emporter les feuilles mortes. Je laisse la vie s'égrener comme du sable léger, ma vie se dissoudre. J'entre dans la douleur, je la gravis comme une montagne qui me révélera un paysage qui fait aimer la terre. J'entre dans cet espace d'éveil. (Dorion, 2009, p. 23)

○ Éloge de la fragilité

Je réalise que ce ne sont pas les plus grands déplacements qui font les voyages les plus importants dans ma vie. Dans ce moment de fragilité corporelle, psychologique, affective. Le livre de Pierre Bertrand, *L'éloge de la fragilité*, revient avec force :

Le présent est originellement inactuel, à savoir scindé entre passé et futur, un passé toujours déjà passé et un futur toujours encore à venir, l'un et l'autre échappant irréductiblement à tout présent. L'homme est donc lui-même brisé en cette scission originelle. Une partie échappe à l'autre. Une partie regarde l'autre. Une partie est présente et une autre absente, déjà passée, encore à venir. Une partie flotte au-dessus de l'autre comme un Je transcendantal au-dessus d'un Moi empirique. L'homme fait l'expérience de ce dédoublement dans son homologue intérieur qui est plutôt un dialogue, ou encore dans la dualité entre le sujet d'énoncé et le sujet d'énonciation : il dit Je. Il ne peut jamais se rassembler complètement, son existence ne forme jamais un tout mais demeure irréductiblement ouverte, incomplète et inachevée. Elle s'échappe par les deux extrémités, la naissance et la mort qui demeurent hors de sa maîtrise et de sa conscience, irréductibles à tout présent et à tout vécu, figurant respectivement un passé absolu et préalable à tout présent, un avenir radical et postérieur à tout présent. L'homme est ouvert sur le dehors non seulement par ces deux événements fondamentaux (qui sont plutôt des non-fonds ou des sans-fond), mais qui par tous ceux qui surgissent et le débordent, comme ils débordent leur propre effectuation ou actualisation. (Bertrand, 2000, p. 39)

L'auteur nomme avec éclat ce qui m'arrive. Il n'empêche, sur un autre plan, lors de ma séance de fasciathérapie et sous des mains expertes à sentir et à révéler la vie dans ses soubresauts mémoriels, une présence unifiante de mon passé, de mon présent et d'un futur dans sa trace à venir se fondent. Je repense à l'homme en transition, qui, dans le goulet étroit de la transformation de ses repères et de ses manières de faire ou d'être, plonge dans un vide qui n'est plus celui qu'il connaît et pas encore celui qui l'attend. Je me tiens là, dans l'entre deux et dans la fragilité qui le caractérise, illustrée par la plainte des huards. Beauté sonore, évocation de la douleur et de la reliance à l'environnement. Ma plainte existentielle est-elle présente dans la plainte du monde comme l'illustration du chant des huards ? Je l'ai vécu au camp d'Auschwitz, cette plainte. Je l'ai rencontré dès mon enfance. Je l'ai vu dans les bras ouverts de la petite Sarah, senti dans mon corps où

j'entrevois l'ébauche d'un renouvellement identitaire du père bafoué. Un père effacé, non préparé pour résister à la souffrance d'autrui, pas encore mûr pour prendre sa part de responsabilité.

- Au cœur de la nuit : le lieu du sensible comme une oasis...

Voilà, je me retrouve là, avant de retrouver Martine pour une deuxième séance. J'ai pris la peine d'avoir avec moi un petit enregistreur, placé sur mon ventre durant tout le soin. M'entendre parler de ma rencontre avec cet autre charnel me permet d'aborder certains contenus de cette séance. Ils forment une révolution dans moi. Hier, j'étais au sommet de ma crise. Je croise les doigts ... Depuis quarante-huit heures, je vis une douleur exquise<sup>114</sup> (le terme est médical !) que j'évalue à huit ou neuf sur dix dans l'échelle personnelle de mes rencontres avec la souffrance corporelle et sensorielle. Cette nuit, j'ai quitté ma chambre et pratiqué de la gymnastique corporelle pendant deux bonnes heures pour essayer d'accorder et de diluer cette douleur dans ma globalité. Je tente de dégager tous les fascias de la base du cou, les éléments anatomiques intracrâniens de mon temporal gauche, de mon occiput. Je ne sais pas si c'est en raison de ma connaissance anatomique de la région, mais je sens l'engorgement du conduit osseux du nerf facial, son étranglement dû à l'inflammation au niveau de la mastoïde. Son rayonnement dans toute la région occipitale est insupportable. S'ajoutent peu à peu des vertiges et acouphènes. Je me sens crucifié dans ce tableau clinique. Pourtant, l'expérience d'il y a cinq ans m'aide. Je sais que cela peut durer jusqu'à soixante-douze heures. Plus qu'une journée de calvaire. Deux heures de répit dans une nuit difficile. Je prie pour que les dégâts ne soient pas trop forts. Les phrases de Jeshua me reviennent : « Que puis-je tenter, mon âme pour que de mon cœur s'écoule la mémoire?... » J'en fais un mantra, y trouvant un lieu de sérénité apporté dans ma première séance. Irremplaçable soutien qui n'ajoute pas *la souffrance* à la douleur. C'est bien le rapport aux choses qui fait la chose elle-même. Je risque ma vie. Jusqu'où suis-je capable de risquer ma vie pour laisser émerger cette identité qui n'existe pas encore ? Est-elle en train de se dévoiler à moi-même par le jeu des hasards de la vie,

---

<sup>114</sup> Définit l'intensité quasi intolérable de la douleur.

de mon manque de vigilance sur un terrain fragilisé. Je prends conscience de la profondeur de la mise en travail pendant et par le processus performatif à l'œuvre dans cette recherche. Grâce à ma pratique corporelle, aux soins manuels et à la mémoire de la transformation advenue suite à mon épisode précédent de névralgie aigüe, je me questionne sur l'autorisation en cours. Je réalise que c'est important pour moi de parler ! Ma parole accompagne mon processus de guérison de ma pathologie naissante et donne de la 'vivance' à ma question de recherche, à mon hypothèse de départ concernant l'éclatement identitaire et la voie de l'homme ému. La fonction de la création de toiles performatives comme pèlerinage en quête de mon identité-ipséité éclate au grand jour. Je constate mon réflexe de m'appuyer sur mon corps, sur la pratique sensorielle et physique aussi, gymnique dans mes moments cruciaux. *Oui, ce lieu sensible de mon être, il est sensible et charnel. Il se montre à nouveau comme étant l'oasis au milieu de mon désert, une lumière dans la noirceur, un souffle dans mes apnées.* Cette confiance trouvée est un énorme allié pour me laisser traverser par l'adversité, qui du coup, se transforme en opportunité d'agrandissement. Cet ensemble forge ma capacité de nuancer mes états, de les réguler, de les accueillir, d'y consentir, d'habiter et de rencontrer un « oui » tremblant, un « oui » à genoux devant l'autorité de ma Vie. Je sais tout cela lorsque je suis rivé à ma fonction d'accompagnateur, mais aujourd'hui comme rarement dans ma vie, je suis campé sur l'autre rive, celle du patient et du sujet en transformation, de l'étudiant de mon existence, du disciple de mon expérience. Je l'ai choisi, j'ai signé un pacte avec cette dimension de ma vie et de mon être. Je m'incline. J'ai hâte de voir la capsule « Voyages nomades », celle qui traite la thématique de mon rapport aux fascias, à cette vie étonnante, présente sous ma peau et sous la vôtre, lecteur. Grâce du corps vivant, de mon corps porteur d'une vivance, mais qui l'est à 'bas régime' comme une activité souterraine à la source de ma conscience et de mon essence. Un idem sacré, que je peux incarner dans l'acte total d'être moi-même et cet autre, lié par le trait d'union silencieux, infinie possibilité d'être en évolution. Au cœur de l'abîme, je vois une lueur : l'infinie possibilité d'être...

○ Deuxième séance : mes petites trahisons envers moi-même

Nous entamons la deuxième séance. Mon amie Martine, collègue qui a fait cette maîtrise et sœur de démarche spirituelle depuis près de trente ans, me pose d'emblée une question qui me surprend : « As-tu déjà eu le sentiment d'être trahi dans ta vie? » Je n'ai pas de réponse spontanée. Je cherche pendant quelques secondes, une minute. Rien ne vient. Des moments de vie, des situations précises, des images, des visages et des présences en lien avec sa question arrivent à ma conscience, chemin faisant de nos échanges verbaux. Il n'est pas pertinent de les détailler tous, mais certains sont importants comme ces petites trahisons envers moi-même. La plus proche est celle qui a déclenché mon souci de santé. Elle est relative à ma pudeur et à mon mutisme dans la voiture envahie de courant d'air au lieu de leur demander de fermer les fenêtres. Être dans la praxis de l'émouvoir et de sa force, n'est-ce pas oser nommer ma crainte, ma vulnérabilité du moment, et sans délai, au moment où je la vis? Cela semble godiche pour ceux et celles qui ne sont pas atteints par cette 'maladie du dire' dans des situations particulières. Cette montagne à gravir pour moi, je ne l'ai pas fait encore. Un petit geste envers l'autre pour cet autre en moi. Si simple et si périlleux à réaliser ! D'où vient ce non-dit des émotions, des situations, cet interdit de dire? Quelle est cette peur de déranger l'autre? Quelle est cette manie de m'oublier dans certaines circonstances? En fait, non, je ne m'oublie pas, c'est pire encore, j'annihile mon expérience au profit d'une projection. Terrible constat d'un manque d'autonomie, du déficit de confiance en l'autre et en sa compréhension de ma situation. J'ai l'impression de voir pour la première fois avec clarté un de mes mécanismes relationnels fréquents. J'accède au moment de l'écriture à un modèle interne opérant, diraient les attachementistes pour qualifier la mise en place d'un schème comportemental interne dont la structure conditionne mes liens affectifs et mes conduites en relation. Comment avoir du cœur pour ce déficit du prendre soin de moi? Je reprends l'ouvrage de Meurois :

Le cœur ne trahit rien lorsqu'il discerne et **écoute ce qui l'envahit...** et l'âme ne trahit pas davantage lorsqu'elle reconnaît qu'elle s'approche de la Source en elle. [...] « **Quelle est la hauteur de mon regard?** » Ou plus exactement, « De quelle

altitude est-ce que j'observe ma vie et celle de ceux que j'aime? » Et à partir de là, une autre [question] peut naître : « Qu'est-ce qui est plus précieux que ma vie et celle de ceux que j'aime? » (Meurois, 2015, p. 239)[je souligne]

Le précieux de ma vie et de celle des autres me demande un face à face avec la réalité de mon mutisme. Dans mon parcours, les petites trahisons, comme l'expression populaire le nomme dans « ton visage trahit tes émotions », ont pris d'un coup une amplitude pathétique dans ma face. Pas de métaphore ici, mais la réelle expression de mon visage fendu par *le dire qui demande son dû*. Au fait, quel est ce dû? Plus de dialogue de sourds ! Il me faut entendre le message. J'ai longtemps pensé et agis avec une conviction – culturellement appuyée – qu'il suffisait de pratiquer une discipline sensorielle, qu'il suffisait de muscler l'attention perspective sur cette part vivante de moi-même pour résoudre mes conflits. Une fois de plus, l'événement qui me traverse révisé cette option, en dégrade la pertinence. Non, cela ne suffit pas, la moitié du chemin reste à faire. Je retrouve des événements majeurs de ma vie en Grèce où je retrouve le goût de la trahison, professionnelle, collaborative, dans les formations dans lesquelles j'ai participé. Je réalise dans cette séance combien ce schème a eu des conséquences néfastes voire, désastreuses pour mes liens et pour mes projets. Sur un autre plan, toutes ses difficultés m'ont amené au Québec. La province a été la terre d'accueil de mes incapacités relationnelles, j'y ai mieux compris mon impuissance face à des contextes organisationnels délétères pour mes valeurs, ma santé psychique et affective. Le soin se déroule et ne ressemble en rien au premier. Plus de crise de larmes, plus de panique, plus de blessures béantes. Béatitude pure comme le dirait Jean-Yves Leloup.

- Tu vas devoir vivre et montrer tes deux visages au monde

J'entends un profond soupir et cette phrase dans mon petit dictaphone : « C'est complètement irrationnel, mais mon lien à ma vie est en train de changer. C'est comme si ça m'a dit : tu es entré en dialogue avec une partie de toi, peut-être vas-tu devoir vivre et montrer au monde tes deux visages. Tu es prêt à cela, si c'est le prix pour que tu sois

toi? » Je m'entends répondre : « Oui, je suis prêt à cela ! » J'écoute l'enregistrement deux fois, comme pour prendre la mesure de mon consentement, de mon engagement envers cet autre moi-même. Pendant le soin, Martine pose ses doigts sur mes malaires (os des pommettes, et parties supérieures de la joue). Apparaissent ceux de ma mère avec ses belles pattes d'oies caractéristiques de la permanence de son sourire au quotidien. Elles ne faisaient pas voir l'autre versant de son existence, ses défis, ses peines, ses enjeux. Je retrouve dans ce moment qui ne dure pas plus de deux minutes, l'empreinte transgénérationnelle d'une manière d'être au monde dans le non-dit des souffrances, de ma souffrance. C'est ainsi que j'interprète le vécu de cette remémoration. Ne plus me masquer derrière mes pommettes. Offrir au monde mes états d'âme sans les passer au crible d'une sélection problématique pour ma santé relationnelle et personnelle. Mon doctorat et son processus en entier refont surface. Cette maîtrise en est la suite, assurément. Au milieu de profonds soupirs libérateurs, au cours de grands mouvements et déplacements subjectifs balayant mon corps de la tête aux pieds, je comprends les trahisons vécues dans mon existence : « Je ne sais pas ce que je laisse partir dans l'autre monde. Une voix me souffle : « Tu peux partir dans l'autre monde, je te libère de tes trahisons. Pardonne-leur, ils ne savent pas ce qu'ils font. » (Note de mon journal) Mon athéisme ne s'offusque pas de ces paroles que je m'adresse à moi-même. En pensant à ceux que j'ai offensés durant mon existence, le thème du pardon est présent, en congruence avec l'apaisement tissulaire atteint. Comme si les mémoires traumatiques réactivées lors de la première rencontre et relatives à certains agissements violents vécus dans ma tendre enfance, une fois reconnues comme étant une source de sidération, avaient fait place à cet autre en moi.

- Rapport renouvelé à mes mémoires traumatiques

Ce n'est pas la mémoire qui s'est effacée, mais mon rapport à elle qui contient ces moments comme ceux, terribles qui hantent encore mes tissus corporels. Mes relevés de notes sont posés sur le bureau de mon père, alors que j'urine sur ses cuisses, terrorisé et sidéré par la douleur de ses mains martelant mes fesses nues, je suis au bord de

m'évanouir. Puis, autre trauma. Ce matin, bien trop tôt pour le silence de notre immeuble, mon frère et moi rangeons notre chambre, déplaçons nos lits en les faisant grincer au sol. Nous voulions faire une surprise à nos parents. Malheureux ! Mon corps et celui de mon frère jumeau valdinguent d'un radiateur à l'autre de la salle de bain, ceinture dans sa main, hurlant à réveiller un régiment entier. J'entends ma mère dire à mon père : « Arrête, arrête, tu vas te faire du mal ! » Ma mère est comme une pieuse devant nos châtiments réguliers faisant loi dans la culture d'un homme rossé par ses frères, frappé par des gardes du camp de concentration. Je ne sais pas si cela vient de ma génération d'enfant, d'Alsacien ou de Français né dans les années soixante, mais la violence physique et l'humiliation devant les autres s'alignaient avec la rectitude au millimètre près des bancs d'école, avec l'odeur des encriers dans ma classe et de la cire des sols reluisants. Image de l'ordre de la dictature de l'excellence scolaire et 'gare aux cancre' ! J'en faisais partie de temps à autre. Je guette le véhicule de mon maître, une DS noire. Je vois la pile de cahiers rouges sur le siège passager. Fendue en deux, la pile du haut, celle des mauvais, sous la moyenne, placée à angle droit de l'autre est volumineuse aujourd'hui. Mr Hess me la donne pour que je la porte jusqu'à son bureau. Tremblement dans la montée de l'escalier durant laquelle je cherche à connaître les élus de la journée pour la séance de torture: tirage d'oreilles jusqu'à ce que leur couleur rivalise avec les coquelicots, supplice de la règle en métal sous le tendon rotulien, à genoux en avant et dans un coin de la salle, série de coups de baguette sur mes mains, gifles sanglantes avec cette grosse alliance de mariage... ; nous ne nous plaignons pas de trop car à côté, mon parrain, pourtant un pieu malheureux devant les misères écologiques du monde et à qui je dois mon amour pour la musique, balançait occasionnellement les élèves par la fenêtre du rez-de-chaussée. Je les ai tous aimés, mes tortionnaires. Car en dehors de leurs moments de furie, ils étaient bien bons avec moi et me manifestaient de la tendresse. Jeannot lapin, une petite tête blonde qui fait les quatre cents coups.

- De l'effacement à la douceur de l'émouvoir

N'empêche. Humiliation, abus de l'autorité... mon Dieu, comment ai-je fait pour ne pas frapper mes enfants à mon tour sans m'en rendre compte? J'ai tapé dans les balles de foot et de tennis ou de Volley-ball. J'ai fracassé hystériquement mes raquettes et mes clubs de golf, au sol, sur les arbres ou contre les poteaux. Et puis aussi, je me suis effacé, j'ai rayé de la carte paternelle et relationnelle en général, l'autorité bête et méchante. Je le pense en tous les cas. J'ai choisi l'ému et le tendre, un peu aérien et sans consistance, me reprochait-on. Pour sortir de la blessure, il me fallait d'abord connaître son existence.

Je sors de l'histoire de mes camps. J'en sors maintenant, autrement avec des cicatrices à aimer, elles ont contribué à faire de moi ce formateur, cet enseignant, cet amoureux tendre. Je suis un homme qui d'emblée est affaibli devant toute forme d'agressivité, quelles qu'en soient la forme et l'origine. Je cherche la conciliation, fuis la confrontation. Aurais-je peur de ma violence? Je connais mon talon d'Achille maintenant. Je peux changer, actualiser la mutation identitaire. M'entendre parler, puis écrire cette part de ma vie me fait vivre un sentiment étrange, libérateur tout en étant encore souffrant; comme à d'autres moments dans ma rédaction de ce mémoire, j'assiste au redressement intérieur d'un Jean que je ne connaissais pas vraiment, bien que j'en eusse rencontré des fragments depuis mes sept dernières années québécoises. Cette maîtrise enfonce le clou, définitivement; pour me libérer de ma croix. Je ne pourrai plus m'adresser à cet autre moi-même comme avant.

Une autre surprise m'attend dans ma deuxième séance. Une métaphore émerge. Elle concerne mon rapport au souffle. Je m'entends formuler: « Ma vie, c'est donner un souffle de douceur face à ces – mes – courants de violence. » Le musicien à vent que je suis accède à une des raisons de ma propension à vouloir donner de l'amour dans mes sons, pour moi autant que pour les autres. La séance se termine avec l'expérience d'un renouvellement identitaire, dans le sens d'une modification radicale de mon rapport à ma blessure, à la blessure. J'ai la conviction maintenant qu'il me faut assumer au monde

et pour lui *mes deux visages*. Tiens, j'ai dû écrire la même phrase dans ma thèse... Jean qui pleure et Jean qui rit. Prise de conscience que je ne vis pas comme une stagnation mais plutôt comme une reprise de mon évolution, sa poursuite. Je reste un pèlerin du sens se faisant. Je me sens invité à regarder plus tôt, plus franchement, mes espaces vulnérables et à les communiquer ; à être vigilant à l'égard de mes petites trahisons quotidiennes. L'autre est là, l'autre de mon hémiface, l'autre qui regarde le monde et se trouve regardé par lui. Je regarde mes mondes. Prenez garde, je vous ai vu, démasqué depuis mon ressenti indicible et jusqu'ici inexprimable.

○ Reconstruction identitaire

De cette affection charnelle débordant mes émotions et leur étreinte émerge la *réalité palpable* de ma reconstruction identitaire. Elle panse les *idem*, encourage mes pas vers de nouveaux espaces affectifs et compréhensifs au service de l'œuvre (*ergos*) et de la création de mon *ipséité* :

La réalité, ce n'est pas ce qui subsiste dans la mémoire, car on sait combien elle est habilement sélective. C'est l'immémorial de la mémoire, ce qui ne peut revenir qu'à la condition d'être reconstruit, la réalité qui ne peut apparaître que par l'entremise d'une fiction. C'est ce qui déborde la sensation, l'émotion, la perception, l'imagination, la pensée. Ce qui déborde toute incarnation ou actualisation dans des faits. Ce d'ailleurs pourquoi on l'appelle [parfois] insupportable, intolérable ou invivable. Alors même que la réalité officielle est par définition disponible et sous la main, la réalité du non-dit ne se donne que par création. Elle est hors norme, hors cadre, hors la loi. (Bertrand, 2000, p. 95)

Je m'accorde à la pensée de Ouaknin (1992) pour qui, ce n'est pas l'auteur que je lis, mais bien cet autre en moi. Il m'est révélé par la citation de Bertrand. Il en est ainsi dans les propos qui suivent, en les nuanciant. La pensée de Bertrand intéresse ma posture méthodologique et épistémologique : « Les mots sont faits pour la connaissance et la reconnaissance, et ne conviennent pas pour ce qui se cache dans l'affect indicible. » (Bertrand, 2000, p. 95) J'en fais le constat au creux de ma pratique artistique et de l'exercice prosodique<sup>s</sup> qu'elle contient ou lorsque j'en fais une narration. Je vois le processus de cicatrisation, je le vis, il se fait, me défait et me refait. Comment je vais

dire l'affect qui explose en murmure dans mes tissus, derrière les propos et des actes barbares convenus, validés par la norme et la normalité? Comment je vais faire un chant à même le cri de désespérance et d'impuissance? Comment je vais dire l'injustice, la révolte, l'impasse, la frustration, l'échec, la perte et la mort? Je sais. Je veux. Je fais. Je suis. Je vais encore, débordant la question dépassée de l'«innée et de l'« acquis » selon le neurobiologiste Karli (2011). Je suis l'animateur d'un dialogue avec ces parts de moi reliées à l'environnement social qui est le mien. Sous l'influence structurante de l'expérience et de mes vécus, j'élargis ma demeure intérieure d'une pièce supplémentaire, celle de *l'homme vulnérable*. Du fils, du père, de l'amoureux, du collègue, du citoyen *fragiles*. Je les habite, couvert et contenu dans cet ensemble de questions. Elles s'abritent en moi autant qu'elles me constituent comme chair, comme chair du monde dans le *besoin de l'autre (Ibid.)*, de l'Autre, de cet autre moi-même. Elles sont les nouvelles facettes de ma présence multiforme au monde. La biologie telle que présentée par cet auteur encourage mon utopie de trouver ma voix ; une voie de passage pour contribuer à l'humanité en marche. L'homme ému se dresse face à la conception d'une force motrice endogène comme entité naturelle (gènes) qui mène et autorise la violence et la barbarie dans mes relations intimes et extimes avec le monde.

○ Le choix du « ET » : *ET-mouvoir*

Ma violence commence-t-elle par l'imposition du MAIS là où le ET pourrait siéger? Et si mon ipséité se fondait sur une *économie affective*<sup>115</sup> sensible à cet autre soi-même ressentie jusque dans mes tissus, dans mes fascias, dans leurs nervures et leurs vaisseaux? Et si mon ipséité psychosociale devenait cette double face, externe et interne, par le fait même qu'elle s'élabore dans l'interaction Moi-Autruï-Monde? L'une est définie par les autres, l'autre par ce moi social, capable, tout en restant dans l'interdépendance, de se situer et de s'évaluer par rapport aux autres, d'être reconnu par eux et de les voir me renvoyer l'image positive que je désire donner de moi-même. Je suis en

---

<sup>115</sup> Terme métaphorique peu répandu et proposé par Karli pour signifier le commerce affectif entre soi et soi, soi et les autres et ses variations suivant les cultures.

quête d'homéostasie relationnelle et affective. L'un ET l'autre, non pas l'un SANS l'autre, l'un OU l'autre, ...Et encore moins, l'un *CONTRE l'autre !*

Point d'appui. Pause avant de visionner la toile performative « Voyages nomades ». Un présent s'éveille dans la région de mon cœur. Cadeau et temps. Le temps qui s'écoule est un cadeau, le temps du présent. Prendre mon temps dans une sorte de prise de recul qui n'en est pas une tout à fait. Ne pas me faire violence dans l'émouvoir servant le mouvoir de ma culture affective – entre l'émouvoir ontologique et l'émouvoir identitaire. En m'adossant à la poésie de René Char, je découvre des mots (maux) qui ont surgi savent de moi ce que je j'ignorais d'eux. J'en fais l'expérience. Je suis allé chercher l'être blessé en même temps que son histoire m'est venue à la face ; histoire de mes blessures rencontrée pour abolir ses effets (Stettbacher, 1991, p. 11). Ce chemin existe, mes pas l'ont foulé. Pèlerinage. Je place le carnet de bord de mes maltaitances proche de mon cœur. J'attends :

[...] Le présent ne vient pas s'inscrire sur une page blanche, mais les pages d'un « carnet de bord » (plus ou moins bien tenu !). [...] L'impuissance à prendre du recul joue un rôle non négligeable dans la genèse des violences humaines. (Karli, 2011, p. 26)

Je finis ici une « capsule événementielle », elle n'a pas fait l'objet d'une toile performative sous la forme d'une capsule YouTube. Cependant. Elle tisse un sens inédit dans la trame de ma cosmogonie. Tissage. Passons aux tissus humains, aux fascias.

### **5.3.3 Troisième halte : « Voyages nomades » et « Syros corpus »**

- La beauté, théâtre de la souffrance et de la douleur

Expérientiellement parlant, je pourrais arrêter le mouvement herméneutique ici au regard de la richesse de mes données après mes deux premières capsules et la dernière qui a pris une forme inattendue. Je suis le narrateur de mon parcours. Fatigué mais stimulé. Il faut marcher encore. Je sens l'auto-maïeutique agir et me demander d'autres efforts

encore. Par les révélations issues d'un travail sur les fascias, les miens, se réaffirment une réponse et une pharmacopée à cette mémoire traumatique. J'ai envie de me souvenir de cette journée du mardi trente juillet. Il est quatre heures et quart. Je suis devant mon micro. J'ai quitté mon bureau et mon poste devant l'écran d'ordinateur, car la névralgie faciale a quelque chose d'handicapant. Ma récupération est mise en péril à chaque exposition au rayonnement électromagnétique (celle de mon ordinateur). Ça tombe bien, je suis dans l'exercice de la narration, bien que je doive visionner les capsules You tube pour poursuivre mon épopée salvatrice.

- **Voyages nomades**

Je vois le bel œil bleu de Sophie. Je commence par le regard d'une autre et pas n'importe qui<sup>116</sup>. Les images m'émerveillent encore une fois. Mais comment tant de beauté peut être le théâtre de tant de souffrances et de douleurs? Mystère. Je pense à celles avec lesquelles je suis en dialogue depuis quelques heures. A une minute trente-neuf, je vois la photo de la gaine de tendon vascularisé. Je suis toujours avec cette question : que se passe-t-il pour moi, en moi ? Me revient la mémoire de ces petits millimètres de mon nerf dentaire que mon chirurgien-dentiste me montrait alors qu'il venait de me faire un traitement de canal: « Vois-tu, ce petit bout de nerf peut causer la mort d'une personne ». Il se référait à des cas de suicide de patient à bout de souffle de leur douleur impossible à traiter. Ai-je donc mes nerfs à vif? L'être est-il innervé ? La douleur humaine rejoint celle de mon humanité. Elle côtoie l'émerveillement, la jouissance et le bonheur. Il y aurait donc la matière souffrante, identique à celle-là même qui jouit de bonheur. Mon fascia corporel est une toile pluri-affective et sensorielle qui ne sélectionne pas les états d'âme. Elle les exprime, les manifeste dans l'expression de ses tensions, torsions, crispations ou relâchements, détentes ou dilatation. La toile tendue avec ses haubans m'évoque la nature, la présence de l'eau – c'est aussi l'émotion, l'humidité – et ma résidence sur l'île de Syros. Les images défilent et me font du bien. Une vie présente dans mon fond poursuit

---

<sup>116</sup> Sophie est ma conjointe. Elle est un témoin privilégié et une complice précieuse de mon parcours dans ce travail.

son cours. Elle est toujours en quête d'équilibre, un équilibre au prix du suicide cellulaire nous apprend le neuroscientifique (Ameisen, 2003). Visionner la capsule déplace mon rapport à la douleur, à la représentation de ce qui se passe dans mon corps. Dans une photo prise par mon ami sculpteur et photographe, je vois deux personnages, un adulte et un jeune, l'un suit l'autre. Prise en macro et agrandie de nombreuses fois, elle rend compte de tracés dans la structure de la roche bleutée. La présence d'une nervure rouge transforme la réalité en fiction. Je projette la structure de mes propres os marquée par les tensions d'une existence relationnelle entre deux générations. Mes propres tissus osseux, eux aussi, comme le montrent d'autres images sont une structure plastique et déformable, altérée par les tensions des tissus mous.

- À la fois révélateur et libérateurs

Dans le soin de ce matin, une dureté a fondu, celle de la densité de ma structure osseuse crânienne et de ses lignes articulaires au niveau de mon temporal et de mon occiput. Contemporainement à la remémoration traumatique, sous une main experte, ils se révèlent à la fois objets de mes tourments passés et cristallisés et sujets de leur libération. Traces 'matériées' et matérielles de mes habitus transformés en dogme autant que de leur reconfiguration dans leur mutation maintenant possible. Quel est l'adulte en moi invité à se retourner pour regarder ce jeune qui a l'air de lui demander des comptes? Les images défilent et je n'ai pas grand-chose à dire, si ce n'est l'émerveillement continu devant cette partie méconnue chez tant de personnes et présent en eux comme chez moi. L'idem de la matière humaine rejoint l'ipséité dans ma manière de l'habiter, de la considérer comme une réelle entité dialogique avec mon existence, la nature et le monde. La pensée de Michel Henry, 'mon' philosophe de la vie vivante, irréductible à toute mise à distance. Pour lui, la chair est toujours la chair de quelqu'un. Je me connecte à ma perception interne pour me laisser vivre ce miroir en moi, de ma chair dans ces images qui parlent de cet autre moi-même dont le langage, bien que m'étant familier, reste toujours à découvrir. Je ferme les yeux et reconnais cette influence dans ma manière d'être un être pensant, agissant, affecté et émouvant.

- Le déséquilibre : marcher sur la voie de ma santé plurielle

Quel déséquilibre est-il en train de manifester, de se réguler derrière cet épisode de santé? J'utilise le mot « santé » sans y prêter attention. Je n'ai pas écrit « maladie », c'est bien cela qui se vit en moi. J'entrevois dans cet épisode *un signe de santé, un retour à une santé, voire l'accès à une nouvelle santé* en dépit de la face objective des choses et de ma face défigurée. Ma parole semble être au repos, je suis silencieux devant les images. La mélodie du piano s'accorde au sentiment de calme quasi méditatif dans lequel je me trouve. Le bambou vert se confond avec les fibres tissulaires sous-cutanées. La nature n'est pas à l'extérieur de moi, je suis elle, elle est moi. Double vie du corps, leurre de l'anatomie apprise dans les livres et en cours d'être dépassée par les travaux de Guimberteau. Vie vécue, sentie, respirée, inspirée et inspirante dans ma chair.

Je vois le pas sur le sable et cette trace dans le tissu. Dans cette image, se révèle ma manière de marcher la vie au contact de cette réalité invisible à l'œil, et pourtant palpable dans la cœnesthésie. C'est une grâce tout simplement. Je suis témoin en ce moment par le mouvement perçu dans mon thorax que le dialogue dedans/dehors existe en continu. Ma pratique, tel un moine, répond à mon projet, mon désir et mon besoin de cette connexion au quotidien. La toile suivante s'annonce dans mon esprit. Elle est l'illustration et le partage de ma praxis dialogique avec ce vivant en moi, dans l'air (l'ère) de mes liens comme au milieu de la nature. Oraison. Il n'y a pas de séparation radicale entre moi et l'univers, entre la voix intérieure de la chair qui n'est plus un concept et les voix qui peuplent mes relations plurielles, singulières-plurielles. Au fur et à mesure de mon pèlerinage de narration, je découvre de quoi est faite ma tension identitaire et tout particulièrement, celle qui se manifeste dans la mise à l'épreuve de cette fin de juillet.

- L'œil du vivant : endoscopie des fascias en action

L'œil est toujours présent, l'œil du vivant en train de me regarder vivre, me débattre, m'abattre et me relever. Témoins et acteurs de mes transitions, mes fascias donnent un visage à cet autre moi-même. Dans ces images cohabitent le chaos fractal

d'espaces et des lignes parfaites semblant être dessinées par les meilleurs architectes. N'est-ce pas un message pour regarder avec tendresse mes polarités, les espaces chaotiques de mes univers relationnels passés, présents et futurs? Toujours en mouvement, l'activité de ma vie est un courant continu au sein de moments de rupture, de cassure, de pause ou d'accélération. La nature a ses saisons, et moi, puis-je avoir mes hivers et mes automnes? Je romps avec l'exigence du printemps et de l'été en continu.

*Révolution de valeur dans l'estime pour mon parcours.*

À 4 minutes 22. Image signifiante d'un grillage où se devinent des personnes incarcérées et sous surveillance. J'ai capturé cette photo dans une vidéo circulant sur Facebook, le jour même du montage de ma capsule. Elle s'insérait dans le témoignage visuel poignant de réfugiés mexicains refoulés à la frontière américaine et dont les enfants étaient systématiquement séparés de leurs parents. Quelques images suivantes, le haut du visage de mon père apparaît en fondu avec un fil barbelé : soixante-quinze ans après le nazisme dans son épopée tragique, l'Amérique trumpienne offre un spectacle digne des prémises des camps. L'histoire se répète à l'infini. Il y a toujours dans le monde un espace grillagé pour empêcher la liberté d'expression de la personne et des groupes. Prière au cœur de mes tissus, fils du temps, structures en quête d'adaptation et de réorganisation perpétuelle sous l'autorité du grand mystère de la Vie. Me libérer de mes enfermements. Guimberteau est un saint en plus d'être un chirurgien-chercheur de génie. Je vois un visionnaire humaniste. Son travail révolutionne la pensée médicale, met en défaut des pratiques établies depuis des décennies, ouvre des voies dans le traitement des douleurs et des pathologies de notre temps. Je pleure devant ces images, c'est 'débile', non? Ce gars muscle ma foi, ma foi charnelle. La métaphore du tissu humain au sein des communautés et des organisations prend de l'épaisseur. Je dois psychosociologue afin de dépolluer mes tissus corporels, réaliser qu'ils sont à la source d'une écologie et d'une économie interne toujours reliée à l'environnement humain et à l'univers.

- Je suis un tisserand au double visage

Tisser des liens, tisserands... je me baptise de cette lignée, si je peux m'exprimer ainsi. Je veux tisser mes liens avec ma conscience éclairée par la modélisation devant mes yeux. Elle gomme la représentation de l'anatomie humaine de la structure en couches superposées. Il en va de même pour la structure de mes activités dialogiques au sein de mes univers relationnels. Elles s'alimentent de cette réalité, tout est partie du tout, une unité en mouvement tendue vers son accomplissement. Le sens de la globalité corporelle et celle de mon existence que j'appelle prennent appui sur la découverte de cette structure qui porte ma présence. Pas de corps, pas de Jean. Pas de Jean sans son corps. Corps défendant dans le 'process' et le procès de mes mondes. Rendre justice à cette présence silencieuse et quasi muette qui a le verbe haut depuis mes dernières soixante-douze heures. Je tends l'oreille du côté de sa douleur. Acouphènes et vertiges. Je suis un mal entendant en quête d'équilibre. Le tableau est sans équivoque dans l'analogie du renouvellement identitaire. Ma démarche balbutie. Mon pas cherche un nouvel équilibre dans ma cosmogonie dévisagée. Fin de la toile performative sur mon visage. Je médite. Visage? Quel visage, je m'émeus qu'il ne soit plus le même. Est-ce définitif ou éphémère? Je n'en sais rien pour l'heure. Mon visage de dedans, lui, s'anime. Tisserand au double visage. Je suis au contact de la mémoire de l'homme en santé. Je l'appelle fort aujourd'hui comme une prière au milieu de mes jours incertains.

- Sans habitation fixe : je réside dans les mondes

Mais pourquoi « Voyages nomades »? Pour dire que le spectacle visuel des fascias est un voyage dans mes mondes multiples. Se dit nomade ce qui n'a pas d'habitation fixe (Source : Wikipédia). Ma conscience se déplace sans habiter fixement un plan au détriment des autres. De la périphérie à la profondeur de mes évocations, mon processus est lui aussi nomade. Car je le vis performatif, immanent et transcendant.

### 5.3.3.1 Syros corpus

Dans cette toile mets en scène ma praxis corporelle et sensorielle. Rendre compte de la prégnance de ce rapport au biologique (*bios-logos* ; vie et organisation), physiologique (*physis et logos* : nature et langage). « -logique » dont l'étymologie donne à voir un espace sémantique pluriel qui correspond à mon expérience comme à mon intentionnalité :

La logique, du grec λογική / *logikê*, est un terme dérivé de λόγος / *lógos* — signifiant à la fois « raison », « langage », et « raisonnement » — est, dans une première approche, l'étude des règles formelles que doit respecter toute argumentation correcte. Le terme aurait été utilisé pour la première fois par Xénocrate. (Source : Wikipédia<sup>117</sup>)

- Une dimension méthodologique à l'œuvre

La toile « Syros corpus » documente une des dimensions méthodologiques et épistémologiques intrinsèques à cette recherche. « Syros » en rappel de l'île grecque et « *Corpos* » et j'aurai pu ajouter ou modifier « *Corpos docente* », pour évoquer mon corps comme *corps enseignant*, puisqu'il a cette fonction pour moi. Je me vis écolier de cet espace vivant, toujours en relation avec le monde, toujours en train de manifester le dialogue – *dia-logos*, l'entre deux mondes du sens et de la parole (de la raison), interne et externe, connexion constante de deux environnements dans l'écologie de mon existence liée à celle des autres. *Corpos*, avec un « s », signifie aussi mon rapport à une entité plurielle : visible, agissante objectivante depuis une réalité invisible, subjective, sensorielle et sensible; essence au sens de parfum de la vie et de ma vie, essence au sens de l'être, de mon origine ontologique et à ce titre, source du sens et de la signification à l'œuvre dans ma cosmogonie et la recherche actuelle qui la sert. Ainsi, je souhaite honorer et célébrer ma demeure charnelle inscrite dans la grande demeure de l'univers. Je la considère comme un espace délicat, discret, silencieux. Il peut me mettre à l'abri des bruits du monde et même de mes bruits à moi. Il est un lieu d'accueil de mes

---

<sup>117</sup> Consulté le 15/08/2018. Voir : <https://fr.wikipedia.org/wiki/Logique>

espaces culturels, et donc, implicitement porteur d'un inconscient et imperçu collectif. Mon corps abrite ainsi mes conditionnements et mes pensées prédéterminés forgés par mon histoire personnelle, inscrite dans l'historicité de ce siècle et de la fin du dernier, elle-même insérée dans l'histoire de l'humanité. Mon corps est le temple du monde de la vie. Ma relation à mon corps est pétrie de cette sensibilité. Bouger, m'animer, me mouvoir, c'est m'émouvoir de cet ensemble, le mouvoir aussi.

- L'homme et le dauphin : communication inter espèces

Je découvre la statue photographiée devant le dôme bleu de l'église de Syros. J'apprends que le texte en grec ancien, écrit à la fin du dix-huitième siècle, est dédié aux anciens habitants de l'île partis de leur pays pour éviter les maux de la guerre et l'invasion turque ottomane. Elle rend hommage à ceux qui ont été tués avant de s'exiler et qui n'ont pas été enterrés comme il le fallait. L'intuition de prendre cette fresque me raconte aujourd'hui une histoire qui rejoint mon pèlerinage polonais. J'entends le chant liturgique des trois popes – *papas* ou prêtres chrétiens orthodoxes - présents ce matin-là dans l'église juchée sur le plus haut rocher de l'île. Image suivante : je suis en train de lire, veillée par la statue de l'homme au dauphin dans le square intérieur de l'édifice de la mairie (où l'on peut même être servi et prendre un café). Elle illustre bien mon lien à la nature animale et spécialement au tempérament du dauphin. Il est joueur, amoureux, générateur d'empathie chez l'homme. Je suis en train de lire un de mes quinze livres débordant ma valise. Ce moment est délicieux. Je prends le temps de savourer cet espace magnifique et inattendu. L'ambiance est légère et profonde. J'ai soif d'apprendre. Ma pensée est enveloppée dans ce lien inter espèces. Je pense à Edgar Morin : complexité vivante du vivant.

- La réalité du temps qui passe

À zéro minute 29, je vois mon visage et mesure le contraste avec le mien aujourd'hui. La confrontation visuelle n'est pas banale. Cet autre que je vois en pleine possession de sa santé dans ma capsule n'est plus. Je me sens handicapé. Je me vis

handicapé. Je n'ai pas d'émotion de tristesse, juste la réalité du temps qui passe, de l'éphémère de mes états et conditions de vie. Je vis la gratitude envers moi-même d'avoir su profiter de chaque instant. On ne connaît jamais son lendemain. La vie me le montre aujourd'hui. C'est bon pour moi de voir les mains de ma fasciathérapeute et amie parisienne sur mon thorax et mon bras droit. La conscience éveillée par le toucher est une main posée sur le sens advenant. Le chant des flûtes me projette au moment où je les ai jouées. Je suis frappé à une minute 18 par le fond de l'image. Il est fondu et se devine à peine. Mais je sais que cette image montre un fascia cutané incisé par le scalpel du chirurgien. C'est aussi et simplement ce qui se passe dans une coupure ou une blessure quotidienne que le lecteur ou moi-même pourrions avoir. L'image met en évidence le gonflement instantané des tissus sous-cutanés. Ils sont poussés par la pression interne contenue jusqu'alors par les structures alvéolaires constitutives du fascia lui-même. La prise de vue de la mer dans le montage insère cette réalité dans le paysage.

- En mouvement au creux de ma blessure

Métaphoriquement et expérientiellement, je me mets en mouvement au creux de ma blessure, de mes plaies. Je me maintiens dans la pression interne que je vis dans mes moments difficiles. Cette recherche, c'est l'occasion de me mouvoir au sein même de ma blessure et de m'en émouvoir pour laisser advenir un gonflement du sens. Image animée de ma posture de disciple de l'expérience périlleuse, de l'abîme et de la crise. Y rester, ne pas la fuir pour m'y voir enseigné. Aller sonder mes ombres tout en jouissant de l'environnement lumineux qui m'entoure. Je repense à une phrase prononcée par Danis Bois<sup>118</sup> lors d'un séminaire : « On ne va pas chercher les parts sombres de soi-même sans la lumière du mouvement interne. C'est elle qui permet de les rencontrer. » À une minute 20, on voit mieux ce tissu, il m'évoque un œil de profil. Métaphore du regard de ma problématique et l'évolution de mon hypothèse de départ *depuis le lieu de*

---

<sup>118</sup> Je rappelle au lecteur que Danis Bois est l'initiateur des pratiques du sensible et le créateur de la gymnastique sensorielle<sup>g</sup> dont on voit un bout de la chorégraphie dans cette toile.

*la blessure et de la crise : catharsis.* L'image est intéressante, symboliquement pertinente. Maintenant, au moment où je vis mon épisode de santé, son sens prend toute son épaisseur. Je suis au cœur de ma fragilité et de ma meurtrissure et pourtant toujours en mouvement dans mon désir d'être vivant. Plus loin, j'entends le chant des oiseaux. Je vois la main de ma thérapeute. Je suis touché par ces images et le son du doudouk, puis ma main s'appuie sur le doigt imaginaire de la grande main du monde ou de la Vie – de Dieu. Avec Heidegger<sup>119</sup> pensant la condition de l'homme, j'ose le mot! Comme si, en même temps que j'allais chercher un contact avec mon cœur et mon thorax. Je vais à la rencontre de ce qui pulse, du vivant, de cette force de Vie. Pourquoi ne pas l'appeler Dieu? Je suis athée et pas agnostique. La main immense vient se fondre dans la mer. Symboliquement, elle représente la non-séparation de l'homme que je suis avec ce qui m'entoure et me constitue. Elle me porte et se fond dans la mer en analogie avec l'immensité invisible. Je suis au cœur d'un dialogue avec cette dimension sensible et indicible, présente à l'extérieur comme dans mon intime. Être au cœur de ma nature profonde (essence et physis) pour habiter le monde d'une autre façon, à ma façon.

- Rumeur : conflit de loyauté, me défaire de mes pactes

Ce n'est pas anodin pour moi de voir les images de ma pratique du yoga. Elle affirme ma présence et mon intérêt à d'autres approches que celle du sensible<sup>120</sup>, à d'autres cultures du rapport au corps et à la santé. J'entends et je ressens en moi l'expression d'un conflit de loyauté au regard d'une alliance renouvelée et ici explicitée. Dans mon parcours identitaire, la pratique d'autres disciplines que celle strictement sensible a été l'occasion de jugements et de critiques au sein de ma communauté d'appartenance. Phénomène banal et structurel à la plupart des collectivités ou regroupements humains (Kaès) et qui exige un effort d'émancipation du sujet. Je suis surpris. Exposer ce moment prend la teneur d'un acte d'émancipation. J'assume mes

---

<sup>119</sup> « L'homme pour autant qu'il est homme habite dans la proximité des Dieux » (Heidegger, cité par Honoré, 2014, p. 155)

<sup>120</sup> Le terme est générique de la somato-psychopédagogie

pratiques plurielles sur fond d'une gravure prise dans la mairie de Syros (à 3'36"). On y découvre la ville établie sur le mont, le port et ses navires. Le tableau est la *métaphore du voyage intérieur réitéré à chacune de mes séquences de pratiques corporelles*. Le voyageur intérieur s'incline devant ses traversées, honore ces lieux comme ses terres d'accueil. Le mouvement de yoga en planche latéral et porté sur un bras me fait contacter un sentiment de gratitude envers mon corps, la chance de pouvoir me mouvoir dans une certaine aisance et force.

○ L'hédoniste

Mon rapport à l'existence ne peut pas se saisir sans prendre la mesure de mon rapport à la jouissance de mon corps et du mouvement (jouissance au sens esthétique et processif du terme). Et à l'amusement, au loisir car Vivre pour moi, c'est accorder une place importante aux loisirs, aux plaisirs de mon existence et de celle des autres. Je suis hédoniste. Mais qu'est-ce que l'hédonisme?

L'hédonisme (du grec ancien : ἡδονή / hēdonē, « plaisir » et du suffixe -ισμός / -ismós), est une doctrine *philosophique* selon laquelle la recherche du *plaisir* et l'évitement de la *souffrance* constituent le but de l'existence humaine. [...] (Source<sup>121</sup> : Wikipédia)

La définition se complète en la nuancant. J'aime la formule synthétique de Michel Onfray citant la maxime de Chamfort : « Jouis et fais jouir, sans faire de mal ni à toi, ni à personne, voilà je crois, toute la morale » de l'hédonisme. (*Ibid.*) En poursuivant ma lecture, je reconnais dans ce portrait celui de ce Jean qui est moi :

Les penseurs hédonistes ont orienté leur vie en fonction de leurs dispositions propres, mais on retrouve des thèmes communs : l'amitié, la tendresse, la *sexualité*, les plaisirs de la table, la conversation, une vie constituée dans la recherche constante des plaisirs (cf. *le Gorgias de Platon*), un corps en bonne santé. On peut aussi trouver la noblesse d'âme, le *savoir* et les *sciences* en général, la *lecture*, la pratique des arts et des exercices physiques, le bien social...

---

<sup>121</sup> Voir : <https://fr.wikipedia.org/wiki/Hédonisme>

Dans le même temps, les douleurs et les déplaisirs à éviter sont : les relations conflictuelles et la proximité des personnes sans capacités contractuelles (sans paroles), le rabaissement et l'humiliation, la *soumission* à un ordre imposé, la *violence*, les privations et les frustrations justifiées par des fables, etc.

Ainsi, il n'y a pas d'hédonisme sans discipline personnelle, sans connaissance de soi, du monde et des autres. Les fondations directes d'une philosophie hédoniste sont la *curiosité* et le goût pour l'existence d'une part, et d'autre part l'autonomie de pensée (et non la *croiance*), le savoir et l'expérience du réel (au lieu de la *foi*). (*Ibid.*)

Je savoure cette citation. Elle génère un emboîtement dans moi-même. Impossible de nier ce qui est dit là! C'est bien la figure de ma présence au monde, de mes aspirations et des valeurs qui conduisent mon mode de vivre. J'y trouve mes couleurs identitaires. La toile performative finit par un fondu enchaîné de la sculpture complète en marbre blanc avec le dôme de l'Église orthodoxe. Ma conscience est tournée vers la lumière et les cieux de la mer Égée.

○ Kanonaki

Dans la bande passante des informations du montage, je m'arrête sur le nom du musicien rencontré au hasard de mes déambulations dans les rues d'Ermoúpoli (ville centrale de l'île). Apostolos est plus jeune que moi, ergothérapeute et multi-instrumentiste, il me montre son le Kanonaki<sup>122</sup>, orné de marqueteries et de cordes harmoniques. Je n'avais pas encore vu de près cet instrument qui exerce une fascination sur moi depuis des années. Cette double rencontre est un cadeau et une promesse de ce pèlerinage. Je me sens privilégié. Mon âme sait mieux que moi ce dont j'ai besoin. Nous avons des projets : un Kanonaki m'attend, il est en facture dans la ville d'Istanbul en Turquie; des cours par correspondance sont prévus cet automne dès la récupération de l'instrument. Je me sais aux portes d'une nouvelle aventure instrumentale et relationnelle avec l'Orient, sa musique, ses rythmes et ses chants. Bien

---

<sup>122</sup> je rappelle au lecteur que c'est une instrument à corde, une cithare à table munie de nombreuses cordes et se jouant sur un registre de plus de trois octaves.

que résident au Québec, la Grèce continue de m'appeler, de m'attirer, de me gêner. Je suis un bienheureux. Je me sens bénis des Dieux grecs et autres divinités qui permettent à l'homme d'élargir les contours de ses entendements. Apporter ces sons, ici, dans l'autre continent d'accueil est une forme de retour à ce qui m'a été donné de vivre cet été. Placer le son du Kanonaki et le jeu d'Apostolos, c'est dire que ma vie, y compris musicale, est un hymne à la fraternité interculturelle, transculturelle. C'est une fois encore affirmer mon rapport à l'élargissement de ma présence dans le grand cercle de la communion humaine. Dans la joie et une certaine insouciance propices à la surprise de l'existence de l'autre homme, indélogeable de cet autre moi-même vers qui mon attention se tend, et ce, malgré moi. Je retrouve la citation et un de mes poètes préférés :

J'ai tant vécu sans jamais vivre! J'ai tellement pensé sans jamais penser! Je sens peser sur moi des mondes de violences immobiles, d'aventures traversées sans aucun mouvement. Je suis saturé de ce que je n'ai jamais eu et n'aurai jamais, excédé de dieux encore inexistantes. Je porte sur moi les cicatrices de toutes les batailles que j'ai toujours évitées. Mon corps musculaire est éreinté par l'effort que je n'ai même pas imaginé accomplir. (Pessoa F. , 1999, p. 388)

Ma vie telle que je la voyais jusqu'à aujourd'hui semblait à l'antipode de l'état d'âme du poète portugais. À y regarder de plus près, elle est bien d'actualité. Je suis convoqué à regarder les cicatrices de mes batailles dont certaines sont restées silencieuses parce que tuées, abattues par la règle des convenances et des interdits culturels. Elles m'ont sauté au visage. Quelle image j'offre au monde à travers ce Jean tendu, crispé, inerte et malheureux dans sa face gauche et ce Jean relâché et insouciant, fonceur et joyeux dans l'autre ! Comment puis-je conduire mon existence dans l'équilibre entre ces deux univers thymiques et leur contrepartie interactionnelle ? Comment consentir à leur existence afin de rester fidèle à la réalité de l'existence humaine incarnée dans son humanisme ?

J'aspire à un *humanisme humanisant* (Honoré , 2014).

Je viens de proposer une des figures de mon style d'existence, de son ipsité inscrite au sein d'une mêmété. Je clos ma troisième halte narrative. Elle se composait de

ces deux toiles performatives et celle, non moins agissante et heuristique, de mes deux séances de fasciathérapie. Non sans effort, j'assume pleinement la décision d'accueillir cet épisode de santé comme une entité bienveillante (bien que mal fortune) dans le cours de ma rédaction. Il participe et vient vitaliser le déploiement de signes précieux et partiellement déchiffrés au service de ma question de recherche. Ma vie est performante et performative.

- Fatigué et un peu perdu

Je suis un peu fatigué. J'ai travaillé deux à trois heures. Les minutes devant l'ordinateur ont épuisé mes yeux, ma face. J'accueille ma fragilité, ma détermination. J'ai besoin de repos. Je mesure comment une partie de moi navigue à vue dans mon processus, avec l'incertitude face à l'échéance programmée. Je me sens à la fois porté par le courant impétueux de cette recherche et à la fois, je le reconnais, je suis perdu. Maitriser sans maitriser, être sujet et objet de ce qui m'arrive et de ce que la vie me présente. Ce n'est pas inconfortable sur un plan, cela me demande de l'authenticité et une foi dans l'intelligence de ce qui se passe. Je reviens à mon axe. Qui suis-je au travers de cet épisode périlleux à plusieurs titres? Cela introduit la troisième halte dans mon pèlerinage de narration. Celle de mon collage peut-être, « Fatigue et élégance ». Je m'en vais me reposer.

### **5.3.4 Quatrième halte : « Fatigue et élégance »**

- Quels mariages?

Je suis au troisième jour de ma narration, au début de ma halte après une méditation collective au sein de ma communauté rimouskoise. Elle est la première des trois qui nous attendent, en préparation du mariage de deux amis qui me sont chers. La personne qui anime ce cercle y a inclus l'intention du soutien de ma traversée. Je me retrouve auprès des futurs mariés. Suis-je en train de préparer la célébration de cette union sacrée avec

l'autre face de mon visage, icône de cet autre moi-même? J'écris dans mon journal ma résonance à la fin de ma méditation :

Moment inattendu où le tissu de la communauté tient le mien affaibli, le soutien dans la légèreté et la bienveillance pour un chercheur en train d'advenir. Je m'abandonne dans le collectif depuis un silence de consentement à ce trajet singulier devenu pluriel et solidaire. Je comprends que je suis un fil dans la toile. Un fil fragile rompu dans sa forme et dont la présence bien qu'affaiblie devient une réalité offerte sans avoir à se voiler ou à feindre sa situation. Transparence d'une vulnérabilité. Je suis là comme je suis. Je fais l'expérience des tisserands. Ils me réparent, je me répare et en même temps que mes fascias s'animent dans le silence de la pièce et au cœur de la chair du cercle que nous formons. Je ne me redresse pas seul; l'autre, les autres sont en appui avec et pour moi. Peut-être la vie qui précédait la mienne s'en trouve elle aussi apaisée, soignée de ses mémoires. L'ensemble des présences me couvre d'amour et de mots simples : nous te reconnaissons, nous t'accompagnons, nous consentons avec toi à ton épreuve et à ta traversée. Nous t'offrons un espace pour que tu puisses en partager tous les états, son visage plein. Il est à la fois la promesse de la sortie de toutes tes batailles, de toutes tes luttes. Je ne lutte plus. (Note personnelle)

- Des liens qui me libèrent : confiance et beauté

Pour Bidar (2016), chaque personne porte en elle une « graine d'être » d'un *arbre-monde unique*. Nous sommes au sein d'un Nous une *singularité* dont chacun a la responsabilité de découvrir et d'élucider, et notamment en trouvant les types de liens qui cultivent cette ipséité. « C'est en trouvant des liens qui *me* libèrent que je me trouve. Et bien entendu, le lien à soi peut être trouvé dans le lien à autrui ainsi que dans le lien à la nature [...]. » (Bidar, 2016, p. 35) Dans mon parcours, à l'image de mon collage, la présence à cette part sensible associée à celle des autres personnes animées de la même intentionnalité se jouent des moments de solidarité silencieuse. Je constate une connivence d'âmes. Elle favorise un sentiment de confiance qui déborde celui que j'ai relaté et étudié dans une recherche précédente<sup>123</sup> dans la mesure où la dimension interactionnelle et de solidarité des parcours de vie est d'emblée incluse au fond commun

---

<sup>123</sup> Je fais référence à mon mestrado en psychopédagogie perceptive sur le thème de l'affectivité dans la pratique et dans les soins manuels sous le mode du Sensible.

perceptif propre à la méditation du Sensible. La confiance augmentée pour moi, que Pépin (2018) définit ainsi :

S'il n'y avait pas de doute, il n'y aurait pas à faire confiance. Avoir confiance en soi, ce n'est pas être sûr de soi. C'est trouver le courage d'affronter l'incertain au lieu de le fuir. Trouver dans le doute, tout contre lui, la force de s'élaner. (p. 184)

Un lien inattendu germe en moi. Celui de la confiance et de la beauté. À la suite de ma méditation collective, l'événement qui a terrassé ma confiance il y a trois jours prend une autre tournure. Il s'est inscrit dans la beauté de ma trajectoire. Beauté s'allie donc avec confiance. Cela résonne en harmonie avec les capsules précédentes. Me rapprocher de moi et des autres fait naître ce sentiment. Ce matin, au cœur d'un silence animé et partagé, la beauté rencontrée n'est pas le fruit d'une évasion de ma condition de fragilité. Elle est constitutive d'une plongée au fond de moi pour y rencontrer la possibilité de la confiance. Je pense à la tornade et à ses mouvements descendants et ascendants tout en se déplaçant vers un autre lieu. C'est bien ainsi que je peux lire mon processus. Il incarne la conceptualisation d'une posture méthodologique, d'une épistémè de l'auto-formation du sujet que je deviens. Faire face à l'aspect constructif et transformateur de ma situation. Elle m'impose le repos. Ça m'émeut de l'écrire. Quelle est cette part de moi épuisée de courir, de voyager, de se chercher?

- Une modulation dans mon processus : ma prise de parole

Dans la première impression rencontrée, ma toile que je re-visionne m'évoque celle de «Voyages nomades ». Je vois un assemblage chaotique comme cet enchevêtrement de lignes au milieu de vacuoles. Je sens dans un climat de confiance. Il m'amène à vivre mon collage en isomorphisme avec mes impressions sur la vie tissulaire telle que montrée par Guimberteau. Cette vie est emblématique du perpétuel renouvellement, de la complexité des éléments en jeu et dont je n'en saisis qu'un fragment. Pour Bidar, l'individu est toujours animé du dedans par son chaos intime, chaos comme fond primordial, matrice créatrice (2016) sur laquelle se dresse la singularité au sein de la collectivité. Je

comprends de l'intérieur la spirale herméneutique par les allers et retours, effondrements et rebonds vécus et s'enchaînant à un rythme que je ne contrôle pas:

Essayer de saisir sa propre image dans le miroir peut signifier la volonté de se relier à soi, l'effort de se scruter pour mieux se connaître, et la fascination de Narcisse peut correspondre alors à l'intuition qu'il est nécessaire de s'examiner sans relâche pour réussir à déchiffrer l'être profond que notre visage nous cache et nous révèle à la fois. Narcisse, comme l'ouroboros, est ainsi entraîné dans un infini retour sur soi. Mais au lieu d'être négatif, ce retour sur soi symbolise le mouvement de tout être humain qui cherche à aller de la surface à la profondeur de soi et qui se trouve saisi d'un *vertige* lorsqu'il prend conscience de son infinité. Alors il tombe; mais est-ce vraiment une chute? Au sens littéral oui, au sens métaphorique pas nécessairement. C'est plutôt l'inverse, une ascension [...], la montée vers notre être essentiel. (2016, pp. 41,42)

Ces phrases me touchent. Elles viennent enfoncer le clou du changement de représentation d'une culture relative le rapport à soi. Dans le cercle de méditation, je me sens, je nous sens unis autour et par cette connaissance du regard qui élargit l'horizon du sens et des liens à l'autre, aux autres, au grand Autre. J'en avais grandement besoin aujourd'hui. Je me suis engagé à suivre mes élans. Cheng me souffle que :

[...] La vraie beauté [...] est presque avant tout dans le désir et dans l'élan. Elle est un advenir, et la dimension de l'esprit ou de l'âme lui est vitale. De ce fait, elle est régie par le principe de vie. Alors, au-dessus de tous les critères possibles, un seul se porte garant de son authenticité : la vraie beauté est celle qui va dans le sens de la Voie, étant entendu que la Voie est l'irrésistible marche vers la vie, autrement dit, un principe de vie qui maintient ouvertes toutes ses promesses. (Cheng, 2006, p. 36)

J'ai l'intuition que ce qui m'arrive a ses raisons que la raison ignore. Ma marche est bien vivante et elle tient des promesses inaccessibles à ma conscience pour l'instant. Mais ne suis-je pas déjà en train de récolter dans cet appel au changement une nouvelle rythmicité au service de mon travail? La perception de ma paralysie ressemble à une main prenant mon hémiface gauche pour la déformer en la tirant en arrière, vers mon oreille. Quel est le sens de ce qui me contient? Qu'ai-je à entendre ?

○ Fatigue et élégance : un titre prophétique?

Regardons la capsule de mon collage chaotique. Je ne savais pas précisément les raisons du titre de la toile performative quand il m'est venu. Aujourd'hui, il me semble être en synchronicité avec ce qui m'arrive : « Fatigue et élégance ». Rien de moins. Je ne l'avais pas revu depuis six jours. Je suis surpris par le débit de ma parole. La richesse de ce qui s'y trouve dans les orientations de présence au monde. À une minute 44, on voit ce père et son fils nus avec l'écrivain, stylo dans les lèvres. La question émerge : de quel enfant en pleurs suis-je allé prendre la main pour écrire ma vie d'aujourd'hui ? « Je fais naître le cristal ... » Quel est ce précieux qui demande sa parole dans mon visage ? « Je veille sur le marcheur au crépuscule ». Ce midi, ce sont vingt personnes qui ont veillé sur le marcheur que je suis. Le visage intrigant de la femme au visage de l'Europe de l'Est est fendu en deux par une ligne qui descend le long de son nez. J'envie sa dignité, sa souveraineté. Je vois une insoumise en elle. Après, je vois ce couple de jeunes, veillés par la femme au collier bleu. Cela m'évoque mes premiers amours et mon lien avec la mère de mes enfants. Puis, la vue verticale. Me placer à la verticale de ma vie, dans une perspective plus ouverte comme le propose Cheng.

○ Le calme au milieu de la tourmente : me placer sur le trait d'union

Émerge un fait de conscience et de connaissance : *l'émouvoir n'est-il pas ce moment singulier où je me place à la fois à la verticale de mon trajet horizontal et à l'horizontale de ma dimension verticale?* La formule est abstraite au sens littéral et pourtant elle me parle. Elle parle du métissage des sens et du regard conduisant mon rapport à ma vie, sans hiérarchie entre les éléments quotidiens et ceux, indicibles, discrets d'une subjectivité dite plus évoluée, spirituelle. Identité-ipséité. Je commence à apprivoiser mon collage. Il n'est plus un collage réduit à la trace d'une impulsion entre amis, le soir de mes 57 ans, mais une topographie de ma complexité identitaire sous forme symbolique et métaphorique. Je commence à accéder à sa beauté. L'émouvoir et l'homme ému que je me reconnais montrent cette qualité d'être au contact des événements rencontrés. L'horizontalité ne vient plus s'opposer à la verticalité, la verticalité ne vient

plus surplomber l'horizontalité de mon existence. L'émouvoir est un espace de réceptivité agissante. Je pense aux grandes entités affectives telles que proposées par Merleau-Ponty. Elles sont des grands mouvements qui peuvent animer la chair de la personne et du monde. Le banal du quotidien s'élève dans la beauté du regard au-delà des signes accessibles de mon existence. « Je suis au centre du collage de ma vie et mon couple me soutient. » Pas banal de m'entendre dire cette phrase. Oui, c'est vrai. Je réalise la force soutenante de ma vie amoureuse depuis ma rencontre avec Sophie.

- Entendre ma voix pour effacer les traces...

C'est la première fois que j'entends ma voix dans mes montages. Mon intérêt est focalisé sur ma parole plus que sur les images. *Le moment où je prends la parole sur les images me donne une autre perception de moi-même.* Dans les précédentes, c'est mon souffle, les images ou le montage qui émettent des signes. Ici s'ajoute ma parole donnée; je reconnais mon affirmation en tant que sujet oral *introduit par le langage en mots dits et entendus, réentendus.* Une épaisseur d'engagement prend place dans mon rapport à l'assumance de cette recherche, de ma pensée et de ma manière d'écrire. *Parler muscle mon dire et mon écrit.* M'entendre parler est une expérience signifiante dans ma quête de sens. Sans les opposer. Trois minutes 12, j'entends la cantatrice du Sabbat Mater. J'ai une vive émotion. Elle est liée à ma remémoration de la présence de ma mère. Comme le proposait l'animatrice de notre méditation d'aujourd'hui, « honorer les vies qui nous ont précédées et qui nous ont permis d'être présents aujourd'hui. » Héritage dans ce qu'il y a de terrible et de beau, de touchant positivement en reconnaissant que je suis mémoire, fils de mon père et de ma mère. Dans le collage, je vois la complexité de mes origines plurielles. La scène de ces bras ballants, de ces corps fléchis me ramène aux vues dans le camp d'Auschwitz et me dit la part prospective, visionnaire de cette création collective faite en novembre dernier. « Homme médiéval, ma tête est masquée par une armure... ». J'accueille, j'accueille ce qui me vient. Dans l'*entre* de mes deux visages, je suis le ventre du monde c'est-dire un *idem radical de la souffrance humaine.* À quatre minutes deux secondes, je repère l'évocation de ma carte du ciel. Novembre 2014, j'ai obtenu un

ajournement d'un an de mon processus doctoral (lié à mon dernier épisode de paralysie), sous les conseils de ma directrice de thèse. Mais cette fois-ci, en moi, rien de tel ne ressemble à ce scénario. C'est en ce sens que ma maîtrise est une *reprise* et non un recommencement, Jullien (2018) explique bien la différence. Ce qui est en train de se passer transforme ma mémoire, la renouvelle et en efface ses traces nuisibles. C'est émouvant de m'entendre nommer les choses ainsi. Vais-je savoir la raison de mon appel vers Christiane Singer? Je suis mon élan jusqu'au bout, je cherche la capsule YouTube et j'écoute :

C'est souvent l'irritation, ce qu'on voudrait à tout pris éviter qui crée après un fruit extraordinaire et considérable. Même là, nous n'avons pas à juger de ce qui est bon ou mauvais. [...] Je me suis demandé dans la profondeur de mon être : qu'est-ce que je pourrais faire pour aider ce monde dans les jours qui me restent à vivre? Et la réponse est venue fulgurante. Ne laisse aucune trace de ta souffrance sur cette terre si tu veux vraiment faire quelque chose pour ce monde.<sup>124</sup>

La présence de cette femme me fait vibrer. Sa parole et sa prosodie me pénètrent en profondeur. Quelle est cette souffrance qui m'habite et dont le monde a besoin que je le libère? Je reviens à mon référentiel de naissance et ce qu'il explicite symboliquement de ma 'destinée', des traits qui me caractérisent. Je pourrais écrire, ce qu'il me donne à voir de mon ipséité. J'entends ma parole. Celle de ce Jean à qui je prends la main avant même sa naissance, par analogie aux signes du zodiaque et à la parole de Singer. L'axe intentionnel en sous-main de ma recherche s'est formulé jusqu'ici comme la question : « Qui suis-je? » Il se complète ici par une autre interrogation : « Quel est cet autre que j'ai oublié d'amener dans ma vie, que je n'ai pas reconnu? » Il est à la fois du passé, du présent et du futur.

○ Trois vœux

À 4'13'', je retrouve les trois vœux que j'ai faits au début de ma séance avec mon astrologue. Le premier concerne mon projet *de trouver une écriture* qui me permette de

---

<sup>124</sup> Voir : <https://www.youtube.com/watch?v=NcKV-U6RC30>

communiquer au monde ce que j'ai à apporter. Au regard de mon processus qui arrive à son terme dans cette maîtrise, l'écriture performative est une voie – royale? – à laquelle je n'aurais pas pensé il y a quatre ans. Suis-je en train d'actualiser ce vœu par la méthodologie choisie pour ce mémoire? Écrire dans un élan poétique, laisser les images et les sons porter leurs significations méta ou pré-langagières puis, prendre l'audio de ma prise de parole et y revenir pour narrer la résonance, ma résonance à tous ces médiums. *Ce dispositif de création sous forme d'un atelier, se révèle à moi comme une méthode herméneutique et heuristique inédite dans mon parcours de chercheur et de démarche d'évolution personnelle et professionnelle.* Spirituelle. J'y trouve un moyen d'être moi-même, de rencontrer cet autre en moi tout en étant témoin de modalités originales de communication, de transmission, d'enseignement. J'ai envie d'explorer dès ma rentrée de chargé de cours, dans ce cours d'initiation à la recherche dans le cadre du bac en communication à l'UQAR. Expérieniellement parlant, je me vis à l'instant comme étant dans *l'atelier* de Lejeune (1992), *l'atelier de l'idem et de l'ipséité, de l'identité-ipséité*. Je suis émerveillé devant mon parcours depuis décembre 2011. Cela fera sept ans en décembre prochain que j'ai quitté la Grèce, que j'ai traversé l'Atlantique deux valises en main pour poser mes pieds sur le nouveau territoire, résident temporaire depuis.

○ Me sentir un *idem*

Vais-je à mon tour être un résident permanent au Canada? Bien que je me vive comme un *idem* au milieu de milliers de personnes en projet ou en cours d'obtenir ce statut et de revêtir cette identité d'appartenance, oser nommer mes vœux et me les entendre dire me fait un bien fou, sans nier une pudeur d'être écouté par des lecteurs potentiels. À 4'26'', je vois un jeune musicien africain, instrument à vent rudimentaire en bouche, tout en frappant sa percussion au côté d'un dessin réalisé par Sophie et qui représente une constellation. Musique dans le bruit du monde, silence dans le plus grand que moi. La démarche symbolique du tarot ou de la carte du ciel me ramène à ma réalité microscopique dans l'échelle du temps et de l'espace dans lesquels s'insère mon existence.

○ Un mythe de Chiron : concrétude<sup>8</sup> du symbole

Je suis tissé par le plus grand que moi et dont la toile me déborde. « Je suis une blessure ontologique, un mythe de Chiron ». J'aime ce dialogue avec les mythes, ce miroir à la troisième personne de mon identité. La parole est à une distance raisonnable pour me sentir concerné et m'encourager à m'engager dans l'appropriation du sens à la première personne. Je est un autre qui s'en vient. Je suis cela! Je ferme les yeux et vis ce mouvement qui anime la matière derrière mon os frontal comme pour me dire. Le mouvement est presque étourdissant. Il dépasse les contours de ma boîte crânienne. Mon identité, comme ce mouvement, est une parcelle irremplaçable de l'identité du monde. Émerge au point qui clôt la dernière phrase, une autre pensée exprimée par mon mentor en 2009, lors d'un séminaire à Rimouski : « Dis-toi que si tu es arrivé sur cette terre c'est que tu as été choisi. Puisque tu es vivant, ne remets jamais cette évidence en question et ne laisse personne te faire douter de ce désir de la vie pour ta présence au monde ». Les noms d'Henry, de Patocka, de Merleau-Ponty, de Morin et de Bidar défilent devant mes yeux. La rumeur de leur présence dans mon parcours depuis des années me remplit de gratitude. Ils m'aident comme tant d'autres auteurs rencontrés à alimenter la grande bibliothèque de sens dans mon cerveau, certaines de ses allées de la bâtisse imaginaire viennent plutôt appeler mon cœur et ma chair.

Dans le flot de l'exercice en cours, je rencontre une conduite interpersonnelle inédite. C'est flou pour moi comme pour le lecteur sûrement. Je cherche la formulation de ma pensée. La nouvelle fondation de ma dynamique interpersonnelle s'installe en moi avant même d'être en relation concrète avec les autres et ce, au moment où le changement de rapport avec cet autre en moi est en train de m'apparaître. Je suis heureux de pouvoir le nommer ainsi.

5'14''. J'entends une réponse à la question, qui suis-je? Je suis abasourdi devant la congruence d'un travail symbolique avec la vision panoramique et chronologique de ma vie. Je constate dans un regard rapide et à rebours de mes trente dernières années qu'elles sont ni plus ni moins l'actualisation de la 'prophétie' de ma carte du ciel. J'aime l'envolée

lyrique au moment du mythe de Chiron qui est allé voler cette part divine de l'homme aux Dieux pour la rendre disponible. Mi-dieu, mi-homme. Présence à deux visages ou présence depuis *ma double origine* comme le dit K.G. Durkheim (1996). L'émouvoir se loge-t-il dans le trait d'union entre ces deux origines? Sa fonction est-elle d'en faire le guet? Je suis allé chercher Vergely (2010). Je trouve une longue citation au sujet de la cité, du corps et de l'homme. J'y découvre un lien entre le corps et le cosmos inhérent à la construction de la cité telle que l'envisageaient les Grecs :

[...] Elle [la cité] est au corps ce que le cosmos est pour elle. Tout à l'égard du corps, mais partie à l'égard du cosmos. Elle est lieu d'échange entre l'un et l'autre.[...] [La cité] étant ce qui permet de voir le corps dans le cosmos et le cosmos dans le corps. Ce que Platon exprime quand il écrit que l'on voit mieux la justice dans l'homme quand on la considère dans la cité, comme on considère mieux la justice dans la cité quand on la perçoit en l'homme. (Vergely, 2010, p. 279)

En lien avec l'image de ma carte de naissance et de l'inspiration, ou de ma vocation ontologique, je m'investis dans la vie des hommes vivant au cœur de leur cité, autrement dit de leur quotidienneté.

- Une pertinence professionnelle ?

Mon parcours de chercheur et de formateur à l'UQAR représente une des voies d'incarnation de mon métier intime au sens vocationnel. J'y reconnais l'atelier de ce même métier intime, par analogie et isomorphisme avec les travaux de Guimberteau. Ces trois auteurs évoquent dans l'ipsité de leur contribution, l'appel à la mienne dont ma recherche et son pèlerinage s'en vont cartographier les contours.

- Trouver ma terre : parler des arbres

J'aspire à trouver ma terre en congruence à ma perception et à mon désir d'être un terrien doté d'un sens charnel de l'existence, obligé à des *immersions régulières* dans la nature pour leurs vertus soignantes, dépolluantes et de rappel de mon appartenance à l'environnement. Telle est la pensée grecque (Vergely, 2011). A travers elle, je découvre

des motifs supplémentaires de mon amour pour cette parcelle de notre planète, la Grèce, mais aussi, mon amour envers Rimouski, ses environs et le Québec. Deux continents différents à bien des égards qui m'offrent une joie identique devant la beauté de leur espace naturel. En lisant « La vie secrète des arbres » (Wohlleben, 2017), je comprends mieux l'émouvoir rencontré dès que je me trouve dans la nature forestière. Prêt à rompre mes frontières idéologiques entre espèces au sein de la Création, je partage au lecteur que ce matin même, dans le petit parc Lepage à trois minutes de mon appartement rimouskois, les grands chênes et les bouleaux m'ont accueilli dans leur élégance. Comme des gardes bienveillants, ils sont placés autour de moi en train de faire ma gymnastique sensorielle matinale. Le partage émotionnel avec la forêt n'est pas qu'une pensée écrite dans son livre à la page deux cent cinquante. Cette dernière ne fait qu'accoter la véracité de mon expérience lorsque je colle ma joue et mes lèvres ou tout mon corps sur la peau. Ces grands végétaux qui n'ont pas de cerveau sont dotés d'une intelligence relationnelle surprenante. L'écorce a les mêmes fonctions pour l'arbre que la peau pour l'homme. Peau de 'mon' chêne et de 'mon' bouleau. Ils incarnent à merveille la réciprocité entre l'idem et l'ipsé. L'idem entre eux et moi, je le vis dans la perception subjective et sensorielle de la lenteur du mouvement qui les habite. Métaphoriquement, l'expérience me place dans la sagesse de la croissance. La mienne qui prend son temps, traversant les orages, les hivers, les printemps, les automnes et les étés comme autant de cycles irremplaçables. Je me rends compte que, comme les arbres, je dois pouvoir satisfaire mes besoins de communication et d'échange. Pour mon écologie intime et sociale, je dois pouvoir croître dans un climat et sur un sol intact – nettoyé. Je dois pouvoir transmettre mes connaissances aux générations suivantes (*Ibid.*, p. 251).

Je regarde ma toile performative et y vois mon rapport à la nature, aux grands espaces qui me contiennent et me maintiennent en santé. J'ai autant besoin de contact avec les hommes qu'avec les forêts, la mer, les poissons, les chevreuils, les huards, les urubus et les petits suisses.

- Mémoire, histoire et oubli : me dire de multiples façons

5'27''. Comment ma mémoire se compose-t-elle de la complexité de l'histoire de l'humanité? C'est vertigineux comme me l'a montré Harari (2015). Je suis un petit moment dans la grande traversée. En réécoutant le mythe de Chiron, je constate l'évolution de mes émotions quant à son histoire reliée à la mienne. La trace délétère de ce personnage a cicatrisé. Je passe à autre chose aujourd'hui. Mémoire, histoire et l'oubli. Ricœur est là avec un terme que je découvre : l'*herméneutique ontologique* qui s'adresse à la condition historique comme un mode d'être indépassable. (p. 449). L'herméneutique s'enrichit ici de la déclaration d'Aristote : « L'être se dit de multiples façons » (*Ibid.*). La pensée exerce son charme. Elle vient se glisser dans mon esprit comme une ouverture à accueillir la face multiforme de ma pratique enseignante, mes manières d'accompagner et mon style de vie. Mon collage et la capsule qui le commente s'illustrent dans la citation du philosophe grecque. Plus loin dans l'ouvrage de Ricœur (p. 470), je m'arrête sur une page relative à la mort comme possibilité du rapport à Autrui, comme fin d'un privilège sur les autres. La mort m'attend comme elle est là pour le lecteur et tous les humains de cette terre. Thématique éclairante dans mon parcours par analogie à mes petites morts vécues lors de mes mouvements migratoires, mes transitions relationnelles et d'appartenances. Et finalement mes yeux s'arrêtent, intrigués, sur cette citation : « L'histoire sera ce « discours » qu'on organise autour d'un « présent manquant. » (*Ibid.* p. 476) Mon expérience questionne ce présent manquant. Dans chaque image de ma capsule YouTube, il me semble être présent comme une promesse. Ma recherche a des liens avec le champ des histoires de vie. J'utilise des moyens d'expression pour rapporter, raconter, métaphoriser des fragments de ma vie. J'en fais les fragments herméneutiques au service d'un discours visant le dévoilement de cet autre, enchâssé dans moi, indélogeable et pourtant autre, partiellement inconnu. Bertrand pense que :

Tous les moyens d'expression racontent au moins en partie l'histoire de notre vie. Le créateur [...] qui écrit son histoire de vie [...] fait tomber les masques. Il enlève le sien et invite les autres à faire de même, sinon aux yeux des autres compte tenu des règles du jeu social, du moins à leurs propres yeux. Il souligne notamment la fragilité foncière qui se cache derrière toutes les manifestations de

force. Il montre ce qui coule et s'écoule derrière les apparences de solidité : le désarroi derrière l'assurance, l'incertitude derrière la science, le chaos derrière l'ordre. [...] Ce sont du désarroi, de l'incertitude et du chaos de l'époque et des individus que le créateur doit se faire l'écho s'il veut élever son individualité à l'universalité. (Bertrand, 2017, p. 234)

Je suis habité par la formule « présent manquant ». Elle me relie à mon axe, à la problématique qui nourrit ma recherche. Elle fait écho à mes deux dernières semaines et ce masque apparu dans mon visage pour en défaire un tenu pour mort. Et de façon incroyable, lui donner une forme comme je ne suis pas certain qu'elle en ait déjà eu. Ma recherche réveille mes morts, les honore, les laisse à leur repos après les avoir écoutés d'une autre oreille, celle d'une écoute où l'on prie ou l'on veille, une oraison de leur collaboration à mon devenir.

- Des alliés dans mon pèlerinage : le précieux de la pensée de l'autre

Je remarque, à chaque visionnage de mes toiles, la présence d'ouvrages et d'auteurs. La matière du livre est là pour me contenir, me soutenir ou élargir ma résonance avec la pensée, rencontrer l'histoire d'autrui. Je ne vis pas de rupture entre ma pensée, ma sensation, ma perception, mon émotion, mais plutôt un 'tango performatif', un chant sur la scène de ma reconnaissance, de mon dévoilement, de mon grandir. J'aime mon atelier! Mes échos, par delà mes lectures et ma soif de connaissance, en synergie avec les autres médiums à l'œuvre dans cette recherche, contribuent et valident la place nécessaire de l'autre à mon devenir. Leur résonance sert la reconnaissance de mon identité.

- Le mythe personnel et mon intériorité

« Je suis le passeur de la mythologie ». Qui parle? Cet autre me connaissant remet à la couleur du jour mon *mythe personnel* (Lesourd, 2009). Accordage à ma transition identitaire. Je me reconnais comme passeur. Je suis passeur d'un sens du vivant quand j'enseigne et j'accompagne sous le mode du sensible, passeur de conscience des enjeux

de l'attachement dans les dynamiques relationnelles<sup>125</sup>, passeur de sons du monde quand je prends mes instruments... *Passeur*. J'aime le terme.

Mythe de Chiron. La formule sonne comme le titre d'une épopée. « Je » écoute mon histoire racontée par mon astrologue. Je découvre une version nouvelle de ma venue au monde. Symboliquement, c'est grâce à l'indétermination identitaire ontologique à Chiron que ma vie peut se voir maintenant comme *la possibilité*, et non l'enfermement dans une personnalité établie dès ma naissance. Je suis un masque vierge qui se colore au gré de mes rencontres et de mes appartenances. J'ai souvent entendu dire de moi que j'étais une sorte d'électron libre. L'expression était autant positive que restrictive au regard de l'engagement et de la fidélité attendue. Finalement, oui je le reconnais, je suis comme l'émotion, un peu un feu follet difficile à saisir, imprévisible, au parcours professionnel, relationnel, institutionnel éclectique. Mais ai-je été fidèle à mes intuitions, à mes valeurs, à ma sensibilité, à ma destinée? Sur le plan social, j'appartiens à toutes les communautés. Je regarde l'image dans laquelle apparaît la formule *identité-ipséité* sur fond rouge-orangé qui m'évoque la brume présente sur le concept à l'image du flou identitaire que je rencontre et que je tente d'élucider. Jean Bédard m'appelle avec son livre, « Le pouvoir de la vie ». Il me ramène à la thématique du tissu identitaire, à cette peau qui me contient et me sépare du monde. Je lis :

Sans le creusement de l'intériorité, il n'y a pas de liberté possible, car il n'y a pas de sujet luttant contre les déterminismes de la société et la fatalité du monde. Tant que l'on n'est pas revenu chez soi, dans le lieu déserté par le jeu des forces sociales, tant que l'on n'a pas pris racine dans notre corps et dans notre nature, on n'est pas vraiment chaussé pour entreprendre la montée. Il ne s'agit pas de la montée de sentiment mystique, ni d'une fortification de volonté de fer, ni de l'articulation d'une pensée de toute épreuve, il s'agit simplement de l'entrée progressive dans l'univers de la lucidité. Le brouillard se lève et le corps ressent la présence des choses. Les croyances s'effondrent. Ce qui surprend, dans Socrate et dans Jésus, c'est qu'ils ne croyaient en presque rien. Alors que l'homme, abandonné aux forces sociales croit à presque tout, eux croyaient en une seule chose qu'ils n'arrivaient même pas à nommer. À cela seul, ils croyaient vraiment. (Bédard, 2008, p. 184)

---

<sup>125</sup> Cours que j'ai créé et que je donne au département de psychosociologie à l'UQAR

- Une question embarrassante

Quelle la chose à laquelle *je crois vraiment*? La réponse n'est pas aisée. Dois-je répondre? Plus qu'une conviction, j'ai le sentiment que j'appartiens et que nous, les humains, appartenons à plus grand que nous et au mystère de la création. D'ailleurs, c'est en raison de cette conviction que j'ai toujours eu du mal à considérer 'mes' enfants comme une 'propriété' stricte de ma descendance. Dès leur naissance, elles ont été pour moi d'abord et avant tout « filles de la Vie ». Je reconnais au passage comment, socialement parlant, ce discours est intenable sur un plan. Mon indépendance de père, élevée au rang d'irresponsabilité et d'abandon a-t-il un lien avec ce vécu et ses représentations? L'un n'empêche pas l'autre et m'explique une partie de la manière de m'être tenu dans ma posture parentale envers elles.

Et si ma venue au monde était l'exercice de ma libération de mes déterminismes historiques? Je le vis ainsi. Trouver un autre visage pour devenir l'autre que ce qu'on a voulu faire de moi comme l'ont pensé des auteurs comme Sartre, Arendt ou Vergely. M'affirmer dans mon ipséité. Une idée émerge. Répondre à la question ne pourra advenir que dans la réponse à une autre question : quel est mon désir? Qu'est-ce qui m'émeut? Jean Bédard se présente à nouveau pour dialoguer sur mes questions :

[...] « Veillez à ce que personne ne vous égare en disant : le voici, le voilà. » [...] Voici pourquoi vous êtes malades [...] vous faites ce qui vous éloigne. [...] Devenons l'Être humain dans son entièreté ; laissons-le prendre racine en nous et croître...

[...] Dès que le désir t'émeut, bouge, fais quelque chose, approche-toi de toi, de ton noyau, de ta source. » Tu dois avancer avant même d'avoir trouvé la forme de ton acte. Surtout « avant », car la forme de ton acte ne doit pas provenir de toi mais de la relation elle-même, relation avec toi, avec la nature, avec ton semblable. « Ne t'occupe pas de ce que tu vas dire ou faire », l'action trouvera sa direction dans la relation. Le désir n'a pas d'objet. Le désir vise un sujet qui, lui aussi, éprouve le désir d'un sujet. Tout s'ajustera si ton désir ne perd pas de vue le sujet de son désir. Mais l'action cafouillera si ton désir perd son sujet et tombe dans l'obsession d'un objet. (Bedard, 2008, p. 210, 210)

- Écouter le désir

Une fois encore la citation ci-dessus m'aimante. Elle 'm'aime' et elle me 'hante'. Je retrouve en mots des perceptions internes liées à ma pratique de la fasciathérapie, à la force de vie et d'autorégulation présente dans mon corps et celui des personnes que j'accompagne. Pré-mouvement. Confiance à mon processus et au désir ontologique dans la difficulté de ne pas le confondre à celui qui est identitaire dans le sens qu'il s'habille des déterminations mondaines (sens philosophique). L'émouvoir se présente à moi après cette phrase comme l'outil de négociation entre ces deux instances présentes dans le cours de ma vie au quotidien. Leur cohabitation me demande une discipline et des espaces privilégiés. Ils me sont offerts régulièrement comme ce midi lors de notre méditation en groupe. Dans cet espace du « Vivre ensemble » cher à René Barbier (2015, p. 169), je peux les accueillir sans les juger, les voir se mettre en dialogue plutôt qu'en duel. Dans le silence de ma méditation, dans les échanges intérieurs qu'elle génère puis dans les résonances qui suivent ce point d'appui dans les bruits de monde, se bâtit une demeure. Elle accueille les impossibles retournements de situation et leurs perspectives soignantes et formatrices. J'en suis témoin, j'en suis fier. Le monde change et évolue à mesure que « je » change et évolue.

- Moi et l'autre : vivre ensemble

Moi et l'autre, non plus, moi caché par l'autre, ou encore, moi sans ou contre lui. Évolution-révolution depuis la source du désir. En renouvelant la représentation erronée du mythe de Narcisse, en m'appuyant sur la pensée d'Henry introduisant le concept d'auto-affection, en rejoignant bon nombre des postulats sur la nécessité d'asseoir une estime de soi, je peux écrire mon engagement à m'aimer pleinement, à consentir au désir qui m'anime comme le passeur d'une autre instance en moi, sujet de mon devenir, palpable dans mon corps. Ce n'est cependant pas suffisant. M'aimer assez pour apparaître *avec et sans* mes masques, au grand jour, dans la demeure du « vivre ensemble », voilà une donnée supplémentaire et la *présence manquante* à mon historicité, à l'avènement de mon ipséité. Acte de reliance et engagement psychosocial, spirituel, affectif, et finalement

citoyen aussi. Ma toile me montre la diversité de mes appartenances, de mes espaces d'expression, des promesses de mon parcours et elle met en évidence les grâces et les misères de ma trajectoire dans un ensemble qui ne met plus le chaos en perspective mais la complexité ingénieuse à l'œuvre dans la diversité de mes mouvements migratoires, de mes relations plurielles – du *micro*, au *méso* en m'ouvrant au *macro*. Je suis un être pluriel animé de la passion et du feu. Ma vie est une braise, le souffle de mes désirs entretient et permet d'illuminer mes mondes. Rituels. Ce collage est un rituel de passage. Ma toile le célèbre en même temps qu'elle nous célèbre. Je dis nous, « Je » et cet « autre » en moi, qui ne s'oppose plus aux *idem*, mais les appelle dans leur différence.

○ Besoin de clarté : le son primordial

« Je suis né avec le besoin de clarté. » Elle est en train d'apparaître, en allant dans les détails d'un visage de ma vie, interprétée comme chaotique, éclatée. Une fois encore, je m'étonne du processus éclairant offert par l'acte de me nommer, puis l'effort de me réécouter et de retranscrire dans un verbatim « performatif » puisque je me laisse dire des commentaires et me laisse dévier de ma trajectoire par la pensée d'auteurs. En même temps, ce *processus* sert tout à la fois de déclencheur de commentaire et d'amortissement d'émotions enfuies, d'états d'âme émergents, de faits de connaissance, de prises de conscience, et de décisions. Je vois des actions se poser, en attente depuis presque 30 ans. Cela me démontre l'efficacité du modèle. « L'émotion d'un son exceptionnel », le son de mon identité? Je pense à mon silence et l'amour que je porte à la méditation, à la contemplation. Elles me relient à ce son primordial de ma présence au monde, à celui des autres. À sept minutes 33, le masque m'intrigue. Il est à la fois inhumain et me parle de tous mes espaces inconnus, 'épeurants', hilarants et désuets. Un peu plus loin, la reproduction d'Edward Munch, « le cri », vient compléter le tableau. Ce visage qui m'a hanté pendant quelques années, celles de mon arrivée au Québec dans une relation chaotique et sidérante est en train de me quitter. Visage en isomorphisme avec le souvenir que j'ai de mon visage, juste après ma paralysie survenue en avril 2013. Ce qui est

surprenant, c'est que mes derniers jours me font vivre dans le miroir de ma salle de bain, une face partiellement inerte, *tout en constatant un certain rayonnement*.

- Transfiguration du cri de Munch : similitude et sollicitude

Changement d'expression, mutation du rapport à l'épreuve. Celle-ci, actuelle, m'apparaît comme le redressement d'une part de moi laissée effondrée par l'adversité relationnelle d'une séquence de vie. Je me suis déplacé – en Pologne aussi - et mon visage est en train de me le faire voir. Transfiguration du cri de Munch. Il me faudra trouver une toile qui exprime mon nouveau visage. Je suis étonné de m'entendre nommer cela. Je vis une forme de fierté devant mon parcours et son évolution intérieure, psychique et affective. La trace et mon rapport à cette trace sont en train de muter. J'éprouve de la sollicitude envers cette part de moi qui a su consentir à ses traversées, a dû plier devant ses impossibles. Mémoires renouvelées. Ricœur relie la *similitude* à la sollicitude. J'y vois un lien avec le trait d'union entre identité-mêmeté et identité-ipséité, moi et l'autre, dont cet autre moi-même est une 'présence-racine' :

Le fruit de l'échange entre estime de soi et sollicitude pour autrui. Cet échange autorise à dire que je ne puis m'estimer moi-même sans estimer autrui *comme moi-même*. Comme moi-même signifie : toi *aussi* tu es capable de commencer quelque chose dans le monde, d'agir pour des raisons, de hiérarchiser tes préférences, d'estimer les buts de ton action et, ce faisant, de t'estimer toi-même comme je m'estime moi-même. L'équivalence entre le « toi aussi » et le « comme moi-même » repose sur une confiance qu'on peut tenir pour une extension de l'attestation en vertu de laquelle je crois que je peux et que je vaux. (Ricœur, 1990, p. 226)

Oui, je crois que je vaux. Cette phénoménologie du « toi aussi » et du « comme moi-même » renforce la présence d'une dimension de valeur auto et hétéro affective; ce fait vécu dans mon corps et dans ma psyché, au fur et à mesure de mon parcours de narration, donne l'épaisseur à la personne irremplaçable que je suis en train de devenir à l'égard de moi-même, dans mon affection et dans mon estime. Une tout autre figure de Narcisse me renvoie un visage hissé sur les *hauts plateaux de l'Être* (Misrahi, 2010), dans ma vie alimentée par le « vivre ensemble ». Je vois naître ma condition humaine pacifiée,

amicale et heureuse par un nouveau lien avec mon passé malheureux et le dépassement des antagonismes malheur et bonheur, misère et grâce. Touchante révélation au moment même où je consens pleinement à l'existence de MA souffrance et à ce qu'elle *apparaisse* au monde. Je consens à sa présence dans mon parcours, passé, présent et futur. Car je ne suis pas dupe, d'autres événements de la vie m'attendent avec leur lot d'adversités et d'effrois. Que ces mots écrits à l'aube d'un autre jour me préviennent sans m'enfermer devant l'incertitude. Donc, la *sollicitude*, un mot-clé pour moi, s'accorde en harmonie avec la mêmeté elle-même source de ma personne en propre, de mon ipséité. La rumeur sensorielle du sentiment intérieur de ce dialogue m'émeut. Il muscle mon agir comme l'expression publique de ce lien que j'ai envie d'encourager chez moi, chez les personnes qui me sont chères, chez mes étudiants et toute personne que j'accompagnerai. Un double engagement est en cours d'inscription dans ma praxis relationnelle et ce n'est pas rien. Métaphoriquement, un jumeau intérieur prend la place de celui qui est dehors et Parisien. Clin d'œil à ma gémellité, à mes astres et à leur prophétie.

○ La marmite mnésique : souvenirs, souvenirs

« J'inverse la loi ». J'écoute ce verbe d'action. Inverser. C'est bien ce qui est en train de se passer pour moi. Des schèmes psychoaffectifs sont en train de passer le seuil de ma demeure, ceux liés aux conditions de ma naissance et mon sentiment d'abandon, aux besoins de reconnaissance et d'appartenance; j'ajoute les facteurs sociohistoriques survenus au milieu du siècle dernier. Des verrous sont en train de sauter comme de vieux boulons d'une cellule dans laquelle j'étais tenu prisonnier. Libération. N'est-ce que moi que je libère?

8'32''. Je parle de l'homme en transition animé par les courants du Saint-Laurent. Métaphore du voyage, du courant migratoire et de mes déplacements intérieurs depuis sept ans. Francis Lesourd vient m'aider à résonner (raisonner) sur le thème de la transition, de mes navigations à vue en direction de mon identité-ipséité. Je me suis longtemps qualifié d'homme en transition plurielle pour marquer des renversements dans mes liens, dans mes pratiques culturelles et professionnelles, dans mes appartenances et

mes projets. La transition de ma cinquantaine abordée dans ma thèse de doctorat s'est vue accompagnée par plusieurs ouvrages dont celui de Lesourd (2009). Sept ans sont passés. Un regard à rebours me fait voir comment, en définitive, vivre cette existence, c'est me développer tout au long de la traversée et m'en émouvoir :

Les recherches envisagent le développement suivant trois modèles principaux : mécaniste (le sujet serait déterminé essentiellement par l'influence que son environnement exerce sur lui) ; organismique (le développement est pensé à l'image de la croissance biologique, suivant une séquence irréversible et finalisée); multidimensionnels, enfin. Ce dernier modèle tient compte de l'intrication de facteurs notamment physiologiques liés à l'âge, de facteurs psychologiques afférents au développement de la personne et aux événements de vie, de facteurs sociohistoriques. [...] La notion de développement, loin de se réduire à l'une ou l'autre de ses dimensions, devient bio-psycho-socio-historique. [...] [I]e sujet et le monde co-évoluent. Le développement prend forme aussi en fonction de l'action du sujet ; il est à « faire émerger ». (*Ibid.*, p. 40)

○ Bio-*perceptivo*-psycho-*affectivement*-socio-historiquement

Je complète : je me suis développé bio-*perceptivo*-psycho-*affectivement*-socio-historiquement dans le sens où l'attention musclée par une pratique perceptive et intentionnelle est venue altérer mes manières d'entrer en relation avec les événements. Ce développement a modulé mes représentations y compris celle relative à mon avancée en âge au cours de mon existence. Je suis resté « cette jeunesse » animée par la conscience du flux permanent de la vie perçue à ma première rencontre avec le mouvement interne à la fin des années 80. C'est au moment de la venue de mon identité paternelle. Double naissance? Donc, me sentir et me percevoir tout en contribuant à mon développement n'a pas suffi à mon déploiement en tant que personne dans le monde. Ma rencontre avec les champs de la psychologie – notamment celle relative à l'attachement – et de la psychosociologie a été nécessaire et féconde dans mon processus. Cette maîtrise est une contribution majeure à un édifice en train de se bâtir. Par analogie à la construction, ce ne sont pas des étages qui ont été ajoutés, mais bien des *fondations renouvelées*<sup>126</sup>, bien

---

<sup>126</sup> J'ai découvert comment les maisons québécoises peuvent être soulevées, mises sur des étais pour être rénovées et isolées du froid glacial et de l'humidité. Je n'avais pas vu cela en Europe.

isolées du froid de l'ignorance, pour jouir de profondeurs mieux habitées, chauffées et diffusant vers le haut une douceur bienveillante pour mes liens et pour le monde. Ces fondations, de par le jeu de l'herméneutique performative encourageant la voie symbolique comme avenue du sens et de la signification pré-réfléchie, rejoignent le développement du mythe personnel tel que proposé par McAdams (cité par Lesourd, *Ibid.*).

La reformulation de mon mythe personnel déborde de ses dimensions purement cognitives, affectives ou sociales. Elle voit ses contours s'enrichir de données subjectives émergentes de mon rapport sensible à mes mondes et d'où jaillit un *savoir-s'émouvoir*. Puisé dans mes ressources internes et externes, ce dernier est à cheval sur deux *empan perceptifs ou d'attention*<sup>127</sup> de ma mémoire, celui relatif à ma mêmété - l'*idem* - et celui qui m'est propre - l'*ipse*. Je me souviens – comme un rappel au présent et une promesse de mon futur, que j'ai maintenant la responsabilité d'entretenir un lien de fraternité avec ma similitude avec l'autre, et avec la dimension irremplaçable de ma présence au monde, pour moi-même et pour lui-même. L'un nourrit l'autre dans une tendance à la non-prédominance. Chemins de la mémoire, mémoire des chemins foulés dans la reconstruction de l'histoire de ma vie. Les multiples sentiers empruntés dans ma recherche au sens de ces petites routes méthodologiques, hors des sentiers battus de mes pratiques habituelles, forment l'itinéraire d'un voyage imprévisible. C'est lui qui construit mon mémoire – encore un terme polysémique – en même temps que le chercheur en train d'écrire cette phrase. Souvenir et futur s'entrelacent. Mémoire et vision du futur ne sont plus antagonistes comme la pensée populaire le présente souvent. Ils se fécondent dans mon avènement et mon advenir :

[Le souvenir] déchaîne en nous tous les malheurs et tous les bonheurs possibles dont nous mettrions dans la vie des années à connaître quelques-uns et dont les

---

<sup>127</sup> Termes empruntés à la psychanalyse et au dictionnaire de la Dictionnaire de la Psychiatrie des éditions du CILF : [www.cilf.fr](http://www.cilf.fr) Source : <http://www.psychologies.com/Dico-Psycho/Empan-de-memoire>

plus intenses ne nous seraient jamais révélés parce que la lenteur avec laquelle ils se produisent nous en ôte la perception<sup>128</sup>.

- L'émouvoir comme un art de la mémoire?

Pourtant, à la faveur de mes expériences, la citation ci-dessus ne s'aligne pas vraiment avec ma réalité. La lenteur contactée dans ma pratique sensorielle (accompagnement et auto-accompagnement gestuel, manuel et méditation) comme celle relative au processus de ma maîtrise (trois ans) a son poids sans mon vécu. En sachant que le vécu de quelque chose ne signifie pas *en faire l'expérience consciente*, les éléments vécus au quotidien, d'instant en instant, depuis des années, s'agrègent en moi pour former ma mémoire, et avec elle, ce qui donne l'épaisseur à mon identité et à ma personnalité dans une sélection et dont l'auteur n'est pas que ce Jean réflexif, ni même affectif. C'est bien cet autre moi-même qui agit et anime ma mémoire dans un présent immanent à vocation de transcendance et de transfiguration. Révélation. Ma toile performative « Fatigue et élégance » se présente métaphoriquement et lyriquement comme l'assemblage. Il est intuitif donc visionnaire. Des marqueurs constitués par une nouvelle figure dessinent mon sentiment d'existence personnelle, sociale, professionnelle et spirituelle au sens de ma thymie propre toujours en mouvement et en interaction avec les trois temporalités du passé, du présent et du futur. Je réalise qu'il ne serait pas idiot que *je considère mon pèlerinage narratif au service d'un « art de la mémoire » et qui se performe dans l'atelier de l'émouvoir*. La rime résonne en harmonie avec ma sensation de globalité dans laquelle la phrase me place. En effet, dans ce chapitre et même plus tôt, je rends compte de fragments de vie et d'expériences significantes, sortis de ma mémoire épisodique, procédurale ou de travail - et de celle que l'on nomme sémantique. Est-ce par l'entremise d'un jeu de l'attention ? Pour les auteurs de ce livre, ces systèmes (épisodique et procédural) sont dits « de bas niveau » (p. 457). C'est eux à qui je donne une voie d'expression, dans un « Je » narratif radical. Car c'est bien MA voix que j'entends et que je suis en train de réécouter pour la narrer, donc la trahir déjà, pour en faire autre chose,

---

<sup>128</sup> Marcel Proust, *du côté de chez Swann*, 1913.

aller plus en avant. Mine de rien, je suis en train de muscler ma mémoire épisodique qui ne peut se faire sans la répétition (*Ibid.*). La mémoire perceptive y est largement sollicitée, comme dans l'ensemble de mon travail exploratoire. C'est elle qui colore la présence de ma mémoire épisodique, source potentielle de la mémoire sémantique (je me rappelle de). Est-ce que je m'égare ici? Point d'appui. Non, mais je m'invite à la concision dans mon présent psychologique fait de ce labyrinthe mnésique. J'ai ouvert une porte. Je dois la fermer en ressentant déjà le plaisir de la rouvrir dans les chapitres suivants. Le travail de la mémoire est au cœur de ce mémoire et se dévoile à moi comme l'âme de la recherche en écriture performative telle que je la découvre (sans avoir cette exclusivité sur les autres avenues méthodologiques proposées dans le cadre de cette maîtrise en étude des pratiques psychosociales). J'ai dit dans mes recherches précédentes que l'émouvoir était une auto-affection à bas régime (Humpich, 2007 ; 2015). Les formules « bas régime » et « bas niveau » s'accordent à mon expérience affective, sans être antagonistes, à des émotions fortes dans la mesure où elles me mettent intensément en connexion avec mes profondeurs mémorielles. Finalement, comme dans mes séances de fasciathérapie, mon parcours de rédaction est parsemé de souvenirs « flash » suscitant des émotions fortes – même des émotions-chocs positives et négatives (Humpich, 2007) – m'amenant à une *reproduction exacte* de moments passés de plus de 40 ans et sans distorsion mnésique tout en me donnant la perception d'autres sentiments – des sentiments du futur, comme de nouvelles versions de ma mémoire épisodique – c'est elle qui définit le soi (*Ibid.*, p. 457) - nécessaire à l'établissement de la version sémantique de cette racine mnésique. Pour les auteurs qui m'intéressent ici, la réponse à la question « qui suis-je? » (bon sang, mais revoilà la formulation de mon axe!), autrement dit : « quelle est mon identité? », ne peut advenir sans puiser dans ma 'marmite mnésique' comme irait le faire Astérix avec la potion magique du druide afin de se parer de nouvelles ressources pour affronter et dialoguer avec les rencontres plurielles qui l'attendent :

Le verbe « se ressourcer » que nous utilisons pour dire que nous retrouvons un lieu, des gens avec leurs habitudes culturelles, certaines activités, signifie revenir à la source des mémoires élémentaires. Selon nous, l'ensemble de ces mémoires en interaction constitue la mémoire du *self et lui confère son énergie essentielle*,

*celle qui fait que l'individu se tourne vers le futur, et plus simplement vers la vie.*  
(Eustache, 2010, p. 459) [je souligne]

En paraphrasant les auteurs de l'ouvrage « Les chemins de la mémoire », écrire l'ensemble de ces pages se révèle être un moment privilégié pour tenter un voyage pour le futur, pour imaginer les recherches à venir et pour anticiper les façons de les conduire (Eustache, 2010, p. 23). Autrement dit, je réalise un aspect de la pertinence à la fois personnelle, scientifique et professionnelle de cette recherche. Il me faudra revenir là-dessus plus tard.

○ Les dessous de la fête : gratitude

Je reprends le cours du visionnage de ma toile performative après ce détour décisif et prometteur. 8'57''. Je suis devant une vision globale de mon collage. Je suis surpris de voir comment je l'ai assimilé en moi, il m'est familier. J'adore le travail réalisé. En plus, il rend hommage à cette belle soirée d'anniversaire du trois novembre dernier. Que de promesses cachées dans cette création collective ! Merci, merci mes amies et ma douce ! Vous êtes les ouvrières et les ouvreuses d'un nouveau sens de ma complexité au service de mon futur. Mon quatuor de co-développement habite cet instant, mon cœur s'allume de gratitude et d'émerveillement. Que ma mémoire perceptive s'imprime par les mots défilant l'écran blanc de mon Imac 27p.<sup>129</sup> Un grand écran pour me souvenir de la fécondité d'aller au bout de mes impulsions, dans toute l'amplitude du trajet exploratoire quand je m'y sens invité. Une cosmogonie naît en actualisant « ailes déployées dans un grand chez-soi », le bout de phrase rentre dans moi. Je viens de me faire soigner par Martine et notre séance confirme de nouveaux contours, la présence augmentée de mon grand chez-moi dans la chaleur ressentie de mon péricarde sous ses mains. Ce moment et cet espace d'accompagnement du chercheur participe à un rituel pluriel (tous les autres dispositifs que j'exploite par ailleurs).

---

<sup>129</sup> Marque et modèle de mon ordinateur.

- M'asseoir sur le trait d'union pour entendre la 'vraie' musique

Toujours et depuis le début de ma rédaction, métaphoriquement, j'assiste au rituel de mon passage à une nouvelle assise. Assise sur le trait d'union de la formule conceptuelle « identité-ipséité » qui devient peu à peu, et à la fin de cette capsule YouTube, une aire expérientielle non isolée du social. Elle est bien la résultante de tous mes liens tisserands. Je me vis sur la bordure d'un nouveau socle. Je suis sur une marche ou une tribune d'où je me vois et m'écoute dans toute ma symphonie<sup>130</sup> - *syn (ensemble) et phoni (les sons)*. Elle résonne au singulier pluriel (Josso, 2009). Une symphonie, une « vraie musique ». Elle 's'en vient' (expression québécoise) être traduite par l'artisan. Jankélévitch (1983) s'approche de moi :

[...] la vraie musique humanise et civilise. La musique n'est pas seulement une ruse captivante et capiteuse, elle est encore une douceur qui adoucit ; douce elle-même, elle rend plus doux ceux qui l'écoutent, car en chacun de nous elle pacifie les monstres de l'instinct et apprivoise les fauves de la passion. (pp. 13, 14)

C'est exactement cela que vivent certains de mes monstres intérieurs, je les sens pacifiés. Je l'ai écrit plus haut. La douceur dans laquelle je me trouve est captivante, synergique avec les images qui défilent et ma parole que j'entends dans sa cadence intense. Il me faudra revenir sur mon rapport à la musique. Mon « errance identitaire » est devenue l'itinéraire nécessaire à ma formation d'humain et d'homme ému ; la quête avec humilité de ce que je n'atteindrais jamais. Neuf minutes 20. Je retrouve la partie supérieure gauche de mon collage avec cet homme qui sourit sous le soleil et le fondu enchaîné avec cette injonction « Surtout n'arrêtez pas l'entraînement ». L'entraînement d'être « moi » pour trouver cet autre que je cherche? Ou encore, une bannière désuète d'un passé (transgénérationnelle) où l'effort coûte que coûte fait loi pour advenir ou répondre à l'image qu'on attendait de moi ou tel que j'imaginai qu'on l'eût pensé? Un

---

<sup>130</sup> Au sens figuré : Symphonie évoque l'ensemble de choses ou d'êtres qui participent à produire un effet notamment de nature sensorielle. Source : Wikipédia, consulté le 17/08/2018

peu des deux, je le crois encore. Le jeune derrière la fenêtre m'inspire : il y a un temps pour chaque chose. La sagesse corporelle m'a mis au repos forcé pour me trouver.

- Mes livres ? ... Ce sont d'abord les corps en mouvements !

Je regarde ce jeune au moment où émerge le souvenir d'un moment très frais dans ma mémoire visuelle, auditive, contextuelle et épisodique. Un élève de mes cours de tennis est journaliste à France culture dans la région de Montpellier. En réponse à la plainte quelque peu humiliante de la future mère de mes enfants devant la pauvreté de mes lectures (pas plus de livres lus à vingt ans que les doigts d'une main) et devant mon appétit pour le sport et la musique, je 'ré-entends' son retour et l'écho de ma souffrance, l'émerveillement et la reconnaissance d'une parole inédite à mon sujet. Alors que je me sentais honteux et humilié, être toujours ce cancre ou un handicapé de la réflexion réchappé des écoles austères, l'homme m'avait étonné, ému, bouleversé d'humanité. J'entends sa voix et son accent du Midi comme s'il me parlait maintenant : « Laisse Jean avec ça; ses livres, ce sont le corps et le mouvement des personnes avec qui ils travaillent quand il donne ses cours de tennis. Plus tard, il trouvera la passion des livres, je le sais. Sois patiente. » Que cet homme m'a fait du bien et continue de me mettre de la douceur dans mon être! Son visage et son accent me reviennent, ils n'ont pas fini de bercer mon âme. Que savait-il de mon futur et des centaines de livres entassés dans la pièce à quelques mètres de mon poste de travail? De l'amour ou des lectures de Rilke (Rilke, 2010). Les deux probablement :

*Nous sommes au tout début, vois-tu.  
Comme avant toute chose. Avec  
Mille et un rêves derrière nous et  
sans acte. (II)*

L'art fait de même. Il est, oui, l'amour en plus simple, en plus démesuré. Il est l'amour de Dieu. Il n'a pas le droit de s'arrêter à l'individu qui n'est que la porte de la vie. Il doit la franchir. La fatigue lui est même interdite. Pour s'accomplir il doit œuvrer là où tous - sont *un*. Et quand il fait don de cet *un*, alors survient à tous une richesse sans limite. (VIII)

- Pour faire don de cet *un*, faut-il le connaître?

L'art de l'émouvoir n'est que la porte de la vie, ma vie, celle du lecteur qui me découvre, et se dévoile aussi un peu à lui-même dans la richesse espérée de mon don. Mon rapport à la littérature a évolué ces vingt dernières années. Je suis devenu boulimique des pages et un résident permanent des librairies. L'homme qui sourit dans mon collage a les mêmes traits que mon journaliste bienveillant; visage typé d'un autochtone devant notre jeune couple qu'il tentait d'accompagner avec sa sagesse. Mon amour de la connaissance et de l'apprentissage se reconnaît dans la parole prononcée à neuf minutes 48 : « accueillir l'ignorance qui est la mienne pour acquérir de nouveaux savoirs ». Je vois le kayakiste éclairé dans la nuit. Il m'évoque avec son regard légèrement en arrière, le point d'appui que je suis en train de faire avec mon histoire et les fragments de mon passé. « Je cherche dans l'obscurité et j'avance », le jeune à la chemise à carreaux ressemble à s'y méprendre à un de mes quatre oncles paternels, adolescent : un petit polonais dans la cité Fernand Anna, cité des mines de potasses d'Alsace.

Plus loin : « L'eau trouble du savoir invisible », je module maintenant en disant : « L'eau trouble de mon rapport au savoir invisible ». N'est-ce pas l'eau troublée que le savoir de l'émouvoir vient agiter pour le décanter et laisser émerger du flou identitaire la clarté de mon ipsité ? Ou encore ce trait d'union entre ce même et ce singulier que je cherche aussi ?

- Rumeur du Ney?

La thématique de la musique revient et cela m'enchante; la toile « La plainte du Ney » s'approche avec ce jeune musicien flutiste et percussionniste africain. J'utilise mes instruments comme « une langue musicale », dans le sens même où il y a un langage des fleurs et des arbres. Pour Jankélévitch, il y aurait des choses qu'on ne peut dire qu'en chantant, en déclamant un poème ou en jouant d'un instrument. Il existe une musique antérieure aux instruments pouvant la jouer, mais aussi, au créateur lui-même capable de la composer :

[...] une musique libre en somme de chanter ou de ne pas chanter ; avant le phénomène physique, il y aurait donc la musique métaphysique ; que ce soit méta-musique ou ultra-musique, musique parfaitement silencieuse et indifférente à toute expression déterminée. (Jankélévitch, 1983, p. 37)

Si justement, il existe une musique comme pré-mouvement de toutes les expressions, celle-ci autorise la diversité des formes. C'est à cela que je pense quand je revois ma toile performative. Je la vis comme l'expression et la manifestation de cet autre jusque-là muet en moi-même. Pré-mouvement du sens est déjà presque interprété par l'audition et l'écriture en cours. La mémoire auditive est aussi spatiale; elle me restitue les lieux, les moments et les impressions de ma vie. Elle est aussi mémoire du futur imprimé dans le présent de ce bloc dans le camp d'Auschwitz. Dans ma recherche, la présence du son et de la musique a la vocation de réveiller le passé et d'activer le futur dans un engagement au présent. Pour l'auteur de « La musique ineffable », si le cerveau est la condition de la construction de la mémoire, cela ne signifie pas que la mémoire se répartisse neurone par neurone. Ma pensée, mon âme et ma vie personnelle sont inhérentes à l'existence d'un corps en général résonant dans le monde et par son histoire. L'âme n'est repérable dans aucun de mes neurones, elle est cette présence diffuse en moi comme un son de doudouk et de flute amérindienne quand leur beauté me frappe au cœur ou vient l'envelopper de douceur et de chaleur. L'âme, c'est le charme de mon corps quand sa musicalité climatise son rapport au monde et dont je peux être à la fois le témoin et le complice. Mon rapport à la musique est le même que celui au silence. Je le considère primordial ; une source à laquelle je m'abreuve au quotidien et dans tous ces accidents inattendus de mon existence. Âme, corps, musique, récit ou poème, pensée composent mon collage. L'animation sonore installe un climat doux au sein de ce chaos qui n'en n'est plus un.

#### ○ Un marcheur au crépuscule

Je me sens comme ce personnage en marche. Il est veillé par ces menhirs dans le crépuscule. J'arrive au terme d'une étape de mon pèlerinage de narration, d'un voyage à la fois vécu comme une halte au sens d'un point d'appui pour laisser venir à moi les

choses et leur sens éphémère. Je suis un peu fatigué. Près de deux heures de prise de parole pour à peine onze minutes d'une toile performative inconcevable il y a deux semaines. Un temps était visiblement nécessaire pour narrer la complexité d'un espace me servant d'élaboration de mon axe pour cette recherche.

### 5.3.5 Cinquième halte : « Quatre petits bouts de pain »

- Mon histoire comme celle de l'humanité est faite de douleurs et d'émotions-chocs

Je suis moins fatigué qu'hier, les premiers signes de mon renouvellement, chemin faisant de ma narration, s'accordent à la vitalité de ma récupération. Récupération étonnante qui s'explique en partie par le fait que, comme me l'a précisé ma collègue qui vient de me faire un soin aujourd'hui, la charge virale à la cause de mon épisode de paralysie est l'expression probable de la mémoire biologique de mon traumatisme de 2013. Mémoires biologiques, autobiographiques et transgénérationnelles se seraient donc accordées. Cette hypothèse fait sens pour moi au regard des thèmes abordés dans mes capsules précédentes. Histoire de vie, histoire de l'humanité, mémoires plurielles dont certaines présentes au cœur de mes tissus. La question de ma recherche s'ancre dans la thématique de l'affectivité, de l'auto-affectation. Ce qui m'arrive sur le plan clinique a des sources auto immunitaires. L'étiologie le démontre. Une énergie d'un moi se retourne sur un autre moi-même, dans mon corps et dans mon cas, elle *affecte* les globules rouges des fibres musculaires des fascias du visage. Processus passager de destruction cellulaire bien vite réversible chez moi. Mémoire destructrice donc qui, passant à une autre, reconstruit ma forme d'avant. Non pas de cet épisode que je traverse en ce moment, mais de celui d'il y a cinq ans! Une mémoire d'un passé muet me transfigure au sens propre du terme. Je vis cette mutation comme un rituel de passage - je me répète peut-être. Elle est venue nettoyer une *mémoire-émotion-choc* survenue il y a longtemps et dont la trace sous la forme d'une douleur aigüe et des souffrances qui l'accompagnent a été étudiée en neuropsychologie (Renaud & Quarti, 1972).

- Douleur et émotion : un isomorphisme qui me concerne

Ces auteurs postulent que l'émotion, vue dans toute sa complexité, présente des mécanismes et des conduites similaires à la douleur. Dans certains cas, l'émotion est douleur comme la douleur est émotion. L'appréhension affective joue un rôle important dans le mécanisme de la douleur comme celui de la souffrance. Je relie ce phénomène à la croyance-galère proposée par Faingold. Mes représentations du passé liées à mon rapport à la violence, à l'abandon, au manque de reconnaissance, etc. se sont construites sur une hétéro et une auto-affection. La première est en lien direct avec le milieu. Ce sont les conditions extérieures de mon existence, la manière dont mon père, mes maîtres, bref, mes figures d'autorités se sont adressées à moi ou celle d'autres personnes significatives avec qui j'ai vécu des conflits. La seconde, présente dans une relation intime à moi-même, est déterminante dans le rapport à la douleur – et sa dimension psychologique, la souffrance. L'une et l'autre de ces voies comprennent à la fois des mécanismes réflexes et d'autres, construits et réfléchis, culturellement influencés. Je fais l'expérience d'une voie de l'auto-affection liée à mon rapport au mouvement sensoriel comme un climat de fond, comme un :

Mode affectif à travers lequel le sujet s'évalue en tant qu'existant, en même temps qu'il apprécie la teinte actuelle de sa propre sensibilité. Mais aussi, cette auto-affectivité prend une forme plus primaire, lorsqu'elle s'exprime en cœnesthésie. C'est cette impression générale non réfléchie, cette sensation de fond sur laquelle s'appuie la manière d'être, et qui résulte d'un ensemble d'afférences internes non spécifiques, reliées à l'état thymique actuel. [...] [I]l apparaît comme l'expression de l'intégration auto-affective immédiate – c'est-à-dire inférieure [à comprendre comme réflexe] – de l'être au monde. C'est cette sorte de schéma psychologique subjectif qui complète, tout en la compliquant, la notion de schéma corporel. (Renaud & Quarti, 1972, p. 11)

En effet, je vois à l'oeuvre un schéma corporel bien particulier lorsque bien que pris dans la douleur aigüe, j'entrevois un autre état relatif à mon changement identitaire. C'est ma capacité à m'émouvoir à la jonction de ma douleur et de ses perspectives soignantes pour mon âme et mes autres schémas affectifs que se construit un sentiment singulier. Sentiment subjectif de la chute dans un abîme alors même qu'un autre en moi se vit en

train de se redresser comme jamais il ne l'a fait. L'émouvoir basé sur *l'émotion-choc*<sup>131</sup> de ma paralysie se révèle à la fois comme une stimulation pour ma nouvelle conscience des choses de ma vie et du monde. Elle est un commentaire d'une mémoire virale (biologique). Elle manifeste l'amortissement affectif de blessures jamais vraiment regardées. Ces lieux de tension en moi ont créé une toile nouvelle et la matrice d'une *attitude affective* différente face aux événements en question. Cet espace tripartite - passé, présent, futur - me donne les repères pour asseoir en moi une manière d'être, d'interpréter, d'agir ou d'évaluer :

Une attitude, en psychologie structurale, peut se définir avec Mucchieli [...] comme « une structure formelle constante qui modèle la manière d'être, de comprendre, de réagir, de juger, et qui, par conséquent, opère comme une grille particulière de codage ou de décodage des informations [...] Sur le plan affectif, on dira qu'elle est le facteur de thématization du vécu et des sentiments ». (*Ibid.*, p. 10)

- Des formes affectives différentes et propres à cet *émouvoir*

La posture de l'homme ému tel que la sens met en perspective une *attitude affective* au sein même d'une tension émotionnelle. Tension, crispation, sidération de mes tissus sont des termes communément usités dans l'univers des relations, et des émotions. Ce vocabulaire est lié à la douleur comme à la souffrance. Pour preuve, l'évocation explicite du « Cri » de Munch. Je suis en train de faire un lien avec le trait d'union dans la formulation « identité-ipséité » et ma compréhension de l'émouvoir : est-il comme un tissu tendu entre les deux significations de *mêmeté* et de *singularité radicale*? La douleur et la souffrance dont le lecteur a sa propre expérience illustrent bien ce rapport/trait d'union en moi et l'autre. Restons avec l'exemple de la douleur ou de la souffrance d'un proche. Je peux me projeter dans son vécu en tant que *mêmeté* mais il n'empêche que ce vécu par l'autre restera toujours irréductible à son ipséité. L'émouvoir se présente à moi

---

<sup>131</sup> Catégorie d'émotion définie par Quarti et Renaud (1972, p. 32) est caractérisée par sa fulgurance, la rapidité de fixation mnésique, et sa vocation d'apprentissage immédiat et quasi indélébile. La surprise de voir mon visage abîmé a bien réactivé un ensemble de phénomènes aboutissant à une crise de panique et que le travail manuel, gestuel et méditatif à transformer, métaboliser d'une part, et d'autre par, grâce à la mise en sens permise dans l'échange verbal et dialogique avec les thématiques de cette recherche.

comme un commentaire durable de mon rapport à ma vie et qui se prolonge pendant un temps indéterminé. Ma manière de m'émouvoir contribue à mon caractère. N'est-il pas une structure primitive propre à l'homme, à l'enseignant et à l'amoureux que je suis? Il est donc toujours question de *mémoires*. Ce thème, cette notion-carrefour ne me quitte pas. M'émouvoir tel que je l'entrevois maintenant, c'est habiter l'ensemble des phénomènes, les contenir et consentir à ce qu'ils me traversent corporellement, 'mémoriellement', transcendentale. N'en va-t-il pas de même pour notre humanité? L'histoire des camps me semble être la version macroscopique de mon épisode personnel et que par ailleurs, ma mémoire a enregistré à mon insu. Auschwitz, c'est l'occasion d'une émotion-choc de notre humanité, de mon humanité. Je boucle la boucle sur l'émotion-douleur-souffrance. Pour ces auteurs, l'émotion-choc n'est pas forcément pathologique ni pathogène. Un être peut risquer plus que d'autres de se retrouver devant l'inattendu et comme il ne sait pas y parer, il est d'autant plus vulnérable.

- Dire « oui » à l'un-attendu

L'in a tendu, *l'un attendu* est un jeu de mots pour insister sur le fait que le « oui » me place en réciprocité avec l'autre en moi, avec un autrui. Les inattendus de ma vie ont été l'occasion d'une rencontre avec 'un méconnu' de moi-même. Une hospitalité difficile à proposer dans mes contextes d'adversité et dans le rapport à mes douleurs plurielles, de fils, de père, d'amoureux, de collègue et de migrant. Dire un OUI à cet autre. Mon pari est d'articuler - avec l'ensemble de mes lèvres et de ma chair, ce OUI en une multitude de petits oui émus. C'est joli dit comme cela. Je n'oublie pas tous ces ''non'' cachés comme des promesses de oui en devenir. Masques d'un oui, visage d'un non, prise de parole depuis le grand OUI. Dire oui à mon histoire. Autre histoire, celle de Magda Hollander-Lafon : quatre petits bouts de pain. C'est le titre de la toile performative que je lance maintenant.

- La mémoire des autres : comment la faire mienne?

Je vois la continuité dans mon processus. Je retrouve le rapport à la mémoire dans cette capsule que j'ai réalisée à mon retour de Pologne, dans la maison familiale de mon Alsace natale où vit mon père. Je m'arrête sur la citation d'Herder : « Tous les siècles ont leur beauté, c'est à nous de les trouver. » Toutes mes époques ont leur beauté. *Quelle est la beauté que je pourrais retirer de l'ensemble de mon parcours?* Y répondre pourrait m'aider à avancer sur ma question identitaire. Ne sommes-nous pas le fruit de ce que nous retenons?

- Édifier le beau : de l'architecture du vivant à celle de la rue

Je vois la magnifique bibliothèque dans le bâtiment de la Fondation Jérôme-Sydoux. Elle accueille les archives du cinéma Pathé<sup>132</sup>, rue des Gobelins, à Paris. Je l'ai visitée à mon retour de Cracovie avant d'arriver chez mon père. Cette œuvre architecturale édifée par Renzo Piano contraste avec les bâtiments visités dans le camp en Pologne. Elle est emblématique de l'existence et de l'intention du beau, de la lumière, du respect des autres dans l'urbanisme du 13<sup>e</sup> arrondissement parisien. Symbole d'un humanisme urbain, il génère une lumière qui me permet d'affronter l'évocation de la noirceur. Métaphoriquement, ce musée dédié à la mémoire du cinéma français et international rejoint mon utopie de créer des espaces intérieurs semblables, laissant la place à l'histoire vécue. Elle peut être vue dans la lumière rayonnante d'un ciel accessible à l'œil et au cœur. Moi et mes amis parisiens étions si bien dans cette bibliothèque. Je rêvais de tels espaces pour nos enseignements et nos étudiants de l'UQAR.

Je ne me souvenais pas de l'insistance sur la beauté et le bonheur dans le début de la toile. Comme si, comme dans mon esprit et ma manière de vivre, c'est depuis ce socle que je peux embrasser le reste, surtout quand il est sombre. Je suis intrigué par mon

---

<sup>132</sup> « La fondation Jérôme Seydoux-Pathé est une fondation reconnue d'utilité publique créée le 9 mai 2006. Elle œuvre à la conservation et à la mise à disposition du public du patrimoine historique de Pathé. ... Par son activité, elle œuvre à la promotion de l'histoire du cinéma à travers l'histoire de Pathé. » (Source : Wikipédia, consulté le 18/08/2018).

acharnement à m'entourer de beauté et de bonheur. Le parcours de tout homme nichent ces deux dimensions du vivre qui est le mien. Finalement, je reconnais une posture politique de formateur et d'accompagnateur. Je traque le beau !

- Le pouvoir-faire-mémoire : oser des supports inédits

Je poursuis et m'arrête sur la citation de Ricœur. Je m'arrête sur « le *pouvoir-faire mémoire* ». 0'40''. C'est bien ce que je suis en train de faire dans ma recherche. Je « fais mémoire » d'une façon artistique. Comme quoi, la mémoire trouve ses formules gagnantes pour me rentrer dans le corps. À travers cet appel à la mémoire suscitée par un autre médium que celui de l'écriture, à ce moment-là et dans cette étape de ma recherche, se développe un pouvoir-faire inattendu, celui du montage et de la création audiovisuelle. Et ici, un pouvoir de dire et de raconter. La citation décrit aussi mon processus personnel et individuel « au titre de leur auteur véritable ». Alors, être l'« auteur véritable » de cette capsule YouTube, c'est devenir *auteur* de ce que je suis en train de faire de mon histoire et celle rapportée par mon père et dans le musée polonais. Ma parole que j'écoute et en train de s'assumer m'installe dans un espace particulier. Je prends parole : ce n'est pas rien pour moi et c'est tout dire. Elle est autorité tranchante, découpant mes représentations obsolètes.

- Être auteur pour affirmer la place de l'autre en moi

Le terme « autorité » est souvent mal interprété, et confusément associé au pouvoir. Or, étymologiquement, le mot *auctoritas*, de la racine indoeuropéenne [*aug*] signifie augmenter, faire croître, avec une idée de vigueur protectrice, voire de vitalité et de créativité (Baziuo, 2005). Ces propos s'alignent sur mon expérience. C'est prenant parole que MA parole accède à une autorité sur les images du passé. Elle devient une voix placée en direction de la version la plus vivante de moi-même :

[...] accéder à une autorité qui respecte infiniment et soi-même et autrui, une autorité déparasitée de toute volonté de puissance, une autorité susceptible de me (re)donner la parole et de la (re)donner à autrui? Pourquoi « la » (re)donner ? Parce que tout être humain a besoin de recevoir tôt ou tard l'autorisation de

parler – de parler en « je », d’être respectée dans ce « je » irremplaçable. Cela peut n’advenir que tard dans la vie, selon les interdits qui ont muselé, mais être « autorisé à parler », c’est en tout cas être reconnu « auteur » de ce qu’on dit, conformément à l’étymologie. (Basset, citée par de la Brosse, 2018, p. 32)

Dans mon cas, c’est aussi et surtout un autre moi-même qui prends la parole ou plutôt à qui je la (re)donne et qui m’oblige dans un dédoublement unificateur d’orateur/auditeur à me (re)connaître moi-même comme cet autre qui a été, qui est et qui devient. Et il se fait difficilement dans ce montage, je l’avoue.

- Moment critique : la parole de l’autre comme effondrement/ redressement

Lorsque j’ai voulu retranscrire la citation de son livre, il m’a fallu m’y prendre à trois reprises pour placer les phrases-tornades de Magda Hollander-Laffon qui suivent la citation d’Heidegger sur les temporalités, passé, présent et futur avec ce terme nouveau pour moi, celui de « passéité ». L’édifice en fond d’écran montre l’architecture du musée Pathé en escargot. Je suis émerveillé. L’image précède celle d’une maquette de l’édifice complet, majestueux, rond et élancé dans l’espace. Contraste rude. Les décombres d’un bâtiment placé au fond du camp et abritant les fours crématoires d’Auschwitz que les nazies n’ont pas réussi à raser avant leur départ sonnent le glas de l’humaine humanité. Sur la bande sonore que j’écoute dans le moment de sa transcription, je ne trouve pas le mot et m’y prends à trois reprises; qu’il est difficile de le prononcer ce terme de « four crématoire! » La citation de la survivante du camp d’Auschwitz, auteure du livre « Quatre petits bouts de pain » (Hollander-Lafon, 2012) défile. Sophie m’a tendu ce livre alors que nous étions dans une librairie juive à Cracovie, deux jours après ma journée passée au camp. Ce livre est un hymne à la mémoire. Je relis la citation. J’entends ma voix et me souviens que lors du montage, ce soir-là, dans le silence de la maison de mon père, j’étais incapable de finir sa transcription dans le montage. Il m’a fallu trois tentatives pour la placer. Les premières émotions de la lecture puis de sa transcription dans la toile performative ont cédé leur place à un autre émoi. Je constate que l’émouvoir est un processus plus qu’une catharsis, une émergence sauvage à plusieurs niveaux. Je suis

devant un phénomène mystérieux : par quels chemins ai-je du passer pour faire sens de cette épreuve?

- Un modèle de performativité

J'ai rencontré un modèle de performativité dans le témoignage de Magda Hollander-Laffon, par contraste aux écrits de Ricœur vus précédemment. Les deux ont leur nécessité à mes yeux. Sans comparer mes affres personnelles à ce qui est nommé par l'auteure, la citation et son livre en entier me donnent à réfléchir autrement la notion d'identité-ipséité. C'est bien en écho à l'autre, témoin et sujet rescapé de l'enfer que s'anime en moi cet autre moi-même, dressé face à l'innommable. Il est ici partagé en mots et en phrases, dans un lyrisme dépassant le style phénoménologique, il est performatif. Le jeu de la mémoire et de l'appropriation pour soi-même de l'expérience d'autrui. Elle a décidé de vivre pour témoigner. Son acte engendre le mien de prendre par la main cette part de moi à laquelle j'ai toujours dit « non ». J'entends sa plainte sur la table de soin et dans celle des Huards. Résonnent-ils dans l'universel silence? Quels sont dans ma vie ces moments 'd'inhumanisme', de manquement à l'altérité intime de ma sphère personnelle et de celle des autres? À chaque âge de ma vie, à chaque contexte professionnel, relationnel et culturel, j'entrevois les manquements commis. J'en suis plus conscient maintenant.

- L'irremplaçable réduit à l'idem par le jeu des alliances

La dernière citation de Ricœur aborde l'écart entre suivre la pensée des idem liés par une autorité invisible autant que palpable et les idem qui, par définition, au pire sont devenus des pantins, au mieux des inconscients de leurs hallucinations affectives (Scheler ou Dittlhey). C'est bien ainsi que tout dogmatisme s'installe en moi envers et contre moi-même. Avec Kaès, j'ai compris le jeu des alliances inconscientes à l'œuvre :

Les changements dans les repères identificatoires par rapport au modèle d'origine sont souvent vécus comme une trahison des alliances qui scellent les liens d'appartenance, et comme un refus de se soumettre aux obligations de l'endettement. Une telle situation ouvre, avec des variations sensibles, [...] celle du sujet engagé dans un processus de changement social ou culturel, celle d'un

migrant, celle d'un croyant qui met en question sa croyance. La transmission de la vie psychique entre les générations est elle aussi génératrice d'endettement, de conflits de fidélité et par conséquent [...] d'accusations de trahison, ce qui est différent de la trahison elle-même, le risque de l'exclusion plane toujours sur ces sujets. (Kaès, 2014, p. 24)

○ Évocation à mon parcours

Que n'ai-je pas vécu, mots pour mots, ce qui est dit ici. Je me souviens de mes conflits au sein de l'organisation de l'enseignement de la somato-psychopédagogie lorsque je formais des praticiens en Grèce. Je me rappelle de ceux vécus dans l'élaboration de ma thèse de doctorat au sein de mon groupe et de certains de ses membres et enseignants, des malentendus. Je n'ai pas oublié les accidents relationnels ici, au sein de mon équipe du département en psychosociologie ou des luttes dans lesquelles, impuissant, il me semble voir ma fille aînée se trouver et que je relie à son conflit de loyauté avec sa mère. Je projette un pacte implicite que je formulerais : « Je resterai avec toi, rien qu'avec toi, quitte à m'éloigner de mon père ». Sentiment de trahisons encore, mais cette fois-ci, au sein de mon propre système, c'est-à-dire, envers ces autres en moi – ces co-identités qui me constituent – père raté, enseignant pas à la hauteur, amoureux incompetent, migrant n'ayant pas droit à sa résidence, fils ne correspondant pas à ce que son père attendait de lui, la liste est longue. La pensée et un ouvrage de René Kaès<sup>133</sup> ont préservé ma peau psychoaffective du chaos en me faisant comprendre puis consentir à cette réalité systémique indélogeable du vivre en groupe et du savoir-vivre-ensemble. J'ai beau être un humain, un tisserand, un accompagnateur de changement, un amoureux cherchant à être conscient de sa structure insécure craintive, un citoyen français conscient des règles et processus d'immigration, je n'échappe pas à cette loi humaine. Cela ne me décharge pas de travailler fort pour me défaire de ces chaînes qui entravent la liberté d'être pleinement connecté à mon désir ontologique ni de chercher à soutenir celui des gens que j'accompagne, avec qui je travaille, et tous ceux que j'aime. Aucun humain ne mérite d'être enclavé dans un tel

---

<sup>133</sup> *Les alliances inconscientes* paru chez Dunod (2014).

processus. Ce phénomène n'a pas fini de m'émouvoir. Je crois en avoir assimilé les principes fondateurs et leurs dangers au sein de mon univers relationnel. Ils m'offrent un regard de sollicitude à l'égard de moi-même, de cet autrui pluriel que j'abrite. Je vis cette réalité comme un existentiel<sup>134</sup> dans la construction de la vie collective. Je constate que la position à la croisée horizontalité/verticalité propre à l'émouvoir tel que je peux le vivre est l'emplacement idéal pour voir à l'œuvre ce mécanisme, dialoguer avec lui, et faire les cent pour cent des cinquante pour cent qui me reviennent.

- Connaître l'espace de sécurité ontologique : à la base de la relation

Mes vécus et mes réflexions présentes avant ce travail et alimentées par ce dernier sont des bras de levier de l'humanisme que je cherche à transmettre dans tous les secteurs de ma vie. Je constate combien c'est lorsque je me laisse toucher par le *déficit de sécurité* (Laing, 1969) en moi et chez l'autre, dans la collectivité et les communautés (à tous les niveaux de la hiérarchie humaine) que s'amorce en moi la mutation identitaire. De victime ou de bourreau, je passe à la posture de médiateur. Ce processus me bouleverse, car il me fait rencontrer la réversibilité dans le blocage, l'humidité dans la sécheresse, la tendresse dans la dureté, l'amour possible dans les différences consenties. Cette entreprise est ardue et je reste lucide sur mes espaces non encore investis par cet effort. La toile performative « quatre petits bouts de pain » symbolise ce qui est dit dans cette page qui déboule dans mon esprit. Une peine sans fond m'envahit. Je la relie à mon expérience de la visite du camp, à la citation de Magda, à mon existence dans toute sa concrétude comme dans sa subjectivité :

Nous naissons dans un monde où l'aliénation nous attend. Nous sommes potentiellement des hommes, mais en état d'aliénation, et cet état n'est pas simplement un processus naturel. L'aliénation, qui est notre destinée présente est le résultat d'une violence scandaleuse perpétrée par des êtres humains contre d'autres êtres humains.

---

<sup>134</sup> Ne pas confondre avec existentiel. L'existential, terme philosophique signifie l'existentiel comme principe universel.

Les êtres humains peuvent-ils, aujourd'hui, être des personnes? Un homme peut-il être son moi véritable avec un autre homme (ou une femme)? Avant de nous poser cette question aussi optimiste que « Qu'est-ce qu'une relation personnelle? » (Laing, 1969, p. 16 et 18)

Je dois à Laing à la fois mes nuits d'insomnie et mes sommeils retrouvés. Son livre « La politique de l'expérience » est LE LIVRE qui a marqué d'une trace indélébile ma démarche et pour un métier à part entière, celui de devenir *un humain sur cette terre*<sup>135</sup>. J'en ai pleuré. L'émotion a sa trace, je la vis maintenant au contact de l'ouverture concrète de ma conscience sur le phénomène de l'inter-expérience que le psychiatre visionnaire a déclenché en moi. Il doit figurer dans toutes les bibliographies de mes plans de cours à l'université.

- Traduire, transmettre : accepter de trahir

Trahison. Base de sécurité, aliénation. Alliance. L'histoire de mon humanité n'est jamais à l'abri de la trahison dans le sens ou le terme même de trahison vient de *tradere*, qui devient *traditio*, et recèle l'idée de transmission et de tradition (faire passer quelque chose à quelqu'un, à un groupe), est aussi la racine de *traditor*, qui signifie traître (Kaës, 2014, p. 28). Une question m'habite : toute transmission est-elle une trahison? La question de l'herméneutique ontologique met en mouvement mon interrogation par le lien d'authenticité que l'émouvoir promet. Est-il l'une des 'valeurs certificatives' d'un moi plus lucide parce que davantage sujet conscient et consentant de ce qui l'affecte et le détermine? Dans la rédaction de ce mémoire, je ne cesse de transmettre des impressions, des affections, des pensées, des vécus et des expériences, en étant animé de la conscience de mon axe, à la recherche de mon identité propre. Dans ce processus, l'événement de la paralysie prend l'allure de dévoilement de mes trahisons, petites ou grandes. Est-ce que mon authenticité est une trahison de mes alliances inconscientes? 4'42''. Je lis Ricœur évoquant une sagesse pratique puisée sur le respect de la personne dans sa singularité irremplaçable.

---

<sup>135</sup> J'aime cette expression utilisée par mon amie Jeanne-Marie Rugira. Qu'il est difficile d'être un humain !

- Une sagesse pratique : impressions sonores

Quel est ce mouvement de sollicitude envers cette part de moi-même que j'appelle et qui concerne mon humanité reliée à la souffrance de l'humanité, à sa possibilité questionnée? La capsule se termine avec le mot « musique »... J'ai eu l'élan d'apporter ma musique et mes sons (doudouk, instrument à vent arménien) dans cette contribution à l'exploration en cours et ici appuyée par des citations d'Heidegger, de Ricœur, de Hollander-Laffon. La mélodie improvisée m'est venue dans le hall de notre logement à Wrocław. Ce moment remonte à ma mémoire, c'était le lendemain de notre colloque sur le Paysan polonais, la veille de partir vers Cracovie. Je savais ma visite à venir et était loin de penser que mes sons allaient s'insérer en toile de fond sonore de pensées cruciales pour mon présent, pour mon advenir; tout au long de ma toile « Quatre petits bouts de pain », je vis le son du doudouk comme la main de ma grand-mère passant et repassant sur la peau de mes avant-bras : puis-je grandir moi aussi de la douleur du monde?

- Ma pratique instrumentale face au trop sensible

Ma musique fait le lien entre l'émouvoir comme émergence pré-réflexive, émergence sensible, au contact de la réalité inhumaine et une réflexion performative comme celle du mode d'écriture de Magda Hollander-Laffon. Dans ce quatrième chapitre, inattendu dans sa forme dialogique avec des auteurs, je touche des espaces essentiels de la construction et déconstruction de mon édifice identitaire. Une fois encore je n'ai pas la solidité pour y aller seul. C'est trop douloureux pour moi de réaliser la fragilité de la condition humaine bien que je puisse contacter une souveraineté l'accotant. Mon Dieu, d'où me vient le sentiment de solitude qui s'engouffre dans tous les espaces de mon être et me bouleverse? Je suis un intellectuel ému. Puis-je m'autoriser à l'être enfin? Dans sa chair de son cœur, dans l'âme qu'il abrite. Deux polarités me sont constitutives : celle de l'intellect et celle de l'ému qui ne peut se passer du réfléchir et de l'imaginaire qui lui est constitutif, mais qui a besoin de

s'incarner dans la chair de ses actes. Cher Misrahi, viens-tu me soutenir dans l'étroit goulet de mon dépassement?

Réduire toute l'imagination aux fantasmes, c'est en réalité méconnaître la nature véritable du désir et de l'imagination dans leur rapport au réel. [...] La dimension anticipatrice de la conscience et du désir est une condition même de la vie, celle de la conscience et celle de l'être entier. L'anticipation et l'espérance, structures présentes du sujet, sont difficilement séparables d'une activité imaginaire capable de susciter des agencements nouveaux, des formes neuves, des êtres culturels, sociaux ou individuels jamais encore rencontrés. (Misrahi, 2010, pp. 98, 99)

La musique fait le guet entre le percevoir, l'émouvoir, le réfléchi, l'imaginaire, le sensible de mes fascias et mon contact tisserand avec le monde. Elle est la voie de passage dans le non-sens, ou non encore advenu, de certains événements rencontrés vécus en Pologne et plein d'autres. J'ai en moi un patrimoine et je m'invite à en prendre soin par l'écriture lue et celle en train de se faire dans la lumière de ce que j'étudie.

- Clin d'œil : dans la lumière pour enseigner et apprendre

Clin d'œil au local D520 de l'UQAR où en janvier dernier, je donnais mon cours sur l'approche humanisme et phénoménologique. Cette recherche transforme ma vision et la conception de ce cours espéré pour l'hiver 2019. C'est dire à la fois la pertinence professionnelle de ce qui se joue dans la rédaction de mon mémoire et un peu de sa force visionnaire. Le local, unique en son genre, est perché au cinquième étage. Il est doté de grandes fenêtres laissant rentrer une lumière. Il offre un spectacle inouï sur la ville de Rimouski, le Saint-Laurent et la petite île Saint-Barnabé. Contexte rêvé pour enseigner l'art de s'émouvoir dans le trait d'union entre connaissance théorique, pratique de soi, praxis relationnelle et d'intervention psychosociale. Ce n'est pas Renzo Piano qui a pensé l'édifice de l'UQAR...bien dommage. Comment l'esprit pratique de l'intervention interhumaine peut-il s'élever dans des espaces confinés, sous les néons, dans des locaux sans fenêtres et des tables rangées qu'il faut à chaque cours réorganiser? Mon imaginaire s'alimente de ma capsule et de l'œuvre de l'architecte italien. Un jour peut-être aurons-nous, au département pour le département de

psychologie, un espace d'enseignement et de recherche accordé à l'enjeu personnel, social, professionnel, culturel et politique de nos enseignements? J'y crois encore.

Je clos ici ma cinquième halte.

### 5.3.6 Sixième halte : « La plainte du Ney »

J'ai avec moi des alliés de résonance, Marc De Smedt (1986), Maria Zambrano (2007), Oliver Sacks (2007) et Maalouf (2001), sans savoir encore la nature de leur contribution. Je tombe sur une petite phrase de rien du tout : « On fait silence de ce qu'on est » (De Smedt, 2007, p.104). Silence, son, être... Je débute ma cinquième étape d'un chemin vécu comme un acte de foi, celui de rompre le silence de ma voix cachée derrière les sons de mes instruments et le langage de mes toiles performatives. Je prends parole depuis près de sept heures et je vois que ma langue se délie en même temps que ma pensée foisonne. La pensée d'un autre et non des moindres, celle de Rûmi m'offre une musicalité lyrique. Je trouve une version différente de celle de mon texte:

Écoute la flute faite en roseau, ce qu'elle raconte et les plaintes qu'elle émet du fait qu'elle est séparée de son roseau : Depuis que l'on m'a coupée, dit-elle, dans les marais, mes notes déchirantes ont ému le coeur des hommes et des femmes. Je cherche un coeur tout déchiré à la suite de l'abandon et de la séparation afin de lui exprimer mes souffrances et mes chagrins suscités par la passion et le désir. Celui qui s'est séparé de sa source cherche toujours à la retrouver, la rejoindre. J'ai souffert, j'ai pleuré. J'ai été l'ami à la fois des justes et celle des méchants. Tout le monde a cru comprendre qui était mon ami mais personne, en fait, n'a deviné mon secret. Djalâl-od-Din RÛMÎ<sup>136</sup>

Le texte m'évoque à la fois ma solitude dans mes moments de grande transition de ma vie et la place de la musique et du Ney déjà évoquée dans un autre chapitre. Par analogie à la séparation me vient le trait d'union qui sépare identité de l'ipséité dans ma formulation identité-ipséité qui chez Ricœur, est la plus souvent écrite « identité-mêmeté, identité-ipséité ». Je vois dans les mots de Rûmî qu'il est question à la fois d'une

---

<sup>136</sup> Source : <https://mirabel81.wordpress.com/2013/03/08/djalal-od-din-rumi-ecoute-la-flute-faite-en-roseau-ce-quelle-raconte-et-les-plaintes/>

affectivité dans le déficit l'altérité et d'une auto-affection dans la quête de l'essence de soi. Isomorphisme avec mon processus sous la forme poétique d'une réalité musicale voire de technique instrumentale.

○ Pupille du monde

La boule chatoyante du soleil couchant est comme la pupille d'un monde me regardant. Cette semaine a été à la fois un crépuscule et l'aube d'un nouveau jour de ma présence au monde, dans le dépassement de la douleur en me dirigeant vers elle. Acte d'amour à l'égard de ma douleur continue durant soixante-douze heures. Intentionnalité de rester avec l'expression de la chute comme repère cognitif au sein du chaos émotif et sensoriel de ma névralgie faciale. Plutôt que de fuir la douleur, c'est bien vers elle que je me rapprochais – concrètement. Le son du bol tibétain me place dans un climat de retraite, de repli du contrôle sur tout. Ma douleur était là, pleine et souveraine. Je m'en suis fait le disciple herméneute autant que j'ai pu pour en apprendre le langage somatopsychique. Rien ne m'était accessible autrement que par l'oraison.

○ Le silence trait d'union

Le silence se fait trait d'union entre la douleur et l'amour, entre le non-sens et la signification, la lutte et l'abandon, la désespérance et la foi. *Être à l'école de mes douleurs pour advenir*, renversement paradigmatique pour l'hédoniste. Rituel de passage encore et encore. Je suis habité par le questionnement entre cette crise de croissance et ma transfiguration par l'amour et la douleur, en gardant à l'esprit que l'accident était appelé. « Le secret de mon champ est si proche et personne ne peut l'entendre. Ô, qui me donnera un ami pour donner le signe et coller son âme à la mienne? » Analogie d'une 'expérience-trait d'union' entre son et silence, douleur et apaisement, opacité et révélation, amour et mépris. Il n'y a pas de musique sans silence, je le sais et je me débats avec cette loi de la mélodie qui lie ensemble ces deux phénomènes perçus comme contradictoires. Jankélévitch s'invite:

N'est-ce pas une harmonie, selon Platon, qui fait consentir entre elles, dans un parfait accord, les vertus contradictoires? La coïncidence vécue des opposés est le régime quotidien, quoiqu'incompréhensible, d'une vie toute pleine de musique. La musique, comme le mouvement et la durée, est un miracle continué qui à chaque pas accomplit l'impossible. (Jankélévitch, 1983, p. 29)

- Créer l'impossible en Pologne, l'apport de la musique

Je suis allé créer l'impossible en Pologne. Je suis allé parler aux morts, parler à la vie de leur mémoire présente dans une conscience et un inconscient collectifs indiscutables. Dans une contradiction élevée à son degré ultime entre la présence de l'humain et celle de son absence. L'état dans lequel je suis est contrasté à celui des jours précédents. La mutation est devenue réalité dans mon visage et dans les plis de mes lèvres. La montée vers le registre aigu du Ney illustre à la fois mon redressement et la troisième phrase sur fond de l'église grecque : *« C'est la flamme de l'amour qui m'a embrasée, le vin de l'amour qui m'a inspiré. Veux-tu savoir comment craignent ceux qui aiment? Écoute, écoute la voix du roseau. »* Elle n'est pas à comprendre mais à habiter comme un mystère. Habiter mon mystère. Silence. Je marque un temps de silence, puis siffle. Eh oui, je siffle! Aujourd'hui je le peux, alors que depuis plus de cinq années, ce chant gratuit avait quitté mon vocabulaire existentiel. Je m'entends. Aujourd'hui, ce six août, je retrouve une capacité : *« Celui qui parle tout seul est un fou : mais celui qui chante tout seul, comme l'oiseau, sans s'adresser à personne, est simplement gai. [...] L'œuvre musicale n'est donc pas tenue à la cohérence idéologique. »* (*Ibid.*, p. 32) Lire ces mots apaise ma névrose du sens réfléchi. Que serais-je devenu sans la musique, ma pratique instrumentale plurielle. J'avoue mon rapport sacré à elle? Les traces physiques de l'inertie motrice de ma face se sont effacées. J'en suis simplement gai. Comme l'oiseau qui m'accompagne en ce moment même dans la rue. Je marchais ce matin comme un enfant retrouvant un jouet cher avec lequel il peut refaire ces mondes, s'extraire des bruits du monde. Je jouis de mon corps capable à nouveau. Quelle grâce, j'en ai été privé assez longtemps pour m'en rappeler. Il y a-t-il autre chose dont j'ai été privé et qui m'est (re)donner en ce moment? Oui, une parole au 'Je' et que j'écoute attentivement, malgré

une lassitude de retranscrire. Pourrais-je écrire comme je siffle ou comme je joue de mes instruments? Suis en train de rencontrer l'écrivain - au sens de la pratique artisanale de l'écriture – accordé à mon être sonore et musical. La parole de Rumî chante en moi : « Veux-tu savoir comment craignent ceux qui aiment? »

- Aimer la reprise : apprendre dans la répétition

Comment je crains, moi qui aime? Qu'est-ce que je crains autant que j'apprends à aimer dans cette rédaction de mémoire? Je vois bien que je me répète, que chacune des toiles a fait l'objet d'une première rédaction, toiles dont la parole se donne dans des signes différents que ceux qui me sont habituels. À vrai dire, je n'ai pas l'impression de me répéter, mais de me créer. Le lecteur et l'auditeur en moi créent à chaque fois dans une lecture enrichie par des fragments de vie et de sens émergents. « En musique, en poésie, [...] la répétition peut être innovation aussi bien chez le créateur que chez l'auditeur ou le lecteur, [...] son art de persuader est passionnel, non pas apodictique<sup>137</sup>. » (*Ibid.*, p. 34)

L'art de l'émouvoir se fiche de montrer l'écart, la nécessité ou la vérité. L'émouvoir comme je le vis est comme une musique. Il est un principe herméneutique des plus libres des déterminismes de la pensée rationnelle sans en exclure le soutien. Dans mes moments habités, gracieux ou misérables, ma pensée renoue mes émois dans un principe de réciprocité. Ce qui est vu comme une rechute, une répétition de la maladie de Bell<sup>138</sup>, se révèle être une création, une innovation de mon être au monde, ni plus ni moins. De quoi siffler à tue-tête. Nous sommes le 6 août 2018, jour de la fête chrétienne de la transfiguration : coïncidence et isomorphisme avec cette bénédiction de mon corps retrouvé. Mythe. Masque, visage, son, souffle, sifflet et parole : nouveaux contours identitaires. « Comment peux-tu gémir sans avoir de langue?... On m'a séparé ... je ne peux plus vivre sans me lamenter ». Me vient la phrase épitaphe que mon père me lit, cet

---

<sup>137</sup> « Est apodictique, du grec *αποδεικτικός*, ce qui présente un caractère d'universalité et de nécessité absolue. Une proposition apodictique est nécessairement vraie, où que l'on soit ». (Source : Wikipédia, consulté le 19/08/2018)

<sup>138</sup> Terme médical appliqué à mon refroidissement. Pour la médecine psychosomatique, trouver la cause première – affective, contextuelle – constitue un remède efficace.

été, dans un moment où il s'affairait de son départ de ce monde. Il me demande de la faire graver sur la stèle funéraire. Il me glisse le bout de feuille à côté de ma tasse de thé. Je lis à voix haute une phrase en allemand : « *Lerne ohne zu klagen – Apprends sans te plaindre* » (Schiller). Je prends conscience de ce que je porte en moi!

Laisser parler ma langue, non pas celle de la langue de bois, sans gémir et sans me lamenter. Oser l'art de la plainte et de la lamentation sans y sombrer pour autant. Voici un méchant contraste aux déterminismes familiaux et culturels, transculturels, qui ont mené une grande partie de ma vie.

- Les silences de ma vie : m'émouvoir pour en sortir

« On a l'impression que tout ce que tu n'as jamais dit, que tout ce qui était gardé sous silence, sort de ta face gauche inerte, » m'avait dit une amie lors de mon épisode de paralysie faciale en 2103. C'est vrai que sur les photos de mes papiers d'immigration, je reconnais une personne terrifiée et sans mots, muselée dans une immobilité qui en dit long sur la violence silencieusement vécue. Dans un visage, c'est toute une vie qui peut être trahie ou dévoilée. Aujourd'hui, mon visage dégage un sourire. Le sourire d'une victoire d'avoir osé rencontrer cet autre de moi-même gémissant et se lamentant de son sort. Entrer dans le silence comme on entre dans une cathédrale, ou sortir du silence comme on sort d'une arène. Dans l'ouvrage de De Smedt, je trouve un tableau de catégorisation des silences.

- Les catégories du silence : comprendre les miens, ceux du monde

Je trouve la chercheuse américaine ingénieuse et par analogie, sa catégorisation me donne à voir les enjeux de ma prise de parole et d'une voix qui fait autorité ('auteurité'), qui restitue les non-dits dans les différentes sphères de ma vie. Marie Saville Troika (cité par Smedt, 2007, pp. 64,65) repère trois grandes catégories de silences : *institutionnels*, *de groupes* et *individuels*. Les premiers comprennent, entre autres, les silences spatiaux (église, bibliothèques, temples), hiérarchiques (autorité contre obéissance), les silences rituels (performances publiques comme au théâtre, ou dans l'enseignement), tabous (la

libre communication est prescrite). Dans les seconds, elle place des silences de situations (accès à la parole donnée par un animateur), des silences normalisateurs (parole octroyée dans une progression homogène), et des silences symboliques (c'est quand le silence permet des choses non dites pour en dire d'autres). Enfin, dans les silences individuels, il y a ceux *interactifs* comme les silences sociaux contextuels (d'écoute et de déférence, tactique ou émotionnelle quand le sujet est en colère, triste, indifférent, etc.; d'amour et de respect, de partage de sentiments sans paroles); ceux linguistiques (négation, refus, approbation, elliptique); et ceux psychologiques (réflexif, fantasmatique, ou honte, timidité, peur, embarras névrotique) Enfin, dans la catégorie des silences individuels, l'auteur démarque les silences contemplatifs, méditatifs et ceux inactifs. Cet ensemble de plus de dix-huit *qualités de silence* génère des modes et des cultures de communication, de présence à soi, à l'autre et au groupe. Ils montrent aussi les espaces de réciprocité autorisés, encouragés ou annihilés.

- Topographie de mes espaces relationnels : muselés ou libérés

Envisager les conditions d'existence plurielles du silence fait apparaître une topographie de *mes espaces relationnels*. Ceux qui sont encore muselés et ceux au contraire qui sont des ressources. Parmi eux, je repère le silence transgénérationnel que cette recherche permet de transmuter, celui de mon identité de père bafouée et meurtrie, celui du fils malmené et tous ces petits moments de ma vie intime amoureuse, professionnelle dans lesquels se jouent des catégories de silence révélatrices de mes enfermements. Je réalise les verrouillages culturels et institutionnels. Je vois cela différemment aujourd'hui. Et puis, il y a ce *Grand Silence, aussi discret que fondamental*. L'émouvoir tel que je l'entrevois y prend sa source pour pouvoir regarder, accueillir les autres ou les rompre. Ma pensée sur le silence s'enrichit par ce que j'apprends. Les propos tenus par une chercheuse américaine installent en moi une attention nouvelle sur les silences agissants au cœur de ma vie. Elle m'invite à insérer le *silence de l'émouvoir* dans un espace social, culturel et professionnel comme je ne l'avais pas entrevu encore. Le silence n'est pas une unité pauvre de la communication, au contraire, il peut révéler la

matière vivante, vibrante du trait d'union entre les mondes subjectif et objectif, singulier et pluriel, entre l'identité-mêmeté et l'identité-ipséité. Je suis en train de labourer mes terres interdites, d'y planter des pousses pour de nouvelles récoltes du dire jamais dit.

○ Un agir m'attend

Un agir m'attend depuis une philosophie, une phénoménologie pratique du silence et du cœur pour faire advenir ma parole. Mutation du silence. Le souffle et le son articulent l'intelligible du sens par ma bouche. Ce geste relie par une intention, une aspiration à vivre dans la libre circulation et dans l'amplitude du désir d'être. Il lie le dedans et le dehors dans la conscience de la couleur de mes contextes et de leurs alliances silencieuses. Suis-je au cœur d'une philosophie pratique c'est-à-dire, d'une praxis de l'émouvoir? Cœur. Maria Zambrano écrit :

Être ou ne pas être philosophe est plus que tout une question d'amour. Le cœur du philosophe a été arraché de la dispersion par la violence de l'entendement qui annule les passions. Le cœur du philosophe ressemble davantage au cœur du sage oriental ; il a porté son cœur à la lumière, il a fait de son cœur un organe de la lumière. « Le sage utilise son cœur comme un miroir » (Livre VII, 6, de Tschuang-Tsé (Zambrano, 2007, p. 49).

La citation m'amène à la dernière toile de mon pèlerinage relative à ma problématique de recherche. Le lecteur comme moi pourra se souvenir de la citation de Zambrano devant l'ermite posé dans la lumière au milieu de l'ombre. Sagesse orientale présente dans mon collage aussi. Sagesse de mon temps dans la ville de Rimouski, dans mes salles de cours ou ma pièce de soin, dans mon appartement avec ma compagne de vie et dans mes liens outre-Atlantique. Le salut de mon cœur passe par l'exposition à la lumière. Le cœur sensible, cœur social comme l'œil d'une attention et d'une veille. Orienter mon esprit depuis une affection de l'ensemble de mes tissus corporels. Je suis dans un état de vigilance citoyenne, socio-professionnelle et culturelle. J'ai accueilli les grincements de l'arbre dans la forêt silencieuse de ma mémoire. En est sortie l'injustice à la source des cauchemars de mon existence, injustices de ma naissance et de la mort de mes frères humains, de la pauvreté de mes mots et du manque de souffle pour les extraire

de ma noirceur comme de la lumière. Mon cœur se met au service de l'objectivité. Souveraineté de l'amour ému de lui-même? Est-ce de là que vient la mélancolie de mes sons qui m'est renvoyée parfois? Plainte du Ney. L'Orient est en moi, je le sais. L'Orient et son vis-à-vis, du côté du féminin de l'Europe de l'Est. L'émouvoir qui est ma quête est aussi une version d'un jeûne du cœur.

- Un jeûne du cœur

Le train de Rimouski siffle, ses roues défilent sur les rails et leur passage arrive jusque devant l'ordinateur avec le vent du Saint-Laurent passant dans la fenêtre ouverte. Voyageur de sens, d'impressions, d'émotions. Il y a beaucoup de wagons derrière la locomotive. Qu'est-ce qui me tracte dans la conversion amoureuse vers l'autre en moi, l'autrui devant moi? Humanité encore, j'ai besoin de soigner ma blessure originelle, j'avais écrit 'originale'. Ipséité. Laisser la place à *l'autre attendu, à sa réalité tout entière*. Je fais le lien avec mon rapport à la méditation. Faire la place au silence dans mon expérience, c'est rencontrer le lieu d'une perception directe de mon inconscient singulier et pluriel – imperçu dirait Bois (2007). Je rencontre un espace d'osmose entre mon silence et une parole. M'en émouvoir, c'est lui donner la vitalité nécessaire pour être entendue, reconnue. Parfois être doit être dite, partagée et assumée dans le monde de mes relations et pour leur assainissement ou pour leur développement. Je le vis ainsi dans mon pèlerinage de narration comme dans mes animations de méditation, en cours ou en groupe. L'art de s'émouvoir peut servir mon art de la parole, ma pratique de la prise de parole.

- Silence, parole et écoute : espace dual et non duel

Silence, écoute et parole ne sont plus duels, mais duals - *duo*. Patience, patience, *chaque atome de silence est la promesse et la chance d'un fruit mûr!* J'habite l'équation comme une oraison. Silence auditif, silence réflexif, silence affectif, silence du chercheur, silence citoyen, silence, etc. Silence de la réponse à ma question de recherche. Habiter le silence comme j'habite ma question chevillée à mon axe, et réciproquement. Voilà ma

démarche performative, elle est féconde et débordante. J'ai écrit près de cent pages en quelques journées pour rendre compte de la récolte de huit heures et demie de prise de parole, *de Ma parole* en résonance à mes toiles performatives. Ne rien dire ou ne pas dire...

Ne rien dire ce n'est pas rien dire, c'est dire autre chose, toute autre chose, autrement. Le silence, ce n'est pas du négatif qu'au premier coup d'œil. Parler ce n'est pas nécessairement du positif. On ne peut pas parler du silence sans parler d'interprétation. Silence et interprétation n'appartiennent pas à deux champs hétérogènes. Il y a homologie de structure qui fait que les deux se compénètrent. Il y a de l'interprétation dans le silence et vice versa. Silence du sens. (Viderman, 1979, cité par De Smedt, 1986, p.80)

La dialectique du dire et du silence intéresse toutes les sphères de ma vie. De nouveaux chemins de sens s'installent tranquillement pour me comprendre moi-même et autrui. Vermersch (2012) m'a aidé à envisager l'étude des effets perlocutoires liés au silence et à la prosodie. Je l'enseigne dans mes cours. De Smedt enfonce le clou et sa pensée se présente comme un appui supplémentaire avec des ressources théoriques et pratiques pour mon évolution plurielle. Concrètement, les toiles performatives nées de mes résidences à Natashquan, en Pologne, en Alsace, à Paris, en Grèce et ici même, à Rimouski, sont autant d'espaces imprégnés de mon silence ontologique que de mes silences construits. Le travail de création leur a donné une voie en même temps qu'une voix. La seconde dévoile la première et *vice et versa* parfois.

- Ma voix ne tarit pas : une parole d'artisan des sens - d'essences

Je reviens à ma capsule que je pensais commenter en dix minutes. Ma voix ne tarit pas depuis quarante-cinq minutes. La prise de vue de l'atelier de mon facteur de Ney et que j'ai imprimé sur tissu pour en faire une toile me met en lien avec Phillipos. « On m'a séparé du roseau ». Jankélévitch parle-t-il du silence du tout, de l'univers? Le silence de l'émouvoir est un silence conscient de baigner dans l'âme du monde (dans sa chair autant que dans mon corps). Il régule parce qu'il autorise le dévoilement d'émotions plus contextuelles et autobiographiques. À la fois contemplatif et agissant dans ma sphère

identitaire en harmonie avec le flux quotidien de mes interactions, cette façon de m'émouvoir se (re)trouve dans les propos du philosophe :

On entend parfois dire que l'harmonie est quelque chose comme le corps de la musique, la mélodie doit en être l'âme : mais justement personne n'a jamais vu une âme sans corps, ni même à proprement parler un corps sans âme, le corps privé, par décomposition, de vie pendant sa forme organique pour devenir cadavre. La musique à son tour est indissolublement « psychosomatique » : une mélodie en peine demeure indéterminée jusqu'au moment où l'harmonisation lui donne un sens [...]. (Jankélévitch, 1983, p. 124)

En paraphrasant l'auteur, mes flûtes expriment une mélodie en peine, en peine de cœur devant *le mystère* et non devant un secret matériel de mon identité-ipséité. Face au charme de ma vie que je pourrais m'évertuer à expliquer, mon attention tout entière et le mouvement spontané de mon cœur reconnaissent la fragilité de mon existence. De celle d'autrui, cela dépend en premier lieu de la sincérité avec laquelle je viens me rencontrer et écouter autrement les événements de mon existence. « Consentement au charme qui est, en musique, le seul véritable état de grâce. » (*Ibid.*, p.125) Aujourd'hui, et depuis quelques jours, j'ai repris ma flûte péruvienne, une Quena. Je ne l'ai pas vraiment pratiquée depuis que je l'ai achetée il y a une quinzaine d'années.

○ La flûte, la Quena : célébrer ma transition

À chaque grande transition de vie, un instrument m'appelle. C'est lui qui est venu à moi. L'embouchure est propice à muscler mes lèvres et spécialement l'ensemble des fibres musculaires qui les animent. Mon souffle trouve une nouvelle demeure et crée de nouveaux sons, rythmes et de nouvelles mélodies. Comme le sifflement advenu contre toute attente, les sons de la Quena m'étonnent. Quelque chose de nouveau dans ma personne se manifeste par cet instrument, est-ce l'âme musicale de l'Amérique du Sud? La musique a cette force qu'elle me montre par les mélodies singulières mes appartenances multiples ; et qu'un seul instrumentiste peut les évoquer, convoquer et célébrer. Musique du monde, présence au monde, présence du monde dans mon souffle.

Je vis cette réalité du tissu interculturel dans mes sons. Ils s'extraient de ma chair et dans ma chair je suis constitué de la diversité des peuples :

À l'ère de la mondialisation, avec ce brassage accéléré, vertigineux, qui nous enveloppe tous, une nouvelle conception de l'identité s'impose – d'urgence ! Nous ne pouvons nous contenter d'imposer aux milliards d'humains désemparés le choix entre l'affirmation outrancière de leur identité et la perte de toute identité qui prévaut encore dans ce domaine. Si nos contemporains ne sont pas encouragés à assumer leurs appartenances multiples, s'ils ne peuvent concilier leur besoin d'identité avec une ouverture franche et décomplexée aux cultures différentes, s'ils se sentent contraints de choisir en la négation de soi-même et la négation de l'autre, nous serons en train de former des légions de fous sanguinaires, des légions d'égarés. (Maalouf, 2001, p. 44)

- J'ai peur des fous sanguinaires (en moi aussi)

Pour la première fois de ma vie, j'ai une conscience de ma condition humaine comme une appartenance première à la commune humanité. Il m'était plus facile de me considérer un élément naturel incrusté dans l'ensemble de l'environnement écologique que dans l'environnement humain. Étrange écart au premier regard, mais que je peux envisager lorsque je regarde un aspect ma pratique corporelle sensible. Celui qui s'adresse à l'indifférencié, à la fusion avec le vivant dans l'homme. Le mot est évocateur. Plongé dans la perception de *l'idem*, dans un fond commun percepti, la perception de mon corps, de ma matière était pourtant et paradoxalement l'occasion de rencontrer une ipséité. J'écris une. Quel est cet espace manquant du « Je » dans la culture du Sensible *tel que je l'ai intégrée*? C'est un paradoxe de mon rapport au tout qui semble exclure une dimension existentielle de l'autre et du propre tout en les rencontrant. Pour l'heure, j'habite le questionnement. Silence et danger du non-dit de l'autre à mes côtés. Ney, plainte de la séparation entre soi et soi, soi et l'autre.

Je fais un lien entre la toile du Ney qui, de concert avec la poésie de Rûmî, me renvoie à ma quête d'identité. Elle passe par ma conscience d'être cet humain dans sa constitution multiple. Ma fibre sensible vibre aux sons de la diversité culturelle. Olivers Sacks écrit :

Quand nous écoutons de la musique, nous percevons en réalité des attributs ou des dimensions multiples. Le son, la hauteur, le timbre, l'intensité, le tempo, le rythme, le contour, c'est-à-dire, la forme globale, la courbe des mélodies. Telles sont les particularités qu'il classe sur cette étiquette. Il y a *amusie*, lorsque la perception de certaines ou de la totalité de cette qualité est altérée. (Sacks, 2007, p. 182)

○ Soigner l'amusie du monde

Par contraste à ma vie musicale, le terme d'« amusie » éclaire métaphoriquement l'absence à cette complexité multiple, à cette richesse de la diversité. Ma cosmogonie musicale ne peut être saisie dans sa globalité et dans sa profondeur à l'écart de celle de la cosmologie rassemblée dans les musiques du monde. Est-ce en raison de cette évidence que s'explique mon appétence à la pratique multi-instrumentale? Quand je joue, '*j'ipséise*' le monde en dialectisant le *même*, je le célèbre, l'honore. Je l'appelle. Harmonie, symphonie. L'émouvoir comme je le vis, se présente sous cet éclairage comme l'antidote de l'amusie de mon humanité, de la cécité auditive des âmes qui peuplent ce monde, mes mondes. Révélation. La praxis de l'émouvoir est dans ce contexte ma capacité à contenir toute la qualité d'un moment existentiel personnel, indélogeable de l'expérience de l'humanité. Ça passe à travers ma présence et ce que je peux vivre dans mon quotidien, dans mon interaction avec la nature comme dans mes relations interpersonnelles. Et si je me proposais d'écouter l'autre comme j'apprécierais une musique ?

Ma séquence de narration s'achève avec son lot de révélations, de compréhension et d'émotions. Point d'appui. Il me reste une dernière halte. C'est étrange, elle va 'consacrer' le premier mouvement performatif, celui relatif à ma problématique. L'intelligence organique de mes choix m'amène là. Reprise de la case départ plus qu'un retour.

### 5.3.7 Septième halte : « Le souffle de l'émouvoir »

- Référence à ma thèse : son souffle m'active encore

Pour débiter ce mouvement de narration, j'ai l'élan de prendre ma thèse de doctorat. Je suis frappé par l'énormité du travail de rédaction. Mille et quelques pages ! Quel est ce souffle à l'origine de ces volumes? Ils sont là les quatre devant moi, à côté de mon ordinateur et de mon micro. Casque dans les oreilles, allons-y ! « L'émouvoir comme support de la sensibilité – une contribution théorique et phénoménologique à la compréhension de la dimension de l'émotion et de l'affectivité dans le paradigme du sensible. » C'est le titre de ma thèse. Je retrouve les éléments de ma problématique, à ce moment précis de ma rédaction de maîtrise. Premier écho : cette recherche n'a pas perdu le flux du souffle de la précédente. Elle le poursuit dans une forme évolutive. J'y vois l'expression de son incarnation dans mon VIVRE. L'empreinte du premier souffle amorcée en septembre 2009 reste présente et vivante. Ce phénomène énonce une pertinence scientifique et personnelle. Je goûte les fruits de la perception sensible de ce travail de montage, des prises de photos, de sons et de paroles. Un premier fragment de mon travail doctoral me fait signe :

La sensation productrice du sens émergent est elle-même déjà le fruit de tout un processus perceptif, que le chercheur a appris non seulement à reconnaître, mais aussi à accompagner pleinement, dans un soutien attentionnel qui devient le berceau possible de l'émergence du sens neuf. Cette expérience profondément corporelle du sens interpelle quant au changement de catégorie d'activité qu'elle représente : une transmutation d'une sensation corporelle en une véritable expérience de compréhension, voire d'illumination, sans médiation réflexive apparente de type traduction, déduction, inférence... Les sensations corporelles, à la fois expressions et témoins du fait que le corps est vivant, s'intensifient dans ces moments d'émergence de la nouveauté ; c'est justement cette intensification du ressenti corporel qui à la fois annonce la nouveauté, et attire l'attention du chercheur sur le fait qu'« il va se passer quelque chose », l'invitant à se tourner vers ce qui s'annonce. (Berger, 2005, p. 15, citée par Humpich, 2015, p. 99)

Voici nommé le lieu à partir duquel je narre depuis le début de mon chapitre quatre. Narration depuis un processus perceptif et dans un soutien attentionnel à l'origine du sens

émergent. « Pour le corps et par le corps » comme bannière de ma posture, s'enrichit du médium de la résonance à mes toiles performatives, dont celle-ci que je regarde maintenant. En cela, mon travail poursuit l'axe proposé par Ève Berger et s'en écarte partiellement. Car l'intuition créatrice met en jeu d'autres sens que celui purement corporel et de la sensation. Elle fait honneur à celui de l'imaginaire, de la métaphore et du symbole. Les créations naissent dans une promiscuité féconde avec les événements et les éléments constitutifs de mon pèlerinage, de mes déplacements géographiques de cette dernière année passée. C'est 'marrant', juste avant de lancer ma capsule YouTube à la sortie de ma crise et de ma résurrection, je retrouve dans mes pertinences personnelles de ma thèse un extrait relatif à ma paralysie de 2013. Je lis et place telle quelle l'écriture comme elle se donne :

Malgré un traitement à la cortisone, durant quinze jours, j'ai souffert intensément. Surtout les nuits où les douleurs temporales et occipitales me tenaillaient violemment. Passé un seuil de la douleur, je les accueillais comme les contractions d'un autre moi en train d'advenir. Je me souviens d'une phrase prononcée dans un de ces moments :

Dieu ou la Vie doit me cureter l'occiput. Ce qui me fait mal, c'est ma résistance à ce mouvement qui nettoie mes mémoires et mes représentations liées à mon rapport à l'amour, à son manque et aux silences de mes émotions négatives. Cette douleur est en train de faire de la place pour celui qui m'attend. (notes personnelles)

Mon œil gauche restait ouvert en permanence jour et nuit, je l'hydratais régulièrement de larmes artificielles (un beau clin d'œil pour un homme ému!). Il y avait quelque chose d'effrayant dans ce phénomène. Une petite mort me regardait en face et pourtant, c'est elle qui me faisait renaître avec la violence de l'espérance d'un savoir du corps, pertinent – la sensation, en tous cas, soudaine, très forte de ne pas avoir échappé à la mort, mais de l'avoir traversée. D'avoir été plutôt traversé par elle. De l'avoir vécue en quelque sorte. D'en être revenu comme on revient d'un voyage qui nous a transformés; transfiguré peut-être. (Semprun, 2012, p. 742) (Humpich, 2015, p.75)

Le rappel est troublant, comme l'est l'expérience de Semprun. La lecture met en relief le changement paradigmatique de mon rapport à ma blessure tout en voyant dans cette citation la *similitude* (Ricœur) avec mon parcours présentement. Un idem en apparence et qui ne s'oppose par, dans le fond, à une profonde ipséité. Je comprends

comme je l'avais jamais fait avant cette dernière phrase écrite que *l'idem peut servir l'ipse*.

- Je suis un ermite qui habite en ville

Première image à 0'14''. La lumière entourée par cette ombre m'évoque l'ermite, la retraite, loin du monde. Ce qui était le cas pour moi puisque je me suis isolé durant une semaine, au bord d'un lac, seul dans ce beau chalet. Ça m'évoque la transfiguration actuelle comme s'il y avait eu une inversion des rôles. La lumière a cédé la place à l'ombre. L'ombre de mémoires meurtries me (re)donner à ma lumière. C'est touchant. Le paysage dans cette capsule est contrasté avec tous ceux présents dans les autres toiles. Le lac Raquette<sup>139</sup> est sous la tempête. Il fait – 27°. Sa beauté est sauvage et souveraine. La puissance de la nature demande à l'homme de s'adapter, de s'incliner. Je m'incline devant la grâce du réel. 0'25''. L'âme de l'arbre et ses circonvolutions définissent son ombre. Je vois son noyau de plus près comme la métaphore de ma croissance que je regarde à la loupe. Je reconnais ses accidents et les cicatrices protégeant son noyau central. Et moi, quelle est ma puissance? De quoi est fait mon noyau central? Un peu plus loin, mon visage à peine perceptible est contenu entre deux arbres. Ma figure est présente dans la nervure de la forêt québécoise au milieu de mon hiver. Bougie. J'aime cette image, dégage une quiétude. Elle exprime les conditions idéales de silence, de contemplation et de solitude. J'ai besoin de ce moment de retrait pour rencontrer le souffle de l'émouvoir, le bonifier, stabiliser sa présence dans les bruits du monde et de mes mondes.

- Première apparition de formes : la métaphore du feu

Formes flamboyantes dans l'obscurité. Danse de mes identités. Je suis surpris par l'apparition de formes humaines drapées de cette lumière. Elles sont moi, je peux m'identifier à elles tout en étant toutes autres dans un mouvement vers l'avant. Ces ombres au nombre de deux, un peu grisâtres dans l'obscurité, m'évoquent la présence de mon frère jumeau. Vers où nous dirigeons-nous? Six mois après cette prise de vue du

---

<sup>139</sup> Dans la région de la Beauce, à quelques kilomètres du Lac Etchemins, à une heure de la ville de Québec.

foyer faite dans ce poêle à bois, je n'en reviens pas du chemin que j'ai parcouru et de la dimension visionnaire de ce moment. Les flammes sont plus vives, je devine des bras. Évidemment, je pense au camp d'Auschwitz avec une certaine émotion liée à la force symbolique de ce qui est là reliée à l'ensemble des informations recueillies sur l'histoire de cet événement depuis. C'est vertigineux. Anéantissement de l'identité. J'étais déjà dans un dialogue avec l'histoire de mon humanité, de notre humanité entière et je ne le savais pas au moment de prendre ces photos.

- Même hérédité, même milieu et pourtant deux êtres différents

Je vois les deux formes « jumelles » dans le foyer, comme deux *idem* animés par une flamme, l'un devant l'autre. Est-ce la réplique de ce personnage en moi, à la fois, celui d'un frère. Nous avançons vers la sortie des camps tous les deux. Je pense à Zazzo, collaborateur de Piaget et passionné par le phénomène des jumeaux. Je le cite dans ma thèse : « même hérédité, même milieu et pourtant deux êtres différents » (Zazzo, 2009, cité par Humpich, 2015, p. 14). Mon parcours a des similitudes avec celui de mon frère jumeau et des aspects très singuliers dont celui de la recherche, celui de mon rapport à la littérature et à l'écriture comme celui de la voie artistique. Finalement, qui de nous deux est sorti de son camp. Nous avons eu le même père, mais chacun a un rapport unique à lui. Je retrouve ces questions au début de ma thèse et qui peuvent s'appliquer à cette maîtrise :

[...] Comment et pour quelles raisons cette sensibilité (émotivité, affectivité) marquée comme une étampe doit-elle être située par rapport à la rationalité? Aurais-je pu vivre autrement et quel aurait été mon parcours de vie? Que puis-je apprendre d'un regard plus éclairé sur ce mode d'existence? Ce peut-il que cette phase de vie dans laquelle je traverse ma cinquantaine soit guidée autrement et de façon plus assumée? La place de l'émotivité dans les modes d'interaction et d'une affectivité à renouveler est d'actualité pour moi. *Je n'ai pas fait le tour sur la manière d'incarner mon rapport à la dimension affective* dans la richesse de ce qu'elle peut permettre comme dans les achoppements auxquels elle peut conduire. Les événements de ma vie m'obligent à reconnaître une difficulté à remettre en question un mode de vivre ou tout simplement à l'assumer totalement. Existe-t-il une autre voie? Cette recherche est une avancée décisive sur un chemin d'élucidation identitaire et sur l'assumance d'une posture existentielle. Elle est l'occasion d'une création de soi à travers des mises en travail sur plusieurs plans, des mises à jour et des réparations partielles de

blessures narcissiques et l'ouverture à de réelles transformations dialogiques.  
(*Ibid.*, pp. 14, 15) [je souligne]

La pertinence personnelle de ma recherche en 2013 s'aligne avec celle de 2018. Mot pour mot, cette citation a sa place, ici et maintenant ce matin du 21 août. Je réalise sur le fond musical de ma toile que j'ai choisi une autre voie pour ma maîtrise afin d'aller embrasser une réalité de ma personne inatteignable dans mon travail de thèse, non par lacune, mais parce que mon processus demandait une entreprise préalable pour m'ouvrir au chantier actuel (j'avais écrit « voix »). *Je choisis la voie symbolique, analogique et métaphorique*. L'herméneutique est ici radicale, car je n'ai pas essayé de traduire un message entendu dans ma conscience réflexive, affective. Il s'agit de laisser un sens de l'émouvoir se traduire en son et en image, et dans un montage mu par une Aisthesis sensible.

○ Existe-t-il une autre façon?

Mon processus et ma démarche de recherche sont une réponse à la question posée plus haut : « Existe-t-il une autre façon? » Oui, celle de l'art performatif. Je choisis la voie de la pratique audiovisuelle avec le postulat qu'une résidence d'artiste en moi-même et dans des lieux signifiants peut rendre compte de réalité et amener une signification différente sur le thème de l'homme ému, du praticien-chercheur ému. L'esthétique met chaos le sens rationnel et en évidence le message d'un sens véridique de mon existence. Le langage de la création permet de compléter le dictionnaire de ma cosmogonie.

Plus loin dans la capsule, à 1' 21'', je (re)découvre les deux silhouettes enlacées dans un baiser amoureux. Mariage. Deux faces de moi-même s'aiment amoureusement. Relation incestueuse sous l'œil de la suspicion narcissique et relation sacrée sous le regard d'une parole d'amour comme « aime-toi comme tu aimerais l'autre ». Le pari est difficile car il est miné par la culture compétitive entre les hommes. Un lien de reliance se donne dans les flammes jusque dans l'acceptation de la mort. Il y a deux jours, pendant le soin de Martine, je me suis entendu dire : « J'accepte d'apparaître au monde avec mes

deux faces, au prix de ma défiguration ». Visage masculin, visage au féminin. Ce matin, après cinq rencontres de dialogue manuel, m'est venue l'énergie de mon appartenance du côté de ma mère.

○ Marier mes deux faces

L'image des deux silhouettes en enroulement l'une dans l'autre m'évoque l'appel à l'équilibre masculin/féminin. Le mariage entre mes deux facettes identitaires, comme celui de tout humain, s'amorce dans ma remémoration. Plus loin, je suis frappé par le son, le son des flûtes. Double son, car j'avais deux flûtes en bouche. Il m'évoque le sifflet des trains de ma petite enfance et des récits de Jules Verne – Le tour du monde en quatre-vingts jours –, celui des trains de la mort par analogie au départ sans retour de ce monde pour des millions de personnes.

Baiser de l'émouvoir sur le sens, épine dans la joue. C'est ma joue percée par la lumière, je suis transpercée par un éclat de lumière. Puis, la silhouette élancée au-dessus de la grille du foyer me dit la possibilité de transcender l'existence des fours, mes propres conduites 'exterminatoires'. La métaphore est-elle insolente au regard de la réalité vécue ? Non, elle rend hommage l'effort de mémoire de toutes les personnes revenues (comme c'est le cas de Magda H.-L. ou de mon père). L'herméneutique se loge partout où le sens a besoin de renouvellement.

Plus loin, je vois la beauté des formes et des arabesques. L'émouvoir est un changement de perspectives, un souffle à l'horizontale pour transcender l'abîme, la chute là où le rapport à l'autorité m'a placé. La répétition amplifiée et démesurée ayant eu lieu dans l'enfance de mon père et celle de toutes les communautés martyres. Je vois défiler les formes incantatoires, dressées ou inclinées. 2'12''. Deux personnages sont reliés par des fils à d'autres, je vois deux oiseaux. Puis, il y a cette forme difforme d'une femme enceinte. Elle m'évoque la déformation de l'abdomen de ma mère suite au raccommodage barbare d'un chirurgien persuadé que sa patiente n'en avait plus pour longtemps à occuper ce monde. Ce buste ressemble à mon souvenir du sien.

- Mon rapport à la colère : la colère de l'ému

2'28''. La forme d'un serpent agressif me renvoie la gueule du monstre qui écrase le dire, mon dire. Quel est mon monstre intérieur? Je n'avais pas remarqué dans l'ombre du monstre la présence d'un petit personnage terrifié - moi? Face à face avec mon ombre et ce souffle du malin, présent à côté de celui du divin. Je m'invite à accueillir les entités paradoxales à l'origine de mes conduites en relation. Derrière un monstre se cache un enfant, un adulte, un groupe, une communauté ou une société, tous mal aimés. Alchimie de l'herméneutique instaurative dans l'acte d'auto-engendrement et d'auto-formation. La métaphore de la flamme entre dans le vif du sujet dans les deux sens de la formule. Le vif du sujet, c'est-à-dire, ce qui aborde sans détour un thème, et aussi, le vif comme on dit de la chair, qu'elle est à vif. Ici, celle du chercheur, sujet de sa recherche est brûlante. Expérience dans sa plénitude :

Il est nécessaire qu'il en soit parlé sous l'angle de l'apprentissage, autrement dit, que cette expérience symbolise des attitudes, des comportements, des pensées, des savoir-faire, des sentiments caractérisant une subjectivité et des identités. (Josso, 2011)

L'apprentissage est pluriel pour moi. J'y vois la promesse d'attitudes transformées, de comportements améliorés et de savoir-faire en lien avec l'émouvoir. Avant de quitter l'ombre – mais la quitte-t-on à jamais – il me faut en faire l'expérience singulière, y consentir, y parvenir aussi. Le risque de ne pas y arriver est présent. L'ombre est l'écho d'un visage en rage, agressif et en colère. Ces sentiments existent en moi, j'en ai parlé déjà dans ce chapitre. Force incroyable de destruction, énergie de création aussi. C'est drôle, le voisin débroussaille son jardin. Le son de son engin m'évoque l'agacement ou le harcèlement émotionnel d'une personne refoulée cherchant à se frayer un passage dans les interstices de ma présence zen. Que je suis habile pour ne pas aller là, je me reconnais! Il me faudra faire un rite de passage sur le thème de MA colère. Convocation à devenir conscient de besoin fondamental d'être reconnu. Comment je peux naître à ma *colère exprimée*, à cette émotion-manifestation proscrite dans ma culture familiale à l'exception

du patriarche? Pour Ferdinand Alquié<sup>140</sup> s'interrogeant sur les états affectifs, la névrose est aussi le névrosé lui-même, elle est son désir, un désir d'être reconnu. Envisager ma colère comme une *Autopoiésis* – œuvre et création de soi et par soi. L'émouvoir englobe l'expression singulière à la source d'une affectivité commune à rencontrer pour être dépassée.

- L'Agneau sacrifié et la colère de l'Agneau

En voyant la petite forme présente dans le foyer, je pense à l'Agneau sacrifié, mais aussi à celui de l'évangile, dans le christianisme. Innocence brûlée et colère de l'Agneau dont nous parle Leloup (Leloup, 2011) :

On comprend mieux alors la colère de l'Agneau soit la colère de l'amour qui ne tolère pas l'oppression des plus faibles par les puissants. L'amour vrai est le contraire de la tolérance et de la complaisance. [...] C'est la colère d'un cœur blessé par la méchanceté, la lâcheté, la veulerie des hommes : l'amour n'est pas aimé, l'humanité n'est pas heureuse, Yeshoua ne veut pas s'habituer à la normalisation du médiocre et du pire. (p. 253)

- La colère de l'amour

Le scandale de l'inhumanité des camps de concentration n'empêchera le rayonnement de sa lumière de grandir, au dedans comme au dehors. La condition humaine, celle de mon humanité trouve son salut dans le consentement à la fragilité et à la vulnérabilité. Cohabitation de la candeur au milieu de l'enfer, du précieux au milieu de l'abjecte et de *l'immonde*. Évidemment, le lecteur sait maintenant que mon usage de la formule neutre, à la troisième personne et à transposer au « Je ». 2'38''. Les deux personnages oiseaux ou un corps à deux têtes m'évoquent ma gémellité et mon être à deux visages; deux regards, deux intentions se mettent en tension l'une par rapport à l'autre. Le premier pourrait concerner la tradition et la culture (identité exocentrée), le second incarne le regard de *l'homme noétique* (identité égocentrée) tel que Marquez l'a établi :

---

<sup>140</sup> Cet auteur propose une pensée originale et éclairante sur la place de l'affectivité dans l'activité humaine. Je l'ai cité à plusieurs reprises dans ma thèse de doctorat.

C'est à partir du conflit entre la quête de son identité propre et l'identité donnée ou imposée que l'altération et la transgression des valeurs reçues peuvent se produire et conduire l'homme vers l'autorisation à devenir auteur et créateur de son existence [...] [s]es qualités [...] sont axées sur l'épanouissement de l'être et non sur la performance et le paraître [...] (Marquez, 2012, cité par Humpich, 2015, p. 84)

Je vis une tension dans l'effort d'étirer mon tissu identitaire. De fait, il est issu de ces deux appartenances vécues comme deux polarités. Le construit d'une culture d'une part, et l'autre qui, dès ma naissance, porte une souveraineté à découvrir tout au long de mon parcours pour l'incarner dans le cours de ma vie d'autre part. Quel est mon espace de souveraineté? Est-il métaphoriquement ce trait d'union qui lie identité/mêmeté-identité/ipséité? L'acte de m'y installer pour voir ce que cela me fait s'inscrit dans mon processus.

- Un personnage à deux têtes

Le personnage à deux têtes illustre la déformation intérieure vécue dans mon corps, mais aussi les tensions inhérentes à la co-présence de deux désirs (identitaire et ontologique). Dans mon parcours, et c'est un point commun avec la définition de l'homme noétique<sup>8</sup>, la progression vers l'accès de cette dimension de ma personne n'est pas graduelle, elle se fait par l'expérience soudaine me délogeant de la précédente. Arrachement donc pour me rencontrer. Arrachement identitaire vécu maintes fois dans ma trajectoire depuis ma vingtaine et les trente dernières années. J'ai traversé des zones de grande turbulence. Finalement, je les interprète aujourd'hui comme le jeu de la balançoire. Trait d'union entre deux désirs : ontologique (ce que mon âme souhaite et me demande) et identitaire (qui suit la loi du même). L'é-mouvoir, justement, bouge ces deux entités, en bouleverse la hiérarchie. Il la fait apparaître quand cela est nécessaire. L'é-mouvoir est une génération de force au sens d'énergie (energia) propice au réglage de ces deux tendances pour tendre à leur harmonie. Sans les opposer, il les fait dialoguer. La mythologie est éloquente et éclairante, mon personnage m'évoque Janus à deux têtes :

La première étymologie possible est le lien avec *eo* (« aller »), *iens* (« allant »). Janus répond au concept de « passage » et il est généralement honoré comme un dieu introducteur, lié au passage du temps (janitor, le portier).

La seconde étymologie, proposée par Paul Diacre au VIII<sup>e</sup> siècle, est motivée par le sens d'ouverture et propose, pour radical, *hio*, *hiare*, *hians* (« ouvrir, béer »), dont *Ianus*, *Janus* dériverait par la perte de l'aspiration initiale. Il le rapproche du dieu Chaos qui précède la création du monde.

La troisième étymologie, proposée par Nigidius Figulus se rapporte aussi à la notion de passage, d'ouverture, et fait de Janus un être dual [...]. (Source<sup>141</sup> : Wikipédia, consulté, le 22/08/2018)

J'utilise une autre métaphore, spatiale et écologique, celle de la rive. J'atteins l'autre rive atteinte dans l'abandon de ce à quoi j'étais attaché. 2'43''. Face à face d'une tête animale se regardant dans un miroir, la truffe collée au verre, les yeux fermés dans un rictus. Ce personnage ne cherche pas la performance ni la rationalité. Je le vois dans son désir de coller à l'autre de lui-même, l'autre visage qui est son reflet. Les qualités de l'homme noétique<sup>g</sup> sont nombreuses et j'y adhère : « La paix avec soi-même et le monde, une acceptation totale de ce qui est, une grande qualité d'écoute, une absence totale de ressentiments, une complète autonomie [...] la conscience et le besoin de transmettre ce dont il a fait l'expérience » (Marquez, 2012, cité par Humpich, 2015, p.84). Cela va bien avec mon personnage et l'autre qui suit ; les deux sont touchants.

Dix secondes plus loin, les formes agenouillées me renvoient à ma semaine et à mon besoin des autres. Elles m'évoquent l'empathie nécessaire pour être dans ma démarche d'émancipation, à l'image de nos méditations en communauté, en préparant le mariage de nos amis. Mais c'était aussi le mien qui se célébrait d'une certaine manière. Les flammes-mains, images de têtes, de torsion et de spirale me parlent des conditions de mon processus.

---

<sup>141</sup> Voir : [https://fr.wikipedia.org/wiki/Janus\\_\(mythologie\)](https://fr.wikipedia.org/wiki/Janus_(mythologie))

- L'artiste

3'19''. Je vois une flamme-artiste. Magie de l'évocation. L'artiste à la présence plus féminine, androgyne. Elle est sur la scène et dans l'ombre qu'elle illumine. J'y vois ma nouvelle colonne, le thorax et les membres tendus vers le public, et vers le monde. Je suis au cœur de ce qui de moi brûle. Ma chair incendescante brûle pour éclairer l'espace. Elle incanter mes sons, mais aussi ma parole et mes mots à moi. Elle est épiphanique de ma nouvelle identité. Métaphore accordée avec mon processus d'écriture de ce mémoire, avec ma trajectoire de vie et ses rebondissements.

3'38''. L'artiste se fait accompagner d'autre forme, dont celle qui évoque celui d'un bassin de femme. Harmonie parfaite. Je suis cet homme désirant, fasciné par le corps humain, sa sensualité et ses dimensions esthétiques comme un chemin d'accès à la beauté de la vie. J'ai les yeux fermés et la bande-son que j'écoute me met dans un état de quiétude devant ce spectacle visuel évoquant à la fois la mort et le devoir de sa mémoire. Je me sens reconnu dans ma quête, dans ma recherche, dans la question qui m'habite sans me sentir pressé d'y répondre. Mais je suis capable de rester en présence avec elle, encore aujourd'hui. Le contraire de la présence n'est pas l'absence mais l'indifférence. Ne plus être indifférent à certains aspects de ma présence au monde, à ses origines au cœur des flammes et de la misère de notre humanité. Mon corps et le monde forment une et une seule marée animée par de grands courants affectifs.

- Les entités affectives

« Il y a un espace mythique où les directions et les positions sont dictées par de grandes entités affectives » (Merleau-Ponty, 1945, cité par Humpich, 2015, p.607). Cette citation de ma thèse compte parmi celles qui m'a le plus marquée, elle rejoint la pensée tisserande de Bidar (2016). La flamme animée par le souffle fait jaillir des tissus de sens. Je me les approprie. Le phénomène analogique et métaphorique créer un *monde magique* (Sartre) propre à une nature d'émotion : elle est là, à 'bas régime' et me retrouve comme ces mains dansantes à 3'50''. Des mains à peine formées dans l'espace. Elles sont une

fête, une célébration d'une voix intérieure. Mes acouphènes apparus il y a deux jours créent un écho de l'ambiance sonore, des paroles et des sons. Deux personnes en moi écoutent le monde. La petite voix prend une forme concrète dans mon déficit que j'espère passer. Le décalage dans mon audition y compris quand je joue du piano m'intrigue. Que me dit-il ? La belle et la bête en léger différé pour en saisir le dialogue en réciprocité. 4'02''. Soleil dans l'écran, le lumineux jaillit de l'ombre. Le rayonnement du soleil sur le Lac Raquette métaphorise une caractéristique de l'homme ému et sa capacité d'aller chercher la lumière là où par habitude, c'est l'ombre et la noirceur qui priment. Je le vis dans ma présence en ce moment même, dans un dialogue entre trois instances. Ce sont mon état corporel, ma présence à mon processus et la présence des auteurs dans ce cheminement. C'est émouvant de me rendre compte de ce lien pluriel au service d'une *affectivité compréhensive*, d'une altérité entre des dimensions anthropologiques en co-construction :

L'affection et la compréhension sont posées comme réciproques et presque semblables : elles se recouvrent l'une l'autre. Pas d'affection sans compréhension, pas de compréhension sans affection : l'affection est toujours compréhensive, et la compréhension est toujours affective. Pourquoi ? Parce qu'elles sont toutes en quelque sorte « ouvreuses » et « ouvrières » du sens. C'est toutes deux, dans leur connexion et leur quasi-équivalence, qui font du sens – qui « font sens ». [...] Il s'avère alors que l'affection est le premier accès au « sens » : l'affection est herméneutique. Ou la compréhension est affective. (Escoubas, 2008, p. 273, cité par Humpich, 2015, p. 639)

J'aime cette citation, car elle me sort de la dualité compréhension/affectation y compris dans le processus performatif à l'œuvre dans cette recherche. Après avoir évoqué l'autorisation noétique, je m'engage sur un chemin dans lequel je me laisse être affecté par la compréhension en même temps que je laisse le sens m'affecter en synergie. L'étymologie grecque, *sin – energia*, marque la force à l'œuvre. Je le vis en ce moment.

- L'intérêt d'un chemin, c'est d'y marcher !

Je suis allé à Natashquan, puis au Lac-Raquette pour emprunter d'autres chemins dans la forêt du sens. Ce qu'Heidegger présente avec élégance et poésie. Ce chemin, mon chemin, il :

promet des choses imprévisibles, des choses qui seraient la voix ou le visage de ce qui est resté pour longtemps caché, voix et visage de ce que nous pourrions dévoiler par la force que nous faisons subir aux choses pour qu'elles se dévoilent. Le chemin n'a d'importance que pour celui qui en connaît l'importance, que pour celui qui est en quête de quelque chose ! Comme cette forêt où bûcherons et forestiers ont beaucoup de choses à faire et à voir. Le chemin n'est en position de chemin qui ne mène nulle part que pour ceux qui n'y ont aucun intérêt. Le chemin de la pensée n'est pas un chemin bouclé et fermé, il est pour ceux qui s'y connaissent bien une aventure méritée vers quelque chose qu'on devrait faire parler ! Mais le chemin est fermé lorsqu'il y a désintéressement. Le chemin est une affaire d'intérêt ! Cherches-tu quelque chose dans ce chemin? Alors il est bon pour toi d'y marcher ! Tu n'as rien d'intérêt dans ce chemin? Alors tu n'y trouveras rien !<sup>142</sup> (Cité par Humpich, 2015, p. 682)

N'est-ce pas beau de me trouver là au moment de poser ma problématique en son, en images dans la légèreté et la profondeur du non-sens pour ma rationalité? Tous mes sens ouverts vers l'imaginaire et la dans des mes émois. Tour de force de la création artistique de s'exécuter parce que cela demande à être fait depuis un désir qui ne prétend pas à l'utilité, mais à l'affectivité pure. Rester sur le rail de l'intuition, de l'émotion et de l'émoi. Devant la scène de l'artiste et la quatrième image-clé pour moi, celle de ce torse lumineux qui ressemble à une structure grecque, sortie du trou béant de l'univers, du néant ou du cosmos (tronc d'arbre). Corps parmi les objets du monde. Je suis homme, un être parmi les êtres qui peuplent la création et qui lui donnent de la valeur. L'évocation problématise l'existence qui est la mienne et qui se reflète dans cette recherche. Je feuillette le volume III de ma thèse, à la conclusion, je découvre une citation de Damasio :

Nombreux sont ceux qui ont tenté de négliger l'émotion dans leur quête pour comprendre le comportement humain. En vain. Le comportement et l'esprit, qu'ils soient conscients ou non, ainsi que le cerveau qui les engendre refusent de

---

<sup>142</sup> Voir : <http://digression.forum-actif.net/t457-heidegger-et-le-chemin>

livrer leurs secrets lorsque l'émotion et les nombreux phénomènes qui se cachent sous ce nom ne sont pas pris en compte comme il se doit. Toute discussion sur le thème de l'émotion nous ramène au problème de la vie et de la valeur. (Damasio, 2010, p.135 cité par Humpich, 2015, p.782)

Ne rien négliger de mon affectivité et de celle de l'autre en moi. Je réalise que la voie performative me donne une voix à la source d'un langage que je n'ai pas encore explorée en recherche. Merci à Luis Gomez gonzalez de me mettre en chemin vers ma propre rencontre inédite avec l'émouvoir comme trait d'union entre identité et ipséité. Je la vois comme un souffle qui provient de plus loin que ma propre personne. J'ose croire à l'appel de regarder autrement et plus profondément le monde de l'affectivité. Je rejoins les penseurs engagés à promouvoir la sensibilité affective, dans l'utopie de contribuer à faire évoluer sa connaissance en commençant par y travailler pour moi-même. Je lis les dernières lignes de ma conclusion de thèse en même temps que je regarde les dernières images de ma capsule. Synchronicité entre un top arrivée et un top départ :

Un horizon de sens a émergé et pour le praticien-chercheur ému advenu à la fin de cette thèse, il est aussi une oraison de l'émouvoir comme un des supports de la sensibilité au sein des pratiques du Sensible. L'homme ému sur ce mode embellit en quelque sorte la pédagogie perceptive, car il 'extimise' un de ses traits anthropologiquement fondamental ; il rend compte d'une valeur ajoutée au Vivre avec et à un Vivre-ensemble depuis une humanité humanisante (Honoré). (Humpich, 2015, p. 814)

J'en suis là, à la quête d'une humanité humanisante. L'utopie ne me quitte pas, je finis et je commence avec elle, mais cette fois dans le souci d'y penser au Je et par lui. Je peux m'insatller dans mes propres terres, celles de mon existence de personne sociale, incarnée et plus palpable dans le projet d'y faire advenir une praxis. 4'7''. Je vois la flamme qui forme un membre supérieur tendu vers le haut. La similitude est troublante. Une fois de plus, elle appelle mon rapport au corps et aux fascias qui la composent. Et puis, il y a ce personnage au centre, entouré d'autre forme. Il joue quelques notes de piano sur les cendres du monde. Appel à l'immortalité. Il me faut trouver ma gamme, ma manière de jouer ma musique à moi. Quelle est ma vocation. Je suis un ermite au milieu des bruits du monde, bruits comme parasitage de l'essentiel, bruits comme manifestations

de la condition humaine à rehausser d'une conscience. Et comme j'en fais l'expérience ces dernières semaines, c'est bien en moi que l'élévation m'attend. Oser devenir le monde que je souhaite. Dernière image de la toile « le Souffle de l'émouvoir ». La pertinence de ce qui s'y joue tient de son aspect visionnaire au regard des cinq mois qui viennent de s'écouler depuis cette production. Qui était cet autre moi-même derrière les commandes? Le personnage est incliné. Il semble retiré du monde et baigné dans sa présence, habitant son être dans son entièreté avec souveraineté. Je suis un homme de prière qui marche, qui marche... et je m'émerveille de mes pas. Dans mon pèlerinage qui s'achève ici, je retrouve Le Breton (2012):

La marche est une ouverture à la jouissance du monde, car elle autorise la halte ; l'apaisement intérieur, elle ne cesse d'être un corps à corps avec l'environnement, et donc de se donner sans mesure et sans obstacle à l'exploration des lieux. Elle se décline à hauteur et pas d'homme, dans la lenteur, elle est un apprivoisement patient des lieux, qui laisse le temps de la découverte, du passage des frontières [...] La beauté du paysage force à lever les yeux et à reprendre son souffle en se demandant par quelle chance on se tient là aujourd'hui. (Le Breton, 2012, p. 82)

Je me donne sans mesure dans cette recherche. Pas d'urgence. Je reprends mon souffle. Impossible de me trouver ailleurs qu'ici, à Natashquan, au Lac-Etchemin, à Syros, à Wrocław et à Cracovie, en Alsace et à Rimouski. Certains lieux – plus intérieurs qu'extérieurs en définitive, imposent la nécessité d'une halte. Au nombre de six (au moins) en ce qui me concerne dans mon aventure exploratoire, je les (re)traverse dans une marche vocale qui dure près de dix heures. Je suis habité d'une conviction : les lieux, leurs personnages, leur silence et leur non-dit m'attendaient autant qu'ils me hantaient sans que je le sache vraiment. C'est le défi d'une convergence entre une histoire personnelle et une autre, commune, à renouveler. Je suis là, placé sur le belvédère du sens, dans ce faux surplomb depuis lequel à nouveau et pour la dernière fois je refais la boucle, ou plutôt, je poursuis ma spirale herméneutique. La lumière qui éclaire l'ermite donne accès à la fois au monde ordinaire de mon existence et à ses miracles quotidiens. Une dimension du réel s'ouvre, différente. Je (re)trouve l'usage de mon visage en entier, un masque tombe, qu'ai-je à dire maintenant? Qu'ai-je à entendre de cet autre moi-même?

## CHAPITRE 6

### SYSTEMATISATION

#### Belvédère

Dans le chapitre précédent, j'ai essoré mon expérience pour en tirer le jus. Il était bien opécifié comme peut l'être l'eau mêlée au limon lors de la fonte de mes glaciers intérieurs. Par moments, la substance était limpide comme l'eau d'une source. Le sens suivait le pas le pas de la révélation et me donnait un sentiment d'existence inédit. Je me sentais reconnu dans l'essence même de ce qui m'habite. Une série de questions restent présentes, mais je les habite autrement. Qui suis-je et qui je deviens ? D'où me vient la multiplication de mes pratiques, de mes mouvements migratoires, de mes changements relationnels, de mes transitions d'appartenance ? Quelle est la nature de mon exil ? Suis-je réellement devenu un l'homme apatride? Dans cet ensemble, j'ai rencontré l'homme de désir, de peine, de joie, et de colère à exprimer. J'ai vu les promesses d'un homme en transition dans ses attitudes affectives.

**Systematiser**, c'est tenter de faire ressortir les grandes thématiques issues des mouvements précédents, et ce, dans l'effort de tirer un *portrait compréhensif et synthétique*. La toile performative que le lecteur va découvrir est constituée de l'ensemble de mes créations audiovisuelles et sur lesquelles s'est posée une voix, la mienne. Elle s'est introduite de façon organique et intuitive. Le résultat reste sous la guidance de la performativité. Il est l'expression et le fruit des démarches qui ont précédé cette création, en tenant l'axe, « Qui suis-je? » Son organisation a sa cohérence et raconte un sens se faisant, en surplomb comme la vue du paysage depuis un belvédère. Je devais me décaler en quelque sorte de là où j'étais campé afin de voir le paysage de mes terres autrement. Cet

exercice suit la vocation initiale de la systématisation qui, comme le précise Gomez-Gonzalez (1999, p. 118) est :

[d'] emprisonner le sens de la raison pour empêcher que la raison n'emprisonne le sens. J'avais retrouvé la vocation initiale de la systématisation. C'est-à-dire, la systématisation avait trouvé l'appel de la rencontre, l'appel à la rencontre. [...] [l]a raison en retenue, l'intuition en expansion. (Gomez-Gonzalez, 1999, p. 118)

Pour Gomez-Gonzalez (1999, p.114), cette étape est une quête de sens et la recherche d'un réseau cohérent de relations significatives dans un récit éclaté. Elle n'est pas une simple catégorisation ou thématisation servant à disséquer un contenu pour en extraire une généralisation à posteriori. Elle se présente davantage comme une tentative d'arrêter un mouvement d'interprétation et de réinterprétation potentiellement sans fin pour *contraindre la raison à une rencontre*. Dans le cas de figure de cette recherche, il ne s'agit pas seulement de poursuivre un texte en le regardant depuis la raison, mais de plus, il s'agit d'extraire de la dernière capsule YouTube réalisée un contenu écrit. Je rencontre un défi similaire à celui nommé par cet auteur. Il est lié à la créativité que je vis en harmonie avec la spiritualité,

Le texte qui continue à s'écrire, mais du côté de la raison, tout en gardant l'esprit d'intuition qui lui a donné son souffle. Il fallait permettre la naissance d'une certaine spiritualité du texte. J'étais face à une impasse [...] permettre l'expression de cette spiritualité comme réalisation d'une rencontre raison-intuition. (*Ibid.*, p. 116)

## **6.1 LE BELVEDERE DU SENS : PREMIERE SYNTHESE SUR FOND DE 'RESURRECTION'**

### **6.1.1 Le temps du rassemblement identitaire : Cinquante-six minutes pour vivre ma 'résurrection'**

En vérité, en vérité, je vous le dis,  
celui qui croit en moi  
fera aussi les œuvres que je fais,  
et il en fera de plus grandes.  
(Jean 14,12)

Je me souviens de ma première rencontre avec mon ami Serge. Nous sommes allés ensemble à Natashquan (la main que l'on devine dans ma capsule « Natashquan », celle qui pointe le panneau « FIN »). Il a été prêtre, puis docteur en psychologie. Il est l'initiateur avec Jean-Marc Pilon (2016) de la belle aventure de notre département de psychosociologie qui se poursuit aujourd'hui. Nous sommes en juin deux mille dix, je viens de participer au colloque international « Identité, altérité, réciprocité » organisé par l'UQAR et notre laboratoire de recherche doctorale du CERAP. Serge m'accompagne à la gare routière de Rimouski d'où je prends mon bus pour Montréal. Nous discutons une bonne heure sur mon parcours de vie, mes aspirations, la thématique de mon doctorat sur l'homme ému. Mon ami me présente l'ouvrage « Ma vie - Souvenirs, rêves et pensées » de G. Jung. Dans le cours de nos échanges, il me lance : « Toi, tu es un mystique et tu ne le sais pas ! » Son assurance me trouble. J'ai encore l'image de 'sa face<sup>143</sup>, et le son de sa voix en train de me baptiser « mystique ». Je n'ai pas résisté. Je monte dans le bus qui va me conduire à l'aéroport Trudeau de Montréal. Je m'en retourne en Grèce, vers Athènes, endossé d'une nouvelle identité. Pas facile à habiter et à incarner dans le monde ! Et pourtant...

Résurrection. Pourquoi ce terme? Je consulte Wikipédia : « La résurrection désigne le fait de revenir à la vie après une disparition plus ou moins longue. En français, le mot desextinction est employé pour le retour à la vie d'une espèce éteinte. [...] Phénomène surnaturel ne relevant pas de la sphère humaine [tel qu'on la perçoit] » (Source : Wikipédia, consulté le 23/08/2018).

Sans équivoque et métaphoriquement, je reviens à la vie dans une synchronicité jungienne époustouflante pour moi. Ce matin, je suis réveillé vers trois heures et demie par une de ces insomnies d'éveil que je connais bien. Un mouvement interne et débordant mes contours corporels m'installent dans un rapport à moi et au vivant que je reconnais. J'ai l'intuition que quelque chose m'attend. J'écoute mes pensées défiler sur mon rapport à mon visage, celui à ma parole narrative de mon pèlerinage dans toutes mes capsules. J'ai parcouru du chemin depuis une semaine. J'ai bouclé un cycle en finissant cette série

---

<sup>143</sup> L'expression québécoise résonne plus positivement que l'usage en français que je connais.

d'enregistrements. Ce matin du 8 août 2018 me prépare-t-il son lot de surprises? Je le pressens. Effectivement, plutôt que de me lever pour écrire dans mon journal, je prends mon enregistreur Pro Zoom H6 puis le cale sur mon thorax avec le petit trépied rouge. Je suis allongé sur mon lit au milieu de la nuit. J'appuie sur « enregistrer » et le point rouge s'allume. C'est le début d'une expérience inouïe et que l'analogie avec la « résurrection » illustre à merveille.

Cher-e lecteur-trice, voici le cadeau que je me suis fait et que je dépose à ton intention, à ton attention. La toile performative « Le belvédère du sens » est la 'création-témoin' de mes efforts autobiographiques tapis dans un silence absolu, enchâssé ou noué entre l'interdit de dire, le mal-dire ou le bien-dire (re)visités par une parole, la mienne dans un moment de retrouvailles ; silences redressés dans l'audible et le palpable de mon pèlerinage performatif. Les différents mouvements qui le constituent sont une manière d'écrire la vie et d'éviter les pulsions de mort (Gomez Gonzales, 2017, p. 143), ils accompagnent tout en la faisant advenir la dé-sidération de mon visage et d'une parcelle de mon identité. Est-ce la toile de mes nouveaux visages et des paysages - 'paix-visages' - de mon identité-ipséité dans l'horizon de mes nouvelles pratiques psychosociales?

### 6.1.2 Toile performative n° 10: « Le belvédère du sens »

[https://youtu.be/\\_AomHSqW9xE](https://youtu.be/_AomHSqW9xE)

## 6.2 REVENIR SUR LE MONTAGE

Je me lève de cette nuit bouleversée, place devant l'ordinateur, lance l'application « Imovie », place l'ensemble de mes capsules dans un agencement intuitif. Je cale la bande-son telle quelle, poussé par une organicité<sup>g</sup> comme si mes mains, ma pensée, mon affect ne décidaient plus rien. « Ça » agit. Je suis témoin de ce pouvoir-faire à l'œuvre. En trente minutes, le tour est joué. Je prends une autre séquence de travail pour placer les fondus

enchaînés, peaufiner l'ensemble. Je lance la vidéo. Je m'arrête au bout de cinquante-six minutes. La vision de l'ensemble? Je n'ai pas de mot pour l'instant. Je suis habité par une divine émotion au contact d'une réalité qui ne se pense pas, mais s'impose dans la fragrance de *l'être pluriel reconnu*, cet autre moi-même. Révélation dans une synthèse (*synthesis* ; toutes les places ensemble); résurrection.

Quant à la beauté et à l'intensité du sentiment pendant les visions on ne peut s'en faire aucune idée. C'est ce que je n'ai jamais vécu de plus prodigieux. Et quel contraste, le jour ! [...] Tout m'irritait, tout était trop matériel, trop grossier et trop pesant, limité en espace et en esprit. Tout était rétréci artificiellement pour des fins inconnaissables et cependant semblait avoir un pouvoir hypnotique péremptoire pour que nous y croyions, comme si c'était la réalité même, alors que clairement on en saisissait l'inanité. [...] [l'i]mpression que la « vie » est ce fragment de l'existence, qui se déroule dans un système universel à trois dimensions prévu spécialement à cette intention. (Jung, 2000, p. 337)

Mon expérience rejoint celle de Jung. Avec cependant une différence notable liée au phénomène de concrétude et d'accordage AVEC, DANS et POUR ma vie. C'est là, ici, dans ma chair et dans mon existence interhumaine. Les images et les sons, les paroles entendues, la mienne dans sa lenteur, en voix source sur laquelle mes mondes défilent me ramène à différents niveaux de conscience. Lesquels ne sont plus amalgamés dans un chaos, mais organisés dans une linéarité et dans une horizontalité. Elles me portent à la fois vers les hauts plateaux de l'être et m'ancrent dans le sol de mes pratiques psychosociales.

Et puis, si rêve il y a, celui-ci est disponible dans son intégralité pour le monde qui s'y intéresse. Devoir de la mémoire d'augmenter la vie possible et à venir. Le lecteur, auditeur, spectateur peut à loisir assister, participer, créer sa propre version de l'histoire, dans la liberté de ses résonances. Il y a toujours quelqu'un, quelque part qui a besoin d'aide...qui a soif, et qui pourrait s'abreuver. 'Génie' de la technologie, alliée de processus de création de soi, de l'autre. Écrire ou filmer, siffler ou jouer de la flûte, monter des toiles performatives, lire et dialoguer avec mes auteurs sont autant de pratiques servant un seul désir : « La motivation de l'écriture d'une histoire de vie [ou de ses fragments] est d'abord, justement, *une motivation de vie*, y compris quand nous n'en sommes pas encore conscients. » (Bertrand, 2017, p. 234)[Je souligne].

### 6.3 LE PELERINAGE PERFORMATIF : UN VOYAGE PLURIEL QUI FAIT SAUTER MES MECANISMES

Mon périple me rappelle une activité de mon adolescence. Nous allions regarder des ‘Conférences du Monde’. C’était une sortie en famille extraordinaire. J’aimais le cinéma « Le Palace » où, une fois tous les quatre mois, un aventurier y présentait un documentaire sur son voyage effectué dans des contrées peu fréquentées de la planète. J’étais fasciné par les images et la présence humaine du personnage central pendant le film dans des espaces si inattendus et inconnus pour moi. Le visionnage passé, une discussion avec le public débutait. L’aventure rendue accessible et compréhensible pour nous, publique, me rendait assoiffé de ces moments d’école buissonnière de ma quotidienneté. En suis-à toujours? Je constate la force formatrice de mon trajet actuel sans en saisir encore toutes les dimensions. Des verrous ont sauté.

Lorsque le voyage est occasion de formation de soi, c’est qu’il a pu faire sauter tous ces mécanismes. En nous privant des habitudes sur lesquelles nos capacités de présence se reposaient mollement, le voyage nous fait basculer dans le mystère du « soi-même » : l’ipséité jaillissante dans l’immédiateté de chaque instant. (Galvani, 2017, p. 36)

Je signe. La citation correspond à mon expérience. La pratique artistique nécessaire à la création des capsules YouTube, puis la narration qui l’a suivie m’ont fait basculer dans le mystère de « moi-même » et dans la promesse de mes ministères?

La dimension formatrice du voyage, sanctionnée par la sagesse proverbiale *les voyages forment la jeunesse*, a tellement été répétée qu’elle en est devenue triviale. Mais, si cette vérité est évidente au sens commun, elle reste étonnamment absente de la recherche sur l’éducation même si elle a été reconnue dans les mythes et les philosophies de l’éducation.

Depuis toujours, la formation se pense comme voyage symbolique, le voyage de l’âme : ce que les Grecs nommaient « psychagogie ». Mais assez souvent également, la formation s’accomplit dans un véritable périple. [...] (Fabre, 2003, p. 43). (Galvani, 2017, p. 41)

C'est vrai, je me suis déplacé depuis le début de ma rédaction. J'ai traversé un océan, des mers et quatre frontières (Canada, France, Pologne, Grèce). Une autre forme de voyage a eu lieu, intérieur celui-là. Les deux m'ont rajeuni car ils m'ont rapproché d'une âme en quelque sorte, la mienne. J'ai besoin de rendre compte de ce phénomène.

### **6.3 EXTRAIRE LES THEMATIQUES D'UNE ŒUVRE A PLUSIEURS NIVEAUX**

Je m'apprête à (re)visionner ma capsule YouTube. Je l'ai vu hier une première fois avec mon directeur de recherche. L'expérience est très fraîche. Je vois défiler dans ma tête des moments forts (surtout ceux de nature émotionnelle) pendant lesquels je me mets en point d'appui pour rester 'Zen'. Les bouleversements identitaires me faisaient signe en amont de l'être réflexif campé dans cette séquence partagée. M'exposer à une double altérité, à celle de l'autorité institutionnelle et à celle de l'amitié me permet de prendre conscience des identités plurielles en dialogues. Je les convoque dans ce chapitre. Elles agissent à différents niveaux de réalités que je vais devoir décrypter. Je m'en vais consulter le *documentaire* d'une auto-formation en cours. Tiens, le statut de ma création change. La catégorisation de Pascal Galvani est éclairante :

Ces prises de conscience ne sont possibles que par la superposition des différents niveaux de réalité de soi (autos). [...] [1]e préfixe auto dans le concept d'autoformation désigne trois différents niveaux de réalité (je-moi-soi). [1] Moi ou « moi-même » qui est un composite de multiples identifications cognitives, pratiques et existentielles. [2]Soi ou « soi-même » (ipséité) qui est ce « je-ne-sais-quoi » sans forme, antérieur aux images et aux récits que le sujet a déjà fait de lui-même et auxquels il s'identifie comme un « moi ». Le soi est une potentialité originale pouvant jaillir à chaque instant (et plus particulièrement dans les *kaïros*). [3]Je ou « sujet réflexif » instance de l'action réflexive. (Galvani, 2017, p. 42)

#### **6.3.1 Un accordage somatopsychique sensible et interpersonnel avant de m'engager**

Samedi 25 août, quatre heures quarante du matin. Ma sixième méditation m'a déplacé vers un lieu de réceptivité et de sensibilité de tous les possibles. Grâce au réseau internet et

à la bonté de mes amis et collègues, je me relie à la France depuis le début de la semaine et aux méditations animées par Danis Bois sur le thème de la pleine présence et de la chaleur humaine<sup>144</sup>. Dans Rimouski silencieuse, mon horloge et ma motivation organiques d'être là à ce rendez-vous ont remplacé le réveil. Ce matin, après quarante minutes d'oraisons sensibles, je me sens plein et débordant de la lenteur sensuelle dans ma chair. Je me vis relié à la chair du monde. Pas de métaphore ici, c'est concrètement dans ma subjectivité corporéisée<sup>g</sup>. Je suis tissu humain dans la pleine présence de la chaleur interhumaine ; la distance est un leurre, la proximité aussi. Si loin et pourtant si proche. Gratitude pour l'œuvre en cours. Je me sens prêt pour aller me rencontrer, unifié et équilibré par ma présence à mon cœur, à ma tête, à mon bassin, à mes membres, ma peau comme à ma psyché. Mon être réflexif et affectif baignent dans un amour bien particulier. Il est vaste au point de ne pas avoir de limite. Cette amplitude me permet une attitude des plus bienveillante à mon égard ; très utile pour la tâche qui m'attend. Ma conscience tisserande est ouverte, l'œuvre de ce mémoire attend ma reliance plurielle pour livrer ses secrets. Je pars à l'écoute de sa mélodie...De sa tempérance.

---

<sup>144</sup> Stage annuel qui rassemble un public nombreux autour du fondateur de la pédagogie perceptive, le Pr. Danis Bois. La méditation du mercredi a été animée par ma collègue Jeanne-Marie Rugira. Ce fait me réjouit ; il montre la collaboration étroite entre nos deux communautés de chercheurs et d'humains.

## CHAPITRE 7

### MODELISATION : QUE M'APPREND MA DEMARCHE?

#### Belvédère

Je rentre dans un autre *régime d'écriture* (Becker, 2004) animé de la conscience d'un auditoire « universel » potentiel. Dans cette ultime étape, il s'agit pour le chercheur de s'éloigner du singulier, de s'extraire de la syntaxe à la première personne pour passer à la troisième sans nécessairement quitter sa singularité. Au bord de la « crampe de l'écrivain » (*Ibid.*), je prends de la hauteur conceptuelle sans perdre l'essence de ce qui est là pour communiquer au lecteur la dimension qui se loge dans mon être-dans-le-monde, avec le postulat que je suis création et co-créateur de celui-ci (Gomez Gonzalez, 2013, p. 11).

#### 7.1 COMPRENDRE LE SENS DE L'EXPERIENCE DU MONDE DEPUIS MON EXPERIENCE SINGULIERE

*La vie sans musique, c'est tout simplement  
une erreur, une fatigue, un exil.*

(Nietzsche)

##### 7.1.1 La métaphore théorisante et pratique chez Honoré

Alors qu'il serait préférable de quitter l'usage de la métaphore et de l'analogique qui cependant restent au cœur de la pensée humaine<sup>145</sup> (Hofstadter & Sander, 2013, p. 236), un

---

<sup>145</sup> Car les objets ayant plusieurs identités, on ne peut éviter les turbulences catégorielles. Pour exemple l'appellation métaphorique de « Mémoire » pour nommer cette recherche en maîtrise. La métaphore ne choque personne au sein de l'académisme scientifique alors que ces auteurs critiquent par ailleurs la tendance

retour sur ma démarche me fait entrevoir une analogie musicale à vocation théorisante et pratique. L'expérience faite tout au long de mon parcours peut se condenser dans une formulation chère à un philosophe de la formation et du soin, celle de l'épreuve de la présence (Honoré, 2005). Cet auteur recourt à la métaphore musicale pour faire comprendre avec éclat ce que peut être l'expérience humaine vue sous l'angle de la présence au monde et du sentiment d'existence. Epreuve de la présence, expérience humaine et sentiment d'existence s'accordent avec la notion-carrefour d'identité-ipséité. L'usage métaphorique de la résonance, des tonalités et même de la gamme est récurrent dans son œuvre. Elle alimente le champ de l'étude des pratiques psychosociales comme celui de la psychopédagogie perceptive<sup>146</sup>. Honoré me vient en aide pour me sortir d'une embûche :

Dans la résonance, la tonalité est ce qui se donne à entendre, pour qui peut y entendre quelque chose - c'est-à-dire l'homme en son existence - dans sa « tenue » dans le monde. C'est à partir de cette tonalité de la résonance qui retentit en nous affectant, que nous déterminons notre manière d'être. (Honoré, 2005, p. 81)

L'homme ému se caractérise par cette propension à résonner depuis son intimité silencieuse en quête d'accordage avec son être-au-monde (Humpich, 2015, p. 327). Tout au long de cette recherche, il a été question de l'épreuve de sa présence, dans le sens où,

[S]'éprouver soi-même n'est pas uniquement se ressentir mais se mettre à l'épreuve. C'est interroger sa manière de s'accomplir dans des activités en déployant la vie, [...] dans la perspective de sa propre sauvegarde, c'est faire le point avec sa santé considérée comme ce qui dynamise le déploiement de la vie dans l'accomplissement de son existence. [...] Dans la mise à l'épreuve de soi, c'est la tonalité de la présence à soi, donc le sentiment d'existence découlant de

---

à s'offusquer devant cet usage « qui détourne l'attention d'une personne des qualités essentielles de l'objet » (Hofstadter & Sander, 2013, p. 32). Ces deux auteurs s'en donnent à cœur-joie pour démontrer l'omniprésence de l'analogie et de la métaphore dans le monde de la recherche scientifique, qu'elle soit de nature quantitative comme qualitative.

<sup>146</sup> Bernard Honoré est psychiatre et philosophe. Il est le premier à avoir publié un ouvrage théorique sur la formation comme processus central de l'évolution humaine. Intéressé par la question de la formation et du sens de l'expérience dans l'histoire de vie (2014), il était présent au colloque international « Identité, Altérité, Réciprocité », organisé conjointement par notre département de psychosociologie et le CERAP. Dans cet événement qui a eu lieu à la Cité des sciences, à Paris en 2010 en tant que conférencier, je questionnais la pertinence de mon élaboration du concept de l'homme ému, il a pris la parole pour insister sur le fait que ce terme permettait de mettre en perspective la question essentielle de l'affectivité dans nos pratiques.

l'affection par cette tonalité, qui est premier. Nous pensons et agissons dans toute mise à l'épreuve de soi à partir d'un sentiment de l'existence. (Honoré, p. 95)

Pour Honoré toujours, le sens de l'expérience s'enracine dans la vie émotionnelle et affective qui altère l'espace perceptif et collabore au sens nouveau de l'expérience que nous vivons. Dans des situations de mise en présence de l'inconnu ou dans l'attente de quelque chose de redoutable ou de bénéfique, dans la jouissance de la vie ou dans la souffrance, s'élabore un sens de l'existence où sont mêlées des « gammes de sentiments fondamentaux, caractérisant notre pouvoir-être, notre formativité, notre être en vie. » (Honoré, 2014, p. 41) Honoré inaugure la réflexion conceptualisante de cette recherche. Sa pensée et l'espace métaphorique qu'il utilise alimentent mon regard rétrospectif sur l'ensemble des chapitres précédents. **Il permet d'envisager la gamme tempérée de l'homme ému comme l'expression métaphorique conceptualisante afin de modéliser mes apprentissages et les mises en sens d'un parcours d'autoformation et d'hétéroformation ; et ce, par le jeu d'une paxis performative.** Pour Shakespeare, la vie est un grand théâtre. L'utopie d'un monde plus vivant n'est-elle pas aussi que la vie des personnes et des systèmes soit l'occasion d'une symphonie des plus vivantes, vibrantes (Pessoa, 2008, p. 395)? À ce titre, l'univers de la composition musicale s'est doté de la gamme tempérée<sup>147</sup> dite aussi gamme au tempérament égal. Elle est constituée de 12 demi-tons :

D'un point de vue théorique, c'est la gamme pythagoricienne, divisée en 53 commas holdériens, qui doit demeurer la « gamme de référence », parce qu'elle justifie à la fois **la théorie des altérations et la création des tonalités**. (Source : Wikipédia) [je souligne]

### 7.1.2 Rappel de l'axe et de la question de recherche

Je rappelle l'axe formulé au tout début de cette entreprise comme une instance de l'attention qui a la vocation d'installer le chercheur dans une persévérance: **Je me sens**

---

<sup>147</sup> La gamme tempérée, créée par le compositeur et théoricien allemand Werckmeister a son origine au dix-septième siècle, période musicale florissante de la Renaissance – 're-nais-sens'. Bach et Rameau vont la socialiser et lui donner sa notoriété dans l'univers musical européen.

**exilé dans le puzzle éclaté de mon existence. Je cherche la rencontre concrète de l'homme ému, sa fonction en moi, dans mes liens et dans le monde. Qui suis-je, traversé par mes pèlerinages?** En soi, l'axe annonce la thématique de cette recherche. Logiquement, il se lie à une question de recherche, plus opératoire : **Par quelles formes de démarche d'écriture et de création audiovisuelle peut se révéler à moi-même et pour le bien de mes relations, mon identité-ipséité?**

- Retour sur la problématique et la définition de l'homme ému

La problématique de cette recherche s'ancre d'une part dans le questionnement concernant l'incarnation d'un personnage né de mes recherches antérieures : l'homme ému. D'autre part, ficelé à ce premier point, il est question d'une quête identitaire au sein de la diversité des pratiques, des déplacements, des appartenances d'un homme en transition ayant une représentation éclatée de lui-même comme de ses pratiques psychosociales.

Ce personnage, devenu un praticien-chercheur ému (Humpich, 2015), est le visage du chercheur au début de ce mémoire. Rappelons, à l'instar de l'œuvre initiée par Danis Bois et ses collaborateurs (Bois, 2007; Berger, 2010), que l'homme ému est défini comme étant cette personne altérée par le rapport au vivant sous la forme d'une animation interne perçue en lui et qui est à la source d'une affectivité ancrée dans sa chair. Par le jeu de la résonance<sup>148</sup> et sous la forme de tonalités vécues de l'existence, le sujet ému montre une sensibilité particulière donnant la couleur de sa tenue<sup>149</sup> dans le monde comme l'expression d'une valeur du vivre en soi et du vivre avec et pour le monde (Humpich, 2015). L'émouvoir ne peut pas advenir sans un sujet.

La présente recherche tente d'élucider la Praxis et la Poïésis d'une personne sujet de son être-dans-le-monde à partir de ressources autobiographiques traitées par un dispositif méthodologique de nature performative (prise de vue, son, parole enregistrée, montage audiovisuel et écriture performative). Des capsules YouTube ont été réalisées. Le dialogue

---

<sup>148</sup> Cette faculté de rentrer en écho avec toute chose.

<sup>149</sup> Tenue, voulant dire ici, ses manières d'être, ses conduites envers lui-même, les autres et le monde.

avec des auteurs a alimenté des récits de résonance au contact de l'expérience vécue à des moments signifiants de la rédaction, de la création audiovisuelle et de la formation à la maîtrise. L'ensemble de ces données vivantes et mobiles, labourées par l'axe émergent douze points-repères. Il est temps de présenter les douze notes de la gamme tempérée de l'homme ému. Elles sont à comprendre comme à la fois l'expression d'une utopie comportementale, un axe intentionnel pour guider certaines conduites du sujet en vers lui-même et les autres, un fait manifesté concrètement au cours du processus de cette recherche, les balises d'une rencontre inouïe avec soi-même et les autres, c'est à dire, au *quotidienne*, comme le propose Jullien (2018).

### **7.2.1 Reconnaître l'homme comme un être complexe, un fragment des archives du monde, c'est admettre qu'il est une fibre résonant sur la toile de l'humanité.**

En quête de la connaissance de soi, l'homme peut s'appuyer sur l'étymologie du terme « complexité » (complexus, ce qui est tissé ensemble dans un enchevêtrement d'entrelacements – plexus) pour essayer d'embrasser la complexité de la réalité qui le compose et avec laquelle il doit dialoguer. Afin de se faire une idée de qui il est, d'où il vit et de qui l'entoure. C'est ce que propose Morin<sup>150</sup> (1990) : « Le mot de complexité, lui, ne peut qu'exprimer notre embarras, notre confusion, notre incapacité de définir de façon simple, de nommer de façon claire, de mettre de l'ordre dans nos Idées » (Morin, 1990, p. 9).

Un élan supplémentaire est nécessaire pour se déterminer soi-même dans la rencontre avec une force de redressement identitaire en congruence avec la pensée, « [...] il s'agit, par

---

<sup>150</sup> Pour Morin, « Nous sommes encore aveugles au problème de la complexité. Les disputes épistémologiques entre Popper, Kuhn, Lakatos, Feyerabend, etc., la passent sous silence. Or cet aveuglement fait partie de notre barbarie. Il nous fait comprendre que nous sommes toujours dans l'ère barbare des idées. Nous sommes toujours dans la préhistoire de l'esprit humain. Seule la pensée complexe nous permettrait de civiliser notre connaissance. » (Morin, 2005, p.24)

conséquent, en même temps de développer une théorie, une logique, une épistémologie de la complexité qui puisse convenir à la connaissance de l'homme » (*Ibid.*, p. 25).

Cette recherche montre plusieurs niveaux de réalité perçus comme éclatés et pourtant associés pour fonder une présence au monde à la fois perçu comme l'expression de la singularité et de l'unicité d'un sujet qui ne peut être réduit à sa propre définition. Ce même auteur avance qu'il « [...] n'y a pas seulement l'altérité intérieure du double, l'inclusion de nos ascendants dans notre identité; l'inclusion d'un autrui dans notre Nous. Il y a des multiplicités internes et profondes dans chaque individu » (Morin, 2001, p. 95).

Cette vision s'accorde avec la découverte des dessous du corps humain mis en évidence par le professeur Guimberteau (Capsule YouTube « Voyages nomades »). Les tissus appelés les fascias compartimentent et assurent notre forme corporelle. Ils semblent être en apparence complètement désordonnés. Or cette complexité ne s'oppose pas au fait que la matière de notre corps est un tout unifié au sein de structures liées et interconnectées (*Ibid.*, pp. 29, 31, 35). La mise en perspective pratique de cette nouvelle évidence médicale est illustrée à travers l'engagement corporel du chercheur tel qu'il est présenté dans la capsule YouTube « Syros Corpus ». Cet investissement, loin d'être narcissique (Midal, 2018), permet au sujet un rapport à lui-même ouvert sur l'environnement et sur le monde. En ce sens, la praxis corporelle résonne avec la pensée tisserande de Bidar : « C'est en trouvant des liens qui me libèrent que je me trouve. Et bien entendu, le lien à soi peut être trouvé dans le lien à autrui ainsi que dans le lien à la nature [...] » (Bidar, 2016, p. 35). Le terme « autrui » peut questionner le lien entre la pratique de soi et le rapport à l'autre. Dans l'investissement corporel et sensoriel dont il est question dans cette recherche se joue une cosmogonie relationnelle qui est complexe. Constituée du sujet impliqué dans un rapport et une alliance intime avec ses perceptions internes, elle forme le support d'une entité subjective, d'un autrui en soi selon Bois (2013) ou d'un autre soi-même selon Damasio (2010) connectés avec la chair du monde (Merleau-Ponty, 1996). Ces alliances sont la porte d'entrée pour explorer la notion-carrefour (Barbier, 1996) d'identité-ipséité. Sous cet éclairage, elle peut s'envisager dans un phénomène d'implexité c'est-à-dire,

[...] du lien entre la complexité et l'implication que Jean-Louis Legrand nomme « l'implexité ». Le chercheur est à la fois présent à tout son être émotionnel, sensitif, axiologique dans la recherche-action et présent à tout son être dubitatif, méthodique, critique, médiateur en tant que chercheur professionnel. (Barbier, 1996, p. 47)

Ce lien s'expande vers l'extériorité du sujet lorsqu'il se relie au tissu interhumain. Bidar propose que chaque personne est une graine d'un arbre-monde unique au sein d'une conscience tisserande c'est-à-dire collective (2016, p.44) donc, historique. Dans la rencontre et la négociation créatrices d'un fragment de son histoire transgénérationnelle abordée et mise en scène dans les toiles performatives, « Se souvenir pour advenir » et « Quatre petits bouts de pain », le chercheur rencontre ses liens avec les archives du monde et de l'humanité. Il en fait l'occasion d'une critique positive de son présent, l'élévation d'une conscience et une promesse pour son futur dans un acte musical réparateur :

L'événement Auschwitz cesse d'être cette négativité absolue qui paralyse la conscience pour devenir le moment possible d'une critique radicale et positive du présent. [...] Le banal est susceptible de produire un mal sans nom, un mal inouï. (Thanassekos, 2007, p. 50)

Et,

un élan pour se déterminer soi-même dans la rencontre avec une force de redressement identitaire en congruence avec la pensée que : « [l]a véritable force contre le principe d'Auschwitz serait l'autonomie (...), la force de réfléchir, de se déterminer soi-même, de ne pas jouer le jeu » (*Ibid.*, citant Adorno) [je souligne].

Les toiles performatives relatives à la visite du camp d'Auschwitz (Me souvenir pour advenir, Quatre petits bouts de pain) ou celles sur du rapport au corps (Voyages nomades, Syros Corpus) montrent comment les représentations et les sentiments d'existence sont altérés par un rapport à la complexité et à l'implexité de notre constitution, de notre construction. Elle est faite d'une multitude d'éléments assemblés dans un ensemble à plusieurs dimensions : spatiales, temporelles, conjoncturelles, structurelles (architecture du corps vivant), historiques, objectives et subjectives. Bref, l'aventure humaine ne peut se

concevoir hors du trio *micro-méso-macro*. Réaliser ce phénomène et se laisser altérer par cette évidence se révèle transformateur du rapport à l'espace et au temps. Ce processus entre en résonance avec les éléments constitutifs de la vie, une vie dont le sujet devient à la fois le propriétaire et le résident impermanent<sup>151</sup>. Je veux dire qu'il se sent responsable du 'prendre-soin' de cette diversité, de s'en servir pour se comprendre ou/et pour accepter l'illusoire condition de sa définition exhaustive. Il est un résident impermanent de son identité dans le sens où certains déterminismes ne sont pas voués à la cristallisation et peuvent se défaire. Le parcours montré dans cette recherche le montre bien.

Dans ce contexte, s'émerveiller devant la grâce du réel, c'est vivre en embrassant cette complexité-implexité; c'est exister sans s'enfermer ou se laisser cloîtrer par les autres dans des déterminations simplistes, à première vue, au regard de ce qui nous arrive et de ce que nous désirons devenir. La complexité ne signifie pas chaos ou désorganisation même si ces deux dimensions font partie du parcours présenté (collage, par exemple).

Parler des archives du monde et de l'humanité pour envisager notre identité-ipséité, c'est donner toute l'épaisseur à la prise en compte de ce qui a eu lieu avant notre naissance et au-delà de la sphère de notre propre existence. Ces faits sont des éléments constitutifs de notre définition d'être au monde. Mémoire. Mémoires avec un « s ». Il s'agit de prendre la mesure du paquet de mémoires qui entrent dans notre définition identitaire de personne sociale, d'individu serti dans une culture plurielle avec ses propres cicatrices dont nous sommes les héritiers. Elles peuvent être rencontrées dans la chair, vues et entendues dans la plainte de l'âme du monde. Elles peuvent se reconnaître également dans l'incapacité de considérer certaines conséquences dans les manières d'être violent envers soi-même et les autres. En prendre connaissance au cœur de l'expérience relationnelle avec les lieux et les personnes se révèle ici soignant. Le travail réalisé sur ce thème permet de tenir le fil rouge de notre histoire (et de le contenir), de celle qui nous attend. Une histoire que nous pouvons

---

<sup>151</sup> En référence à la pensée bouddhiste pour laquelle, l'impermanence ouvre sur une promesse de changement : le progrès n'est possible que parce que comme toute chose, notre état présent non-éveillé est impermanent.

créer sans la répétition des maux dont on a souffert (Miller, 2003) alors qu'ils sont encore présents dans un tissu du monde à réparer collectivement.

### **7.2.2 S'engager dans la pleine présence permet d'accueillir tous les états d'âme et de chair chez soi et pour le monde.**

- Accueillir tous les états d'âme et de chair

Nous pouvons apprendre dans le silence d'abord, une manière de *créer la tonalité* gagnante d'une *présence à soi et au monde* qui installe le sujet 'dans ses bottines', comme dirait le Québécois. Plus profondément, un silence particulier place le praticien-chercheur dans une intimité<sup>152</sup> (silencieuse), celle de sa chair, afin de tisser une reliance féconde entre les personnes et les présences. Vivre avec tous nos états d'âme et de chair pour en partager certains à l'autre, sans nous déverser pour autant, peut constituer une Praxis et une Poïésis. « D'âme et de chair », l'expression semble quelque peu tautologique, mais elle est féconde. Elle désigne l'être comme présence à un rapport multiple qui soustend une complexité. Notre réalité est le construit issu de portails sensoriels (Damasio, 2017)\_mettant en jeu le corporel, l'affectif incluant l'auto-affectivité, le psychique incluant une mémoire sélective, indélogeable des interactions avec l'autre, des autres, et l'Autre. Cet ensemble construit des sentiments multidimensionnels dont l'ensemble forme la toile du sentiment d'existence :

L'être - au sens propre du terme - ne peut exister sans une expérience mentale spontanée de la vie, sans un sentiment d'exister. [...] L'absence totale de sentiments provoquerait une suspension de l'être – mais toute suppression, même la moins radicale, suffirait à mettre en péril la nature humaine. Hypothétiquement, le fait de diminuer la « piste » des sentiments dans notre esprit le réduirait à une chaîne desséchée d'images sensorielles venues du monde extérieur. (Damasio, 2017, p. 145)

---

<sup>152</sup> Intimité est à comprendre comme proximité, comme délicatesse, qualité du rapport à soi.

- La valence

Notre présence au monde est le fruit d'une régulation fluctuante du vivant et l'expression d'un classement qui a besoin que nous soyons affectés et que nous nous en apercevions. Sans quoi nous serions incapables de qualifier notre quotidien ou/et celui des autres en termes de beauté, de laideur, de plaisir, de douleur et de souffrance, de subtilité ou de vulgarité, de spiritualité ou de matérialité (*Ibid.*). La valence désigne ce processus. En apprenant à nous écouter et à nous dire (nous exprimer), en apprenant à voir et à nous voir, notre présence sensible devient une réalité présente psychosociale (opposée à celle qui est virtuelle). Dès lors, le sujet que nous sommes s'engage au Je dans un présent tel qu'il se donne à lui phénoménologiquement et poétiquement. Il se connecte à la capacité d'apprécier la vie, sa vie, et potentiellement, celle de son voisin.

- La vivance du silence : la pleine présence

Parler de la vivance du silence pour accueillir tous les états d'âme et de chair, c'est nommer l'échafaudage sensible et évolutif au service de la valence vue comme la structure de notre être-au-monde. La valence est inhérente au travail de la présence; c'est bien elle qui teinte nos agirs individuels et socio-culturels. Il est possible d'augmenter ses qualités et sa stabilité. La pleine présence<sup>153</sup> (Bois, Midal) est une expression dans l'ère de notre temps pour nommer un travail du sujet sur lui-même, des groupes à la recherche d'un saut qualitatif dans leur dynamique relationnelle et dans leur rapport au vivant.

La pleine présence place le corps comme lieu d'expérience de soi et c'est à partir de lui que nous nous éprouvons et que nous nous sentons vivants. Le degré de présence à soi définit la profondeur de la relation à autrui. (Bois, 2018)

---

<sup>153</sup> Je ne développerai pas les multiples conceptions et pratiques liées à cette expression dont les origines sont ancestrales et orientales, puis ont pris place progressivement en Occident. La majorité des démarches de soi s'appuient sur le travail de la présence dans des finalités qui varient suivant les cultures. Je mentionnerai l'approche que je connais le mieux et que je pratique et enseigne depuis près de 30 ans. Il s'agit de celle proposée par la psychopédagogie perceptive et qui teinte certains enseignements dans cette maîtrise. Celle de l'école française de méditation propose également des perspectives formatrices pertinentes dans le cadre de la pédagogie universitaire à mon avis. Ces deux écoles utilisent la même formulation, « Méditation pleine présence » ou « Méditation Pleine Présence » chez Bois.

Expérientiellement parlant, s'engager dans la pleine présence, c'est favoriser la mise au diapason des possibilités d'expression des ipséités au sein des identités; c'est leur permettre d'évoluer et de se féconder (Rugira, 2013); c'est jouer sur la tempérance qui est la deuxième vertu platonicienne après la sagesse; c'est agir en modérant volontairement l'excès de bruit par un acte cognitif : « je fais silence, j'essaie en tous les cas ». Cependant, la présence dont il est question dans cette recherche s'ancre dans un autre acte encore mystérieux à expliciter sur le plan scientifique. Celui de se laisser toucher par la vie elle-même. Cet acte est capable d'orienter notre attention dans des espaces de soi connus ou/et inédits. L'excès du bruit intérieur inhérent à cette part de la vie trépidante de notre quotidienneté se dissipe, nous accédons à nos profondeurs. Pour beaucoup d'entre nous, de la nécessité ontologique d'être en contact avec cette profondeur en soi et de l'alliance avec les éléments vivants qui peuvent nous entourer, l'amour de la nature nous le montre bien : se promener dans la forêt ou le long du littoral du fleuve du Saint-Laurent à Rimouski nous rapatrie à nous-mêmes.

- Silence et prémices d'une parole psychosociale vivante

Le poète portugais Pessoa, auteur du livre de l'intranquillité, disait de son âme qu'elle était un orchestre intérieur<sup>154</sup>. Nommer la tempérance de l'homme ému, chemin faisant d'une démarche de recherche qui questionne l'identité-ipséité, c'est exprimer l'autorisation noétique à concevoir la vie comme étant l'expression de nos liens formant nos relations et colorant nos pratiques psychosociales. Dynamiser cette chaîne constitue une Praxis et une Poïésis 'musicale' au service de la symphonie de l'existence et de celle du monde. Car il faut bien l'entendre, le silence dont on parle dans nos pratiques d'accompagnement est chevillé à une prise de parole et réciproquement. Nos efforts d'animateurs, de formateurs ou d'intervenants visent à faire taire le bruit des mots de trop nous éloignant de nous-mêmes et des l'autres.

---

<sup>154</sup> « Je ne sais de quels instruments il joue et résonne en moi, cordes et harpes, timbales et tambours ». (Pessoa, 2008, p. 359).

- Dialectique silence/parole

Il y a autant de catégories de silences à rencontrer que de prises de parole à dialectiser c'est-à-dire à faire évoluer dans le dialogue entre le mot, le sens et le silence. À l'instar de la catégorisation des silences proposée par De Semdt, on peut affirmer que dans l'univers des pratiques psychosociales, la dialectique parole/silence est axiologique, or

Ne rien dire ce n'est pas rien dire, c'est dire autre chose, tout autre chose, autrement. Le silence, ce n'est pas du négatif qu'au premier coup d'œil. Parler ce n'est pas nécessairement du positif. On ne peut pas parler du silence sans parler d'interprétation. Silence et interprétation n'appartiennent pas à deux champs hétérogènes. Il y a homologie de structure qui fait que les deux se compénètrent. Il y a de l'interprétation dans le silence et vice versa. Silence du sens. (Viderman, 1979, cité par De Smedt, 1986, p.80)

Dans cette recherche, il est question de se tenir dans la promesse depuis une pleine présence chevillée à l'émouvoir. La disposition, ou la tonalité de la présence (Honoré), déborde de la conscience que l'on possède des choses. Oserions-nous dire que l'expérience dépasse la conscience de la conscience de ce que nous sommes en train de vivre ou avons vécu? L'évolution engendrée fonde une pratique où l'on côtoie un paradoxe affectif. Nous pouvons être en même temps en contact avec

[...] le corps en amont de l'affect, de l'émotion, de la pensée contrôlée et [cela] donne accès à la fibre sensible de la partie humaine du corps porteuse de bien-être, de plénitude, de joie et de chaleur humaine. (Bois, 2018)

[...] [dans] une invitation à [nous] mettre à l'écoute de [notre] intériorité corporelle. [...] [L]a pleine présence est surtout une manière d'être qui génère des effets, des altérations, des changements tandis que la conscience prend seulement acte de ce qui est et de ce qui se représente<sup>155</sup>. (Bois, 2017)

- Le dire plus simplement

Notre discours peut rendre opaque une pratique aussi simple qu'exigeante. Intéressé à la dimension pratique de la présence face à un public n'ayant pas forcément de culture

---

<sup>155</sup> Parution du 29/12/2017. <https://harmonie-corps-esprit.net/meditation-de-pleine-presence-a160-c24.html>

relationnelle intrapersonnelle, les propositions de Midal sur le thème de la pleine présence sont une autre voie d'accès. Elles permettent d'entamer nos séquences d'introspection dans certains cours du baccalauréat en communication (Relations humaines). Pour cet auteur, la méditation de la pleine présence, c'est le fait,

[...] d'apprendre, de réapprendre à être présent. [...] parce que nous ne le sommes pas souvent. Vous allez mieux voir quand vous êtes présent et quand vous ne l'êtes pas. Être sensible à cette distinction, c'est très précieux dans la vie de tous les jours. [...] Si on est présent, on est un peu plus vivant; si on n'est pas présent, on est un peu moins vivant. Qu'est-ce que méditer, c'est être vivant et se resynchroniser avec la vie en nous. [...] On est immobile et le rythme de la vie se voit mieux<sup>156</sup>. (Midal, 2016)

L'expérience corporelle est donc une expérience conscientielle à la base de la conscience intellectuelle, sociale et culturelle. À chaque degré, toutes recourent au principe de l'émouvoir envisagé comme ce qui altère et sensibilise. La conscience affective est ouvrière et ouvreuse du sens. Elle permet à la prise de conscience de devenir une expérience existentielle, sans laquelle elle « n'existe pas » et fait partie de ces impossibles de la pensée, aveugle à elle-même (Josso, 1991, p. 129).

### **7.2.3 Explorer la praxis de la création c'est une voie pour révéler nos mondes.**

Cette recherche se tisse dans une pratique artistique plurielle en dialogue avec une pratique discursive à vocation compréhensive. Elle montre combien ce processus est l'occasion de révélations majeures pour son auteur. La performativité peut être un mode privilégié de communication intra et interpersonnelle car il ouvre des univers jusqu'ici clos à la conscience. On observe comment certains d'entre eux, bien que connus, n'avaient pas encore été reliés. La dimension symbolique et créatrice à l'œuvre dans cette recherche a permis de les faire dialoguer entre eux. Cette mise en mouvement joue sur les rapports identitaires au sein même d'un chercheur artiste prenant la place de l'artiste chercheur. Cette transition dessine un nouveau territoire de pratique et de compétence pour se révéler à

---

<sup>156</sup> Voir le site : <https://www.youtube.com/watch?v=ug8AD1gUnl0> , consulté le 30/08/2018.

soi-même, pour partager au monde ce qui a été exploré sans avoir recours au discours exclusivement. De plus, chemin faisant, on voit se construire un savoir-faire en communication par l'apprentissage de technologies – ici audiovisuelles – au service de la recherche elle-même. De concert avec l'évolution du chercheur, la pratique entreprise participe à sa transformation personnelle et identitaire. La dimension d'auto-engendrement (Galvani) joue sur celle d'auto-formation au sens technique du terme. La recherche peut donc, dans certaines circonstances, produire une compétence transférable directement dans la pratique professionnelle, ce qui est le cas du chercheur ici. Il pourra non seulement s'appuyer sur les documents réalisés, mais il a acquis un savoir-faire né d'un élan visant l'évolution de son savoir-être et de son pouvoir-se-former (prendre une forme identifiable pour les autres et pour lui-même). La vocation initiale de la pratique artistique a en quelque sorte débordé son espace d'action au-delà de ce qu'on pouvait imaginer en termes de plaisir, de manière de dialoguer avec des instances en soi qui n'auraient pas vu le jour autrement; en termes d'augmentation de l'estime de soi par la venue d'une couleur supplémentaire au sein de pratiques d'enseignement, de formation et/ou autres interventions dans le futur (activités musicales avec support audiovisuel, conférences). À l'instar de Barbier et de la recherche-crétion-existentielle, le dispositif performatif employé dans la recherche honore :

[...] des facultés d'approche de la réalité qui se réfèrent au domaine de l'intuition, de la création et de l'improvisation, au sens de l'ambivalence et de l'ambiguïté, au rapport à l'inconnu, à la sensibilité et à l'empathie, comme à la congruence dans le rapport à la Connaissance introuvable ou « voilée » en dernière instance comme l'est le réel (Bernard d'Espagnat). L'esprit de création est au cœur de l'R-A-E sans jamais savoir ce qui va advenir en fin de compte. (*Ibid.*, p.46)

L'expérience de la dimension artistique s'aligne au rapport à l'incertitude, à l'inconnu en lui assignant une fonction formatrice sur ces thématiques fortes sur le plan psychosocial actuel. Créer sa vie demande certaines qualités qui ne sont pas innées. En ce sens, le parcours artistique à l'œuvre dans cette recherche, parce qu'il a fait l'objet d'une introspection rigoureuse et qu'il a été partagé dans le dire et dans l'écrit et ce, dans le

continuum de la rédaction, démontre une expérience formatrice de grande qualité, au sens où:

[p]arler de ses expériences formatrices, c'est donc une certaine manière de se raconter sa propre histoire, ses qualités personnelles et socioculturelles, la valeur que l'on donne à ce qui a été « vécu » dans la continuité temporelle de notre être psychosomatique. Mais c'est aussi une certaine manière de se représenter le fait que dans ce continuum temporel, certains vécus ont une intensité particulière qui s'impose à notre conscience et dont elle extraira les informations utiles à nos transactions avec nous-mêmes et/ou avec notre environnement humain et naturel. (Josso, 2011, p. 32)

#### **7.2.4 Accéder à nos espaces de vulnérabilité et de fragilité c'est déjà en prendre soin**

Oser un parcours de recherche dans lequel on s'expose sur des thématiques difficiles de notre vie, en accordant de la place à des événements, à des sentiments blessants de notre passé et de notre présent, **c'est faire de la blessure un atelier du sens**. Cela peut être étonnant au regard d'une posture existentielle hédonique. Mais en osant se mettre à nu dans la part la plus affaiblie de nous-mêmes n'est-ce pas, par cette transparence même, rester avec quelque chose qui ressemble à l'enfance (la candeur et l'innocence) d'une part, et d'autre part, se maintenir dans l'ouverture au lieu de l'impuissance, de l'incertitude? Ou donner un souffle à une traversée à consentir pour un dépassement possible? Cette conduite intra-personnelle porte en soi une visée pour cet autre de qui nous nous étions masqués. Ce mouvement libère le passage possible de la fragilité à la vulnérabilité. Elle est la clé d'un acte d'auto-accompagnement en situation de crise, d'un acte de bienveillance lucide envers soi et envers l'autre qui nous voit et attend une délivrance dont on reste en définitive le premier complice.

En accédant à nos espaces mis à vif par les vicissitudes de notre parcours et nos représentations les concernant, nous pouvons accueillir le sentiment de notre vulnérabilité et de notre fragilité pour rencontrer une opportunité de leur réévaluation. Le chercheur engagé dans ce chemin bouge les filtres, voit ses ignorances comme autant de prises de

conscience libératrices d'espaces pour élaborer un point de vue différent sur ce qui lui arrive et ce qui s'est passé. D'une certaine manière, dans ce processus,

[u]ne partie regarde l'autre. Une partie est présente et une autre absente, déjà passée, encore à venir. Une partie flotte au-dessus de l'autre comme un Je transcendantal au-dessus d'un Moi empirique. L'homme fait l'expérience de ce dédoublement dans son homologue intérieur qui est plutôt un dialogue, ou encore dans la dualité entre le sujet d'énoncé et le sujet d'énonciation : il dit Je. (Bertrand, 2000, p. 39)

La mise à jour des non-dits fait tomber les masques ou fait voir l'attachement qu'on éprouve à leur égard. Le rapport à cette dimension constitutive de l'être social et psychosocial, existentiel et spirituel se voit bouleversé. On se retrouve dans la peau d'un homme capable depuis l'autorisation d'être un homme vulnérable (Ricœur, 1990 ; Honoré, 2005). On réalise que ce que nous sommes a de la valeur. À la faveur de la démarche dans cette recherche, on découvre qu'on a de la valeur lorsque nous sommes douloureux ou souffrants. Assumer sa vulnérabilité comme une contingence de notre existence, c'est opérer un changement paradigmatique au regard d'une culture (familiale et sociétale) dont la colonne centrale s'édifie sur la pensée de Schiller : « Souffrir sans se plaindre ». Dans le déplacement de rapport à soi, à l'image de soi, la vulnérabilité ou/et la fragilité prennent le statut d'un pouvoir-agir transformateur. La notion même de fragilité comme celle de la vulnérabilité s'en trouve altérée. L'événement qui nous frappe ne reste pas que ce que nous subissons mais devient une matière depuis laquelle nous pouvons créer et nous co-crée pour faire évoluer le sens de notre histoire. Investir ces deux dimensions caractéristiques de la condition humaine dans le cadre d'une recherche ne se distancie pas de la quête de bonheur, car c'est bien franchir un pas et nous mettre en route vers un prendre-soin, un savoir-s'aimer, un savoir aimer (Josso, 2011, p.106). C'est la posture adoptée à certains moments dans cette recherche. Elle pose de façon implicite ou explicite la question :

« Peut-il exister un au-delà de cette souffrance ou de cette douleur? » [...] [et ouvre] des voies très différentes selon que les personnes formulent des hypothèses de causalité endogènes et/ou exogènes sur les origines de leur souffrance [et leur douleur]. (*Ibid.*)

On devine aisément le bras de levier herméneutique et heuristique<sup>8</sup> d'une telle implication. C'est ce que formule avec clarté cette auteure :

Si les causes identifiées interpellent des conditions extérieures à soi, la quête de connaissance ou du réel incitera à la recherche de savoirs déjà disponibles comme moyen de comprendre et/ou d'expliquer : « Comment se fait-il que ceci et/ou cela...? » tandis que les causes soupçonnées être issues de soi entraîneront une recherche des savoirs en lien avec la compréhension de... « Qui suis-je? » en termes de personnalité et/ou en terme socioculturel, constitutif de la quête de soi. (*Ibid.*, p. 107)

Finalement, sous certaines conditions favorables, en accédant à notre vulnérabilité et/ou notre fragilité, en nous ouvrant à la perspective soignante au sens honorien du terme, nous faisons alliance à l'affirmation de Weil : « Un critérium du réel, c'est que c'est dur et rugueux. On y trouve des joies, non de l'agrément. [...] C'est une faute que de désirer être compris avant de s'être élucidé soi-même. » (Weil, 1948, pp. 60,72)

### **7.2.5 Pour se bâtir une identité, reconnaître la mêmeté dans le ET et l'ipséité dans le TU.**

Dès lors qu'un sujet en quête de soi prend conscience que sa diversité peut-être sa carte de visite existentielle et socio-professionnelle, il ne peut éviter la question de l'autre : « qui es-tu? » à la première interrogation légitime, « qui suis-je? » On peut se demander si ce revirement de conscience amorcé par un travail de reliance intra-personnelle constitue l'émerveillement philosophique de l'altérité, incontournable de l'expérience du sujet chercheur intéressé par la (sa) question identitaire ; émerveillement, au sens étymologique du terme dans les trois formes de *Philia*. Acte d'affection (*philia*) envers la science comme art d'être avec soi, d'amour (*agape*) envers la (re)connaissance d'un autre en soi à chérir, et de la sensualité (*eros*) à l'égard de cette part de soi toujours en création et dressé vers son accomplissement.

Le réagencement ou sa réciprocité syntaxique (du Je au Tu ; du Tu au Je) résonne comme l'expression d'une transfiguration de notre cosmogonie intra et interactionnelle.

Être un Je, le même que l'autre, ce n'est plus être comme l'autre dans l'indifférence à ce qu'il a de commun à moi. Cette mêmeté comme un état de fait de l'anthropos fait naître la responsabilité de le voir comme un humain et un frère, dans le même souci que je pourrais manifester à mon égard. L'autre Je et soi-même sommes semblables et à ce titre, nous nous trouvons placés dans une relation radicalement horizontale<sup>157</sup>. Cette vision de la relation à soi ficelée à l'idée de l'autre, à la fois comme une présence et une absence intra-personnelle pour que l'écart y installe l'altérité et introduise l'intersubjectivité, rejoint la pensée de Derrida pour qui,

[...] le « même » est à entendre dans le sens de « différence », dans l'acceptation derridienne [...] où s'articule la présence et la non-présence [...] [où le] « rapport à soi est une différence d'avec soi » et pas comme simplement un identique (Herlant-Hémar, 2018, p. 2) (Je souligne).

L'importance de transférer cette pensée philosophique dans le territoire psychosocial ne peut plus nous échapper. Il faut dire qu'elle ne peut s'éclaircir qu'après un travail sur soi qui peut nous placer face à l'obscur,-ci voire à l'inaccessible. La percée du sens de l'expression « identité-ipséité » et son application dans la praxis psychosociale pourrait constituer le projet d'une vie. Cependant, le sujet-chercheur après un travail comme celui-ci peut voir à l'œuvre la vague de conscience générée par cette révélation dans sa manière d'écouter le monde et de tenter de le comprendre. La portée spirituelle, socioculturelle d'un travail compréhensif et heuristique de la notion-carrefour dont il est question modifie la manière d'envisager l'accompagnement du changement humain et l'enseignement d'une pratique d'intervention dans les systèmes humains complexes.

Encore une fois, nous insistons sur la valeur ajoutée d'une définition identitaire du sujet soutenue par une double conscience : Ipséité (unicité) dans le TU en commençant par la question Qui es-tu? et identité (mêmeté) dans la question qui suis-je? Ce dialogue est garant d'une qualité du vivre *avec* (Humpich, 2015) et du vivre *ensemble* (Barbier, 2015).

---

<sup>157</sup> Égalitaire.

La métamorphose dialogique entre soi et soi, et soi et l'autre est considérable. L'être en relation passe sur une autre rive. On pense au psychiatre Ronald Laing<sup>158</sup> affirmant que pour accompagner l'autre dans son monde, il faut opérer un fractionnement de soi, proche du sentiment schizophrénique. Quelle solidité identitaire de pouvoir la perdre l'instant de la rencontre avec l'autre!

Les êtres humains peuvent-ils, aujourd'hui, être des personnes? Un homme peut-il être son moi véritable avec un autre homme (ou une femme)? Avant de nous poser cette question aussi optimiste que « Qu'est-ce qu'une relation personnelle? » (Laing, 1969, p. 16 et 18)

Derrida prend le même chemin :

[...] analogiquement, la schizophrénie n'est pas, parmi d'autres, une des dimensions ou des possibilités de l'étant appelé homme, mais bien la structure qui nous ouvre à la vérité de l'homme. (Derrida, 1967, p. 259)

Il s'agit de poser la formule qui es-tu? Avant celle de qui suis-je? Et de la considérer comme un 'mantra relationnel' au cœur de nos pratiques futures en même temps que nous lui faisons une place dans notre propre cœur. Cette altérité première est une promesse d'évolution au sein de nos univers relationnels, personnels, professionnels, sociaux et interculturels à l'instar des enjeux identitaires liés au phénomène actuel de l'immigration, de l'exil et de la question de l'appartenance. Pour Fassin,

[il] est question de pluralité autant que de culture, d'inégalité autant que d'altérité. [...] On y parle de démocratie et de contrat social sur lequel nous voulons la sonder. Au fond, tout ce qui fait que l'étranger nous oblige à penser ce que nous sommes. (Fassin, 2000)

La différence fait peur à l'homme et nous en sommes. Attaquer de front cette peur de la différence dans l'esprit qui est proposé ici, n'est-ce pas la transformer en oraison? C'est

---

<sup>158</sup> Dans son livre, la politique de l'expérience et dans celui du moi divisé, le psychiatre raconte la disposition dans laquelle il se préparait et se plaçait avec ses patients atteints de troubles psychiatrique et notamment celui qui relève de la schizophrénie. « Le terme de « schizophrénie » provient du grec « σχίζειν » (schizein), signifiant fractionnement, et « φρήν » (phrèn), désignant l'esprit. » (Source : Wikipédia, consulté le 28/08/2018)

un peu comme cela que peut se vivre un processus de recherche tel qu'exposé ici. Il promeut un espace où le Je ET le Tu se voient élevés dans la similitude et dans la sollicitude (éducation et estime sociale) par le lien d'homme à homme inclus dans la grande famille humaine (Ricœur, 1990 ; 2000).

### **7.2.6 Prendre la parole c'est apprendre à dire pour se laisser dire.**

- La musicalité du dire

Nous l'avons vu plus haut (deuxième note), le silence du sens, pour qu'il s'élève à la signification, à la compréhension de soi, de l'autre, des autres, a besoin d'états d'âme. Cette recherche et ce dernier chapitre sont l'expression de cette tentative. Nous cherchons tous l'harmonie entre le dire et ce magma dans le ventre (Dorion, 2017) qui pousse tel un souffle chaud cherchant la chair du mot. La chair du sens exige la compréhension partagée. Oui, la musicalité du dire est phénoménologiquement un art relationnel puisé aux tréfonds de notre corps et tissé par la conscience collective. Nous explorons dans nos pratiques d'accompagnement des manières innovantes de tisser du sens de nos histoires, de les entendre dans le respect de leurs auteurs essayant de les partager, parfois, dans le non-sens de leur émoi qui dit avant toute rationalité le désir amoureux d'être reconnu comme une existence qui a de la valeur. Alors, oui, être homme demande une vivance du silence pour accueillir tous les états d'âme et de chair!

On entend parfois dire que l'harmonie est quelque chose comme le corps de la musique, la mélodie doit en être l'âme : mais justement personne n'a jamais vu une âme sans corps, ni même à proprement parler un corps sans âme, le corps privé, par décomposition, de vie pendant sa forme organique pour devenir cadavre. La musique à son tour est indissolublement « psychosomatique » : une mélodie en peine demeure indéterminée jusqu'au moment où l'harmonisation lui donne un sens [...]. (Jankélévitch, 1983, p. 124)

Dans le champ des pratiques psychosociales, la quête identitaire et le sentiment de rassemblement qu'elle permet (et promeut) peut-elle se passer d'une exploration de la prise de parole? Celle du praticien, du sujet en propre de son dire. Passer du silence et du souffle

de l'émouvoir au dire de l'ému peut présenter plusieurs étonnements! Cette voie est à emprunter, car elle crée un espace de révélation insoupçonné. **La pratique narrative orale au sein d'un travail de recherche peut fait naître un sujet de parole.** Parole au sens de dire mais aussi de tenir un engagement envers soi-même. « Je tiens ma parole » dit « je promets à cet autre moi-même qui se dévoile dans le dire que je l'entends, qu'il est reconnu par moi », avant même que l'autre, les autres ne m'écoutent à leur tour. Une promesse que nous tiendrons ou pas d'ailleurs :

Le «pouvoir raconter» occupe une place éminente parmi les capacités dans la mesure où les événements de toute origine ne deviennent lisibles et intelligibles que racontés dans des histoires [...] La mise en récit marque une bifurcation dans l'identité elle-même – qui n'est plus seulement celle du même – et l'identité de soi qui intègre le changement comme péripétie. On peut parler dès lors d'une identité narrative: c'est celle de l'intrigue du récit qui reste inachevé et ouvert sur la possibilité de raconter autrement et de se laisser raconter par les autres. [...] [I]l dépend de celui qui reçoit de répondre à celui qui donne par une générosité semblable. (Ricœur<sup>159</sup>, 2005)

C'est sur ces terres que la pratique phonatoire nous amène quand elle est guidée par l'authenticité et le désir d'être haussé, jusqu'à la parole émue de s'entendre elle-même. Cette dernière devient une parole démasquée. L'adjectif pointe le sens advenu en même temps que la capacité physique et musculaire de le prononcer (le mot et le sens), quand cela « se fait », nous nous rendons complices de la magie à l'œuvre. Le pouvoir-dire et le pouvoir-agir tissent une expérience émouvante. Elle nous renvoie à une responsabilité envers nous-mêmes et cet autre qui ont su dialoguer. Nous sommes poussés à innover :

Rien ne nous effraie plus que l'irruption de la voix de l'abîme – qu'elle nous fasse signe de vie ou signe de mort-, car après l'avoir entendue, nous ne pouvons plus faire comme si elle ne nous avait rien dit. Sa parole nous irradie jusque dans la moelle des os. (Lejeune, 1992, p. 62)

---

<sup>159</sup> Citation extraite d'un texte écrit pour la réception du Kluge Prize, décerné aux États-Unis (Bibliothèque du Congrès) à Paul Ricœur en 2005. Voir : [https://www.diplomatie.gouv.fr/IMG/pdf/Revue\\_des\\_revues\\_200\\_1152AB.pdf](https://www.diplomatie.gouv.fr/IMG/pdf/Revue_des_revues_200_1152AB.pdf)

Elle met en mouvement tous les agents. Dans ce lien de vécu entre le corporel, l'émouvoir et le social - la voix nous sort de l'isolement -, le (se) dire se révèle être une praxis à apprendre et à élaborer comme un exemple d'intervention sociale dans différents milieux de nos vies.

### **7.2.7 Mieux nous choisir c'est accueillir notre double visage et écouter notre double voix.**

Dans nos vies, plusieurs paroles et niveaux de langage se placent en superposition. Quand les paroles se chevauchent et les images s'enchevêtrent, notre présence doit s'orienter sur un message ou tenter de les embrasser tous. Qui sélectionne? Quel est le miroir dans lequel nous nous regardons et que nous montre-t-il? Par-delà la dimension esthétique - Aïsthésis - nous sommes baignés dans une diversité de stimuli multisensoriels et plurimémoriels. Dans ce contexte, la capacité de suivre l'ensemble devient quasiment impossible; il nous faut choisir, ou plutôt, notre perception opère des priorités, avec ou sans notre conscience. Le Je volontaire et l'autre organique se mettent en dialogue pour choisir. Ce choix raconte une histoire autonome et en partie interdépendante de ce qui se présente à nous. Le Je se choisit comme son propre spectateur priorisant une parole plutôt qu'une autre, se laissant distraire ou attirer par la prosodie de l'une ou l'autre des identités se présentant à lui. Quel est donc ce Je qui choisit? Qui est cet autre à qui nous donnons l'autorité? Qui se reconnaît plus qu'un autre? Peu importe la réponse dans un premier temps. Ce qui nous intéresse, c'est ce que cela nous fait pour réaliser en quoi l'histoire qui se raconte n'est pas la même suivant nos priorités ou nos déterminations perceptives, affectives, sensorielles. Notre expérience dit quelque chose de la disposition et de la présence au vivre ensemble indissociable d'un vivre en soi et avec soi (nuance derridienne).

Pousser l'analyse jusqu'au bout et sans avoir à rejoindre la mythologie (Janus à deux têtes), c'est avancer que dans notre univers relationnel, nous n'offrons pas qu'un seul visage mais au moins deux. De même, après une introspection très courte, chacun reconnaîtra qu'il n'a pas qu'une seule parole à porter au monde. La petite voix intérieure

dialogue avec toutes les autres. Il s'agit d'apprendre à les écouter ensemble et séparément, à discerner celles qui font du bruit pour distraire de celles qui s'animent pour se faire entendre parce qu'il est crucial qu'elles se sentent reconnues. Quel visage et quelle parole j'offre au monde? La métaphore de la double voix et du double visage peut devenir un aphorisme. En grec, 'aphorismos', du verbe « ἀφορίζειν » - est un précepte énoncé en peu de mots résumant un principe. Osons démasquer derrière le visible de notre visage et l'audible de notre voix, la lumière et le son qui abolissent toute distance avec qui nous pouvons être, avec celui ou celle que nous pouvons devenir.

### 7.2.8 Accueillir nos écarts c'est « s'inmouvoir » de cet autre soi-même.

La conversion de la question « *qui suis-je?* » vers la question « *qui es-tu?* » fait naître une altérité d'un autre genre. Elle devient la possibilité d'une conscience, d'une présence, d'une bienveillance et d'une intelligence<sup>160</sup> nouvelles. Elle signe une voie de reconnexion plurielle (aux différentes instances qui nous constituent et qui sont labiles) et la possibilité d'être soi-même comme un autre. Cet autre, qu'il soit vulnérable ou pas, est capable de savoir de quoi il parle quand il cherche, quand il se cherche. Animé d'une réflexivité agissante, l'homme montre une autonomie inventive guidée par une intentionnalité en quête de plus de lucidité. Lucidité qui passe par l'accueil de ses écarts pluriels pour habiter l'entre (Jullien). Cet entre émeut lorsqu'il est touché par la conscience du sujet. Il fait émerger une auto affection dont le néologisme lexical et de sens<sup>161</sup> 'inmotion' que nous utilisons insister accentue la vocation performative. Cette invention s'accorde avec le genre textuel propre d'une recherche qui performe. S'inmouvoir, c'est sentir qu'on est mis en mouvement par le jeu de la résonance en nous-mêmes au sein d'identités plurielles reconnues, touchées et touchantes. La possibilité d'en avoir conscience génère un rapport de sollicitude avec soi-même, avec l'autre et l'Autre (la Vie). Dans le métissage de la co-présence d'une auto

---

<sup>160</sup> Voir la dédicace au tout début de mon mémoire

<sup>161</sup> « Inmotion », s'inspire de in motion en anglais - en mouvement – néologisme et lexical en attachant les deux parties. Il est néologisme de sens car il désigne la mise en action envers soi-même plus que mouvement de l'émotion.

affection et d'une hétéro affection, s'invente la formule *s'inmouvoir pour s'émouvoir*. Elle désigne à la fois conscience affective et la réciprocité (actante, dirait Bois, 2013) entre soi et cet autrui en soi, sensible et social donc, culturel, autobiographique et historique. L'un avec l'autre et pas l'un sans l'autre ou au-dessus de lui. Une intelligence (Goleman, 1998)) et une économie affective (Karli, 2011) en dialogue avec une autre intelligence plus sensorielle (Bois, Bourhis, Berger, 2011) tissent la peau de notre identité plurielle ouverte aux choses les plus banales, les plus quotidiennes. Comme le propose Cazenave<sup>162</sup>, la fusion, cet état qui apeure tout le monde, est l'occasion d'une réelle distinction entre soi et l'autre qui autorise un nouveau paradigme relationnel : « **Je est de l'autre** ». Cette pensée, débordant celle, inaugural de Rimbaud (Je est un autre) dit bien le degré d'incorporation nécessaire à une altérité pour qu'elle se transpose en réciprocité, en sollicitude. Elle nous ramène à la proposition de Tisseron (2010) pour qui la fascination exercée par les jumeaux est le miroir d'une conscience de notre gémellité originelle, phénomène vécu par l'auteur de cette recherche.

### 7.2.9 Vivre c'est une décision d'habiter la phrase au complet.

Faire de la formule l'homme ému est à l'émouvoir ce que l'homme sensible est à la sensibilité l'axiologie d'une pratique relationnelle revient à se choisir soi-même dans l'entrecroisement d'une sensibilité de la chair et d'une affectivité en résonance avec ce lien corporel et notre existence. C'est rompre avec la division et l'abîme où elle nous entrainerait. Nous nous préservons ainsi d'une amusie<sup>163</sup> de l'expérience humaine. En incarnant la rencontre sensible entre soi et cet autre soi-même, peu importe l'ordre, on

---

<sup>162</sup> Philosophe, poète et réalisateur d'émission radiophonique français, il est aussi une voix de la radio française (France Inter), notamment avec la création d'un rendez-vous hebdomadaire « Les vivants et les dieux ». J'entends de sa bouche la formule « Je est de l'autre » dans une rétrospective proposée par F. Midal qui dit de lui : « Sa voix sur France Culture, sa manière d'interroger ses divers interlocuteurs, ont été des moments précieux pour tous ceux qui cherchaient un chemin hors de la barbarie de la calculabilité effrénée... Michel Cazenave a ouvert une porte décisive. C'est tout simple : il a montré qu'interroger l'énigme même de notre existence, en direction de ce que l'on pourrait nommer « mystique » pour reprendre le mot de Bergson et de Wittgenstein, ou « spirituel » pour reprendre un mot aujourd'hui plus courant, nécessite la plus grande rigueur. » Voir : <http://2df8q.r.a.d.sendibml.com/pbojecetoyzf.html>

<sup>163</sup> Absence des éléments et/ou du sens de la musique (rythme, son, etc.)

s'offre la possibilité de s'en émouvoir et les conditions favorables pour former un tissu plus souple afin d'y fonder une existence humaine moins sèche, plus humide. Car disons-le franchement, une vie sans sensibilité est une vie sans affectivité, et inversement. En amont des positions philosophiques (Alquié, 2000) et phénoménologiques (Meyor, 2002) et à la faveur d'une priorité de la reconnaissance sur la compréhension, il est question de se choisir pour vivre ni dans la sécheresse de la raison privée de toute résonance ni dans les marécages ou dans le feu de l'émotivité excessive. Ne rien supprimer, ne rien censurer et oser la tendresse envers nos écarts, ces montagnes russes que nous ne pourrons pas négocier sans en accueillir les messages. Nous pouvons décider d'allier la sensibilité – et non la sensiblerie – à la résonance discrète de ce courant de vie en nous sans mettre à l'écart la fonction de l'émotion qui est de nous dé-ranger, de nous avertir que quelque chose ne tourne pas rond. Nous pouvons choisir de vivre dans une atmosphère plus humide - humus - mais pas trop. Cette nature d'existence résulte d'une décision d'alliance sans la domination du sentir sur l'affect et/ou du sentir sur le penser et/ou du penser sur la résonance. Trouver une manière qui nous ressemble, nous rassemble au service d'un agir dans la tempérance des énergies subjectives formant notre monde. Un monde où nous nous orientons en fonction des significations que nous leur assignons en laissant une place à la question suivante : « Comment se fait-il que je sente autrement que je ne sais? » (Alquié, 2000, p. 20) On ajoutera sous l'éclairage d'une philosophie de la chair (Henry, 2000) un « je me sens » comme « se sentir soi-même » nécessaire au « demeurer-en-soi » pour donner la parole à la vie elle-même. Comme l'énonce Meyor (2002) :

Évidemment, cela suppose d'ouvrir la porte à la subjectivité de l'intériorité, c'est-à-dire à ce niveau de la vie qui ne se limite pas à son commerce avec l'objet, qui dépasse même l'intentionnalité pour signifier la non-intentionnalité. Dans ce départ de la subjectivité, c'est le renouveau d'un horizon qu'on retrouve et qu'on peut saisir : une poétique du sensible, une esthétique de l'affectivité, un souffle vivant en tout cas. (p.128)

### **7.2.10 Pratiquer un art de l'émouvoir dans l'immobilité du sens c'est s'installer au carrefour du sentir et de l'agir.**

En plongeant dans l'expérience et en renouvelant nos liens avec la construction du sens, l'émouvoir se donne à la fois comme un pré-sens du signifié des événements (signifié comme représentation mentale des choses chez Saussure), comme un moment de dialogue avec nos représentations, notre mémoire et certaines croyances qui la colorent. L'émouvoir se évèle comme un pouvoir-agir en relation, l'illustration et la révélation d'un art de la présence. C'est également un art de la mise en sens de notre devenir. Ce dernier se construit dans l'atelier :

[...] le partage du sens commun à je et à l'autre, dont chacun se sait être une incarnation unique et irremplaçable. Dans l'atelier, c'est l'étrangeté du tiers qu'on valorise, la citoyenneté de la parole métisse qu'on encourage : chacun y apprend à s'écrire, à se dire, à trouver sa langue à soi en vue de la partager au dialogue des singuliers. À l'ouvrage de la révélation mutuelle. (Lejeune, 1992, p. 107)

En méditation permet une expérience marquante qui illustre notre propos. Sous l'autorité d'une attention particulière, notre présence augmentée par l'intentionnalité de l'émouvoir. Comment faisons-nous cela? Une fois installés dans un lieu silencieux en nous, libérés de nos bruits intérieurs, il s'agit simplement de prononcer deux formulations en silence ou à voix basse. La première, « homme sensible », installe une animation corporéisée que certains connaissent bien avec ses composantes bien explicitées dans l'ensemble des travaux du CERAP<sup>164</sup>. La présence à soi-même peut s'amplifier en débordant nos contours corporels et en nous installant dans une paix, une chaleur douce et profonde. Puis, nous pouvons nous inviter à prononcer de la même manière « homme ému ». L'expérience rend compte d'une transformation de nos vécus sensoriels. Nos contours se marquent d'une présence accrue, notre sentiment d'existence se voit modifié comme si une vie plus concrète de notre être-au-monde se dessinait sans effacer pour autant nos vécus de chaleur, de douceur, etc. Par contraste, et dans une description très brève au

---

<sup>164</sup> Le CERAP est le laboratoire de recherche dédié aux avancées théoriques et pratiques de la pédagogie perceptive. Je rappelle qu'il est basé à l'université Fernando Passoa de Porto (Portugal).

moment même de l'expérience, nous pourrions réaliser comment l'ouverture à l'accueil de l'homme et de la femme émus que nous sommes altère notre disposition perceptive, sensorielle et attentionnelle. Il en va de même pour notre être social, familial, professionnel, etc. Un autre paysage de sens et de sensations s'ouvre<sup>165</sup>. On retrouve dans un journal de recherche l'extrait écrit juste après cette expérience :

Une heure de silence, ça ne m'était pas arrivé depuis longtemps. Simplicité de l'organicité. Nommer un mot ou deux, les entendre résonner dans mes structures anatomiques. « Homme sensible » : présence ontologique, l'être se donne dans sa présence légère, profonde et presque évanescence, liée à la vastitude de son territoire d'action. « Homme ému » : saisissement de mon intériorité et de ma matière. Pression de mon incarnation en même temps que l'habitation de mes contours. Je suis là, dans et avec mon identité. Ipséité. Je ne sais pas si l'ipséité a besoin de l'accord du Je, de son effort d'être celui-là. Le risque de m'apparaître à moi-même est bien plus périlleux que celui défini dans l'idem ressenti au sein de la totalité qui me constitue. (Note personnelle)

La lecture éveille plus de questionnement que d'affirmation. En solidarissant la part sensible et la part émue de nous-mêmes, nous alimentons le bonheur présent et futur de nos pratiques psychosociales. Par ailleurs, si le lecteur fermait les yeux quelques instants et faisait le silence en lui laissant venir la formulation « je suis un homme (une femme) sensible », que se passerait-il pour lui (elle)? Si au bout de quelques autres instants, il se proposait de nommer la deuxième phrase « je suis un homme (une femme) ému(e) », que se passerait-il encore?

Dans une praxis qui se découvre à elle-même en s'exposant à notre regard, le sens comme l'émoi se retrouvent en point d'appui (en pause dans une sorte d'apnée) pour nous laisser du temps, un temps ému depuis un sentir élevé au statut du ressentir. Nous nous laissons toucher pas le sentir lui-même, fondé dans le dialogue entre notre vie en propre inscrite dans notre historicité et la Vie libérée, sauvage et animée par le vivant, et sous la forme d'une substance qui coule silencieusement dans notre matière corporelle, reliée au

---

<sup>165</sup> J'ai moi même fait cette expérience, puis ces propositions à deux groupes-témoins pour ma thèse de doctorat. L'expérience s'est avérée interpelante. Je n'ai pas eu l'occasion de faire une analyse poussée de ce phénomène. J'en conclus que ce qui est écrit ici ne peut faire l'objet d'une généralisation.

monde et à la nature. À l'écoute de la résonance du lien entre une subjectivité commune (fond commun perceptif chez Bois, 2007) et la question identitaire qui est-tu/qui suis-je?, une identité fondamentale émerge. Elle se fonde sur l'alliance entre deux familles. Celle de sang et son histoire dont nous sommes pétris et celle des frères humains dont la présence tisse la grande toile de l'humanité. On réalise que notre nom de famille, bien qu'il soit au cœur de notre identité personnelle ne peut fonder à lui seul notre ipséité. Elle a besoin à la fois de s'extirper de nos déterminations autobiographiques et de la reconnaissance de ce qu'elles ont édifié et meurtri dans nous. Elle demande de l'ouverture au principe de la sollicitude qui inclut l'autre comme un soi-même. Il s'agit bien d'élargir des contours ou de les renouveler depuis une conscience émue de notre condition d'être humain, inachevé et incomplet, livré aux doubles jeux de l'histoire, de la conscience et de l'inconscience, de la vérité et de l'erreur. Nous réalisons que « l'homme est jouet et joueur, sans qu'on sache s'il est plus joueur que jouet » (Morin E. , 2001, p. 334). Il faut bien immobiliser de sens a priori que l'on a de nos existences pour que celles-ci puissent être transfigurées, humanisées. Il convient d'appeler la poésie dans les sciences de l'humain, car vivre signifie vivre poétiquement :

*Ainsi l'être humain est une auberge.  
Chaque matin, un nouvel arrivant.  
Une joie, un découragement, une méchanceté,  
une conscience passagère se présente,  
comme un hôte qu'on n'attendait pas.  
Accueille-les tous de bon cœur !  
Même si c'est une foule de chagrins  
qui saccage tout dans ta maison,  
et la vide de ses meubles,  
traite chaque invité avec honneur.  
Il fait peut-être de la place en toi pour de nouveaux plaisirs.  
L'idée noire, la honte, la malice,  
accueille-les à ta porte avec le sourire  
et invite-les à entrer.  
Soit reconnaissant à tous ceux qui viennent  
car chacun est un guide  
qui t'est envoyé de l'au-delà.*

(Djalâl-od-Dîn Rûmî)

### 7.2.11 Oser l'écriture performative c'est oser un genre textuel en recherche

Nous laisser toucher et être altérés est une conduite choisie au service de la relation comprise comme une dimension anthropologique. Par conséquent, c'est rendre un service à la trans-culturalité définie moins pompeusement comme la rencontre véritable entre tous les humains. Nous pouvons faire de nos solitudes ontologiques un espace solidaire. Nous émouvoir de notre isolement relatif, n'est-ce pas nous émouvoir de notre mêmeté, nous inmourir de notre ipséité? Reconnaître les hommes et les femmes en nous et notre visage se donne au monde. Dans ce qui brûle et ce qui se fend en deux, nous apprenons à voir la flamme vive, dans l'ombre ce qui illumine, dans la lumière ce qui assombrit... Dans la mort ce qui n'a cessé de vivre et dans la fin ce qui commence à peine. Si nous nous laissons aller dans le genre textuel qui marque de son sceau l'écriture de ce mémoire, c'est pour nous dire à nous-mêmes un autre émerveillement : nous aimons écrire une écriture qui fait ce qu'elle dit, qui performe. Une écriture qui fait découvrir une pensée, la notre, rythmée, donnant le ton à la recherche qui ne peut être que celle qui nous ressemble. Elle ramasse notre être, le rassemble pour qu'il soit projeté au monde :

Par processus d'écriture performative, je comprends une écriture sans préalable, directe, sans intermédiaire. Une pensée qui se découvre dans l'acte même d'écrire. Une écriture qui donne le rythme à la recherche et qui laisse derrière elle la trace du chemin parcouru. (Gomez, 1999, p.1)

Ce chemin vu comme une Praxis et une Poïésis et congruent au projet de l'étude des pratiques psychosociales tel qu'il est envisagé dans cette maîtrise. Nous découvrons une forme d'écriture au Je incandescent dans l'effort d'humilité et d'authenticité, d'assumance et d'affirmation. Il s'agit d'un double projet. Offrir une place à l'être silencieux noyé dans la masse d'une part et d'autre part, faire de ce genre textuel en recherche un processus vocationnel. Il sort de l'oubli la part manquante de notre humanité, tire de l'abîme l'autre moi-même égaré dans sa nuit. Dire quelque chose de plus sur l'écho de ce mode de recherche, ce serait évoquer un ermitage au pays du sens. On y prie avant de réfléchir, on s'agenouille avant de se dresser, on pleure ses morts avant de sourire, on ne rit pas des

grandes fragilités existentielles mais on les regarde de front, on embrasse le mystère et on renonce au secret. On comprend le détour syntaxique d'une posture généralisante dans l'audace d'un Je dont on réalise qu'il est pluriel. On y consent pleinement. C'est si fort de parler au Je. Inclinaison.

Nous pouvons penser notre existence comme une résidence d'artiste-chercheur et de chercheur-artiste. L'espace de création est un espace herméneutique magique car il est à l'origine d'une puissance heuristique insoupçonnée. Une part de nous peut vaciller à l'idée d'en faire la demeure d'écriture. Il faut se dire : Patience. L'écriture performative peut être vue comme une incarnation d'une écriture de l'émouvoir et du sensible.

#### **7.2.12 Habiter le trait d'union de l'identité-ipséité c'est passer du duel au duo, d'une rive à l'autre.**

Nous pouvons devenir des amoureux du trait d'union, embrasser l'expérience sans oublier l'inter-expérience. Habiter le trait d'union c'est dire qui nous sommes, qui nous devenons sans distance depuis une sensibilité à la moindre variation d'intentionnalité. Le trait d'union est ce courant qui à la fois nous relie et nous distingue de nous-mêmes et de l'autre. Dans le grand Silence, on côtoie notre souffle en même temps que le sien. Dans l'entre-deux, nous pouvons placer le son comme la parole, regarder le monde et se laisser regarder par lui. Nouvel homme, nouveau monde, nouvelle terre, nouveau lieu. Nous sommes notre propre résidence comme un autel ou un ashram. On se déplace dans le monde depuis notre demeure sans la quitter; nous en sommes devenus les propriétaires. Comment habiter un concept aussi abstrait? Une notion-carrefour aussi polysémique? Pouvons-nous être des intellectuels émus du langage abstrait, conceptuel comme de celui plus rugueux qui 'phénoménologise' la subjectivité, ou du poétique qui transcende la rationalité, du métaphorique et de l'analogique qui inspirent l'imaginaire? Certains processus de recherche pacifient notre rapport à l'écriture en général et en particulier, celle scientifique. Hölderlin pense que nous habitons le monde poétiquement. Bergson dit que la création est émotion. Einstein invite à l'imagination et à la curiosité permanente dans la joie

de l'essai. La curiosité est déjà connaissance (Rancière, 1987). Morin nous exhorte d'apprendre à vivre avec l'inconnu. Lorsque nous investissons le trait d'union comme une posture ouverte à tous les possibles afin de mieux dialoguer avec la contingence, avec l'incertitude comme unique vérité crédible, nous nous allions à une instance ressource. Elle nous rassemble dans une présence moins duelle et plus duale. Se tenir sur le trait d'union, c'est honorer l'écart entre deux entités. Notre identité et notre ipsité se hissent dans toute leur promesse psychosociale. Depuis un belvédère, nous pouvons voir les deux rives, comment passer de l'une à l'autre sans se noyer dans l'entre pour autant. Le trait d'union figure une embarcation nous assurant le retour à nous-mêmes impossible sans l'ouvert en direction de la rencontre de l'autre. Une dernière fois, s'émouvoir permet la re-connaissance:

Car la rencontre est bien reconnue alors comme ce qui peut tout changer de l'existence [dans] l'égalité et la réciprocité des sujets. [...] On existe autant qu'on peut rencontrer : si je ne rencontre plus, ma vie s'étirole. Ou disons que ma vie s'intensifie de ce que je rencontre encore. [...] L'art de la rencontre, ou la survie de celle-ci, sera donc de maintenir l'écart, ou plutôt de l'ouvrir indéfiniment au sein de la plus intime proximité. (Jullien, 2018, pp. 204, 205)

### 7.3 LES FIGURES DE MA MODELISATION

J'arrive quelque peu essoufflé de mes émerveillements et de leurs tonalités que j'ai tenté de rendre accessibles et intelligibles. Une dernière touche théorisante consiste à l'élaboration de ma modélisation sous forme de schématisation soit en illustration, en tableau ou/et en figure. Le lecteur découvrira l'illustration de la tempérance de l'homme ému dans sa gamme en douze notes. Suivra une réflexion théorisante sur le thème de la physiologie de la mémoire en lien avec différentes formes d'approches autobiographiques. Cela permettra de clarifier la manière dont la recherche performative aborde et sollicite la mémoire. Un tableau rendra compte de l'impact personnel de la recherche en mode performatif sur mon rapport au vivre ensemble, lié à mon ancrage pratique et existentiel dans les activités du corps sensible. En paraphrasant Misrahi (2010), je vois dans ces ébauches théorisantes de nouvelles balises pour faire de mon existence personnelle et

spirituelle comme de mes pratiques psychosociales des actes de la joie de vivre et des repères pour fonder, aimer, rêver et agir.

### 7.3.1 Illustration de la pratique de la tempérance de l'homme ému

Tempérance : j'aime la résonance phonétique de ce mot. Pour Yepmou<sup>166</sup>, la gamme tempérée est une des composantes universelles de la musique et marque le début de l'ère moderne. Pour cet auteur,

[...] Les sons et harmonies des intervalles de la gamme tempérée ont intégré et remplacé les gammes musicales anciennes de presque toutes les civilisations parce qu'elles ont rencontré des objets et pratiques, des résonances culturelles et culturelles<sup>167</sup> déjà présentes dans ces civilisations. Comme-ci la gamme tempérée a représenté l'aboutissement collectif d'une recherche scientifique, artistique et religieuse, commune à toute l'humanité. (Yepmou, 2018)

La citation s'accorde avec l'intention de ce dernier chapitre, je veux dire, sa visée d'universalité. Je place les premiers fruits de ma recherche dans un cadre, un mandala de la musique. Chacune des douze phrases est à lire, à prononcer et à entendre comme autant de demi-tons d'une gamme tempérée. Elles jouent une mélodie, celle de la tempérance de l'homme ému advenu et marquent la tonalité de sa présence dans un art de l'émouvoir comme trait d'union de l'identité-ipséité.

---

<sup>166</sup> Chercheur passionné par l'origine des styles musicaux et leur histoire de l'écriture musicale. Voir : <https://medium.com/@archippenjapongyepmou/du-nouvel-an-global-des-mandalas-et-de-la-musique-64120146f7b>

<sup>167</sup> « culturelles », le lecteur a bien lu, ce terme désigne ce qui est relatif au culte.



Figure 11: Douze notes-repères pour une pratique de la tempérance de l'homme ému  
(Figure inspirée d'un mandala de la déesse Vishnu (Yepnou, 2018))

### 7.3.2 La mise en jeu de la mémoire : un outil et un processus en recherche

La recherche dans la maîtrise en étude des pratiques psychosociales se fonde dans l'exploration des récits et des histoires de vie sous différentes formes. À ce titre, chacun des

étudiants de cette maîtrise et ce, quel que soit les méthodologies employées, emprunte avec plus ou moins de facilité les chemins de la (sa) mémoire c'est-à-dire qu'il s'engage dans une *pratique mnésique*. Mais quels en sont les tenants et les aboutissants? Il ne s'agit pas de répondre complètement à cette question-ci. Cela n'empêche pas de questionner le travail réalisé sur la mémoire et de dégager quelques éléments compréhensifs à visée praxique et pédagogique. Nos recherches nous ont plongés dans nos histoires et ont eu besoin de l'autre pour se compléter. Ce mouvement a fait émerger des émois, des souvenirs, des pensées, des perceptions de toutes sortes, des impressions débordant nos sens tout en les incluant. Un constat s'impose. Notre mémoire est une formidable marmite à refaire le présent et notre rapport à des fragments de nos trajectoires de vie. Qui tourne la louche pour en extraire un matériau brut et prêt à être modelé ou un magma élaboré qui semble gelé ou indéformable?

- Différentes façons de mettre en jeu la mémoire

Après trois années de travail et à l'issue de cette rédaction, un constat émerge : l'engagement mnésique peut être amorcé et traité de différentes façons. Invariablement, le travail a poussé le chercheur dans un triple mouvement temporel : passé, présent, futur. Il est impossible d'envisager le futur sans son lien avec l'identité, et avec la mémoire. Cette dernière est éminemment sélective :

La sélectivité de notre mémoire nous aide à construire notre identité ! Même si la mémoire n'est pas la copie incontestable de la réalité, elle participe à définir notre identité sur une échelle temporelle et à déterminer notre comportement moral dans l'espace de la société. Mémoire et identité font tout pour rendre cohérentes les connaissances du passé, les réalités du présent et les exigences du futur : la mémoire est ce que j'en fais, ce que je désire de ma vie. (Croisile, 2009, p. 45) [Je souligne]

- Rappel physiologique sur la mémoire<sup>168</sup>

Pour mieux partager au lecteur la teneur de notre étonnement pluriel (rapport aux résultats susnommés), un schéma ci-dessous rappelle deux natures de processus mnésiques à l'œuvre dans l'acte de se souvenir. La mémoire sémantique se distingue de celle épisodique. Elle désigne un processus « à propos de » en suivant une sélection parmi un ensemble de stimuli. On pourrait dire qu'elle est une construction, une élaboration réflexive, donc représentative (je sais à propos de moi ou du monde). La seconde, dite épisodique, a besoin d'un contact avec l'expérience dont elle extrait son contenu (j'ai fait). Elle s'ancre dans l'agir et s'appuie sur l'ensemble des perceptions. Les deux sont sélectives, mais depuis un lieu de soi bien différent au sein d'une complexité qui potentiellement, les met toujours potentiellement en interdépendance. L'émouvoir joue un rôle important car c'est lui qui attribue la valence à nos événements et donc, active ou pas ce que nous retiendrons de l'expérience.



Figure 12 : Combinaisons des mémoires participant à la construction de notre histoire

<sup>168</sup> Ce ne sont que quelques bribes de connaissance sur la question. J'invite le lecteur à consulter l'ouvrage suivant : « Les chemins de la mémoire » (Eustache, 2010). C'est un ouvrage très complet sur ce sujet bien complexe et passionnant.

Le titre du livre co-écrit par les membres du réseau québécois pour les histoires de vie me revient dans toute sa lumière : « La Vie au cœur des histoires de vie » (Gómez González et col., 2017). Il est question de la pratique autobiographique telle qu'initée en écriture performative qui reste fidèle à ce qu'elle porte en creux. L'écriture fait ce qu'elle dit, la mémoire 's'organise' en conséquence. Quand on parle de la Vie, et depuis elle, celle-ci nous parle de nous, de notre vie. Elle nous récite notre histoire et celle des autres. Pour Lainé (Lainé, 1998)

Voici la différence [...] entre récit et histoire de vie : le récit de vie est un moment dans le processus de production d'une histoire de vie. C'est celui de l'énonciation orale et/ou écrite de sa vie passée par le narrateur. L'histoire de vie commence pleinement avec le travail de ce matériau, le repérage des structures selon lesquelles la vie et le récit peuvent être organisés, la mise au jour du sens dont la vie et le récit sont porteurs. (p.142)

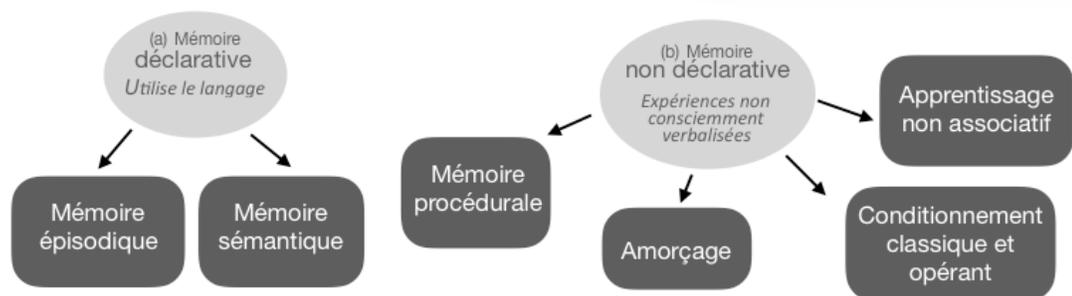
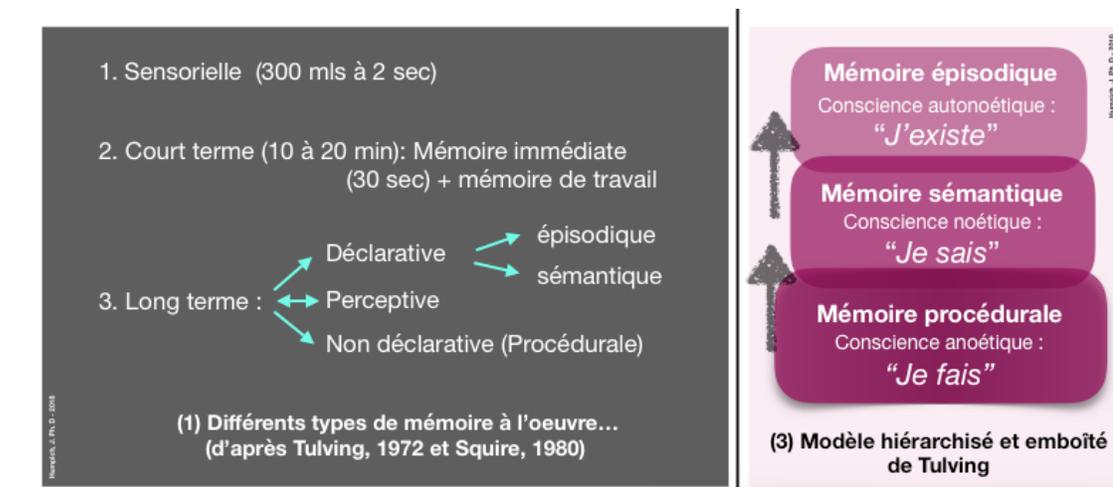
Comme moi, le lecteur pourrait se figurer l'isomorphisme entre les procédures neuronales dans le jeu des mémoires et certaines méthodologies en recherche autobiographique.

Voici une schématisation des différents types de mémoire potentiellement sollicités dans un travail autobiographique. Depuis ce tableau général, nous pourrions préciser l'originalité de l'approche en écriture performative en ce qui concerne sa manière d'interagir avec la mémoire.

Si la pratique narrative répond au projet de raconter et si la narration biographique se centre sur le déroulement d'une existence orientée vers l'identité de son auteur, la pratique narrative autobiographique sous la guidance d'une méthodologie performative pointe l'ipséité ou mieux encore, l'identité-ipséité<sup>169</sup>. Dans le contexte où vivre revient à se mettre en mouvement au sein d'une identité dynamique toujours en recherche pour tisser des liens avec l'inconnu ; et donc à faire alliance avec le futur quel qu'en soient les formes.

---

<sup>169</sup> Comme l'a proposé Ricoeur (1985), repris par Ouaknin (1994) pour qui l'identité-ipséité est une identité dynamique, qui cherche, sans lien à se lier à l'inconnu. C'est vivre, penser, parler, se mettre en mouvement et se dépasser.



(2) Distinction entre deux processus : mémoire explicite (a) et implicite (b) (à partir des modèles de Squire et Tulving)

Figure 13 Catégorisation de la mémoire humaine

- Un bienvenu : le concept d'émulation

Puisque cette recherche nous amène là, arrêtons-nous sur le **concept d'émulation**. Le définir par contraste avec la simulation exprime une prise de conscience à la fin du parcours d'écriture de ce manuscrit. Réfléchir sur les apports de la médiation du corps senti alliée aux pratiques performatives et symboliques utilisés en recherche permet de réaliser la différence (un fossé?) entre deux praxis de l'approche narrative. L'affirmation de Berthoz nous aide comprendre cet écart :

La grande différence entre simulation et émulation, c'est que la simulation est une simple copie d'un ensemble d'états alors que l'émulation représente beaucoup plus, elle est création interne, invention. C'est la différence entre l'illusion qui est fondée sur le réel et l'hallucination qui est la création d'un réel imaginaire, un rêve éveillé. L'émulation est proche de l'émotion selon Sartre, elle aussi transforme le monde « de façon » magique pour que le monde ressemble à ce qu'il est possible au cerveau de concevoir ou d'accepter. (Berthoz, 2003, p. 96)

- La mémoire prospective activée par un rapport à l'instant émergent débridé par l'intuitivité et le sensible

La praxis autobiographique soutenue par la médiation corporelle stimule une mémoire prospective. Elle est une émulation visionnaire en raison de son lien avec la Vie elle-même, incarnée dans la chair et sollicitée dans une activité pré-réflexive ou/et méta-réflexive propre au symbolique, aux poïétiques des médiums par lesquels la mémoire a été convoquée dans cette recherche. La nature de rappel à la mémoire semble animée d'un projet plus grand que le sujet envisageait. Elle participe à l'élaboration d'un advenir. Il se dévoile d'instant en instant par un rapport à la mémoire qui est agissant et transformateur.

En pratique, la récupération d'événements passés est directe et structurée par un modèle pédagogique qui ne recrute pas le souvenir par la voie du rappel réflexif, je veux dire, de type « je cherche mon souvenir à propos de ». Les conditions d'allègement cognitif, d'inhibition de la concentration 'retrospectivante' ouvrent des voies mnésiques différentes. Il est difficile d'affirmer que les contenus qui en émergent sont systématiquement différents. Expérieniellement, le chercheur et d'autres ayant suivi la méthode performative s'allient à un constat suivant : la mémoire n'est pas sémantique (ni linéaire) lorsqu'elle est ficelée au corps senti ou lorsque la pensée réflexive (discursive) est mise en épopée. Le travail autobiographique, sous l'autorité du rapport à un corps percevant, émouvant faisant alliance avec des processus de création semble bien ouvrir un territoire herméneutique favorable à l'émergence d'espaces auto-poïétiques depuis une auto-poïétique plus performative, performative et poétique. C'est ce qu'illustre la figure suivante.

- Ajout de deux étages à l'édifice conceptuel de la mémoire autobiographique



Figure 14 : Deux modalités de travail mnésique en approche autobiographique

J'ai ajouté deux niveaux au modèle de Conway et de Croisile : **époques - transgénérationnel (le)** et **advenir – Futur (le)**. Le premier se situe au sous-sol de l'édifice de la mémoire autobiographique. Il est antécédent aux périodes de notre vie et s'illustre de façon exemplaire dans l'expérience des visites au camp d'Auschwitz, des dialogues et des non-dits avec le père du chercheur. Le second, placé au sommet de cette construction, s'illustre à l'issue de ce travail de recherche, par une phrase prononcée : « je fais de ma vie, la sortie du camp » et de l'acte performatif à teneur citoyenne et transculturelle dévoilée dans la toile performative « Se souvenir pour advenir ». La mémoire à long terme, sémantique, est une récupération volontaire, mais indirecte du souvenir. Elle ne peut produire et convoquer l'expérience initiée par la médiation corporelle ou/et depuis l'imminence de la performativité liée au processus de création comme dans l'écriture elle-même (les montages et les prises de vue et de son qui les alimentent).

- Mettre en point d'appui les moments d'émergence pour les déplier : étirement de la mémoire de travail

Le travail de la mémoire dans l'approche autobiographique mérite toute l'attention du praticien-chercheur et du formateur en accompagnement du changement. L'accompagnateur en recherche autobiographique peut-il ignorer le précieux de cet apport. L'exploration des impacts d'une méthodologie priorisant l'acte performatif favorise l'élucidation du sujet dans sa double détermination, à la fois comme un *idem*, à la fois comme un *ipse*. Le lecteur se souvient que l'identité narrative articule la durée et les ruptures de cette durée, la stabilité et le changement. Elle permet de maintenir le fil rouge, le continuum existentiel, qui ressemble à une base de sécurité permettant d'affronter les brisures de notre être aux détours de notre histoire. Il en va de même pour la mémoire. Expérieniellement, le dispositif performatif (écriture, créations artistiques, pratiques corporelles introspectives) permet non seulement un accès à des fragments d'événement inaccessibles à la mémoire sémantique, mais il met le temps en suspension, le fragmente à son tour pour que les plis de la mémoire procédurale, épisodique et même, celle dite de 'travail' libèrent leur contenu. On observe un ralentissement du temps subjectif alors que le temps objectif se déroule à la vitesse dite normale en alimentant la lenteur de la subjectivité, à mesure qu'elle se dévoile.

La mémoire de travail est une mémoire à très court terme sans se confondre avec elle pour autant. Elle en serait une catégorie. Pour Gomez-Gonzalez (2018)

Certains auteurs font une différence nette entre la mémoire à court terme et la mémoire de travail. La mémoire de travail pouvant retenir une information pendant une période très prolongée, dépendamment de la complexité du « problème » à résoudre. Par exemple, la résolution d'un problème complexe peut garder les informations nécessaires à sa résolution pendant de semaines, voir des années. Je fais toujours le parallèle entre la mémoire de recherche (en écriture performative) et la mémoire de travail. Pendant toute la période d'écriture, la mémoire de travail cherche incessamment les informations qui permettent l'avancement dans la résolution du problème qui a motivé la recherche. De là que, les différents stimuli deviennent des clés importantes dans un contexte où, normalement, auraient été envoyé à l'oubli par la mémoire à court terme. (Littérature grise)

La mémoire de travail est donc chargée de conceptualiser une partie de l'information perceptive du sujet. Sa durée de fonction est l'ordre de quelques secondes durant lesquelles elle joue un rôle dans la gestion de tâches simultanées. Par exemple, le lecteur, s'il a suivi toute la démarche de recherche présentée dans ce mémoire, se trouvant face à la capsule YouTube (Le belvédère du sens) est sans cesse mis devant le phénomène complexe des liens entre la mémoire épisodique et la mémoire de travail. Il doit capter les différentes sources de stimuli tout en reconnaissant ce qu'il a déjà vu ou entendu. Schématiquement, ce qu'il a aimé a été sélectionné alors que ce qui ne l'a pas marqué a été évacué de sa mémoire. Dans tous les cas il ne s'en souvient pas comme c'est le cas du chercheur qui écrit en ce moment, quand il se retrouve devant la petite Sarah qu'il voit dans le parc (Toile performative « la petite Sarah »). Au moment où il fait son montage, des éléments disparates émergent et participent à la prise de conscience de sa représentation du père qu'il est ou n'est pas. Et progressivement, l'ensemble, de l'histoire construite depuis la naissance de ses filles déroule son fil. La mémoire sémantique n'est pas mobilisée ici, c'est la mémoire épisodique et procédurale, toutes deux liées à des informations sensorielles et affectives deviennent le carburant de la mémoire. Il a fallu cependant, une intentionnalité et une attention particulières pour que la mémoire émotionnelle-corporéisée face surface avec la même puissance originelle. **Elles sont liées à l'axe posé en début de la recherche. Cette intentionnalité met le sujet et sa mémoire en état de veille. Elle est comme une toile sensible, prête à vibrer à tous les éléments, les évènements pouvant surgir en lien avec le thème défini.**

La mémoire de travail, elle, permet de stocker et de manipuler des informations essentiellement liées à l'action durant un très court laps de temps. Le rapport au corps associé à l'acte performatif dont rappelons-nous qu'ils exigent tous deux une présence à soi accrue, permet de dilater ce temps et d'y placer une conscience habituellement absente. Dans l'acte performatif, la pleine présence à l'instant augmente l'acuité perceptive de la personne. Elle le fait à un point tel qu'il peut être conscient des processus mnésiques passant totalement inaperçus pour la personne non éveillée ou n'étant pas sollicitée dans ce degré de présence à soi ou non entraînée à le faire.

- Un dispositif formateur pour l'activité mnésique : la mémoire prospective

Tout au long de la recherche présente, il s'agissait de rester avec l'axe. Traduire cette tâche sur le plan cognitif, c'est dire que la mémoire de travail s'allie avec le futur dans le sens où le chercheur sélectionne ou/et laisse émerger, en direct et dans l'instant, des informations liées à des stimuli relatifs à son axe (qui suis-je? quel est cet homme ému à la représentation éclatée de lui-même?) et ce, pendant qu'il suit ses tâches d'écriture, de montage, de prise de vue, de son. Il gère toutes ses tâches en restant dans la vigilance à cette pensée de l'axe durant sa rédaction. Ce phénomène m'évoque ce que Vermersch (2012) désigne comme une intention éveillante. Elle est ici d'une autre nature, plus discrète et plus profonde à la fois.

➤ Première boucle

Mais lorsqu'il prend son micro, parle, s'écoute et retranscrit, il est aussi en train d'engrammer (enregistrer biologiquement). On appelle la *boucle phonologique* liée à ce qu'on entend, et ce que nous disons cet autre processus. Il est amplifié lorsqu'on mémorise ce dire parce qu'on l'a dit et entendu : « Dès que je suis entendu, dès que je m'entends, le je qui s'entend, qui m'entend, devient le je qui parle et prend la parole, sans jamais le lui couper, à celui qui croit parler et être entendu en son nom » (Derrida, 1967, p.265).

➤ Deuxième boucle

Une deuxième boucle, appelée le *calepin visuo-spatial*, est liée à ce qu'on voit, ce qu'on lit. Enfin, ce qu'on nomme *l'administrateur central*, coordonne à la fois le traitement de l'information et le stockage, il gère donc les deux boucles (phonologique et calepin visuo-spatial).

Tout au long de sa démarche, le chercheur a sollicité plusieurs types de mémoires, plusieurs processus mnésiques modifiant assurément ses représentations, ses affects et son sentiment d'existence (construction de signification liée au couplage son-image-écrit-prise

de parole- écoute de sa voix en train de dire du sens, des sensations, de partager des émotions).

Le lecteur peut retenir de ces informations que la mémoire de travail est le résultat d'un processus qui sélectionne et enregistre des informations de différentes natures (sensation, perception, réflexion, etc.) dans un même temps et depuis un accordage de deux systèmes (image et son: ce que je vois et ce que j'entends).



Figure 15 : Altération des dynamiques mnésiques lors de l'activité performative et mémoire de travail  
(à partir du modèle de la mémoire autobiographique de Conway (1992) et Croisile (2009))

Dans cette figure, le lecteur peut distinguer une évolution par rapport à la précédente (Figure 14). On remarque les deux modes de récupération : mémoire sémantique et mémoire épisodique et procédurale. On imagine l'impact de la médiation corporelle sur le rappel d'événements autour de l'axe des temporalités allant du transgénérationnel à l'advenir en passant par les périodes de la vie, les événements généraux et les détails spécifiques. La mémoire prospective est placée du côté d'un travail mnésique par évocation dans la vivance de l'instant. Le travail en explicitation (Vermersch, 2012) propose une méthodologie efficace pour cela. La qualité est augmentée par les compétences

attentionnelles et sensorielles permises par le travail tel qu'il est proposé dans le paradigme du sensible (Bois, 2007 ; Berger, 2010). L'apport de la pratique artistique sur le mode du sensible et du performatif ouvre la porte sur des fragments temporels inédits et insondables (à notre connaissance). L'écriture dictée par cette sensibilité fait de même. Subjectivement, le temps se suspend, une acuité émerge, la mémoire de travail semble se dilater à l'infini. Cette expérience de nature intuitive (Petitmengin, 2001) donne accès à un processus de production de connaissances et à une conscience bien différente que la remémoration volontaire, représentative. Cette dernière semble, par contraste, en quelque sorte gelée.

- Un rôle actif dans la conscience du présent : ouvert au futur

Envisagée l'approche narrative en autobiographie sous le mode performatif aboutit à une mise en forme du passé fusionné avec le futur, ancrée dans le présent. Ce processus, par exemple, j'en ai fait l'expérience lors du montage YouTube, *La petite Sarah* et *Se souvenir pour advenir*, comme à de nombreux moments de ma rédaction. La manière d'occuper la temporalité du présent, attentionnellement et charnellement, fait émerger des informations. Elles sont à la fois accueillies, à la fois traitées dans un dialogue émergeant. Le résultat est l'accès simultané de données du présent, du passé et du futur. Mon expérience actualise la pensée d'Heidegger<sup>170</sup> relative à la passéité, liée au présent et au futur, comme elle montre en pratique les explications neurophysiologiques des auteurs qui ont inspiré ma schématisation. Lors du processus performatif explicité ici, les temporalités deviennent labiles. Elles se jouent de nos déterminismes. L'écrivain, l'artiste, le praticien, l'accompagnateur se tiennent à la *bordure du futur*<sup>171</sup>.

---

<sup>170</sup> Le lecteur se souvient peut-être de la citation d'Heidegger présentée dans la toile performative « Quatre petits bouts de pain » et dans celle « Bevedère du sens ».

<sup>171</sup> Voir : <http://www.cerap.org/fr/paradigme-du-sensible/l'advenir-à-la-croisée-des-temporalités-analyse-biographique-du-processus-d>

Le concept de l'advenir proposé par Bois nous éclaire sur la prouesse présente et sensible d'une personne qui advient :

J'avais ainsi appris que cette temporalité incarnée n'était accessible qu'à l'homme présent à son présent et qu'elle avait besoin de la conscience de l'homme pour exister. J'apprenais maintenant que se tenir à la bordure du futur, depuis le lieu d'un présent habité, donnait accès à une vision panoramique des temporalités. Je percevais le croisement des temporalités dans le lieu de l'advenir.[...] Le sujet devient ce qu'il rencontre, plus adaptable, plus ouvert à tous les possibles, et capable de renouveler ses points de vue au contact d'informations nouvelles. Il apprend également à composer avec le futur. [...] (Bois, 2009)

La formule de Gomez-Gonzalez prend toute sa pertinence : « Une écriture qui fait ce qu'elle dit » (1999). Nous nous trouvons à cet endroit, précisément. L'application du principe de l'advenir incarné dans la méthodologie de l'écriture performative offre une valeur ajoutée : elle rend lisible, c'est-à-dire visible et/ou audible (par la prise de parole) une pratique narrative autobiographique du futur pour celui ou celle qui s'y emploie. Cette écriture se révèle donc prospective. Elle s'aligne sur ma compréhension des données de la neurophysiologie de la mémoire. Cette découverte n'est pas sans conséquence sur la prise de conscience de la portée de ce travail, sur la transfiguration possible du mythe personnel (Lesourd, 2009), sur le degré de mise en mouvement identitaire de la personne quand celle-ci s'expose à cette méthodologie de recherche. Expérientiellement parlant, écrire cette section me donne la mesure du travail intérieur accompli. Elle me fait comprendre l'intensité de l'émouvoir à la clé. Je me sens mieux équipé pour me représenter la rencontre avec l'inouï (Jullien, 20018) de cette méthodologie.

Dans la foulée de mon exploration, et en prenant de la hauteur sur mes vécus et mon processus, je présente maintenant un état des lieux de l'évolution de ma pratique du vivre et du vivre ensemble, ainsi que certains aspects de mes conduites psychosociales qui en découlent. Et ce, depuis un rapport fécond entre deux modalités de l'émouvoir : celle sous le mode du sensible, et celle émergeant de ma pratique performative métissée à ce mode.

### **7.3.4 L'art de l'émouvoir : la valeur ajoutée de la pratique performative**

Je vois dans cette recherche une mise à l'épreuve des éléments théoriques et phénoménologiques avancés à la fin de mon parcours doctoral. Je ne peux concevoir mon processus actuel autrement qu'un prolongement heureux de ma thèse dans le sens de sa mise en pratique avec son lot d'inattendus. Le tableau qui suit rend compte de l'évolution des tendances dans mon rapport à ce qui constitue une forme d'art de vivre ensemble sous l'éclairage de l'émouvoir (cosmogonie bio-éco-psychosociale). Je vois les différents éléments y figurant comme à la fois des outils, des balises et des résultats de ce travail. Ils clarifient un nouveau territoire de sensibilité en relation : une ouverture et l'assumance de la pratique performative au sein de mes activités socio-professionnelles et personnelles. La représentation qui suit offre à voir l'apport réciproque de deux modalités d'approches en recherche et dans ma vie. Plus encore, je constate le métissage des mondes et sa fécondité. Je remarque le saut qualitatif. Il (re)donne et clarifie un visage à l'identité-ipséité de mon-être-dans-le-monde. Il participe au fondement de mes pratiques psychosociales à venir. J'entends par « L'émouvoir dans mon rapport au sensible », cette auto-affection au contact du vivant. Et par « L'émouvoir dans mon rapport à la pratique performative métissée avec mon rapport au sensible », l'ensemble du processus suivi tout au long de cette recherche et dont les éléments sont révélés de façon éparse dans ma rédaction. Ils émergent de mon expérience au moment de les écrire. Pour finir ma clarification pour le lecteur, par « Impacts sur ma pratique du vivre et du vivre ensemble », j'entends la manière et les répercussions de ce mode de recherche sur ma cosmogonie bio-éco-psychosociale. Je les vois comme un « Renouveau de mes conduites psychosociales ». Cette prise de vue se fait sous la forme du tableau ci-dessous. Je ne le commenterai pas. Je laisse le lecteur cheminer à sa guise à l'intérieur de cet ensemble.

L'émouvoir sur le mode du sensible	L'émouvoir émergeant de la pratique performative métissée à mon rapport au sensible	Impacts sur ma pratique du vivre et du vivre-ensemble.  Renouvellement de mes conduites psychosociales
Activité perceptive comme fondement premier.	Activité perceptive comme conditions de la présence à la pratique performative.	Me sentir pour me percevoir, et accéder à cet autre moi-même est une priorité.
Activité symbolique et imaginaire réduite ou absente.	Activité symbolique et imaginaire sollicitée, encouragée, agissante.	Sortir du raisonnable, d'une fidélité à l'unicité du sensible, libérer l'agir par l'autorisation et l'exploration de l'imaginaire et de l'intuition créatrice.
Activité réflexive animée par le rapport à ma subjectivité matèrée en dialogue avec les événements de ma vie.	Activité réflexive animée par le rapport à ma subjectivité matèrée en dialogue avec les événements de ma vie.  Exprimés ou révélés dans mes pratiques performatives.  En lien avec un autre.	Me découvrir, puis voir avec plus de lucidité mes croyances.  Voie de passage pour oser me nommer.  Fait naître une parole publique.  Altère l'autre.
Présence à la Vie.  Présence à ma vie.  Présence à soi et à l'autre priorisées dans sa dimension sensible.	Présence à la Vie.  Présence à ma vie.  Présence à moi et à l'autre accueillis dans les dimensions : existentielles, spirituelles et psychosociales.	Donne de la valeur à la vie qui me porte, en donnant de la valeur à qui je suis, et ce, depuis la valeur accordée à l'autre.
Rapport à la mémoire axé dans l'immédiateté et orienté sur le futur et le devenir.	Rapport à la mémoire axé dans l'immédiateté et ouvert sur le passé, le présent et le futur.	Je fais des éléments signifiants de ma mémoire un matériau de révélation et de transformation.
Rapport et consultation de la dimension autobiographique occasionnelle et non prioritaire.	Rapport et consultation de la dimension autobiographique désirée, perçue comme source d'un travail d'élucidation de schèmes relationnels.	Je ne peux être moi-même sans le lien conscient avec mon histoire personnelle, celle de ma communauté et de l'humanité.
Présence du corps sensible comme axiologie existentielle.	Présence du corps sensible comme partenaire au sein de ma diversité identitaire.	Toujours présent et en dialogue avec les autres instances en moi.

Présence et consentement aux émotions depuis un lieu sans affect.	Présence et consentement aux émotions comme elles se présentent ou déclenchées par la pratique performative.	J'accueille les émotions, celles de l'autre et surtout, celles non partageables à priori.
Dialogue avec l'autrui en moi basé sur l'activité sensorielle.	Dialogue avec l'autre moi-même au sein d'un métissage de mes activités sensorielles et de la pratique performative.	Cet autre a son histoire qui demande à être entendue, reconnue.  Il demande à s'exprimer dans une manifestation plurielle.
Nouveauté dans mes pratiques relationnelles par une sensibilité à la résonance invisible et subjective, et au plus grand dans soi.	Nouveauté dans mes pratiques relationnelles par une sensibilité métissée de la résonance sensible et de l'écoute de réalités autobiographiques inscrites dans ma chair, reconnues comme une réalité psychosociale à traiter.	Je suis dans la sollicitude par le jeu de : - la réciprocité de présence entre mon histoire de vie et son futur possible. - la présence de cet autre moi-même, comme visage de cet autre toujours possible devant moi.
Rapport à l'autre comme un idem dans sa constitution la plus subjective et primordiale.  Réciprocité actuante.	Rapport à l'autre comme un idem dans sa constitution subjective et dans sa sensibilité socioculturelle.	Je est dans l'autre comme mêmété.  L'autre est l'occasion de me voir, de me découvrir dans mes cristallisations identitaires.
Rapport à l'autre comme un ipse dans sa manière de vivre et d'exprimer le vivant présent à l'intérieur de lui.	Rapport à l'autre comme un ipse dans le questionnement <i>qui es-tu?</i> Pour que je le reconnaisse.	Je est autre, irréductiblement et de façon irremplaçable.  Je suis <b>de</b> cet autre-là.
Introspection sur mon existence depuis mon rapport à ce lieu sensible vécu, permettant un contact et un dialogue avec cet autrui de moi-même.	Introspection sur mon existence depuis mon rapport à ce lieu sensible, cet autre moi-même, teinté d'une histoire singulière et plurielle.	Je suis mon histoire, et mon histoire est une parole que je prends pour me nommer.  Je reconstruis mon histoire depuis ce dialogue, et depuis la prise de parole pour en témoigner. Depuis ce mouvement peut s'énoncer mon futur.

<p>Introspection sur l'existence de l'autre se fonde sur la présence ou sur l'absence de cet autrui en lui.</p>	<p>Introspection sur l'existence de l'autre est une veille de ses petites morts, une présence à sa nuit, à sa vulnérabilité et à sa couleur unique.</p>	<p>Le souci de l'autre est le souci pour moi-même.</p> <p>Adhérer au visage de l'autre et l'histoire qu'elle raconte et me raconte. Elle contient une parcelle de la mienne.</p>
<p>Rapport au vivant contenu dans la corporalité, sensible à l'environnement, à l'humanité.</p>	<p>Rapport au vivant contenu dans la corporalité.</p> <p>Sensible à l'environnement, à la vulnérabilité de l'état de notre humanité.</p>	<p>Le vivant est la manifestation source du lien à incarner dans mes relations</p> <p>Une conscience pour éclairer mes mondes et le monde.</p> <p>Le plus précieux des héritages.</p>
<p>Quête d'authenticité basée sur le rapport au corps sensible et la régulation des résistances et des immobilités.</p>	<p>Quête d'authenticité appuyée sur le rapport au corps dans la mise en abîme et le vécu de la crise.</p>	<p>Oser ma vulnérabilité, ma fragilité, la partager et accueillir la bienveillance de(s) autre(s).</p>
<p>Révélation de soi dans l'animation du vivant, et par contraste, dans la libération de la force d'autorégulation du vivant.</p>	<p>Révélation de soi pendant la crise, en restant dans l'entre du perceptif, de l'affectif, de la pensée sans quitter l'animation du vivant.</p>	<p>Faire de la crise le lieu de la résurrection.</p> <p>S'émerveiller devant la possibilité de mon changement.</p>
<p>Joie de vivre le sensible.</p> <p>Joie d'être relié à la totalité silencieuse.</p> <p>Joie de partager cette dimension ontologique au monde.</p>	<p>Joie d'exister dans ma vie.</p> <p>Angoisse et émerveillement devant mes inaccomplis comme autant de plis dans mon parcours de croissance.</p> <p>Consentement devant les bruits du monde, les misères et les grâces de ma vie, de la Vie.</p>	<p>Gagner en humanité dans mes relations. Attitude inclusive.</p> <p>L'inter-expérience est une occasion d'embrasser la complexité du vivre ensemble.</p> <p>Naissance d'une sensibilité tisserande.</p>
<p>Conscience du monde, de sa chair comme totalité subjective et sensible.</p> <p>Sensibilité à la nature.</p> <p>Dans la pleine présence de la chaleur humaine.</p>	<p>Conscience du monde, de sa chair dans sa totalité sensible.</p> <p>Sensibilité à la nature.</p> <p>Sensibilité à la diversité des cultures dans le tissage des différences autobiographiques au sein de notre humanité.</p>	<p>Souci de ne pas coloniser l'autre par mes déterminations culturelles.</p> <p>Regarder le monde comme une toile interhumaine au sein de laquelle ma présence et mes actes sont agissants.</p>

Figure 16 : L'art de s'émouvoir : évolution de mes conduites psychosociales

### 7.3.5 Fécondité des approches et des pratiques au service de mon identité-ipséité

Depuis l'exploration des éléments évolutifs de mon rapport et de mes pratiques plurielles ayant contribué à l'ensemble du processus de recherche, nous pouvons maintenant accueillir la fécondité de cette trajectoire. Elle aboutit à une re-définition socio-professionnelle, culturelle et spirituelle en répondant à mon utopie de l'inclusion au service de la transdisciplinarité. Par contraste, je trouve pertinent de présenter d'abord la figure suivante, celle proposée à la fin de ma thèse (Humpich, 2015, Vol. III, p. 780) :

♥ L'émouvoir sur le mode du Sensible comme principe d'altérité

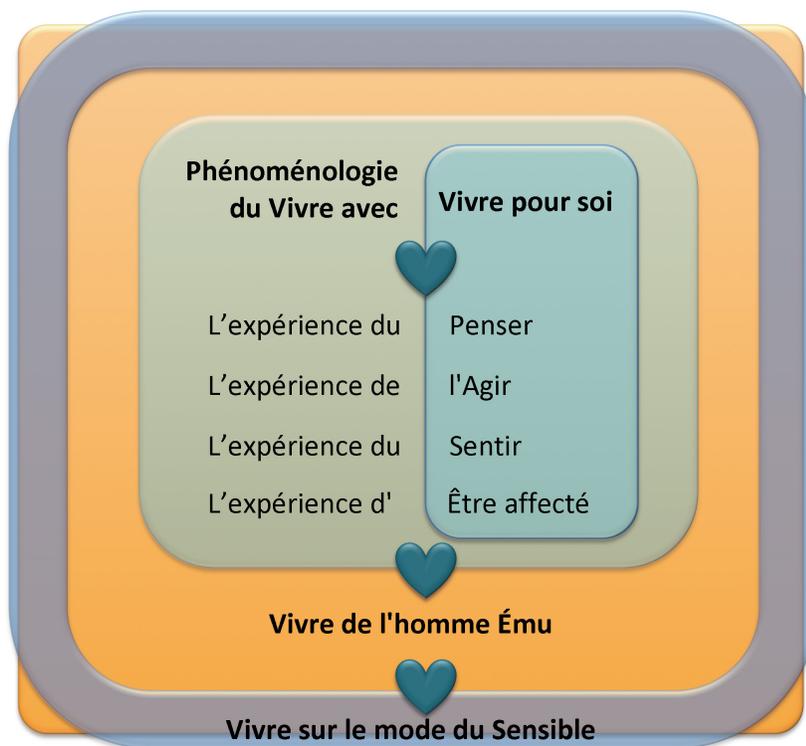


Figure 17 : Émergence de la fonction de l'homme ému sur le mode du Sensible : Une reliance entre différents régimes d'activité du Vivre

La figure précédente ravive des souvenirs émouvants. Je ne pouvais pas imaginer le développement ci-après et pourtant, il a lieu. Voici l'évolutivité acquise grâce à mon parcours dans cette maîtrise. Il me fallait donc faire une thèse avant ce cursus que je clos maintenant! L'homme ému arrive sur ses propres terres, la présence augmentée par une conscience plus aigüe de ses conduites et de ses pratiques psychosociales. N'est-ce pas là l'assumance de son identité-ipséité?

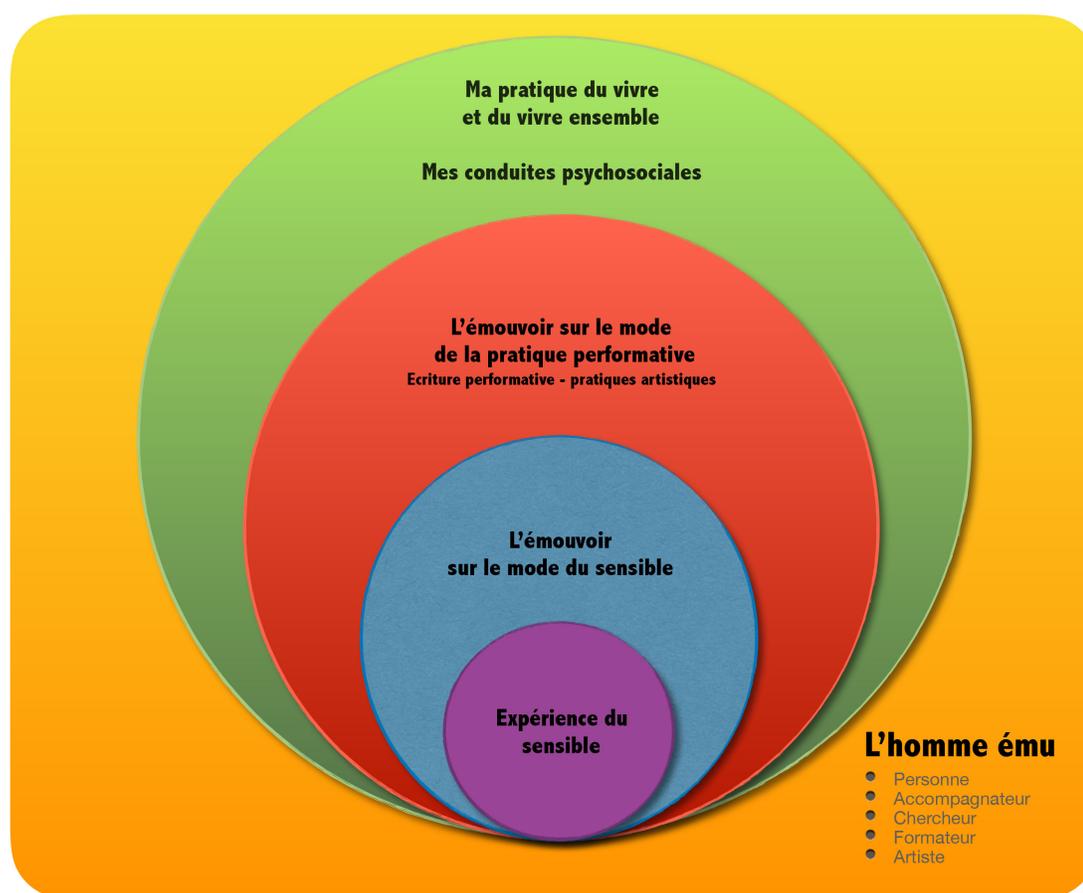


Figure 18 : Fécondité des approches et des pratiques au service de mon identité-ipséité

Nous voici au terme de ma modélisation. Elle est fructueuse au-delà de mes espérances. Il s'agit maintenant de faire le point sur l'ensemble du parcours effectué. C'est le moment de la conclusion de ma recherche.



## CONCLUSION DE LA RECHERCHE

*La création n'est création que de l'autre [...]  
l'absolu de l'autre est nécessairement le même.*

(Derrida, 1967, p.127)

### **Belvédère**

C'est le moment de nous quitter. Qui est ce nous? Il y toi, cher lecteur, chère lectrice. Je remercie ta présence fidèle dans ma conscience, lors de mes écrits, créations et voyages-pèlerinages-performatifs et l'ensemble de ma recherche. Il y a l'axe, cette instance subjective objectivée chemin faisant du déroulement de la rédaction. Lui (comme entité) et cet autre moi-même, toujours en dialogue avec vous et avec une longueur d'avance sur mes pas, me rejoignent maintenant. Je vais en prendre soin et continuer le chemin.



La théorisation-modélisation-schématization me rend fier de mon parcours; une fierté libérée de la possession de l'objet car il est libre d'être interprété, et donc, trahi comme le définit Kaès (2009). Il est temps de conclure l'aventure transformatrice dans un regard rétroactif et prospectif.

Me voilà arrivé au terme d'un parcours, de sa trajectoire imprévisible avec ses rencontres incontournables et quelques perles d'inconcevable. Je me sens fourbu, comme si j'avais été battu. Paradoxalement, je me sens aussi plein d'énergie malgré la fatigue qui est là. Je vais commencer par revenir sur ma problématique, ma question de recherche et mes objectifs. Puis, je déclinerai la pertinence de ma démarche de recherche à quatre niveaux et à posteriori, puisque ce mouvement qui se fait à priori n'a pas eu lieu. Je ferai un point d'appui sur les limites de cette recherche avant de finir avec un regard prospectif.

### **RETOUR SUR LA PROBLEMATIQUE, LA QUESTION DE RECHERCHE ET LES OBJECTIFS**

Ma recherche s'inscrit dans le paradigme de l'étude des pratiques psychosociales dont la visée est le renouvellement des pratiques relationnelles par le truchement d'une transformation du rapport à soi, en même temps que celui de la création de connaissances. Je suis parti avec une insatisfaction liée à plusieurs dimensions mettant en jeu ma vie personnelle et artistique, mes mouvements migratoires, ma vie affective, relationnelle et professionnelle. Cet ensemble s'est manifesté sous la forme de l'émouvoir mettant en jeu l'homme ému qui cherche son inscription dans le monde. J'en avais fait une théorisation. Il fallait me donner les moyens d'une mise à l'épreuve pour moi-même de l'ensemble de l'édifice théorique et phénoménologique bâti dans une tranche de vie et contenant déjà des éléments autobiographiques. Je suis donc parti à la conquête de cet homme ému dans le vivre de sa propre existence sondée depuis des fragments de sa vie avec une volonté de me mettre à l'épreuve, dans une vigilance vis-à-vis de soi-même. La question identitaire s'est tissée naturellement et avec mon premier désir. Qui suis-je? Quel est cet homme ému au sentiment d'éclatement identitaire? Cette question a constitué l'**axe** de toute ma recherche. Elle était présente dès le début de mes cours, mais je ne savais pas la formuler. Quatorze mois après mes premiers balbutiements de rédaction, je vois le chercheur de l'émouvoir advenu. La problématique définie comme la mise en évidence d'un écart a tenu ses promesses. J'ai habité et été habité par cet *entre* tout au long des chapitres de ce mémoire. Peut-être est-ce dû au modèle méthodologique qui m'a poussé à aller habiter la crise pour y

dénicher ma blessure profonde, identitaire et ontologique à la fois ? **J'ai découvert qu'il y avait de l'autre, de l'Autre dans la plaie que je croyais mienne et seulement mienne.** Je pourrais nommer *cure* le mouvement général de cette recherche pour évoquer la constance de la mise en travail. La dimension soignante et formatrice ainsi que l'état dans lequel je sors de cette auto-formation, de cet auto-accompagnement. J'ai diagnostiqué la problématique, intérieure et enfouie en moi, bien profondément enkystée, sous la forme d'une question : « **Par quelle démarche d'écriture et de création audiovisuelle peut se révéler à moi-même et pour le bien de mes relations mon identité-ipséité? »** »

Je regarde la formulation. Elle est chirurgicale, tout y est pour moi. Organiquement et métaphoriquement le grand chirurgien m'a assisté; j'ai senti son souffle et sa main me pousser du dedans, dans le dos ou me mettre en point d'appui. L'énigme est entière, le scénario est derrière moi. Je peux en décliner la pertinence, remué par le mystère à l'origine du déroulement des cinq derniers mois pour que ce film se réalise avec ma personne en propre comme acteur principal. Identité-ipséité, c'est l'autre pivot de cette recherche avec celui de l'émouvoir. Je place le troisième élément, celui crucial de ma pratique artistique et de création plurielle chevillée à l'écriture performative.

Justement, je reviens sur mes objectifs initiaux : **Explorer** la voie artistique pour découvrir la singularité de mon rapport à mes enjeux relationnels avec les expériences significantes de mon existence reliée aux joies et aux misères de ce monde et dans lequel je suis inscrit. **Interpréter** par la voie de l'écriture performative ma manière d'être un homme ému. **Systématiser** mon processus d'exploration et de transformation pour donner les contours d'une approche pratique d'élucidation de la composante identité-ipséité.

Mon engagement dans la création de supports audiovisuels a été une source de révélations autobiographiques inattendues avec leurs empans affectifs. Si j'ai reconnu ma capacité à m'émerveiller, j'ai aussi découvert des espaces en moi hantés par l'angoisse, terrassés par la peur et anéantis par la peine. Je ne les soupçonnais pas être de cette nature et encore moins qu'ils me conduiraient à voir mes masques, à les prendre pour la première fois de ma vie pour les coller contre ma poitrine. Pour certains d'entre eux, la rencontre fut

un rituel de fin pour laisser émerger mon vrai visage d'homme ému. Ce travail a initié le dialogue que je n'avais jamais eu avec mon père sur son histoire; j'ai eu accès à la compréhension de conduites délétères à mon égard et au sens de ma posture existentielle face à l'autorité, en faveur de l'inclusion, de l'autorisation à une sensibilité et à une vulnérabilité. La pratique artistique est devenue un mode d'expression au service du dévoilement du sens de mes conduites psychosociales, de ce que j'attends d'une relation humaine, de ce que je rêve pour l'homme en général. Un fait inattendu et supplémentaire est que j'ai acquis un savoir-faire, chemin faisant de la conception et la réalisation de mes toiles performatives. Je connais les différentes étapes permettant de réaliser un document audiovisuel, les contraintes qui se présentent au passage et la manière de les socialiser. Je suis conscient que cela n'est qu'un début.

L'écriture performative a été la voie textuelle la plus proche de l'émouvoir en écriture que je connaisse pour exprimer mes vécus, mon imaginaire, le sens et la signification de mes expériences. Pour créer mon futur depuis des pensées traversées par la vie. Le terme de résidence souvent employé dans ma recherche est le juste reflet de mon sentiment d'implication. L'écriture performative a été une demeure pour accueillir mes faits d'expérience, de conscience, générer certaines prises de décision, et pour témoigner la mise en acte de gestes que je désirais poser depuis des années. Je n'aurais même jamais pensé le faire. **Ce genre textuel agit parce qu'il installe un dialogue frontal avec le désir sauvage de vivre.** C'est lui qui confronte la mort. Je me suis vu tenir une parole assumée face à l'autre dans des relations et des contextes professionnels où je me serais tu auparavant. L'écrit, en le métissant au dire, a permis un regard critique sur des croyances, une autonomie face à mes représentations, une lucidité sur certains comportements stériles. J'aurais pensé que ce mode d'écriture comme celui de la création étaient un peu trop personnels, intimes et qu'il ne dégagerait pas quelque chose d'utile pour l'autre. Dès mes premiers partages, j'ai réalisé que je me trompais. **L'émouvoir est performatif et l'écriture performative émeut, 'inmeut'.**

L'intégration du concept d'identité-mêmeté a été rapide, elle s'est enclenchée à l'occasion de mon voyage en Pologne. Celui d'identité-ipsité a mis plus de temps, il s'est installé en moi lors de la systématisation et précisément dans la prise de parole sur le montage « Le Belvédère du sens ». J'ai fait des allers-retours du concept à l'expérience, de la théorie à la pratique pour que progressivement cet autre moi-même prenne corps autrement et concrètement. En d'autres mots, pour que naisse un sentiment d'altérité, puis de réciprocité avec l'autre en moi, et de ce fait, la conscience de tout autre ayant sa place à cet endroit de moi que j'appelle avec Ricœur, la sollicitude. Ce cheminement explicité dans ma modélisation sous la forme d'une gamme tempérée de l'homme ému est en train d'altérer ma cosmogonie bio-éco-psychosociale. Je peux donc dire que ce parcours m'a permis de décliner des notes-ressources pour me comprendre c'est-à-dire, pour me placer dans l'entre, dans le trait d'union du même et de l'unique. Cette place, peut-être abstraite pour le lecteur, je la vis comme une intentionnalité, un nouvel axe – j'ai appris à me tenir avec lui et je sais qu'il me tenait aussi – au service de mes relations personnelles, professionnelles, et interculturelles.

À l'arrivée, une **nature de sensibilité et d'affectivité** différente a pris résidence en moi. Elle a été initiée à Natashquan sur le site de « La plage des Galets »; elle a vécu un pinacle au camp d'Auschwitz en Pologne. Puis un événement, celui de ma face sidérée comme une figure salvatrice, a porté l'ultime estocade avant qu'elle ne m'éclaire d'une lumière inédite. Mon être-au-monde est advenu au nom d'une sensibilité indélogeable d'une affectivité, au nom d'une affectivité indissociable d'une sensibilité, toutes deux liées à cet autre en moi, complices avec le 'Grand Silence'. Il a lui aussi l'oreille ouverte à tous ces autres. Ils ont reflété la mienne dans leurs histoires singulières et communes, celle que je n'avais pas pu accueillir encore. En résonnant à la leur, contre toute attente, l'histoire des autres a appelé la mienne et elle me l'a révélée. Bouleversements que seuls la métaphore, l'analogie et l'acte performatif, tous réfractaires à la catégorie soufflée par ma raison pure. Ces trois éléments ont su faire entendre cette parole que j'attendais de prononcer de toute ma profondeur et de toute ma hauteur. Aporie de la raison. À côté de l'expérience vécue en image, en son et en montage et le carrousel de perceptions-remémorations dansant autour,

le mot, la pensée et le langage font figure d'éther dans le temps rencontré. Dans un premier temps, ils n'attrapent rien du sujet se faisant sujet, un je véritable, à la première personne. La matière était ailleurs. Ils doivent se taire et attendre. Ce que j'ai fait durant quatre longs chapitres. Je me suis tu du sens réfléchi à donner à l'expérience de l'émouvoir en train de m'accoucher, des sensations et des contractions de mon être à venir.

Ma recherche a permis la rencontre au cœur de l'autre de moi-même. Inutile de se demander de quelle rencontre je parle. Pour moi, l'émouvoir est la rencontre, la seule issue, la seule aventure vers l'imprévisiblement-autre car il est intrinséquement hors de moi et en moi. **Jusqu'au cri transformé en prière : « qui es-tu? ». Une autre manière de me dire : « Es-tu là? » dans l'attente de la réponse, marque de la sollicitude ultime : « Me voici ! »** (Ricoeur, 190, p. 195).

*L'ipséité*, à ce moment précis de la nuit du 8 août, s'est délogée de son habit conceptuel pour devenir chair dans mon expérience corporelle, souffle d'air pour la prononcer en ME prononçant. La résurrection, métaphore biblique, signifie la sortie du silence de soi comme le prolongement singulier de l'offense faite à une 'Vie Collective' reflet de mes propres abîmes. Faire de ma vie la sortie du camp, et pour cela, poser un geste rituel en y apportant le son qui n'y était plus; la plainte entendue et reconnue avait besoin d'un écho singulier, d'un futur qui concerne ce Jean advenu.

#### **LES QUATRE NIVEAUX DE PERTINENCE A POSTERIORI**

Je réalise en fin de parcours ce que je ne pouvais observer dans mes recherches précédentes. Si la recherche me ressemble, parle de moi et s'extirpe de mon être, elle dessine sa pertinence d'une autre manière dans le cours de son processus de rédaction. À mon sens, présenter la pertinence à la fin du parcours lui donne une tonalité et un contenu moins spéculatifs et plus effectifs ; moins justificatifs et tout aussi intéressant pour le chercheur et pour sa communauté. Cette prise de conscience s'aligne avec l'esprit qui m'habite depuis le début de ce travail de rédaction, celui d'une forme d'authenticité.

Présenter la pertinence de la recherche dans la problématisation, c'est donner l'occasion d'exposer les différentes motivations du chercheur et justifier la raison de son travail. Expérieniellement, faire cet exercice à ce moment-ci revient à honorer, après coup, un effort gratuit et sans raison autre que celle de s'être donné profondément au désir et à la nécessité de l'exploration de soi et du monde. Vue sous cet angle, cette option présente-t-elle pas une certaine cohérence avec une démarche qualitative de nature heuristique dans le champ des sciences de l'humain et celui de l'étude des pratiques psychosociales qui priorisent les données vivantes, celles issues du terrain ?

- Niveau personnel

Les deux premiers chapitres ont donné à voir les principales motivations personnelles pour m'engager dans cette recherche. La modélisation pourrait constituer une pertinence personnelle également. En résumé, ma recherche est pétrie de ce qui me tient le plus à cœur. Je cherche à être un homme plus humain, moins peureux de la différence de l'autre, plus en présence avec l'expérience et l'inter-expérience. La sphère affective est la dimension anthropologique que je trouve la plus difficile à côtoyer, à habiter, à accepter chez moi, comme chez l'autre, alors qu'elle est celle qui m'attire le plus. Je suis fasciné par le fait que la relation entre deux personnes puisse créer un troisième monde en plus des deux en présence. Réaliser cela augmente le mystère de la communication quand on est plusieurs à vivre ensemble et en quête du bonheur. Il y a une dizaine d'années, j'ai lu une maxime : « N'oublions pas que chaque personne que nous croisons dans nos vies mène un combat dont on ne sait à peu près rien, alors soyons gentils entre nous. » Je me suis dès lors dit : « Puis-je faire de cette maxime l'ossature de ma quête existentielle et spirituelle? » Elle irradie tous les secteurs de ma vie et cela me demande d'être acteur d'un renversement paradigmatique sous la forme d'une conversion. Le vivre en soi et avec soi pour vivre ensemble exige de comprendre l'autre, de le reconnaître dans sa complexité, de lui témoigner mon autorisation à être vulnérable face aux affres de son parcours et à l'incertitude de son futur. Il s'agit de lui témoigner assez d'amour pour qu'il puisse consentir à laisser tomber les masques, à offrir son vrai visage, à sortir du silence et oser sa

parole. Ma présence peut devenir une marque certificative qu'il est reçu à la hauteur du défi qui est le sien de s'exposer à l'autre. Ces dernières années et ce travail en particulier qui se termine me montrent que j'avance sur ce chemin avec ses beautés, ses gratifications et ses exigences.

Le pas que je viens de faire m'a demandé de questionner mon identité comme mêmeté, ce qui m'a rapproché des combats de l'autre. Ils ont des similitudes avec les miens. Si j'ai tant de difficulté à me reconnaître comme une personne irremplaçable, c'est que ma soif de l'être doit être insatiable. Ce constat me place devant une forme d'éclatement dans l'indécision de mon ipséité. Quand j'y parviens, et contre toute attente, c'est l'autre qui m'apparaît. Ce schème est-il un invariant à habiter pleinement pour mieux vivre ensemble? La question résonne plus fort encore dans les enjeux d'immigration et d'intégration culturelle inhérentes à ce statut. Je suis actuellement résident provisoire au Canada, et à moins de trois mois de l'expiration d'un permis d'étude qui pourra se transformer en permis de travail dès le dépôt final de ma recherche. Ce travail scientifique ouvre une voie pour ma présence sur un territoire où je suis l'étranger. Qu'est-ce qu'être étranger? J'ai eu des éléments de réponse. Je reconnais que mes questionnements sont entrés plus profondément en moi qu'ils ne l'étaient au début de ma recherche.

J'ai constaté que mon rapport à la musique et à la pratique instrumentale a pris une place essentielle dans mon processus et il est présent dans ce manuscrit. Par le médium de ma pratique artistique plurielle et de la création audiovisuelle, j'ai eu le sentiment de rencontrer un inédit de moi-même, de le laisser apparaître et de me sentir bon et généreux à l'égard de l'autre en moi, de l'Autre, des autres et de la nature. De la même manière, le rapport au corps et à la présence a toujours eu sa place dans ma vie à l'image de son implication dans ce travail. Le corps sensible comme élément complice de ma qualité de vie a eu besoin de rencontrer et de dialoguer avec les traces de mes blessures. Ce que le corps peut dire au cerveau conditionne toute la perception des choses. Dans ce contexte, le mode performatif présente autant de promesses que de défis. Je les ai pris à bras le corps.

- Niveau professionnel

J'exerce les métiers d'accompagnateur du changement humain, de formateur et de praticien-chercheur dans le champ des pratiques psychosociales. J'enseigne au département de psychosociologie de l'Université du Québec à Rimouski, j'interviens dans des formations professionnelles en fasciathérapie<sup>g</sup>; à l'occasion, j'offre ma passion multi instrumentale lors de thés littéraires, de salons du livre. J'accompagne musicalement la pratique littéraire et poétique de l'autre. Je suis membre du Conseil de la culture du Bas-Saint-Laurent. Cette diversité, je l'ai longtemps considérée comme un éclatement plutôt qu'une richesse. Là encore, j'avais besoin d'un terrain propice pour faire le point sur cette ambivalence. Mon processus se clôt, il s'est révélé comme une terre d'accueil d'où a poussé le sens d'une globalité colorée, agissante dans l'univers de mes pratiques professionnelles. Elle a donné naissance à une pratique professionnalisante, celle que je veux exploiter dès cette année dans mes cours et en recherche comme dans ma pratique en art. Je veux parler de l'exercice audiovisuel. Dans le cadre de l'enseignement universitaire, j'ai créé un cours sur l'attachement et les dynamiques relationnelles. Le travail sur l'identité-ipséité lié à un art de s'émouvoir dans le vivre ensemble est congruent à mes projets dans ce cours, comme dans un autre sur l'initiation à la recherche. Mes étudiants, mes collègues et les personnes de mon environnement professionnel bénéficieront de l'évolution de mes connaissances pratiques, conceptuelles et pédagogiques.

- Niveau social

Les auteurs sont nombreux à poser les défis que génèrent par la question de l'affectivité et la manière dont elle est exploitée, mal utilisée ou/et ignorée dans notre société. Ma recherche, en mettant l'émouvoir et la question identitaire dans une perspective commune, résonne avec l'ère du temps. Mon exploration sur la conscience de soi à la source de celle de l'altérité et de la réciprocité intra et interpersonnelle s'aligne avec les urgences sociales de notre temps. Les propos de Damasio s'interrogeant sur la fabrique de la culture résonnent dans un ton de congruence :

Quant à l'intelligence créatrice qui est à la source de nos pratiques et de nos œuvres culturelles, elles ne sauraient fonctionner sans l'affect et la conscience. Paradoxalement, ces deux facultés sont également celles qui ont été les plus négligées ; on les a oubliées pendant les affres des révolutions rationaliste et cognitive. Elles méritent une attention toute particulière. (Damasio, 2017, p.235)

La question de la sensibilité est elle aussi mise sur la sellette et mise à toutes les sauces : sensibilité culturelle, politique, écologique, citoyenne rime avec identité culturelle, politique, écologique et citoyenne. La question des frontières au sens propre et métaphorique met à mal le sens de notre existence. Elle nous exhorte à repenser les liens interhumains, à transformer notre manière de communiquer. Elle stigmatise en même temps l'identité et l'ipséité. Quels humains devenons-nous ou/et pouvons-nous devenir encore?

L'évolution a fait de l'*Homo sapiens*, comme des autres animaux sociaux, une créature xénophobe, Sapiens divise d'instinct l'humanité en deux : « Nous » et « Eux ». Nous c'est vous et moi [...] nous sommes responsables les uns des autres, mais pas d'eux. (Harari, 2015, p. 233)

En me questionnant sur ce qui contribue à me comprendre dans mes échanges avec le monde, je me trouve sur la voie d'un dialogue plus ouvert face à mes conduites d'exclusion et d'inclusion. Cette recherche m'invite à la responsabilisation et au discernement. Elle témoigne de l'existence d'un champ de pratiques qui priorise le rapport au corps et au temps, réinstalle la lenteur comme une praxis de l'écoute et de la présence. Elles sont inhérentes à la conscience de ce qui se passe, de ce qui ne tourne pas rond ou/et qui pourrait être tout autrement.

Tout vient de la responsabilité, qui consiste, quand on est Homme, à vouloir la vie et à se vouloir comme Homme, ce à quoi l'on parvient en nouant un dialogue de tous les instants avec soi comme avec le monde. [...] L'homme extérieur pense que l'émerveillement est incompatible avec les épreuves de l'existence. (Vergely, 2010, pp. 33, 290)

Tout au long de ma recherche, émerveillement et épreuve ont été invités dans une danse, dans une réciprocité actuante<sup>172</sup>. Cette nature d'engagement dans la recherche illustre et fait la promotion d'une pratique psychosociale optimiste tournée vers de possibles renversements permettant la transformation d'une dynamique de survie, à celle du maintien pour tendre vers le développement (Maletto, 2015).

- Niveau scientifique

L'engagement dans une posture à la première personne radicale, et donc, d'emblée identitaire, témoigne d'une traversée existentielle, intime et singulière, avec des lunettes de l'affectivité, de l'émotion, de l'*émouvoir*. Ce processus a une portée novatrice dans le traitement d'une thématique qui, bien qu'elle se soit frayé un passage dans l'univers des sciences de l'humain, manque de chercheurs qui s'y intéressent. Ce travail vise une contribution à la connaissance d'une dimension anthropologique au fondement de la définition du vivre :

Nombreux sont ceux qui ont tenté de négliger l'émotion dans leur quête pour comprendre le comportement humain. En vain. Le comportement et l'esprit, qu'ils soient conscients ou non, ainsi que le cerveau qui les engendre refusent de livrer leurs secrets lorsque l'émotion et les nombreux phénomènes qui se cachent sous ce nom ne sont pas pris en compte comme il se doit. Toute discussion sur le thème de l'émotion nous ramène au problème de la vie et de la valeur. (Damasio, 2010, p.135)

Dès le début de la recherche, le lecteur a reconnu mon intérêt sur la question en prenant connaissance de mon parcours universitaire. Ce mémoire s'inscrit dans fil rouge d'une trajectoire vouée faire avancer la réflexion et les pratiques de l'*émouvoir* et de l'homme ému. En cherchant sur le site de la bibliothèque de l'UQAR, je trouve une seule publication<sup>173</sup> dont le titre contient le verbe « *émouvoir* », aucune n'utilise le terme

---

<sup>172</sup> L'adjectif renvoie d'abord à la nature du mouvement interne tel que perçu en psychopédagogie entre l'accompagnateur et la personne accompagnée. La relation à celui-ci permet d'accéder à des informations mouvantes qui elles-mêmes génèrent un processus de transformation d'état en temps réel de l'expérience chez les deux protagonistes.

<sup>173</sup> Paclovic, D. (1985). *Inventer, étonner, émouvoir*.

« homme ému ». Je trouve près de cent cinquante publications sur l'identité-ipséité mais aucune ne présente le lien avec l'émouvoir ou l'affectivité. Je trouve une publication relative à la souffrance et l'ipséité traitée par Henry<sup>174</sup>. Le résultat semble aussi pauvre dans une recherche avec les mots-clés : étude des pratiques psychosociales, émotion, émouvoir, ipséité. Ce constat m'encourage à penser que le travail actuel n'est pas redondant.

À la faveur de mon parcours en écriture performative, je constate que cette recherche foule un territoire paradigmatique et épistémologique dont le sol est de nature herméneutique, heuristique, intuitive et créatrice. Cette complexité est liée à l'approche narrative autobiographique. La réflexion physiologique sur les dynamiques mnésiques à l'œuvre dans ce type d'approche et présente à la fin de la modélisation poursuit le travail entrepris par Gomez-Gonzalez et Bourdages (2012).

Pour finir, les collaborations internationales entre l'UQAR et l'UFP et leur laboratoire de recherche sont fécondes<sup>175</sup> (publications d'ouvrages sur l'identité, l'altérité, la réciprocité). Ma recherche s'inscrit dans la dynamique d'échanges entre le paradigme du sensible<sup>g</sup> et le domaine de l'étude des pratiques psychosociales.

## LIMITES ET PERSPECTIVE

Je me suis engagé dans une recherche qualitative de type heuristique 'pure', dans une approche à la première personne radicale. Le processus qui en découle ne peut prétendre être généralisable et applicable à d'autres chercheurs qui pourraient s'en inspirer, sans pour autant, le suivre tel quel. La pratique performative, à l'image de l'écriture qui conduit la rédaction et le processus entier, est un chemin unique qui pourtant réussit à tendre vers le similaire et l'universel.

---

<sup>173</sup> Lavigne, J-F. (2011). *Souffrance et ipséité chez Michel Henry*. Vol.126 numéro:3, p. 66 -81.

<sup>174</sup> Il est évident qu'un titre ou sous-titre, s'il donne à voir l'axiologie de la recherche, n'exclut pas le traitement de thématiques convergentes avec mes intérêts.

<sup>175</sup> Voir publications présentes en bibliographie et relatives aux colloques « Identité, altérité, réciprocité » organisées à Rimouski et à Paris.

Comme toute discipline émergente, les données conceptuelles relatives à l'écriture performative comme méthode et comme épistémologie sont réduites. Mon processus a fait de cette lacune une instance créatrice et nourrissante pour le praticien-chercheur ému en constante évolution.

### **Ouverture...**

Le dernier point susnommé initie un désir, celui de poursuivre la réflexion théorique et méthodologique sur ce paradigme de l'écriture performative. Je souhaite publier ou proposer des communications appuyées sur l'expérience concrète de ce type de recherche herméneutique. Ma contribution dans un ouvrage collectif sur l'écriture performative est déjà envisagée.

À la sortie de ma rédaction me vient un échange ou plutôt une assertion de la part de Gaston Pineau : « Une recherche rentabilisée est une recherche publiée ! » Je suis habité par le désir d'écrire un ouvrage à partir de ma thèse et ce mémoire.

Je fais le vœu que l'homme, le chercheur, l'artiste et le monteur de capsules YouTube rayonnent dans le monde, tout proche de lui et dans un périmètre plus vaste. Qu'il porte à l'intercontinental un art l'émouvoir comme trait d'union de l'identité-ipséité dans l'évolution du vivre ensemble ! Flute en bouche, souffle de vie, passage du silence au sens d'une existence portée par le vivant... Et ce, dans sa musique, dans sa parole, depuis sa tempérance d'homme ému.

### **GLOSSAIRE A L'ATTENTION DU LECTEUR**

**Remarques :** Ce qui suit n'a aucune prétention d'exhaustivité. Le projet est de permettre au lecteur de se faire une idée sur la signification de certains termes ou certaines formulations peu courantes, et faisant partie du jargon théorique de certains champs de recherche ou de pratique ; ou encore de préciser le sens de néologismes pouvant être présents dans ce manuscrit. Je prends la liberté de partager ma propre définition pour les

éléments suivants et donc ce qui suit n'a pas de valeur 'académique' ou 'officielle'. Le sens de certains termes pourrait être également explicité en bas de page tout au long du mémoire. L'ordre alphabétique ne sera pas respecté. En principe ces termes seront signalés dans le texte au fur et à mesure de leur emploi. Le lecteur sera invité à consulter ce glossaire lorsque qu'il verra dans le texte le signe : <sup>g</sup>

### **Pratiques du sensible**

Désigne à la fois le paradigme scientifique de la psychopédagogie perceptive et la part concrète de la pratique relative à cette discipline, à savoir essentiellement l'accompagnement manuel, gestuel, verbal, les activités d'écriture et d'expressivité sous le mode du Sensible, la méditation. Elles ont été initiées par le Professeur Danis Bois et ses collaborateurs dans les années 2000 et continuent de faire l'objet de publications. Le lecteur intéressé peut consulter deux sites pour avoir plus d'informations :

<http://www.cerap.org/fr/paradigme-du-sensible> et <http://danis-bois.fr>

### **Le sensible avec un S ou s, ou sensible tout court avec S ou s**

Désigne l'expérience proposée par la psychopédagogie perceptive relative à la perception consciente par le sujet au contact d'un vécu d'une animation interne dans le corps animant tous ces tissus, appelés fascia. Cela englobe donc la perception, l'attention portée sur le phénomène et la conscience du sujet ainsi que la résonance que cela a sur lui.

**Mouvement interne :** Désigne l'activité subjective perçue dans le corps par le sujet sous la forme d'un déplacement vécu sans forcément qu'il soit visible à l'œil. Il est potentiellement présent dans tous les éléments anatomiques du corps humain, y compris dans les liquides. Ce vécu s'accompagne généralement de sensations de douceur, de chaleur, de luminosité parfois et procure un sentiment de bien-être, de confiance, de bienveillance, etc.

**Point d'appui :** Peut désigner un geste de l'accompagnement manuel. C'est un arrêt circonstancier qui permet au praticien comme à la personne accompagnée de sentir la force

de régulation autonome du corps de se manifester. La formule désigne également le fait de faire un arrêt dans un moment de discussion, dans sa vie, dans une relation, etc.

**La psychopédagogie perceptive :** Désigne une pratique professionnelle et non professionnelle. Psycho désigne la mobilisation cognitive de la personne ; pédagogie exprime la dimension éducative, perceptive et renvoie à des processus liés à l'attention, à l'intention, la motivation ou le ressenti. Elle est un accompagnement de la personne dans différentes phases de sa vie, dans le soutien de maux corporels de toutes sortes comme dans le soutien psychologique et affectif de la personne. Elle peut désigner une pratique de développement personnel et collectif de la conscience de soi, toujours ancrée dans la médiation corporelle. Ses cadres de pratiques sont en théorie sans limites dans le sens qu'ils sont de l'ordre du soin, de l'éducation et de la formation, des arts, du management comme dans la recherche scientifique. Elle est une pratique de soutien et de développement pour chaque personne ou groupe qui souhaite voir améliorer la qualité de ses rapports à l'existence, à soi-même, aux autres, etc.

À noter que cette discipline est proposée ou pratiquée, ponctuellement ou régulièrement, dans certains départements universitaires comme c'est le cas au département de psychosociologie de l'Université du Québec à Rimouski.

**La fasciathérapie, le fasciathérapeute :** Est la personne, le praticien, appliquant les techniques manuelles issues du paradigme du sensible. C'est une écoute subtile des tissus du corps à vocation d'éveil sensoriel et de régulation des tensions aux effets sur la part psychique, psychologique et affective de la personne accompagnée. En générale, une séance dure une heure à une heure trente. La personne est allongée sur une table de soin. Le travail peut aussi se faire assis sur une chaise.

**Le paradigme du sensible :** Paradigme désigne l'appartenance à un champ des sciences et la communauté de chercheurs adhérents à une vision et une compréhension du monde singulière reconnue par la communauté scientifique. Le paradigme du Sensible (avec S, ou du sensible avec s) s'inscrit dans le champ des sciences de l'humain. Il désigne l'ensemble

des éléments théoriques et pratiques relevant de la pratique initiale fondée sur l'existence du mouvement interne dans le corps humain. Il regroupe donc la psychopédagogie perceptive, le domaine de recherche scientifique lié à cette découverte et toutes les activités découlant de ce phénomène. L'université Fernando Pessoa de Porto au Portugal accueille notre laboratoire de recherche du CERAP, <http://www.cerap.org>

**Cœnesthésie** : Regroupe les sensations ne venant pas des cinq sens et qui participent au sentiment de soi. Ils sont réputés participer à la subjectivité vécue par le sujet. (Adjectif : Cœnesthésique)

**Subjectivité corporéisée ou/et subjectivité matièrée** : Désigne justement cette activité interne ne provenant pas des cinq sens bien que le sens tactile soit concerné, mais de la conscience portée par le mouvement interne lui-même. C'est l'opposé de l'objectivité en tant que donnée tangible, visible.

**Gymnastique sensorielle** : Désigne la pratique gestuelle de la psychopédagogie perceptive.

**Isomorphisme** : emprunté aux mathématiques et à la chimie, ce terme signifie dans ce mémoire la reproduction d'un phénomène à l'identique d'un champ d'expérience à l'autre. *Iso* = même et *morphos* = forme.

**Multivoque** : Renvoie au fait qu'une notion peut concerner différentes classes au moyen de la même relation analytique ou simplement d'une autre.

**Epochè** : Terme philosophique qui désigne la mise entre parenthèses de l'activité en cours. Souvent utilisé dans nos cours pour désigner la suspension de la pensée, de l'attention sur nos bruits intérieurs, ce qui occupe l'esprit. L'epochè est donc un geste psychique. Le terme peut être employé métaphoriquement pour désigner toute mise entre parenthèse de ce qui est en train de se dérouler, de se faire.

**Noétique** : C'est le sens, la pensée, l'intellect. Vient du champ de la philosophie.

**Prosodique** : Adjectif venant de prosodie. Concerne tous les items de la parole : intonation, intensité sonore, timbre de la voix, rythme de la parole, mouvement du visage et du corps, silence, etc.

**Concrétude** : Désigne ce qui est concret.

**Organicité** : Désigne ce qui est lié à la vie organique ; le biologique, le vivant dans le corps

**Heuristique** : de, Euréka, ce qui relève de la découverte

**Empathie sous le mode du Sensible** : désigne une forme de réciprocité entre les sujets qui n'est pas de l'ordre de la représentation mentale ou émotionnelle de l'état d'autrui, mais le vécu dans le corps d'un ressenti sous la forme d'une animation interne accordé à celui d'autrui.

**Haptique** : désigne la sensation tactile



## BIBLIOGRAPHIE

- Alquié, F. (2000). *La conscience affective*. Paris: Vrin.
- Ameisen, J.-C. (2003). *La sculpture du vivant*. Paris: Points.
- Assagoli, R. (1997). *Psychosynthèse. Principes et techniques*. Paris: Declée de Brouwer.
- Barbier, R. (2015). "L'éthique éducative, l'écoute sensible et le "vivre ensemble" au XXI<sup>ème</sup> siècle", *Identité, Altérité, Réciprocité. Pour une approche sensorielle de la formation, du soin et de l'accompagnement*. Austray, D.; Berger, E.; Grenier K.; Léger, D. (dir.). Tome 2. Ivry-sur-Seine: Point d'appui, pp. 151, 181.
- Barbier, R. (2009). "L'écoute sensible du corps profond". *Dans Sujet sensible et renouvellement du moi - Les apports de la fasciathérapie et de la somato-psychopédagogie*. Paris: Point d'appui, pp. 11-18.
- Bauman, S. (2013). *La vie liquide*. Paris Pluriel.
- Baziuo, J.-Y. (2005). *Fondements de l'autorité*. Paris: Editions de l'Atelier.
- Becker, H. S. (2004). *Ecrire les sciences sociales - Commencer et terminer son article, sa thèse ou son livre*. Paris: Economica.
- Bédard, J. (2008). *Le pouvoir ou la vie - Repenser les enjeux de notre temps*. Québec: Fides.
- Bois, D.; Berger, E.; Bourhis H. (2011). "Le corps sensible comme lieu d'accès à une connaissance : propositions pour une intelligence sensorielle" dans *Approche du corps sensible*. Colloque de Cerisy - France
- Berthoz, A. (2003). *La décision*. Paris: Odile Jacob.
- Bertrand, P. (2000). *L'éloge de la fragilité*. Montréal: Liber.
- Bertrand, P. (2017). "Notre indicible vérité". Dans *La vie au coeur des histoires de vie. Dir. Adolfo-Gomez-Gonsalez et coll.* Rimouski: Ibuntu.
- Bidar, A. (2016). *Les tisserands - Réparer ensemble le tissu déchiré du monde*. Paris: Les liens qui libèrent.
- Bobin, C. (2017). *Un bruit de balançoire*. Paris: L'iconoclaste.
- Bois, D. (2013). "L'homme, autrui de lui-même : cheminer vers soi , c'est cheminer vers autrui". Dans Bois, D.; Gauthier, J-Ph., Humpich M., Rugira, J.M. *Identité, altérité et réciprocités : articulation au coeur des actions d'accompagnement et de formation*, (pp. 25-32). Rimouski: Ibuntu.

- Bois, D. (2009). "L'advenir, à la croisée des temporalités - Analyse biographique du processus d'émergence du concept de l'advenir." Source internet : [www.cerap.org](http://www.cerap.org)
- Bois, D. (2018). *Méditation Pleine Présence : L'art de cultiver et de partager la chaleur humaine*. Source internet: [www.danis-bois.fr](http://www.danis-bois.fr)
- Boisvert, S. (2016). *Créer, penser et aimer sans réserve - Autoportrait d'une pratique radicale et recherche-crédation en communauté*. Mémoire de maîtrise en étude des pratiques psychosociales. Université du Québec à Rimouski.
- Bridges, W. (2006). *Transitions de vie. Comment s'adapter aux tournants de notre existence*. Paris: InterEditions.
- Canguilhem, G. (2005). *Le normal et le pathologique*. Paris: PUF.
- Char, M.-C.; Delecroix, M.-F.; Lancrey-Javal, R.; & Veyne, P. (2017). *Poèmes en archipel - Anthologie de textes de René Char*. Paris: Gallimard.
- Cheng, F. (2006). *Cinq méditations sur la beauté*. Paris: Albin Michel.
- Croisile, B. (2009). *Approche neurocognitive de la mémoire - Gériologie et société- Volume 32/n° 130, pp 11-29*. Source internet : <https://www.cairn.info/revue-geriologie-et-societe1-2009-3-page-11.htm>.
- Csiiksentmihalyi, M. (2006). *La créativité*. Paris: Pocket.
- Cuanca de la Rosa, J. (2013). *L'écriture de la recherche comme expérience sensorielle*. Source internet: <https://dialnet.unirioja.es/descarga/articulo/258597.pdf>
- Dürkheim, K. G. (1996). *L'homme et sa double origine*. Paris: Albin Michel.
- Damasio, A. (2010). *L'autre moi-même*. Paris : Odile Jacob.
- Damasio, A. (2017). *L'ordre étrange des choses - La vie, les sentiments et la fabrique de la culture*. Paris: Odile Jacob.
- de la Brosse, S. (2018). *De la déchirure la source vocationnelle - L'écriture performative comme chemin de révélation*. Mémoire de maîtrise en étude des pratiques psychosociales. Université du Québec à Rimouski.
- De Smedt, M. (1986). *Eloge du silence*. Paris: Albin Michel.
- Depraz, N. (2014). *Attention et vigilance*. Paris: PUF.
- Derrida, J. (1967). *L'écriture et la différence*. Paris: Seuil.
- Dewey, J. (2011). *Démocratie et expérience suivi de Education et expérience*. Paris: Armand Colin.
- Dorion, C. (2017). *Les luttes fécondes - Libérer le désir en amour et en politique*. Montréal: Atelier 10.
- Dorion, H. (2009). *L'étreinte des vents*. Montreal: PUM.
- Eustache, F. -D. (2010). *Mémoire*. Paris: Les essais du pommier.

- Fassin, D. (2000, 05). *Repenser les enjeux de santé autour de l'immigration*. Source internet : <https://doi.org/10.3406/homig.2000.3506>
- Frederick J. Wertz, K. C. & col. (2011). *Five Ways of Doing Qualitative Analysis: Phenomenological Psychology, Grounded Theory, Discourse Analysis, Narrative Research, and Intuitive Inquiry*. New York: Guilford Press.
- Galvani, P. (2016). "Conscientiser l'intelligence de l'agir : les kairoï de l'autoformation pratique" Dans G.P. al. *Recueil de textes méthodologiques de la maîtrise en étude des pratiques psychosociales*. Comité des programmes d'études supérieures en psychosociologie. Université du Québec à Rimouski, pp. 147-174.
- Galvani, P. (2008). Etudier sa pratique: une autoformation existentielle par la recherche. *Revue transdisciplinaire d'étude des pratiques psychosociales-Présence, Vol. n°1*. Université du Québec à Rimouski, pp 1-13. Source internet: <http://www.uqar.ca/psychosociologie/presences/>
- Galvani, P. (2017). "Processus d'autoformation existentielle dans les kairoï dans six formes de voyage." *Revue transdisciplinaire d'étude des pratiques psychosociales-Présence, Vol. n°10*. (pp 35-56). Université du Québec à Rimouski, Source internet: <http://www.uqar.ca/psychosociologie/presences/>
- Goleman, D. (1998). *L'intelligence émotionnelle*. Paris: J'ai lu.
- Gomez Gonzalez, L. A. (2013). "Approche autobiographique - notes épistémologiques de recherche à la première personne". *Revue transdisciplinaire d'étude des pratiques psychosociales-Présence, Vol. n°5*. (pp 1-12) Université du Québec à Rimouski. Source internet: <http://www.uqar.ca/psychosociologie/presences/>
- Gomez Gonzalez, L. A. (1999). *Une démarche autobiographique dans la quête de l'identité d'éducateur*. Mémoire de maîtrise. Département des sciences de l'éducation. Université du Québec à Rimouski.
- Gomez Gonzalez, L. A. (2017). "Un ailleurs autobiographique pour écrire la vie" dans L.A. Gomez Gonzalez, H. Dionne & L. Bourdages, *La vie au coeur des histoires de vie* (pp. 123-145). Rimouski: Ibuntu.
- Gomez Gonzalez, L. A. (2016). "L'écriture performative ou la génétique d'un rapport à l'écriture en recherche à la première personne" Dans G.P. al. *Recueil de textes méthodologiques de la maîtrise en étude des pratiques psychosociales*. Comité des programmes d'études supérieures en psychosociologie, (pp. 103-116). Université du Québec à Rimouski.
- Gomez Mango, E. (2007). "Les temps de l'exil" dans *L'information psychiatrique*. Volume 83; pp. 745-750. Source internet: <https://www.cairn.info/revue-l-information-psychiatrique-2007-9-page-745.htm>
- Gosselin. (2006). *La recherche-crédation*. Québec: PUQ.

- Guimberteau, J.-C. (2016). *L'architecture du corps humain - Le monde extracellulaire, les cellules et le fascia révélés par l'endoscopie intratissulaire*. Paris: Sully.
- Harari, H. N. (2015). *Sapiens - Une brève histoire de l'humanité*. Paris: Albin Michel.
- Hazard, D. (2012). "De quel métier suis-je porteur ? L'atelier du métier intime." *Revue transdisciplinaire d'étude des pratiques psychosociales-Présence, Vol. n°4*, (pp. 1-19) Université du Québec à Rimouski. Source internet: <http://www.uqar.ca/psychosociologie/presences/>
- Henry, M. (2000). *Incarnation - Une philosophie de la chair*. Paris : Seuil.
- Herlant-Hémar, K. (2018). *Identité et inscription temporelle : le récit de soi chez Ricœur*. Source internet: [http://www.fondsriceur.fr/uploads/medias/espace\\_chercheurs/identite-et-inscription-temporelle-le-recit-de-soi-chez-ricoeur.pdf](http://www.fondsriceur.fr/uploads/medias/espace_chercheurs/identite-et-inscription-temporelle-le-recit-de-soi-chez-ricoeur.pdf)
- Hillesum, E. (1995). *Une vie bouleversée, suivi de lettres de Westerbork : Journal 1941-1943*. Paris: Points.
- Hofstadter, D., & Sander, E. (2013). *L'analogie - Cœur de la pensée*. Paris: Odile Jacob.
- Hollander-Lafon, M. (2012). *Quatre petits bouts de pain*. Paris: Albin Michel.
- Honoré, B. (2014). *Le sens de l'expérience dans l'histoire de vie - L'ouverture à l'historialité*. Paris: L'Harmattan.
- Honoré, B. (2005). *L'épreuve de la présence - Essai sur l'angoisse, l'espoir et la joie*. Paris: L'Harmattan.
- Humpich, J. (2015). "Approche de l'expérience affective du Sensible et des tendances relationnelles de l'homme ému" dans *Identité, Altérité, Réciprocité – Pour une approche sensible de la formation, du soin et de l'accompagnement*; dir. Austray D.; Berger E.; Grenier K. (pp. 367-392). Ivry-sur- Seine: Point d'appui.
- Humpich, J. (2015). *L'émouvoir comme support de la sensibilité. Contribution théorique et phénoménologique à la compréhension de l'émotion et de l'affectivité dans le paradigme du Sensible*. Thèse de doctorat en sciences sociales. Josso M.C. (dir). Porto: Université Fernando Pessoa.
- Humpich, J. (2007). *Psychopédagogie perceptive et expérience de l'implication - Exploration de l'émotion et de la résonance au contact du Sensible*. Mestrado en psychopédagogie perceptive - Université moderne de Lisbonne. Lisbonne.
- Jankélévitch, V. (1983). *La musique et l'ineffable*. Paris: Seuil.
- Josso, M.-C. (1991). *Cheminer vers soi*. Lausanne: L'Age d'Homme.
- Josso, M.-C. (2011). *Expérience de vie et formation*. Paris: L'Harmattan.

- Josso, M.-C. (2009). "Instances d'expression du biographique singulier pluriel" dans *Sujet sensible et renouvellement du moi - Les apports de la fasciathérapie et de la somato-psychopédagogie*, (pp. 19-46). Dir. Bois, D.; Josso M.-C.; Humpich, M. Paris: Point d'appui.
- Jullien, F. (2012). *L'écart et l'entre: leçon inaugurale de la chaire sur l'altérité*. Paris: Galilée.
- Jullien, F. (2017). *Une seconde vie*. Paris: Bernard Grasset.
- Jullien, F. (2018). *Si près, tout autre - De l'écart et de la rencontre*. Paris: Grasset.
- Jung, C. (2000). *Ma vie - Souvenirs, rêves et pensées*. La Flèche: Folio.
- Kaès, R. (2014). *Les alliances inconscientes*. Paris: Dunod.
- Karli, P. (2011). *Le besoin de l'autre - une approche interdisciplinaire de la relation à l'autre*. Paris: Odile Jacob.
- Laing, R. (1969). *La politique de l'expérience*. Paris: Stock.
- Lanaris, E. (2001). *Changer et connaître : la recherche-formation, une voie privilégiée de changement de la pratique éducative*. Montréal: Université de Montréal.
- Le Breton, D. (2012). *Marcher - Eloge des chemins et de la lenteur*. Paris: Métailié.
- Leao, M. (2003). *La présence totale au mouvement*. Paris: Point d'appui.
- Léger, D. (2016). "L'assise et la marche : postures philosophiques, implications méthodologiques, défis et enjeux éthiques à la maîtrise en étude des pratiques psychosociales : la deuxième année" Dans G.P. al. *Recueil de textes méthodologiques de la maîtrise en étude des pratiques psychosociales*, (pp. 119-146). Comité des programmes d'études supérieures en psychosociologie. Université du Québec à Rimouski.
- Lejeune, C. (1992). *L'Atelier*. Québec: Typo.
- Lejeune, C. (1998). *Le livre de la mère*. Avin/Hannut: Luce Wilquin.
- Leloup, J.-Y. (1993). *Prendre soin de l'être - Les thérapeutes d'Alexandrie*. Paris: Albin Michel.
- Leloup, J.-Y. (2011). *L'Apocalypse de Jean*. Paris: Albin Michel.
- Lesourd, F. (2009). *L'homme en transition*. Paris: Economica - Anthropolis.
- Lévinas, E. (2016). *Altérité et transcendance*. Paris: Livre de Poche.
- Lévinas, E. (2016b). *Entre nous - Essais sur le penser-à-l'autre*. Paris: Grasset.
- Lévinas, E. (2014). *Humanisme de l'autre homme*. Paris: Livre de Poche.
- Berger, E.; Austry D.; Lieutaud A. (2013). "Faire de la recherche avec et depuis son corps sensible: 10 ans de recherche en psychopédagogie perceptive." *Revue Réciprocité n° 8*

- novembre 2013. Source internet: <http://www.cerap.org/fr/epistemologie-methodologie/faire-de-la-recherche-avec-et-depuis-son-corps-sensible-dix-ans-de>

- Lipschitz, A. (2015). "L'identité dans tous ses états" dans *Identité, Altérité, Réciprocité. Pour une approche sensorielle de la formation, du soin et de l'accompagnement* (pp 49-63). Austray, D.; Berger, E.; Grenier K.; Léger, D. (dir.). Tome 2. Ivry-sur-Seine: Point d'appui.
- Maalouf, A. (2001). *Les identités meurtrières*. Paris: Livre de poche.
- Macrez, J. (2002). *L'autorisation noémétique : par quels cheminements parvient-on à la réalisation de soi?* Thèse de doctorat en sciences de l'éducation. Paris 8 .
- Malet, R. (1998). *L'identité en formation - Phénoménologie du devenir enseignant*. Paris: l'Harmattan.
- Maletto, M. (2015). *L'entreprise du troisième millénaire*. Montréal: Maletto.
- Merleau-Ponty, M. (1945). *Phénoménologie de la perception*. Paris: Gallimard.
- Merleau-Ponty, M. (1996). *Phénoménologie de la perception*. Paris : Gallimard.
- Meurois, D. (2015). *Le livre secret de Jeshua*. Lac Beauport: Le Passe-Monde.
- Meyor, C. (2002). *L'affectivité en éducation - Pour une pensée de la sensibilité*. Québec: PUQ.
- Midal, F. (2018). *Sauvez votre peau. Devenez narcissique*. Paris: Flammarion.
- Misrahi, R. (2008). *Le travail de la liberté*. Lormont: Le bord de l'eau.
- Misrahi, R. (2010). *Les actes de la Joie - Fonder, aimer, rêver, agir*. Paris: Encre marine.
- Morin, E. (1990). *Introduction à la pensée complexe*. Paris: Seuil.
- Morin, E. (2001). *La méthode 5. L'humanité de l'humanité - L'identité humaine*. Paris: Seuil.
- Nancy, J.-L. (2003). *Noli me Tangere*. Paris: Bayard.
- Nicolas-Le Strat, P. (2016). *Le récit d'expérience*. Source internet: <http://www.le-commun.fr/index.php?page=le-recit-d-experience>.
- Paillé, P., & Mucchelli, A. (2012). *L'analyse qualitative en sciences humaines et sociales - 3ème édition*. Paris: Armand Colin.
- Patocka, J. (1995). *Papiers phénoménologiques*. Grenoble: Jérôme Millon.
- Pépin, C. (2018). *La confiance en soi - Une philosophie*. Allary.
- Pessoa, F. (1999). *Le livre de l'intranquillité*. Paris: Christian Bourgois.
- Petitmengin, C. (2001). *L'expérience intuitive*. Paris: L'Harmattan.
- Rancière, J. (1987). *Le maître ignorant*. Paris: Faillard.

- Renaud & Quarti. (1972). *Neuropsychologie de la douleur*. Paris: Hermann.
- Ricoeur, P. (1988). *Philosophie de la volonté, I*. Paris: Aubier.
- Ricoeur, P. (1990). *Soi-même comme un autre*. Paris: Seuil.
- Ricoeur, P. (2000). *La mémoire, l'histoire, l'oubli*. Paris: Seuil.
- Rilke, M. (2010). *Notes sur la mélodie des choses*. Paris: Allia.
- Rivard, Y. (2012). *Aimer, enseigner*. Montréal: Boréal.
- Rosnay, T. (2009). *Le coeur d'une autre*. Paris: Eloise d'Ormesson.
- Roustant, F. (2008). *Savoir attendre : pour que la vie change*. Paris : Odile Jacob.
- Rugira, J.-M. (2016). "Créer une communauté accueillante, apprenante et dialoguante - Quelques considérations pédagogiques et paradigmatiques au coeur de la maîtrise en étude des pratiques psychosociales". Dans G.P. al. *Recueil de textes méthodologiques de la maîtrise en étude des pratiques psychosociales*, (pp. 33-56). Comité des programmes d'études supérieurs en psychosociologie. Université du Québec à Rimouski.
- Sacks, O. (2007). *Musicophilia - La musique le cerveau et nous*. Paris: Seuil.
- Sartre, M. (1995). *Esquisse d'une théorie des émotions*. Paris: Hermann.
- Schmitt, E. E. (2005). *La nuit de feu*. Paris: Albin Michel.
- Semprun, J. (2012). *Le fer rouge de la mémoire - L'écriture ou la vie*. Paris: Gallimard.
- Stettbacher, J. K. (1991). *Pourquoi la souffrance - La rencontre salvatrice avec sa propre histoire*. Paris: Aubier.
- Thanassekos, Y. (2007). "Auschwitz - Connaissance du passé et critique du présent". Dans *Bulletin trimestriel de la fondation Auschwitz*. Bruxelles. N° 94, Janvier-Mars 2007, (pp.41-53). Source internet : [http://users.skynet.be/bs136227/src2/Bulletin/94\\_b.pdf](http://users.skynet.be/bs136227/src2/Bulletin/94_b.pdf)
- Tisseron, S. (2010). *L'empathie au coeur du jeu social*. Paris: Albin Michel.
- Vergely, B. (2010). *Retour à l'émerveillement*. Paris: Albin Michel.
- Vermersch, P. (2006). *L'entretien d'explicitation*. Paris: ESF.
- Vermersch, P. (2012). *Explicitation et phénoménologie - Formations et pratiques professionnelles*. Paris. PUF.
- Weil, S. (2018). *La personne et le sacré*. Paris: Allia.
- Weil, S. (1948). *La pesanterie et la grâce*. Paris: Plon.
- Wohlleben, P. (2017). *La vie secrète des arbres - Ce qu'ils ressentent. Comment ils communiquent*. Paris: Les Arènes.
- Zambrano, M. (2007). *La confession, genre littéraire*. Paris: Millon.

Zazzo, R. (2009). *Les jumeaux, le couple et la personne*. Paris: PUF.

Zazzo, R. & Tournier, M. (1984). *Le paradoxe des jumeaux*. Paris: Stock.

